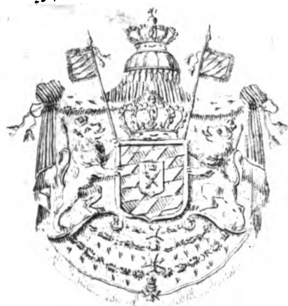


<36628923600016

REVUE

GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE
GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1835.



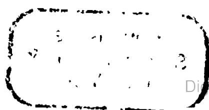
TOME QUATRIÈME.



PARIS,
Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

—

1835.



OCTOBRE 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Philosophie.

JUGEMENT DE SCHELLING

SUR

LA PHILOSOPHIE DE M. COUSIN,

ET SUR L'ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE ET DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE EN GÉNÉRAL.

SCHELLING gardait le silence depuis plus de quinze ans; il vient de le rompre au sujet de la Préface publiée en 1833 par M. Cousin, en tête de la seconde édition de ses Fragmens philosophiques, et qui a été traduite en allemand en 1834. Cette Préface, où M. Cousin reproduit l'exposition de son propre système, et cherche à déterminer les rapports de ressemblance et d'opposition de sa philosophie avec la philosophie allemande moderne, a fourni à Schelling l'occasion et le sujet d'un travail peu étendu, mais de la plus grande importance sous tous les rapports, et dont on nous saura peut-être gré de donner ici une traduction complète. Le jugement que porte le plus grand philosophe de notre siècle sur l'état présent de la philosophie en France, mérite de notre part une attention particulière; quant aux considérations qu'il y rattache sur l'état de la philosophie en général, sur son avenir et la nouvelle période où elle va entrer pour y subir, selon lui, une dernière révolution, elles sont d'un intérêt plus universel, mais plus élevé encore. On ne connaissait la nouvelle doctrine de Schelling, ou du moins la nouvelle forme qu'il donne à son système, que par des extraits de ses leçons sur la mythologie, par les ouvrages de quelques-uns des plus distingués de ses élèves, tels que MM. Stahl, Sengler, etc.; aujourd'hui, dans sa Préface que l'on va lire, il en fait entrevoir

quelques traits, et nous place lui-même à son point de vue. Déjà l'Allemagne philosophique, un peu lasse du joug inflexible de la Logique hégélienne, a commencé à reporter ses regards vers Munich[1]; elle attend avec impatience la réalisation des promesses de ce puissant et infatigable génie, dont les leçons l'ont pour ainsi dire formée tout entière, et qui pourra bien lui servir encore une fois de maître.[2] F. Ravaisson.

Il y a quelques années, j'avais écrit pour une feuille périodique (les *Annales bavaroises*) une courte notice critique sur la Préface que M. Victor Cousin avait mise en tête de ses Fragmens philosophiques; j'ai consenti avec plaisir à ce que cette notice servît comme de préface à la traduction que vient de faire des Fragmens mon ami et ancien élève, M. le professeur Beckers. Cette notice avait été écrite immédiatement après la publication de l'ouvrage original, pour des lecteurs entre les mains desquels il ne se trouvait point; elle n'en contenait donc pas un simple extrait, mais des passages traduits littéralement. Il n'en était plus besoin pour les lecteurs de la présente traduction. J'ai donc pu, en les supprimant, développer davantage la partie critique, et prendre plus souvent occasion, dans les propositions de l'auteur, de faire quelques remarques; remarques d'ailleurs purement incidentes et fugitives.

L'auteur a conquis par plusieurs voyages en Allemagne l'estime et l'amitié, non pas seulement de ceux qui font les mêmes études que lui, mais des savans allemands en général. Ce qui d'ailleurs assure pour toujours leur intérêt à ses travaux, c'est qu'il fut le premier, après l'ingénieux et savant Guizot et quelques autres, à éveiller vivement l'attention de son pays, dès que la guerre de la révolution fut terminée, sur notre littérature et notre science.

1 Voyez les articles importans de MM. Fichte, Weisse, Wendt, etc., sur la Préface de Schelling. — L'article de M. Wendt a été traduit en partie dans la *Revue germanique* (nouvelle série), Décembre 1834.

2 Nous apprenons à l'instant que M. Schelling est sur le point de publier, sous le titre de *Philosophie de la Mythologie*, le grand ouvrage auquel il travaille depuis tant d'années.

M. Cousin s'attacha spécialement à faire connaître la philosophie allemande. S'imaginer que la France avait seule à y gagner, ce serait faire preuve d'une vue singulièrement étroite et bornée; il est généralement reconnu que nous avons quelque chose à apprendre de nos voisins pour la simplicité, la clarté, l'ordre dans l'arrangement des matériaux de la science. Cet art d'exposition, dès qu'on lui accorde quelque valeur, n'est pas non plus sans influence sur les choses et sur le fond même. Les Allemands ont si long-temps philosophé entre eux, qu'ils se sont peu à peu écartés, dans leurs idées et dans leur langage, des formes universellement intelligibles; on en est venu à compter chaque pas qu'on faisait pour s'en éloigner comme un degré de maîtrise en philosophie. Il est inutile de citer des exemples. Les familles qui se séparent du reste du monde pour vivre uniquement avec elles-mêmes, finissent par adopter, entre autres singularités, des expressions qu'elles seules peuvent comprendre; les Allemands firent de même en philosophie. Ayant renoncé, après quelques efforts infructueux pour répandre au dehors la philosophie de Kant, à se rendre intelligibles aux autres nations, ils virent dans la philosophie quelque chose qui existait pour soi-même d'une existence absolue et indépendante, sans réfléchir que le but primitif de toute philosophie, but bien souvent manqué, mais que l'on ne doit jamais perdre de vue, c'est l'explication *universelle*. Il n'en faut pas conclure que les œuvres de pensée doivent être jugées comme des *exercitia styli*, mais qu'une philosophie qui n'est pas compréhensible pour toutes les nations éclairées et accessible à toutes les langues, ne peut être, par cela même, l'universelle et la vraie philosophie. Aussi l'intérêt que les étrangers prennent à la philosophie allemande ne peut manquer d'exercer sur elle une influence favorable. Le philosophe qui, il y a dix années, n'aurait pu, sans nuire à sa réputation scientifique, s'écarter du langage et des formes de l'école, s'affranchira de cette contrainte. C'est dans les pensées qu'il cherchera la profondeur, et du moins une absolue incapacité de s'exprimer ne sera plus regardée comme un signe d'inspiration philosophique.

En nous préparant à donner une idée de la doctrine philosophique de M. Cousin et à en reproduire le caractère avec précision, nous sentons combien il reste encore de nuages entre la philosophie allemande et la philosophie française, et combien elles ont peu de chances de bien s'entendre l'une l'autre, surtout lorsqu'il faut se renfermer dans les limites étroites d'une notice ou d'une préface qui ne peut dépasser une certaine mesure relativement à l'ouvrage même. Avant d'examiner les rapports de M. Cousin avec la philosophie allemande, il faut considérer la place qu'il occupe dans la philosophie française. Pour apprécier avec justice ce qu'il a fait, il faut reporter les yeux sur le point d'où il a été contraint de partir. Il dut, pour être compris de ses compatriotes, prendre la philosophie là où elle était parvenue chez eux. Pourrait-on, en Allemagne, omettre un seul degré dans la succession des systèmes? C'est un caractère intime de la philosophie, que la vérité même ne peut se présenter avec chance de succès avant que tout ce qui pouvait la précéder ne soit épuisé, et n'ait passé dans le langage général.

Pour caractériser M. Cousin en peu de mots, nous dirons qu'il comprit la nécessité d'amener l'empirisme qu'il trouva avant lui, et que même il reconnaît toujours pour son point de départ, à une *philosophie rationnelle*, *fondée sur des principes universels*. L'empirisme, qui produisit la philosophie dite du dix-huitième siècle, était un pur sensualisme, c'est-à-dire une doctrine selon laquelle toutes les hautes fonctions, tous les actes, toutes les idées de l'esprit et le syllogisme même ne sont que sensation retenue, répétée, combinée ou transformée. Cet empirisme est avoué de M. Cousin, en tant que l'*observation* en général, et *celle de la nature humaine* en particulier, sont pour lui le seul point de départ légitime, et que parmi les faits psychologiques la sensation est pour lui le premier, sans que pourtant il veuille y rester. S'il se rattache pour le *principe* de la méthode à la philosophie française, il s'en sépare dans sa marche : une observation impartiale montre, dit-il, dans la conscience des phénomènes qu'il est impossible de ramener à la sensation. Le premier

de ces phénomènes est pour lui ce qui s'oppose à la *passivité* dans l'impression sensible, ce qu'il appelle *activité*, et plus loin *personnalité* et *volonté*: c'est dans cette sphère que se renferme le sujet et aussi la subjectivité. Il semble qu'il y ait ici une lacune, un saut brusque; où réside cette activité qui, sans que nous le sachions, s'applique à l'impression sensible pour l'élever à la représentation? Celui qui connaît les précédens de la philosophie sensualiste s'étonnera moins de voir M. Cousin se servir, pour ménager ce passage de la réceptivité à la spontanéité, du phénomène de l'*attention*, que nous appliquons librement à l'impression sensible, selon l'analyse qu'il en donne (p. xx). Il arrive encore d'une autre manière à cette contre-partie de la sensation, qui ne porte encore que le caractère d'*une* des fonctions *spirituelles*. Nous nous appuyons ici sur une préface de M. Cousin, récemment publiée en tête d'un ouvrage posthume de M. Maine de Biran, qu'il reconnaît dans la préface des Fragmens pour un de ses premiers maîtres en France.[1] « Condillac et ses disciples expliquaient toutes nos facultés par la sensation, c'est-à-dire par l'élément passif; pour eux l'attention n'est que la sensation devenue exclusive; la mémoire, la sensation prolongée; l'idée, la sensation éclaircie ou expliquée. Mais qui éclaircit la sensation pour la convertir en idée? Qui retient ou rappelle la sensation pour en faire un ressouvenir? Qui considère isolément la sensation pour la rendre exclusive? Une sensation devenue exclusive par sa vivacité propre n'est pas l'attention qui s'y applique, et sans laquelle plus la sensation serait exclusive et moins elle serait aperçue (p. xii). »

Dans tout ce qui se rapporte à la théorie de la spontanéité, de la volonté, comme source de phénomènes psychologiques indépendante de la sensation, il avait été précédé, à ce qu'il paraît, par M. Maine de Biran; mais celui-ci resta dans l'activité pure, sans s'élever à la troisième faculté que M. Cousin ajoute aux deux autres. M. Cousin distingue (p. xxviii) les *faits sensibles*, les *faits volontaires*, et « un troisième ordre de faits, tout aussi réel que

1 Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme; ouvrage posthume de M. Maine de Biran. Paris, 1834.

le premier, les *faits rationnels proprement dits*. Au-dessus de la sensibilité et de l'activité est la faculté de connaître, que l'on appelle raison. Une vérité saisie, reconnue, c'est un fait simple, irréductible, *sui generis*, qui ne se ramène ni à la volonté, ni à la sensation. On pense comme on peut, non pas comme on veut. Non-seulement je sens, mais je sais que je sens; non-seulement je veux, mais je sais que je veux, et ce savoir est tout différent de la volonté. L'activité à elle seule ne donnerait que la simple *notion* de cause, mais non le *principe de causalité*, non plus que l'idée de substance (p. XXXIII). Or, ce sont ces deux idées qui nous mettent en état de nous élever à celle de la cause suprême et de l'Être suprême. Si M. Maine de Biran eût vécu, il aurait fini comme Fichte, le véritable héros de la philosophie de la volonté et du *moi*, mais chez qui elle fut plus profonde encore dans ses bases psychologiques, plus rigoureuse dans ses procédés, plus hardie dans ses conséquences? Cet idéaliste intrépide, ce stoïcien théorique et pratique, duquel vraiment on ne saurait pas dire, si le système est plus fait pour le caractère ou le caractère pour le système, cette nature si une et si ferme, cet homme fort par excellence, ne put tenir jusqu'au bout dans le cercle aride où l'enchaînait la rigueur de l'analyse et de la dialectique. En dépit de l'une et de l'autre, et quoi qu'on en ait dit, il changea de doctrine, et sortant du *moi*, il invoqua une intervention divine, une grâce mystérieuse qui descend d'en haut sur l'homme. Mais pour que cette grâce nous éclaire et nous persuade, il faut bien qu'elle rencontre quelque chose en nous qui puisse la reconnaître, l'accueillir, la comprendre. Cette faculté supérieure, encore une fois, c'est la raison qui, si elle n'eût pas été retranchée d'abord par l'esprit de système, eût naturellement révélé au philosophe, comme elle le fait au genre humain, toutes les grandes vérités que le scepticisme ne peut ébranler, que le mysticisme défigure, et notre propre existence, attachée à la volonté, et celle de la nature extérieure, qui a sans doute de l'analogie avec le *moi*, mais qui en diffère aussi, et au-dessus du *moi* et du *non-moi*, une cause première et sou-

veraine, dont la cause personnelle et les causes extérieures ne sont que des copies imparfaites (p. XL, XLI).» Le principe de causalité et l'idée de substance, à l'aide desquels nous nous élevons à la partie dogmatique de la philosophie, au-dessus de l'expérience immédiate, nous sont donnés par la raison, qui, du reste, par suite du même point de vue, n'est encore pour l'auteur qu'un fait, le fait spécial d'une nécessité que nous concevons de nous confier dans l'idée de substance et dans le principe de causalité. Comme la raison, en tant que simple fait, n'est en définitive qu'un sentiment, on ne peut s'étonner que, suivant l'auteur, elle nous fasse connaître le vrai, le bien, le beau tantôt sous la forme du raisonnement, et même du syllogisme revêtu par elle d'une autorité légitime, tantôt sous une forme plus *pure* et plus *dégagée*, par une sorte d'*inspiration* ou de *révélation*, à la manière de Jacobi. Outre ces deux formes sous lesquelles la raison se manifeste, il y a encore une *ombre* de la raison : qu'on suit « en passant à côté de la raison elle-même sans l'apercevoir ; alors on désespère de la science, et on se précipite dans le mysticisme, dont toute la vérité est empruntée pourtant à cette même raison qu'il réfléchit imparfaitement, et à laquelle il mêle souvent de déplorables extravagances (p. XXXIX).»

Nous avons à dessein reproduit avec détail toute l'exposition de l'auteur, afin d'arriver à cette question : en quoi fait-il consister proprement la philosophie? car dans ce que nous venons de citer, on voit deux parties essentiellement différentes, qu'il est impossible d'unir en une même science. La première se renferme dans le cercle de la psychologie, et par conséquent du subjectif, et *trouve* d'abord dans la conscience une simple capacité pour ces principes universels, à l'aide desquels la seconde partie, la partie dogmatique, qui entre dans l'objectif, prouve l'existence du monde extérieur, de notre personnalité propre et de Dieu. Si maintenant cette seconde partie mérite seule le nom de science et de métaphysique, la première ne peut lui servir que de fondement. C'est ainsi que l'auteur dit (p. VI) : « La psychologie n'est pas toute la philosophie, mais elle en est la base.» En tout cas,

sa philosophie n'est pas une philosophie *toute d'une pièce*, selon l'expression de Jacobi ; de plus, sa métaphysique n'est autre chose que la métaphysique antékantienne, en ce qu'elle repose sur le seul syllogisme, et surtout en ce qu'elle se contente du *que*, sans se mettre en peine du *comment* (par exemple *que* Dieu est la cause suprême du monde). Quelque peu de rapports qu'elle ait avec la scholastique dans sa forme et dans sa base, cependant, par ce qu'elle veut et prétend atteindre, elle ne dépasse pas la mesure de l'ancienne métaphysique de l'école, et il s'en faut de beaucoup qu'elle soit une philosophie réelle[1], comme la philosophie où aspirent les systèmes modernes. — Il reste encore pour nous de l'obscurité sur divers autres points, que nous allons examiner en suivant les divisions adoptées par l'auteur.

I. *Méthode.*

C'est ici plus que partout ailleurs que M. Cousin s'élève contre la nouvelle philosophie allemande, qui va, dit-il, de l'ontologie à la psychologie (au lieu de suivre la marche contraire). Cependant on peut dire la même chose de la métaphysique antérieure ; la moderne philosophie allemande n'est donc pas ici suffisamment différenciée. Elle est mieux caractérisée par ce trait : « qu'elle cherche à reproduire l'ordre même des choses. » Dans cette philosophie, ajoute M. Cousin, l'homme n'est qu'un *résultat*, un résumé de tout ce qui précède. La psychologie est sans doute fondée objectivement sur l'ontologie ; mais, continue-t-il, *comment le sais-je*, comment l'ai-je appris ? Ainsi, pour arriver à cette connaissance même, pour s'assurer préalablement de l'ordre objectif, et surtout du commencement objectif, il faut, suivant lui, prendre un point de départ subjectif dans la psychologie. Mais si c'est là la différence propre qui le sépare de la philosophie allemande, il devrait reconnaître qu'en suivant cette investigation

1 *Real-Philosophie*, une science des *choses* en elles-mêmes (*res*), qui ne se contente pas de la connaissance du fait de l'existence et de la combinaison logique des rapports ; mais qui recherche dans l'essence même le principe *réel* des rapports et des faits. *Note du Traduct.*

rétrograde qui remonte aux commencemens, et par suite au commencement absolu, on arrive enfin à un point où rien n'empêche de rentrer, en partant du commencement qu'on aura trouvé sur la route opposée, dans la route progressive, et de représenter réellement l'ordre naturel des choses. Mais nous avons vu que sa métaphysique n'est pas de ce genre, et que non-seulement il ne reconnaît pas de science objective (qui reproduise l'ordre naturel des choses) sans une base psychologique, mais qu'il n'en reconnaît aucune, et n'y arrive ni de cette manière ni d'une autre. Réciproquement aussi, si, nous autres Allemands, nous ne pouvons nous accorder avec lui sur la manière de commencer la philosophie, ce n'est pas du tout que nous refusions de supposer aucune expérience, ce n'est pas que nous voulions nier que toute philosophie *individuelle* repose sur l'expérience. Kant dit, dès la première ligne, que toute connaissance part de l'expérience, et si on lui eût demandé, à lui ou à tout autre partisan de la source expérimentale des notions indépendantes et *à priori*, par où l'on connaît l'existence de semblables notions, il aurait certainement répondu : on ne les connaît que par l'expérience; car si nous n'avions aucune expérience de l'universalité et de la nécessité dont ces notions sont revêtues dans notre conscience, nous ne pourrions les distinguer de celles à qui manque ce caractère. Cette proposition, que l'on ne peut philosopher sans une expérience antécédente, n'est donc pas nouvelle à la philosophie allemande. Ce n'est pas là qu'est la question. La différence qui nous sépare ne consiste pas davantage en ce que nous proclamions la nécessité de faire précéder toute philosophie de certaines considérations et même de certains principes formels, et que notre commencement nous tombe ainsi du ciel, comme M. Cousin se le figure. Le rationalisme, même le plus pur, tel qu'il se présente, par exemple, dans le système de Spinoza, s'est du moins avoué d'avance que l'on doit commencer par ce *cujus conceptus non eget conceptu alterius rei.* C'est là un pur principe formel, c'est quelque chose dont on est certain en vertu de la simple notion de la science, et qui n'exige aucune expérience spéciale. Et cela

une fois établi, on peut commencer directement par *ce qui est nécessaire à penser*, c'est-à-dire proprement par ce qui n'a d'autre caractère, sinon *que l'on ne peut pas ne pas le penser;* ce n'est qu'une conséquence de ce premier axiome qui s'était présenté de lui-même. La difficulté n'est pas de justifier un semblable début, mais de poursuivre et d'aller plus loin. Spinoza affirme que les êtres finis *suivent de l'idée* ou de la nature de la substance (dénomination générale de ce qui ne peut pas ne pas être pensé), qu'elles en suivent absolument avec la même nécessité rationnelle, qu'il suit de la nature du triangle que la somme de ses angles est égale à deux droits; mais Spinoza ne le prouve pas, il ne fait que l'affirmer. Cette philosophie[1], à laquelle on adressa dans les derniers temps le reproche formel d'être d'accord avec le Spinozisme, avait un principe de développement (*Prozess*) dans son *infini sujet-objet*, c'est-à-dire dans le sujet absolu, qui s'objective (devient objet) par sa nature même, mais revient victorieux de chaque objectivité (finie) à une plus haute puissance de subjectivité, jusqu'à ce que, après avoir épuisé toute sa puissance (de devenir objectif), il demeure le Sujet triomphant de toutes choses; elle trouvait là un principe de *développement* nécessaire. Mais si le *pur* rationnel, ce qui ne peut pas ne pas être pensé, est sujet *pur*, si c'est ce sujet qui en triomphant, comme nous venons de le dire, de chaque objectivité ne fait que s'élever à une subjectivité plus haute, le sujet *avec cette détermination* n'est plus simplement *ce qu'on ne peut pas ne pas penser*, le pur rationnel; cette détermination, c'est une détermination *empirique* que cette philosophie a été obligée d'admettre, soit parce que la réalité vivante y est entrée comme de force, soit par la nécessité de s'assurer un moyen de développement. Ce côté empirique, un philosophe de nos jours[2] que la nature semblait avoir prédestiné à élever dans notre temps un nouveau Wolfianisme, l'a écarté instinctivement; au lieu du *vivant*, du *réel*, auquel la philosophie précédente avait attribué la propriété de passer dans l'opposé

1 La philosophie de Schelling. *Note du Traduct.*

2 Hegel. *Note du Traduct.*

(l'objet), et d'en revenir en soi-même, il posa l'*idée logique*, à laquelle il attribua par la plus étrange fiction un mouvement nécessaire analogue. Cette découverte est bien à lui, et elle obtint, comme cela devait être, l'admiration de pauvres esprits, et de même cette autre : que l'idée dans son principe n'a pas d'autre détermination que le pur être. Il lui fallait bien garder le *principe du mouvement;* car sans quelque chose de ce genre, il ne pouvait faire un pas: mais il en changea le *sujet*. Ce sujet devint, comme nous l'avons dit, l'*idée logique*. Puis donc que c'était à l'idée qu'il donnait ce prétendu mouvement, il l'appela un mouvement dialectique, et comme, dans le système qui avait précédé, le mouvement progressif, en ce sens, n'était aucunement dialectique, ce système, auquel il était redevable du principe de la méthode, c'est-à-dire de la possibilité de faire un système à sa manière, n'eut plus à ses yeux *aucune méthode;* moyen fort simple de s'en approprier la découverte la plus caractéristique. Cependant le mouvement logique de l'idée (et quelle idée!), tel qu'on le supposait, on le garda aussi long-temps que le système ne sortit pas de la simple logique; mais lorsqu'il fallut franchir ce pas difficile par où l'on arrive à la réalité, le fil du mouvement dialectique se rompt; une seconde hypothèse devient nécessaire: c'est-à-dire que l'idée, on ne sait pourquoi, à moins que ce ne soit pour interrompre l'ennui de son existence purement logique, se trouva descendre de degré en degré, et se développer dans ses momens qui, dit-on, constituent la nature. Ainsi la première supposition de cette philosophie qui prétendait ne rien supposer, ce fut que la simple idée logique, comme telle, avait cette propriété ou cette nature, que d'*elle-même* (car la subjectivité devait être entièrement exclue de la philosophie) elle se change en son opposé, se renverse pour ainsi dire, ce que l'on peut concevoir de quelque chose de vivant et de réel, mais que l'on ne peut ni concevoir ni imaginer, et seulement *dire* d'une pure idée. La scission de l'idée d'avec elle-même fut une seconde fiction; car ce passage à la nature n'est plus un passage dialectique, mais un autre, pour lequel il devait être difficile de

trouver un nom, pour lequel il n'y a point de catégorie dans un *système purement rationnel*, pour lequel l'inventeur même n'a pas de nom dans son propre système. Cette tentative de revenir avec les idées d'une philosophie réelle déjà très-développée, à laquelle on travaillait depuis Descartes, au point où en était la scholastique, et de commencer la métaphysique avec une notion rationnelle *pure*, en excluant toute notion empirique, quoiqu'on n'y ait pas réussi, et que l'élément empirique, d'abord repoussé, soit rentré par cette porte de derrière du Devenir de l'idée, toujours différente et infidèle à soi-même; cet épisode de l'histoire de la philosophie moderne, s'il ne sert point à lui faire faire un pas dans son développement, aura servi du moins à montrer de nouveau qu'il est impossible d'arriver par le rationalisme pur à la réalité.

Ainsi, pour revenir maintenant à M. Cousin, s'il s'agit chez lui du point de départ que prendrait la philosophie dans ce qu'on ne peut pas ne pas penser, il n'y a pas là de difficulté, et il suffit des courtes réflexions qui précèdent. Mais de même que toutes ces formes, que l'on appelle *à priori*, ne contiennent que l'élément *négatif* de toute connaissance (ce *sans* quoi aucune n'est possible), mais non pas le *positif* (ce *par* quoi elle est constituée), et que par là le caractère d'universalité et de nécessité dont elles sont revêtues n'est qu'un caractère négatif, de même dans ce *prius* absolu, qui, en tant qu'il est l'universel et le nécessaire (ce que partout et en toute chose on ne peut pas ne pas penser), ne peut être que l'Être même (αὐτὸ τὸ ὌΝ), dans ce *prius*, dis-je, on ne peut reconnaître que l'universel négatif, ce *sans* quoi rien n'est, mais non pas ce *par* quoi quelque chose est. Maintenant, si on cherche ce dernier principe, c'est-à-dire si on demande la cause positive de tout, et par conséquent aussi la science *positive*, il est clair que l'on ne peut parvenir à ce commencement positif (mais qui contient le négatif en soi) ni par la voie de l'empirisme seul (car l'empirisme n'atteint pas jusqu'à la notion de l'Être *universel*, qui *de sa nature* est *à priori*, et n'est possible que dans la pensée pure), ni par la voie

du rationalisme (qui de son côté ne peut dépasser la pure *nécessité-de-pensée*). *Ici* donc, quand on est parvenu à ce point et pour commencer de cette manière, il ne suffit plus de la simple considération dont nous parlions plus haut, et cette question s'y substitue : comment le sais-je? ou plutôt, comment viens-je à vouloir le savoir? Mais cet examen préparatoire ne pourrait dans aucun cas descendre jusqu'aux faits psychologiques dont il était question tout à l'heure, ni de la manière dont les présente M. Cousin, ni d'aucune autre qu'on y voulût substituer. Nous tenons aussi à établir en cette occasion, que tout en étant d'accord avec M. Cousin sur le premier point, savoir, que toute saine philosophie doit partir de l'observation et de l'expérience (quoique nous entendions encore ces mots dans un sens différent), nous ne comprenons pas pour cela qu'il s'obstine à la fonder sur des faits *psychologiques*. Ces faits paraîtront toujours bien pauvres et bien stériles, en comparaison des grands principes du *devenir*, tels que Platon les représente dans le Philèbe, tels qu'on les trouve par la simple analyse de l'expérience en général, mais non de l'expérience psychologique, tels encore qu'ils dérivent, comme chez les Pythagoriciens, de la nature des *nombres* ou des principes de la *géométrie*, où, en tant qu'ils ne sont qu'une *donnée*, ils sont en définitive pris de l'expérience. Ce n'est pas que nous refusions d'accorder à cette psychologie une *certaine* utilité *propædeutique*, comme prélude à la *philosophie en général* (nous ne pouvons lui en accorder une fondamentale). Mais pour une préparation à une philosophie *déterminée*, et particulièrement à celle dont il est ici question, elle n'y a aucun rapport. Quant à la préparation subjective dont il a besoin, l'esprit philosophique y a déjà mieux pourvu, en faisant son apprentissage dans les différens systèmes philosophiques sortis les uns des autres, et en produisant dans le *rationalisme* et *l'empirisme* sa plus haute opposition, et c'est ici que pourrait trouver place quelque chose de semblable à l'éclectisme (quoique ce ne soit pas peut-être le nom convenable) que M. Cousin a présenté avec tant de vérité et de talent. Cependant cette

préparation même, comme nous l'avons dit, n'est qu'une préparation subjectivement nécessaire à celui-là seulement qui s'élève pour la première fois à cette philosophie, nécessaire seulement pour l'intelligence de la proposition où elle pourrait prendre tout simplement son début : Je ne veux pas le *pur être;* je *veux* l'Être qui *est*, qui existe.[1]

Ainsi, dans ce sens, il reste encore à subir à la philosophie une grande révolution, mais qui sera la dernière pour le fond des choses; une révolution qui, d'un côté, garantira l'explication positive de la *réalité*, sans que de l'autre la *raison* se voie enlever le grand droit d'être en possession du *prius* absolu, *même de celui de la divinité;* possession en laquelle elle ne s'est mise que tard, qui seule l'a émancipée de tout rapport avec les choses et les personnes, et lui a donné *la liberté*, condition nécessaire pour posséder comme *science* la science *positive* elle-même. Ici donc l'opposition du rationalisme et de l'empirisme est aussi prise dans une acception bien plus haute qu'elle ne l'avait été jusqu'à présent, et que ne pouvait la prendre M. Cousin, au point où il se trouve placé dans la philosophie contemporaine. L'empirisme ne signifiera plus ici, comme l'ont entendu jusqu'à ce jour les Français et la plus grande partie des Allemands, le sensualisme et le système qui nie toute universalité et toute nécessité dans la connaissance humaine; il sera pris dans le sens plus élevé, où l'on peut dire que le vrai *Dieu* n'est pas le simple Être universel, mais qu'il

1 A la place du simple Être (la plus haute de toutes les idées rationnelles logiques), la philosophie dont nous venons de parler a mis le pur *être*, l'abstrait d'un abstrait, dont on peut dire sans doute que c'est une idée plus pure, puisque c'est une idée *plus vide*, mais qui pour cela même est le *Rien* dans un tout autre sens que ne l'entend cette philosophie; car c'est à peu près comme le blanc sans un objet blanc, et le rouge sans un objet rouge. Poser le *être* comme primitif, c'est le poser sans l'Être. Mais qu'est-ce que l'*être* sans *ce qui est?* Ce qui Est est le primitif, le *être* n'est que l'ultérieur, que l'on ne peut penser à lui seul. C'est de la même manière qu'on s'est servi du *simple devenir* (où l'on passe en sortant de l'être); pensée complétement vide, c'est-à-dire pensée dans laquelle rien n'est pensé. Ces idées vaines et creuses passent aujourd'hui pour profondeur. Ce n'est pas, du reste, pure négligence d'expression, ou mal-entendu sur le mot français Être, qui a, il est vrai, les deux sens, mais qui dans le langage philosophique signifie *das Seyende* et non pas *das Seyn*.
Note de Schelling.

est tout aussi bien un être particulier ou *empirique*. De même le rationalisme et l'empirisme s'élèveront, dans un sens qu'on n'a jamais imaginé, à une seule et même idée, d'où dériveront, comme de leur source commune, d'un côté la plus haute loi de la pensée, puis toutes les lois secondaires de la pensée et les principes de toutes les sciences négatives appelées sciences rationnelles pures, de l'autre le contenu *positif* de la science la plus haute, qui par conséquent au sens propre (*sensu proprio*) mériterait seule le nom de science.

Nous aimons donc à voir chez les Français et chez d'autres nations non moins avantageusement douées, qui se distinguent des Allemands par l'état d'empirisme de leur philosophie, nous aimons à voir cet attachement à l'empirisme comme une simple protestation, bien que souvent aveugle, non pas contre la philosophie, mais contre le rationalisme partiel et exclusif dont les Allemands n'ont encore pu sortir; nous aimons à y voir, pour un avenir assez prochain, un moyen de nous entendre avec eux.[1] Mais nous ne pouvons pour cela approuver leur halte dans une psychologie généralement stérile, où nous ne pouvons voir, au milieu du large développement de la sphère de l'expérience, qu'une triste limitation.

En voilà assez sur les observations de M. Cousin sur la méthode considérée en elle-même, mais surtout dans la philosophie allemande. Combien nous y avons trouvé de choses vraies et ingénieuses, c'est ce qui ressort clairement, ce nous semble, de l'exposition expresse dont elles nous ont fourni l'occasion.

II. *Application de la méthode.*

Le *principe de la méthode* est donc pour M. Cousin l'observation en général et l'observation psychologique en particulier. Il ajoute sur la méthode l'explication suivante: La philosophie n'est pas seulement une science de faits, elle est aussi une science de *raisonnement* (car autrement nous ne pouvons attacher au-

1 M. Cousin a entre les mains une lettre que lui a écrite sur ce sujet, en 1827 ou 1828, l'auteur de cette Préface. *Note de Schelling.*

cun sens à cette assertion, puisqu'aucune philosophie, et la philosophie française moins que toute autre, n'a exclu le raisonnement dans un sens plus général), c'est-à-dire qu'elle est une science qui atteint par voie de conclusion, au moyen de principes généraux, les choses ou les vérités qui ne sont plus contenues dans la simple observation. Maintenant ces principes universels, indépendans pour leur valeur de la personnalité et par suite supérieurs au sujet lui-même (principes objectifs), ils sont donnés à M. Cousin par la raison. Mais la raison et la personnalité sont pour lui des *faits* pour la découverte desquels il ne peut pas se servir du raisonnement, et cependant il s'en sert réellement. Nous allons voir dans la section suivante comment il cherche à sortir de ce cercle; c'est incontestablement le point le plus intéressant, puisqu'il s'agit du passage de la simple expérience à un savoir rationnel, ou, comme dit M. Cousin, à l'ontologie.

III. *Passage de la psychologie à l'ontologie.*

Si on lit avec attention le commencement de cette section, on remarquera facilement que dès le passage de la passivité (sensibilité) à l'activité, se présente la notion de *cause*. Pour mieux l'expliquer, on peut se servir des passages que nous avons indiqués dans la Préface de l'ouvrage posthume de M. Maine de Biran. Il y est dit (p. XIII) : « La plus féconde de toutes les idées, celle sur laquelle repose la métaphysique, est assurément l'idée de cause. Elle nous est immédiatement donnée par l'observation de notre activité; ici ce n'est plus une hypothèse, c'est l'idée la plus certaine, recueillie dans un fait primitif évident par lui-même, la volition. » Au contraire, il dit (p. XXXIV) : « Le principe de causalité est incontestablement universel et nécessaire; or, il répugne que l'apperception d'une cause individuelle et contingente, telle que notre *force causatrice*, nous porte jusqu'à l'universalité et la nécessité. C'est donc la raison qui y supplée. Sans doute le principe de causalité ne se développerait point, si préalablement une notion positive de *cause individuelle* ne nous était donnée dans

la volonté, mais une notion contingente qui précède un principe nécessaire, ne l'explique pas, et n'en peut pas tenir lieu.» — Ainsi d'abord, si nous entendons bien l'auteur, se découvre dans le fait de notre activité propre, dans l'acte de volition, la *simple notion* de cause (nous n'examinerons pas ici le sens de cette proposition); l'*application* de l'idée donnée de cette manière dans une expérience immédiate, à l'impression faite sur mes sens, à laquelle je suppose aussi un principe qui ne peut être moi, est purement *analogique* et par conséquent seulement dans la pensée; mais le droit d'exprimer cette liaison (*avec la cause*) comme une liaison objective, c'est-à-dire d'énoncer que le principe pensé *existe* réellement hors de moi, c'est la raison seule qui me le donne pour la première fois. La raison (dit l'auteur, p. XVII de sa préface des Fragmens) nous révèle ce qui n'est pas nous, les objets qui sont placés hors de la sphère du sujet, l'*existence* d'un autre monde. La fonction de la raison est donc de me rendre certain, au moyen de la loi de causalité imposée à ma conscience, de l'*existence* des causes extérieures et par conséquent d'un monde extérieur.

Mais, pourrait-on dire, qu'est-ce qui me donne l'idée de l'*existence?* c'est évidemment une idée plus haute, puisque je l'applique à la cause elle-même, comme je ne pourrai m'empêcher de l'appliquer également à la substance, à laquelle l'auteur arrive plus loin. Nous devons laisser de côté la question de savoir si l'auteur nous accordera que nous ayons bien saisi toute la liaison de son développement; en tout cas il verra, par la manière dont nous le représentons, ce qui est resté obscur pour nous. La difficulté que nous y avons trouvée, c'est qu'il nous semble que dans sa voie de développement psychologique il ne peut arriver à la raison qui lui donne pour la première fois des idées et des principes universels, qu'à l'aide d'idées et de principes semblables. Pour l'idée de *cause*, il semble que le cercle vicieux soit évité, parce qu'elle est donnée à M. Cousin comme notion immédiate dans le sentiment même de notre activité propre. Mais comment appliquer cela à l'idée de *substance?* Celle-ci, selon M. Cousin, nous arrive

pour la première fois par la raison; car l'idée de substance ne diffère pas au fond de celle de cause; la substance n'est que la CAUSE EN SOI, dans son être, dans l'état de puissance, considérée comme non agissante, de même que la cause proprement dite n'est que la cause en acte (considérée dans l'action). Maintenant l'expérience immédiate dans notre volonté propre ne nous donne que la cause en acte, mais non le *principe* insaisissable et invisible de cette cause que nous concevons nécessairement, et qui est pour nous la première substance. Ainsi c'est la raison seule qui peut nous donner ce principe et par conséquent la substance (Préf. à M. de Biran, p. XXXIII). — Mais maintenant sur le chemin qui mène à la raison, l'idée de substance n'a-t-elle pas déjà été appliquée? Sans contredit, à ce qu'il nous semble, et non-seulement cette idée, mais encore le *principe de la substance*, dont M. Cousin ne parle pas, quoiqu'il soit aussi à propos de le reconnaître que le principe de causalité. Mais il se sert du principe et encore bien plus de l'idée dès qu'il parle de faculté, sensibilité, activité, raison. Car dans le fait pur il n'y a point de *pouvoir*, mais seulement de l'acte; la *conclusion* qui mène du pur fait à une puissance suppose le principe et aussi l'idée de substance; car qu'est-ce qu'un pouvoir, sinon une CAUSE EN SOI, une cause en repos, et qu'est-ce qui amène M. Cousin à l'idée de pouvoir, sinon le principe que les apparences et les phénomènes accidentels qu'il trouve dans la conscience ont leur fondement dans quelque chose de constant et d'essentiel, qui s'y rapporte comme substance (*quod substat*).

Si nous considérons d'une *manière générale* le passage tenté de la psychologie à l'ontologie, M. Cousin se sépare, il est vrai, des sensualistes de l'école française, en ce qu'il ne cherche pas dans la sensibilité la source des idées ontologiques, et qu'il la place dans la raison, faculté distincte de la sensibilité comme de la personnalité. Mais cette raison est pour lui une chose de fait et tout aussi empirique, une donnée aussi inexpliquée que la sensibilité; c'est quelque chose dont il ne se sert que pour couper court à toute recherche ultérieure et plus profonde; une chose sans base et sans fond, mystérieuse dans les expressions même dont

il se sert, et où l'on peut remarquer quelque influence de la phraséologie de Jacobi : par exemple quand il répète que la raison *révèle*, expression où l'on reconnaît l'intention de donner une signification positive à ce qui n'en a en soi qu'une négative, que l'on trouve dans d'autres locutions, telles que : la raison nous *défend*, *ne* nous *permet pas* (de rester dans les causes finies), nous *nécessite*, etc. Mais une semblable nécessité, que nous trouvons comme quelque chose d'*inné* en nous, n'a pas le caractère d'un principe absolument inexplicable et irréductible. Ce simple *sentiment* de la nécessité (de celle, par exemple, de supposer une cause à tout événement), Hume lui-même ne l'a pas nié; seulement il en a cherché avec raison une explication; il n'a pas laissé subsister cette *qualité occulte* d'une faculté qui, par pure hypothèse, ne souffrirait aucune explication ultérieure. La simple *indépendance* où serait la raison de la sensibilité et de la personnalité (M. Cousin croit avoir tout gagné par là), ne lui donne pas encore l'objectivité qu'on lui attribue ici; Kant ne la fait dépendre ni de la sensibilité, ni de la volonté, et cependant il ne lui accorde, comme le remarque M. Cousin lui-même, aucune valeur hors du sujet. La raison n'est pas pour M. Cousin quelque chose de subjectif, c'est-à-dire qui ait son origine dans la personnalité; mais elle n'est cependant pour lui que dans le sujet, en *nous*; or, par cela seul elle a besoin d'une *explication*; il faut savoir si elle a en même temps une véritable *objectivité*, et non pas seulement l'objectivité au sens kantien. Cette explication ne peut évidemment se trouver qu'en ceci : qu'*elle vient elle-même d'un objet*, non pas, assurément, par l'intermédiaire de la sensibilité, la seule manière dont on ait pu le concevoir jusqu'à présent, mais parce qu'elle n'est autre chose que le *Prius subjectif* lui-même, *posé* et ramené de l'objectivité à la priorité et à la subjectivité primitive. En tout cas, cette explication suppose un *processus*[1], une marche des choses où l'auteur ne paraît toujours pas

1 Nous avons employé un mot latin à défaut d'une expression française qui rende complétement le *Prozess* allemand. C'est l'idée du mouvement en avant par lequel le principe se produit dans ses développemens; c'est le πρόοδος des Néoplatoniciens. *Note du Traduct.*

vouloir s'engager encore. C'est peut-être là que réside le défaut de sa philosophie, comme aussi de la manière dont il représente la philosophie allemande; car l'idée du *processus* est précisément le pas que la philosophie moderne a fait en avant, et ce qui constitue, non pas dans le matériel des propositions, telles, par exemple, que celles qui sont citées pages XXXIX et CXCIX, mais dans la méthode même, la véritable essence de la philosophie allemande. Bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de la notion du *progrès* dans son application impropre et abusive (la seule peut-être que M. Cousin ait connue) à la pure idée logique; je parle du progrès *réel* de cette philosophie, dont le principal mérite est d'avoir la première introduit l'idée du progrès.[1]

Suivant M. Cousin, la cime la plus haute de la métaphysique est atteinte par la nécessité imposée par la raison à la conscience de s'élever des causes limitées (*moi* et *non-moi*), qui, en tant que limitées, ne sont pas causes, à la cause illimitée, à la cause proprement dite, à la *vraie* cause qui donne à celles-là l'être, et qui par là-même les contient. Tout se borne à ces généralités qui ne promettent pas le moins du monde, comme chacun le voit, une *science* proprement dite. Il est cependant remarquable que M. Cousin croit distinguer absolument sa philosophie du panthéisme, par cela seul que Dieu lui est donné à titre de cause; car il n'est, dit-il, substance qu'en tant que cause, tandis que le Dieu de Spinoza n'est qu'une substance et non une cause (il fallait dire seulement que ce Dieu n'est pas une cause transitoire et accidentelle, c'est-à-dire libre, mais une cause immanente, nécessaire). Le Dieu du système de M. Cousin est au contraire une *cause essentielle, et ne pourrait pas ne pas produire;* mais s'il en est ainsi, c'est une cause toute semblable à celle de Spinoza. Du moins il nous est impossible de nous faire une idée parfaitement claire de la différence.

1 Cette philosophie n'est autre que celle de Schelling lui-même; celle qui a transporté à l'idée logique la notion du mouvement et du progrès est la philosophie de Hegel, à laquelle Schelling a déjà fait allusion plus haut.
Note du Traduct.

IV. *Vues générales sur l'histoire de la philosophie.*

Tout ce que M. Cousin dit ici et ailleurs sur l'histoire de la philosophie et la manière de la traiter, est tout-à-fait remarquable, et porte le caractère d'une profonde connaissance en cette matière, comme on devait s'y attendre de la part de l'habile traducteur de Platon et de l'éditeur de Proclus. Une partie de cette section contient des choses plus exotériques, quoique d'un haut intérêt, des confessions de l'auteur sur la marche de son éducation philosophique, sur ses rapports avec ses maîtres et ses prédécesseurs. Au sujet de Jacobi on peut remarquer qu'il trouva dans les derniers temps l'expédient que propose l'auteur (p. XXXVI), et plaça dans la raison même la source de l'enthousiasme, de la croyance, du sentiment, de l'intuition, dont il avait d'abord parlé. L'épithète de *Misologue*, que Tennemann lui avait appliquée, lui inspira une telle frayeur, d'autres influences venant encore s'y joindre, que dans la dernière édition de ses Œuvres il prie le lecteur, partout où le mot *raison* (*Vernunft*) se trouve dans un sens défavorable, d'y substituer celui d'*entendement* (*Verstand*), et réciproquement, lorsqu'il est question d'entendement intuitif, d'y substituer le terme de raison intuitive; il s'efforça de rationaliser du mieux qu'il put, son ancienne doctrine, de faire sa paix avec la raison. Sa croyance fut, comme un de ses plus ardens sectateurs assura pouvoir l'attester après la mort de Jacobi et peu de temps avant la sienne propre, *une pure croyance rationnelle.* — Ensuite M. Cousin parle de ses relations personnelles avec les modernes philosophes allemands. Ici on ne pourra s'empêcher d'admirer la confiance de jeune homme avec laquelle il donne à entendre (p. XXXVIII) que, tout en n'ayant compris que peu de chose ou rien dans Hegel, il alla, selon ses expressions, *prophétiser* le grand homme! Quels remercîmens lui en doit-on? c'est ce qu'on peut voir dans le présent écrit et ailleurs. Cependant du côté des Allemands, de ceux qui ont une intelligence réelle de sa philosophie, il peut du moins être sûr qu'ils ne font qu'approuver sa sage retenue, et ne l'ont jamais blâmé de ne s'être

pas fait le partisan d'une philosophie allemande en France. Il sentait, sans doute, que la philosophie allemande est encore dans un progrès dont la vraie crise, qui l'expliquera pour la première fois, n'est encore qu'imminente. Il ne pouvait lui convenir de profiter, pour produire un effet d'un moment, de cet état d'épuisement et d'affaissement des esprits qui leur fait trouver l'attrait le plus vif dans les choses les plus basses et les plus dégradantes (qu'on pense au grossier scandale du saint-simonisme!). Les esprits actifs sont bien venus de nous quand ils cherchent avec nous, mais non quand ils veulent juger avant de connaître, ou lorsque, rôdant comme des pirates sur le bord de la science allemande, et débarquant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ils se croient déjà maîtres du pays. Il serait fâcheux, sans doute, que les manières et le ton des partis politiques dussent passer dans la littérature, mais cela même ne suffirait pas pour étouffer en France le vrai génie scientifique, en France où, au milieu de tant de secousses, les plus profondes et les plus graves études n'ont pas perdu leur valeur, où enfin, pour prendre un exemple dans une sphère étrangère à la philosophie, mais non sans importance pour les études philosophiques, il y a toujours des hommes tels qu'Eugène Burnouf. — M. Cousin blâmerait l'amour pour la philosophie allemande comme une tendance antinationale; mais en revanche, il a donné une preuve de ce caractère national dont il dit que la pureté, la précision et la clarté sont pour lui un besoin. S'il est quelqu'un qui soit appelé à donner par la suite à la France une idée vraie de la marche et du développement génétique de la philosophie moderne, c'est M. Cousin, qui réunit en un degré éminent infatigable activité, pénétration, calme, impartialité; en un mot, toutes les qualités qui font un historien philosophe de la philosophie, et qui est éprouvé par sa carrière toute scientifique.

Ce qu'il dit sur ses rapports avec l'école théologique en France, mérite aussi l'attention de l'Allemagne sous plusieurs rapports.

Mai 1834.

Études biographiques.

ERNEST SCHULZE.

Ernest Schulze n'est pas placé au premier rang des poètes modernes allemands; et il faut bien reconnaître que, soit dans son recueil d'élégies, soit dans ses poèmes héroïques, il manque de profondeur; qu'il a une facilité de poésie qui nuit à ce que sa pensée pourrait avoir de mieux senti et de plus mûr, et sa composition de plus ferme et de plus concis. Mais tout le monde lui accordera aussi une imagination pleine de fraîcheur, de jeunesse et de fécondité, et un talent lyrique et descriptif comme il n'est pas ordinaire d'en trouver, qui emprunte tous les tons, qui a recours à toutes les images, qui brode sur un large canevas les dessins les plus riches et les plus variés. Et puis, c'est dans la littérature moderne allemande celui qui a tenté avec le plus de succès l'épopée romantique, comme l'avaient jadis les troubadours et les *Minnesänger;* et puis, il a commencé sa carrière poétique si tôt! et il est mort si jeune! A vingt-neuf ans, après avoir passé jusque-là une vie agitée et haletante, pouvait-il avoir cette expérience et cette maturité que donnent le temps, le calme et la réflexion?

Ernest Schulze naquit à Celle, le 22 Mars 1789. Son biographe allemand fait observer que c'était dans son enfance un de ces mauvais petits garçons qui font le tourment des maîtres et le désespoir des parens. Battre ses camarades, déchirer ses habits, perdre ses livres, bien employer une heure de vacance, et faire mal ses devoirs d'écolier, telles étaient les premières dispositions du futur chantre de Cécilia.

Mais bientôt ces dispositions changent totalement, et sa liaison avec un jeune homme studieux l'entraîne à se retourner plus souvent du côté des livres que du côté des distractions journalières qui s'offrent à lui. Alors son indécision naturelle de caractère le porte tantôt vers un genre d'études, tantôt vers un autre. Il veut connaître le blason, et il s'y jette avec ardeur. Puis, il tombe dans les romans de chevalerie, et les romans de chevalerie deviennent sa lecture assidue, continuelle. Puis, il s'essaie déjà à faire quelques vers, et retourne à l'étude de la classique antiquité.

Ainsi arrive le temps où il doit entrer à l'Université. En 1806, il commence ses cours à Gœttingue. Son père désire qu'il se livre à la théologie, et il embrasse ce parti, sans toutefois se sentir aucun goût à le suivre. Il a pour professeur de philosophie à Gœttingue le célèbre Bouterwek, auquel il montre ses premiers essais littéraires, et qui lui donne avec joie ses encouragemens et ses conseils. Bientôt sa prédilection pour la poésie ancienne, surtout pour celle des Grecs, s'augmente; et la théologie, à laquelle il a essayé de se livrer, devient pour lui chaque jour moins attrayante. Il la quitte donc pour se livrer tout-à-fait à ses goûts favoris, et avec l'intention de faire, dans quelque temps, un cours de littérature. Alors déjà, Ernest Schulze est devenu pensif et mélancolique. Il aime à être seul, il se trouve mieux avec ses livres qu'avec le monde; il s'habitue à souffrir en secret et ne parle point de sa souffrance. Si on lui demande pourquoi il est triste, il répond que la vie ne lui est pas bonne, et s'en va reprendre Homère pour se consoler. Avec son naturel tendre et poétique, il s'est fait un idéal de femme, qu'il veut aimer, et qu'il cherche autour de soi. Il a besoin d'amour, et il s'en va d'un côté et de l'autre, quelquefois entraîné par un regard qui l'a séduit, livrant son cœur sans plus de réflexion à une femme qui lui est apparue comme il l'avait rêvée, et puis revenant bientôt, déçu dans son attente; puis recommençant une nouvelle épreuve pour retomber dans une nouvelle déception, et se fatiguant par ses recherches infructueuses, et se sentant chaque jour plus douloureusement affecté de ces mécomptes, lorsque une fois, enfin,

cette femme dont il porte l'image au fond de son cœur, cette femme à laquelle il veut se dévouer, cette Cécilia à laquelle il consacra ses chants, lui apparaît.

Cécilia est la fille d'un littérateur de Gœttingue. Toute jeune, pleine de grâces, d'esprit, de talent, et d'une beauté admirable: elle se montre à Ernest Schulze, et Ernest Schulze a renoncé aussitôt à toutes ses amours d'un moment, à toutes ses fantaisies de poète, pour ne plus voir, ne plus suivre, ne plus aimer que Cécilia. Il commence alors à faire résonner sa lyre pour elle, et le premier recueil de poésies, qu'il publia en 1813, porte le nom de Cécilia à différentes pages.

Il y a dans ce recueil, composé d'élégies, épîtres, pièces lyriques, etc., deux parties bien distinctes. La première nous montre le poète livré à toutes ses transitions d'amour, de fidélité et d'inconstance; des élégies où tour à tour il loue et aime, où il se met quelquefois en possession d'un bonheur imaginaire qu'il abdique un instant après. L'imitation des anciens, surtout d'Anacréon et de Properce, est ici très-visible, le sentiment vrai et naturel y est souvent étouffé par cette parure d'emprunt, et l'idée mythologique et voluptueuse des Grecs et des Latins ne laisse pas encore percer l'idée platonique du poète.

Puis vient la seconde partie, qui commence avec le nom de Cécilia, et tout change de face. Cette fois on voit que le poète aime, et qu'il ne chante plus seulement pour exercer sa verve, mais parce qu'il a besoin de chanter. En même temps il rejette les couleurs dont il s'est servi jusqu'alors; il ne nous peint plus sa Cécilia comme toutes ses beautés précédentes, dont il appelle les causeries d'amour et les baisers; mais il la montre à demi voilée, placée dans un jour mystérieux, et ne parlant plus qu'à l'ame, au lieu de parler aux sens. Avec un amour vrai et profond, la lyre d'Ernest Schulze a pris un caractère grave et religieux. Les images érotiques qu'il a dessinées autrefois, se sont évanouies, et l'amour platonique se montre à lui dans toute sa grâce mystérieuse.

De son côté, Cécilia lui répond non pas avec des témoignages

d'amour, mais avec les preuves d'une franche estime et d'une affection fraternelle; et c'est tout ce qu'il faut au poète pour l'entretenir dans ses rêveries et l'aider à construire ses châteaux féeriques. Malheureusement, toute cette joie de l'ame qu'il a sentie à trouver enfin l'être qu'il cherchait; toute cette vie, si belle, si neuve, si brillante que lui ouvre Cécilia, ne doivent pas être de longue durée. La jeune fille tombe tout à coup malade, et meurt dans le temps où l'enthousiasme d'Ernest Schulze pour elle s'était élevé au plus haut degré.

Il avait alors vingt-quatre ans, et l'on peut concevoir comment, avec l'impressionnabilité de son âge, et la nature tendre et passionnée de son caractère, la mort de celle qu'il avait tant aimée produisit sur lui un effet dont il ne revint jamais. Ses amis disent, qu'à partir de ce moment il n'y eut plus pour lui ni repos, ni sérénité durable. Il tomba dans une morne et profonde mélancolie, et toutes ses pensées se concentrèrent dans ce grand, dans cet unique désir, d'imprimer à quelque ouvrage durable le nom de celle qu'il pleurait, et de le laisser au monde, comme un monument de son amour.

De là est venue Cécilia, vaste et brillante épopée, dans laquelle on peut retrouver sans peine un reflet de trois grands génies : Homère, l'Arioste, le Tasse, joint à ce que le poète, avec le sentiment de tristesse religieuse qui le dominait, a dû y mettre de son individualité.

La religion chrétienne, et les premières lueurs de civilisation qu'elle fait poindre, aux prises avec les mœurs encore sauvages et l'idolâtrie des enfans d'Odin; la force d'ame luttant contre les rigueurs du sort; la belle et chaste figure de Cécilia mise en contraste avec la sombre et farouche Thorilde; telle est l'idée première de ce poème. J'essayerai, par une courte analyse, de montrer comment Schulze a tiré parti du thème qu'il s'était donné.

Nous devons nous transporter aux premiers siècles du christianisme. Les Allemands se sont déjà soumis à l'Évangile, mais les Danois ne reconnaissent encore qu'Odin, Herta, les Nornes, etc. Une guerre est engagée entre les deux peuples, guerre de

religion, espèce de croisade qui nous ramène tout de suite au souvenir de la Jérusalem délivrée. Et c'est à travers cette guerre que se dessinent les principaux personnages que le poète a mis en scène : Thorilde et Skiold; Adélaïde et Biarko; Reynaud, le poète, et Adalbert et Cécilia, les deux véritables héros de cette épopée.

Adalbert est le fils adoptif d'un des principaux seigneurs de l'empire germanique. Une nuit il a un rêve dans lequel un ange lui apparaît et lui dit qu'il existe en Danemark, dans le temple dont Thorilde est la prêtresse, un vase sacré qu'il doit reprendre à tout prix. Là-dessus, Adalbert part pour exécuter cette sainte mission.

Cécilia est aussi la fille d'un seigneur allemand. Ses parens sont morts, et elle gouverne ses domaines, avec une jeune sœur qu'elle aime beaucoup, Adélaïde. Un jour, cette sœur lui est enlevée par des bandes de Danois qui parcourent le pays, et Cécilia arme sur-le-champ tous ses vassaux pour se mettre à leur poursuite; mais n'ayant pu les atteindre, elle renvoie les hommes d'armes qui l'avaient suivie, et se décide à s'en aller, sans autre secours que celui de Dieu, à la recherche de sa sœur. Avec elle est encore Reynaud, qui l'aime d'un amour profond et inaltérable, bien qu'elle ne l'aime que d'amitié, et qui ne peut se résoudre à la quitter. Nous verrons, jusqu'à la fin de l'ouvrage, revenir de temps à autre cette belle et mystérieuse personnification du poète, cette douce et mélancolique image du trouvère allemand.

Adalbert et Cécilia se rencontrent dans la bataille qui se livre entre l'armée de l'empereur et les Danois, et d'abord Cécilia a reconnu l'homme qu'elle doit aimer. Les Allemands sont vaincus et prennent la fuite; Adalbert, Cécilia et Reynaud se jetent dans un navire, et veulent passer la mer. Une tempête s'élève, le navire fait naufrage. Reynaud est englouti par les vagues, mais Adalbert enlève Cécilia dans ses bras, et réussit à gagner avec elle le rivage.

Alors viennent les actions de grâces au Ciel; puis le bonheur qu'ils ont de se trouver ensemble, et le serment de demeurer

l'un à l'autre toujours fidèle. Puis, comme Adalbert a raconté son rêve, Cécilia veut qu'il poursuive son religieux projet, et les voilà de se remettre en route tous les deux pour dérober au temple d'Odin le vase saint que l'ange a désigné.

Ils arrivent un soir aux portes de la ville, et couchent dans une grotte. Pendant la nuit, Cécilia pense qu'elle ne doit pas laisser son ami s'exposer au danger qu'il veut courir, et qu'elle fera mieux de tenter elle-même l'entreprise. Elle se lève doucement, se glisse dans la ville, et parvient dans le temple. De son côté, Adalbert a fait la même réflexion; il se lève aussi, avec la crainte de réveiller Cécilia, prend la même route qu'elle, et arrive dans le temple, au moment où elle allait s'emparer du vase; cependant, ils n'ont pu parvenir jusque-là sans éveiller quelque gardien. Et tout à coup les portes s'ouvrent, et Thorilde, la prêtresse, paraît à la tête d'une troupe de soldats. On s'empare des deux amans, et on les jette dans les fers. D'abord, il ne s'agit de rien moins que de les faire mourir; puis le conseil, qui délibère là-dessus, se rend à la prière de Skiold, l'amant de Thorilde, et l'un des plus braves guerriers de l'armée danoise, qui demande à se battre lui-même contre Adalbert. Le jour est pris, Adalbert quitte ses chaînes, revêt l'armure, et le combat commence; mais les deux guerriers se battent tout le jour, et aucun d'eux ne l'emporte sur l'autre; ils tombent de lassitude, et force est alors d'en finir. On reconduit Adalbert dans son cachot; et déjà le roi, irrité de ce que le jeune Allemand n'a pu être vaincu par le courageux Skiold, ne parle de rien moins que de les faire tuer, lorsque heureusement arrive Reynaud, que l'on croyait mort, et qui, échappé aussi du naufrage, s'en vient dans la ville où sont ses amis, et grâce aux ruses qu'il emploie, les délivre. Les trois fugitifs partent pendant la nuit, et arrivent au milieu d'une forêt sauvage, où ils retrouvent Adélaïde, la sœur de Cécilia; Adélaïde, enlevée par des brigands, vendue au roi de Danemark, travaillant comme un manœuvre à cultiver ses jardins, et délivrée par Biarko, le fils d'un roi Franc, qui est devenu amoureux d'elle. Et tandis que les deux sœurs s'embrassent, Adalbert et Biarko se serrent la

main, et se jurent une amitié éternelle. Puis, on se remet en route; les voyageurs arrivent non loin du camp de l'empereur, et Adalbert et Biarko se décident à y faire une excursion. Ils laissent Adélaïde, Cécilia et Reynaud dans une tour abandonnée, et se rendent au camp, où l'empereur les reçoit avec toutes les marques d'honneur qui conviennent à des chevaliers de leur renom.

Pendant ce temps, une magicienne ennemie s'empare de Cécilia, d'Adélaïde et de leur fidèle compagnon, et les emporte dans une vallée enchantée; et quand Adalbert et Biarko reviennent, ils ne trouvent plus que la tour tombée en ruines, et point de trace de leurs bien-aimées. Ils se mettent aussitôt à leur poursuite, et après mainte et mainte difficulté, parviennent enfin à les retrouver.

Ils retournent au camp chrétien. Une nouvelle bataille se livre. Les Danois prennent la fuite; mais Biarko et Adélaïde disparaissent, et le poète Reynaud est fait prisonnier.

Adalbert se met le lendemain en route, pour aller à la recherche de Biarko. De son côté, Skiold, le Danois, est parti pour s'en aller ravir, au fond d'une caverne gardée par des dragons, une épée magique, sans laquelle, dit Thorilde, les Danois ne peuvent jamais obtenir le triomphe de leur cause. Il revient avec l'épée, s'endort dans une forêt, et pendant son sommeil, un serpent monstrueux s'approche de lui et l'enlace dans ses vastes panneaux. Skiold fait de vains efforts pour se dégager, et des efforts tout aussi vains pour faire pénétrer la pointe de son glaive dans le corps écailleux du serpent. Alors arrive un chevalier, qui se jette hardiment au-devant du monstre; et le combat avec la lance et l'épée. Le serpent ne recule pas; tandis qu'avec sa queue il tient toujours enlacé le malheureux Skiold, il dresse sa tête contre le nouveau venu, et le couvre de sang et de venin. Enfin le chevalier parvient à le faire lâcher sa proie, et prendre la fuite dans une caverne, où il le brûle. Alors Skiold accourt remercier son libérateur, et reconnaît Adalbert. Les deux guerriers ennemis se serrent loyalement la main; et Skiold, par gratitude, remet à Adalbert l'épée dont il a eu tant de peine à se rendre maître.

A cette nouvelle, Thorilde, furieuse, se résout à reprendre l'épée. Elle part la nuit, pénètre dans la tente d'Adalbert; et, pendant qu'il dort, s'empare du fer magique.

Elle est prête à s'en servir pour tuer Adalbert, et rien ne l'arrête plus que le sentiment de pitié qu'elle éprouve à voir ce guerrier mourir si jeune et si beau. Mais la haine l'emporte, et elle va frapper, quand Cécilia, qui couche dans une tente voisine, avertie par un pressentiment du danger que court son ami, arrive tout à coup, et Thorilde s'enfuit.

Le lendemain, Skiold et Adalbert se rencontrent. Un combat à outrance s'engage entre eux. Il dure long-temps, long-temps. Enfin Adalbert frappe d'un coup mortel Skiold; mais il tombe au même instant sur l'épée de son ennemi, et tous les deux vont cesser de vivre.

A cette nouvelle, Cécilia ne pleure pas, ne se plaint pas. Elle jette un douloureux regard vers le ciel; puis tout à coup, enflammée d'une nouvelle ardeur, elle revêt l'armure, prend l'épée, et se met à la tête des troupes. Les généraux la suivent, entraînés qu'ils sont par le mystérieux ascendant qu'elle exerce. La bataille se livre entre les Danois et les Allemands, et au moment où elle va commencer, arrivent Adélaïde et Biarko. Cécilia s'élance au combat; les Allemands, enthousiasmés, se précipitent sur ses pas. Les Danois sont battus, écrasés et prennent en désordre la fuite. Thorilde, livrée au désespoir, monte sur son char de magicienne, et se précipite dans l'abîme infernal qui s'ouvre sous ses pas. La ville capitale du Danemark ouvre ses portes, les prisonniers sont délivrés de leurs fers; et alors revient Reynaud, à qui Cécilia veut rendre elle-même la liberté.

Cela fait, Cécilia ordonne une grande procession. On a élevé la croix au-dessus d'une montagne, et l'armée doit y aller pour rendre grâces à Dieu. Alors paraissent ces chevaliers victorieux, qui marchent humblement après la jeune fille; alors, les grands seigneurs de l'Empire et l'empereur lui-même, qui veulent servir de cortége à l'élue de Dieu. Quand la procession approche, on aperçoit un chevalier, revêtu de son armure, qui s'est fait gar-

dien de la croix, et qui la quitte en ce moment et marche à la rencontre de Cécilia. C'est Adalbert, à qui il a été donné de vivre encore un reste de vie. Les deux amans se retrouvent avec une joie inexprimable; Cécilia donne à Adalbert le baiser de fiançailles; puis, s'agenouillant aux pieds de l'évêque, elle lui demande la bénédiction nuptiale; et, en même temps, elle prie le Ciel de la rappeler bientôt à lui; et pendant que l'évêque prononce les prières du mariage, que le peuple l'écoute dévotement, on entend une douce et vague harmonie; et les deux amans, le sourire sur les lèvres, s'endorment du dernier sommeil.

Le mariage de Biarko et d'Adélaïde se célèbre ensuite. Quant à Reynaud, il se bâtit une petite demeure auprès du tombeau de Cécilia, et prend soin des fleurs qui le recouvrent.

Telle est la contexture de ce poème, dont mon analyse, je le sens, est bien plus propre à faire ressortir les défauts, qu'à en faire comprendre les beautés.

Sans doute l'ouvrage est trop long, et tout le monde n'est d'abord pas disposé à lire 16000 vers pour connaître les aventures imaginaires de Cécilia et d'Adalbert. Les discours, les entretiens, les prières, y sont toujours rapportés en quatre strophes, plutôt qu'en quatre vers; pas une description ne s'y montre autrement que dans tous ses détails; pas une circonstance n'échappe à la comparaison. A chaque instant, le poème accuse la trop grande facilité que l'auteur a d'écrire en vers; à chaque instant aussi l'inexpérience qui le porte à surcharger son récit d'ornemens de toute sorte, et d'épisodes que l'on peut croire tout au moins inutiles. Ajoutez à cela, le merveilleux souvent outré qui perce dans cet ouvrage, les couleurs fantastiques et indécises qui se mêlent aux couleurs vraies du tableau, et les rêves qui prennent trop la place de la réalité. Dites encore, que vous ne retrouvez ici ni la majesté d'Homère, ni le ton héroïque du Tasse, ni les belles et capricieuses créations de l'Arioste. Soit! mais quiconque aura lu la Cécilia d'Ernest Schulze, ne pourra s'empêcher d'y reconnaître des beautés du premier ordre; et d'abord, cette grande variété d'images qui revient sous tant de formes diffé-

rentes, qui revêt tant de caractères distincts; cette abondance de poésie, qui se répand à flots dans les descriptions de combats, comme dans les entretiens d'amour; dans les peintures de paysages, comme dans les portraits que l'auteur a tracés. Puis, quelques personnages, comme cette douce Cécilia, figure si suave; ange rêvé, qui réunit à toute la grâce et la pudeur virginale de la jeune fille, toute la force d'ame et la résolution qui vient de Dieu. A côté d'elle est Thorilde, une femme belle aussi, mais une femme livrée à toutes ses passions : c'est le tableau d'un cœur en désordre, auprès d'une conscience calme; d'une source d'eau bleue et limpide, auprès d'un torrent. Entre ces deux femmes, viennent Adalbert et Skiold, qui, sans offrir un disparate aussi marqué, n'en sont pas moins deux personnages assez distincts. Tous les deux sont jeunes, nobles, pleins de bravoure. Mais Adalbert a quelque chose de plus tendre et de meilleur. Adalbert est le héros chrétien, dont les mœurs sont adoucies par l'Évangile, et l'ame élevée par un chaste et véritable amour. Skiold, est le sauvage guerrier du Nord, qui place sa loi dans sa force, son droit dans son épée, et dont l'amour ne sert qu'à aiguillonner les passions, au lieu de les amortir.

Enfin, il faut remarquer dans ce poème quelques situations vraiment admirables, et où le talent du poète se montre dans toute sa force et sa fraîcheur. Tel est, par exemple, le récit que les deux amans se font, quand ils veulent l'un et l'autre apprendre à se connaître; puis, la peinture du bonheur qu'ils éprouvent à se revoir quand ils se retrouvent dans la vallée enchantée; la description de la bataille, commandée par Cécilia, et ce qui est au-dessus de tout le reste, la fin de ce poème, cette procession conduite par une femme; ces deux amans qui se réunissent après la victoire; cette bénédiction de fiançailles qui se donne sur la terre, pour que le mariage se fasse au ciel; ce peuple, qui attend encore la cérémonie qui va avoir lieu; tandis que les anges délient silencieusement les ames des deux époux, et qu'à travers une douce mélodie elles s'en retournent au ciel. C'est là, j'ose le dire, une des plus belles, des plus suaves

allégories que l'on ait jamais faites; et ce tableau est d'une majesté et d'une grâce religieuse et mélancolique au-dessus de tout éloge.

En même temps qu'il travaillait à sa Cécilia, Ernest Schulze composait encore des poésies fugitives, des élégies, des sonnets, recueillis plus tard sous le titre de *Tagebuch*, et qui ne sont en effet rien autre chose que des pages sorties d'un album, des feuillets sybilliques, sur lesquels il écrit à mesure qu'ils lui viennent, et quelquefois jour par jour, les vers qu'un souvenir d'amour, un sentiment de mélancolie, un regret, une vague espérance, lui a inspirés.

Cependant sa tristesse n'a été allégée ni par la satisfaction de voir s'achever son poëme de Cécilia, ni par les autres occupations littéraires auxquelles il se consacre; il a pourtant essayé de se distraire, et il est allé chercher dans des relations avec d'autres femmes le moyen de rendre moins lourds à supporter les regrets que lui cause celle qu'il a perdue. Mais ces relations n'ont servi qu'à accroître le nombre de ses mécomptes, et il en est revenu encore plus découragé. Bientôt sa tristesse devient si amère et si profonde qu'elle commence à agir sur ses forces physiques; sa santé, jusque-là si inaltérable, décline, et il n'éprouve aucune peine à le remarquer. La vie a déjà perdu ce qu'elle avait de charmes pour lui; la vie lui est devenue indifférente. Mais vers la fin de 1813, un nouveau but se présente à ses yeux, et le ranime pour un instant, c'est de se mêler aux jeunes Allemands qui s'organisent en armée pour marcher contre les Français; c'est de coopérer aussi à la délivrance de sa patrie. Il s'enrôle dans le bataillon de chasseurs volontaires commandé par Beaulieu, et s'en va rejoindre les troupes alliées qui sont dans le Nord. Devenu secrétaire du commandant, il ne veut point s'exempter de ses devoirs de soldat; il assiste aux exercices avec ponctualité, et embrasse la vie militaire dans tout ce qu'elle a de ponctuel et de pénible. Cette existence dure, active, repose son esprit, fortifie son corps; avec le calme de l'ame, la santé lui revient; et lorsque, la paix faite, son corps est licencié, il retourne à Gœttingue tout autre qu'il n'en était sorti.

Mais le voilà rentré dans sa vie morne et silencieuse; ses souvenirs se réveillent, la force morale qu'il a reprise, s'affaisse. Il devient plus sombre encore qu'auparavant, renonce à toutes les sociétés, et se dit malheureux et méconnu. Pauvre ame, qui n'avait besoin que d'amour et qui ne pouvait plus trouver cet amour; pauvre poète, qui ne demandait pas pour ses vers un froid critique qui les jugeât systématiquement, mais un cœur tendre qui les comprît! Et il a noué des relations avec Adélaïde, la jeune sœur de Cécilia, et ces relations ne servent qu'à entretenir ses regrets. Adélaïde lui rappelle cet idéal de femme qu'il avait enfin rencontré; Adélaïde est encore dans la pensée du poète l'image vivante de celle qui l'a quitté si tôt. Et les vers qu'il écrit à cette époque sont si tristes! Il est si las de ce monde, le malheureux, et il lui tarde tant d'arriver à l'autre!

Cependant il veut encore faire une tentative pour se remettre, et il commence déjà les préparatifs d'un voyage qu'il doit entreprendre en Italie. Puis, en attendant, il travaille à un nouveau poème, sa *Bezauberte Rose* (Rose enchantée), qu'il veut aussi consacrer à Cécilia.

L'idée de ce poème est ingénieuse, trop ingénieuse peut-être; car lorsqu'on veut construire une œuvre d'art tout entière sur une allégorie, il faut prendre garde que cette allégorie ne soit pas trop recherchée, autrement elle a bientôt refroidi l'imagination du lecteur.

Un jeune chevalier, un fils de roi, Leontes a eu avec la fée Janthes des relations d'amour, et Janthes a mis au jour un fils. La reine des fées, pour punir les deux amans de cette union illégitime, enlève cet enfant, et déclare qu'il ne leur sera rendu que dans un temps indéterminé, et quand il aura accompli le sort qui lui est réservé. Après cela, Leontes retourne à la cour de son père, qui meurt et le laisse en possession du trône. La guerre force un roi voisin à remettre, pendant quelque temps, sous sa sauve-garde ce qu'il a de plus précieux, et avant tout sa fille unique Clotilde.

Alors arrive à la cour de Leontes un jeune *Minnesänger*,

qui se choisit une humble demeure auprès du palais du roi, et passe tout le jour à chanter. Clotilde l'a aperçu une fois par hasard, et depuis ce temps l'image du *Minnesänger* ne peut sortir de sa mémoire; lui l'a aperçue aussi, et depuis ce temps ses chants sont plus purs et plus suaves, sa voix plus douce, sa pensée plus poétique et plus religieuse.

Mais la guerre cesse, le père de Clotilde rappelle sa fille, et veut la marier. Et de toutes parts accourent les chevaliers renommés pour leur valeur, les ducs et les princes, les grands vassaux de l'empire et les rois, tous empressés de briguer la main de Clotilde. Pour elle, elle ne reçoit ces hommages qu'avec un dédain mal déguisé. Elle songe à son *Minnesänger*, et près de lui, les rois, les princes, les ducs et les chevaliers perdent tous l'éclat dont ils cherchent à se parer.

Cependant son père la presse de choisir, et elle ne sait plus guère comment résister; lorsque voici venir à son secours une bonne fée, qui, n'ayant point d'autre moyen de salut, la transforme en rose, et dit : il y a dans le monde quelque chose qui peut faire épanouir cette rose, lui rendre un corps, une ame, et la ramener de nouveau à être ce qu'elle a été, la fille du roi Astolfe, Clotilde. Que celui-là qui viendra à bout de cette entreprise, devienne son époux.

A cette nouvelle, les petits princes et les hommes qui n'ont pas assez de confiance en leurs pouvoirs, se retirent; mais trois rois de l'Orient veulent être plus hardis. Ils se donnent rendez-vous au bout d'un an, et promettent de rapporter alors tout ce qu'ils croiront propre à rompre le charme jeté sur Clotilde.

L'année s'écoule, le jour est venu. Le peuple se rassemble de tous les côtés pour assister à cette fête d'un nouveau genre, et la cour du roi Astolfe a déjà pris place auprès de la rose, qui s'élève avec grâce et majesté. Le premier roi d'Orient apporte des vases d'or, et la rose reste immobile; le second, des perles, et il n'a pas plus de succès; le troisième, de l'encens, et la rose reste toujours immobile.

Les trois monarques, confus, se retirent, et la pauvre rose sem-

ble être en danger de ne pas reprendre de long-temps sa figure de jeune fille. Alors vient le pauvre *Minnesänger*, qui a appris le sort de sa bien-aimée, et qui, s'inclinant avec timidité et respect devant le trône du roi Astolfe, demande seulement à faire entendre un chant d'amour et de tristesse. Le chant commence, et aux premières notes qu'il exhale, aux premiers vers que le poète fait entendre, on voit la rose se mouvoir, s'agiter, ses feuilles frémissent, sa tête se relève. Bientôt le bouton s'entr'ouvre, il en sort un cou, une tête; les rameaux s'étendent, et prennent la forme d'un corps de femme; et, lorsque le chant est fini, Clotilde est là qui baisse les yeux, rougit, et s'avance timidement vers celui qu'elle a aimé.

Et dans le même moment, voici venir sur un char aérien la reine des fées, avec Leontes et Janthes, auxquels elle rend le fils qu'elle leur a enlevé, et qui est le *Minnesänger*. Et les deux amans se marient.

Ce poème, beaucoup plus court que la Cécilia, est loin d'offrir les mêmes défauts. On n'y trouve ni tant de longueurs, ni un tel luxe de comparaisons et de descriptions. Peut-être oserai-je lui reprocher quelque chose d'affecté et de maniéré; mais c'est du reste une œuvre pleine de grâce et de fraîcheur, un véritable bijou de poésie, après lequel Bouterwek a eu bien raison de nommer Ernest Schulze le *Minnesänger* moderne. Car c'est là toute la finesse de peintures, toutes les idées tendres, galantes et quelquefois un peu forcées, toute la bonne foi et la crédulité des *Minnesänger* du moyen âge. Le récit des amours de Leontes avec la fée; celui des amours si timides et si mystérieux de Clotilde et du *Minnesänger*, et les strophes où le poète raconte l'arrivée des rois d'Orient; le résultat de leur entreprise, et surtout le frémissement intérieur de la rose, qui s'épanouit aux chants du fils de Leontes, sont des morceaux d'une délicatesse de coloris et d'une fraîcheur parfaite. Il est à regretter seulement que l'auteur joue trop souvent avec cette rose symbolique qui est pour lui l'image de la beauté, et fasse de cela à peu près ce que Pétrarca fait de son mot *Lauro*.

La *Rose enchantée* pourrait sans doute être le sujet d'un des plus magnifiques et des plus complets opéras que nous ayons jamais eus, avec ses fées, ses chevaliers, ses rois d'Orient, toute cette pompe des cours du Nord et du Midi; et le chant magique du *Minnesänger*, qui aurait de quoi exercer le génie du compositeur; et la double transformation de la rose, qui pourrait encore satisfaire l'orgueil du machiniste. Mais il ne faut pas désespérer de voir un jour cet ouvrage arrangé en récitatifs et en trios, coupé par des ballets, soutenu par les décorations de Ciceri, conduit sur les planches pour amuser le bon public parisien.

Son poème fini, Schulze l'envoya au concours que le libraire Brockhaus, de Leipzig, avait ouvert pour couronner le meilleur ouvrage de poésie, dans le genre épique, idyllique, ou dans l'épître. Le prix offert par Brockhaus était de cinquante louis, et les concurrens arrivaient en grand nombre.

Cependant Schulze, dont l'état de langueur et de maladie avait continuellement empiré, songeait encore à mettre à exécution ses projets de voyage. Au printemps de 1817, il était prêt à partir pour l'Italie, mais les forces lui manquèrent. On le conduisit à Celle, dans la maison de son père, et là il acheva de traîner encore un reste de vie, et le 26 Juin 1817 il mourut. Deux jours avant sa mort il apprit que son poème avait obtenu le prix au concours de Leipzig, ce fut le dernier rayon de joie qui lui apparût.

Les œuvres de Schulze ont été recueillies après sa mort, et publiées par Bouterwek. Elles contiennent, outre ce que nous avons déjà signalé, quelques chansons, quelques odes guerrières, écrites en 1813, mais qui n'ont rien de bien remarquable, et un poème en six chants, Psyché, que l'auteur commença à écrire, je crois, à l'âge de 17 ans, et dans lequel l'influence de Wieland et de quelques-uns de nos auteurs, se fait trop visiblement sentir. C'est une œuvre conçue avec toute l'afféterie et tout le mauvais goût mythologique de certains poètes du dix-huitième siècle; je n'ai jamais trouvé un disparate plus

choquant et une poésie plus drôle, que les idées coquettes et doucereuses de notre Dorat, le style pastoral de Fontenelle, revêtus de cette bonne et grave langue allemande, qui jure à chaque instant, par sa forte accentuation et sa nature mélancolique, contre ce rôle de petit-maître qu'on lui fait jouer.

Il est à regretter que par respect pour la mémoire d'un écrivain, on se croie obligé de publier tout ce qu'il a laissé. Il y a sans doute beaucoup de choses qu'il aurait brûlées, s'il avait eu le temps de les revoir; et c'est mal comprendre l'hommage qu'on lui doit, que de ne lui faire tort ni d'un premier essai, ni d'une improvisation poétique, ni d'une élégie de jeune homme, ni d'un mauvais sonnet ou d'un acrostiche.

Littérature.

LE FREISCHÜTZ.[1]

1.

Tu sais que mon bonheur est de te voir satisfaite, ma bonne femme, disait le vieux Bertram à la mère Anne: je cherche toujours a te complaire; mais il faut renoncer à *cette* idée-là, et ne plus y fortifier la jeune fille. Refuse une bonne fois, elle pleurera, et bientôt tout sera oublié; ces longues indécisions ne servent à rien!

Mon ami, répondit la forestière d'un ton suppliant, notre Catherine ne pourra-t-elle donc pas être aussi heureuse avec le greffier du bailli qu'avec le chasseur Robert? Tu ignores combien Wilhelm est bon et honnête!

Mais pas chasseur! interrompit le forestier: ma charge a passé de père en fils depuis plus de deux siècles; si tu m'avais donné un fils au lieu de cette petite, il épouserait qui bon lui semblerait; je laisserais ma place à mon garçon; mais puisqu'il en est autrement, il ne sera pas dit que j'aurai eu des peines, fait des courses en vain, pour obtenir que mon gendre soit admis à l'honneur du coup d'épreuve et destiné à me remplacer, à la seule condition d'être bon chasseur. Non, non, je ne renonce pas à mon projet, ce n'est pas que je tienne à Robert, trouve un autre chasseur pour la petite qui te convienne mieux, et nous passerons le reste de nos vieux jours avec nos enfans; mais ne me parle plus de ce grapignan.

La mère Anne aurait volontiers plaidé la cause du greffier; mais le forestier, connaissant le pouvoir d'une langue de femme,

1 C'est la légende populaire de Robin des bois.

ne voulut point exposer sa résolution à de nouvelles attaques; il prit son fusil et s'en alla dans la forêt.

A peine eut-il tourné le coin de la maison, que Catherine fit voir sa jolie tête blonde à la porte. Tout est-il arrangé, ma bonne mère?.... oui! s'écria-t-elle, et elle vint jeter joyeusement ses bras au cou de la forestière. — Ah, ma pauvre enfant! ne te réjouis pas trop; ton père est bon, excellent, mais il ne t'accordera qu'à un chasseur; il y est bien décidé, je le sais.

Catherine pleura, et préféraît mourir, disait-elle, plutôt que de renoncer à son Wilhelm; la mère grondait et consolait tour à tour, et finit par mêler ses larmes avec celles de sa fille : elle promit une dernière attaque contre le cœur du forestier.... La porte s'ouvrit dans cet instant et Wilhelm parut.

Mon cher Wilhelm, lui dit de suite Catherine, en laissant voir ses yeux rouges et gonflés, cherche une autre fiancée, tu ne peux pas m'avoir; mon père veut me donner au chasseur Robert, parce qu'il est chasseur, et ma mère ne peut nous secourir; mais si je dois t'abandonner, je ne serai pas pour cela à un autre, et je te serai fidèle jusqu'à ma mort.

La forestière chercha à apaiser le greffier, qui ne savait que penser des paroles de Catherine, et l'assura que Bertram n'avait d'autre reproche à lui faire que celui de n'être pas chasseur.

Le jeune homme, tranquillisé, pressa dans ses bras la pauvre petite et chercha à la calmer; si ce n'est que cela qui te tourmente, lui dit-il, console-toi : je ne suis pas étranger à l'art de la vénerie, car j'ai fait mon apprentissage chez mon oncle, le maître forestier Finsterbusch, et je n'ai changé le fusil contre la plume que pour obéir à mon parrain, le bailli. Mais que m'importe le bailliage promis, si tu n'en partages pas les honneurs avec moi? Si tu n'as pas plus d'ambition que ta mère, et si le forestier Wilhelm te convient autant que le bailli, je fais l'échange à l'instant; car la joyeuse vie de chasseur m'a toujours souri davantage que la triste existence des villes.

Les nuages disparurent du front de la jeune fille, il ne resta de l'orage qu'une douce pluie qui inondait sa joue, elle prodigua

ses plus gentilles caresses à sa mère et à son ami, et pria ce dernier de parler de suite à son père, afin de prévenir le mot qu'il pourrait donner à Robert.

Eh bien, donne-moi un fusil et une gibecière, je vais le rejoindre dans le bois, je le saluerai en termes de chasseur, et lui offrirai mes services comme garde-chasse.

Les deux femmes l'embrassèrent, firent sa toilette le mieux qu'elles purent, et le virent partir avec le meilleur espoir, sans écouter la crainte qui voulait se faire entendre.

2.

C'est un fameux garçon que Wilhelm, s'écria le forestier en rentrant; qui eût pensé que le greffier cachât un tel chasseur! C'est dit, je verrai le bailli dès demain, car ce serait un crime de ne pas conserver une telle recrue au noble métier de la chasse! Un second Kuno revivra en lui. Tu n'ignores pas qui fut ce Kuno? — Wilhelm le pria de le lui dire.

C'était mon bisaïeul: c'est lui qui bâtit cette maison, et jouit le premier de la charge de forestier dans ces domaines. Il était pauvre palefrenier au service du seigneur de Wippach, qui lui voulait du bien et l'emmenait toujours avec lui. Un jour ce seigneur assista à une grande chasse que le duc avait ordonnée; les chiens firent lever un cerf sur lequel était attaché un homme qui jetait des cris déchirans, en tordant ses mains. Il existait alors parmi les nobles propriétaires un usage barbare, qui consistait à river les membres d'un malheureux, pris en braconnant, sur un cerf, et de l'exposer ainsi à toutes les tortures de la faim, de la soif et, enfin, d'une mort lente et horrible. La colère du duc ne connut pas de bornes à ce spectacle; il fit cesser la chasse à l'instant, promit une forte récompense à celui qui aurait le courage de tirer sur le cerf; mais menaça de bannissement et de confiscation celui qui blesserait l'homme; car il voulait l'avoir vivant, pour savoir qui s'était permis cet acte tyrannique malgré ses défenses réitérées. Aucun des nobles ne voulait tenter le coup. Enfin, mon bisaïeul Kuno s'avança (c'est lui dont tu vois l'image

là-bas) et dit au duc: « Très-noble seigneur, si vous le permettez je tenterai le coup avec l'aide de Dieu; si je le manque, vous prendrez ma vie, car je n'ai rien; mais ce malheureux me fait pitié, et je risquerai de même mes jours s'il se trouvait entre les mains des assassins. » Cela plut au duc; il ordonna à Kuno de tenter sa bonne fortune, lui réitéra ses promesses, sans parler de menaces, afin de ne pas l'intimider. Kuno prit son arme, remit sa balle à la garde des saints et des anges, et en leur adressant une fervente prière, il tira sans viser long-temps; au même instant le cerf s'élança hors du bois et tomba — mais l'homme n'était pas blessé, sinon que ses membres et son visage étaient déchirés par les branches. Le duc tint parole, il donna la garde de ce canton à Kuno, et ordonna que la charge de forestier demeurerait après lui à ses descendans. L'envie n'épargne jamais ceux que le bonheur favorise : Kuno l'apprit. Il y avait là des gens qui auraient bien voulu de sa charge pour eux, ou du moins pour un parent du côté gauche: ils insinuèrent au duc que le coup avait été guidé par une puissance surnaturelle, que la magie s'en était mêlée, parce que Kuno n'avait pas visé. Il fut décidé, pour contenter les envieux, que les descendans de Kuno seraient obligés de faire un coup d'essai avant d'oser prétendre à la charge et au grade de forestier.

Le maître en chef, qui ordonne l'épreuve de chaque nouveau forestier, peut sans doute la rendre difficile ou non. Moi, pour mon compte, je fus tenu d'abattre la bague qu'un oiseau de bois tenait dans le bec et qu'on balançait au haut d'un mât.

Enfin, jusqu'ici aucun encore n'a manqué le coup de maître, et celui qui sera mon successeur doit être avant tout un brave chasseur.

Wilhelm avait écouté avec intérêt, au grand plaisir du forestier; il saisit vivement la main du vieillard, et lui promit de devenir sous sa direction un chasseur qui ne déshonorerait pas son bisaïeul.

3.

A peine y avait-il quinze jours que Wilhelm servait comme chasseur chez Bertram, lorsque celui-ci donna le consentement

formel à l'union des jeunes amans; il exigea cependant que les fiançailles restassent secrètes jusqu'au jour où la présence du forestier ducal viendrait donner plus d'éclat à cette fête de famille. Le jeune fiancé nageait dans le bonheur, comme on dit, et il oubliait si bien le monde, à la vue du paradis qui s'ouvrait devant lui, que le vieux Bertram le persifflait souvent, en lui disant qu'il manquait toujours son but, depuis qu'il avait atteint le seul qu'il désirât, celui de la promesse de mariage.

Le fait est qu'un malheur de chasse très-étrange poursuivait Wilhelm depuis le jour de ses fiançailles. — Tantôt c'était son arme qui ratait, d'autres fois il touchait un tronc d'arbre au lieu du gibier; et lorsqu'en rentrant il vidait sa carnassière, il s'y trouvait plutôt des corbeaux et des pies que des perdrix; et un chat à la place d'un lièvre. Le forestier lui fit enfin de sérieux reproches, et Catherine elle-même commençait à craindre le jour de l'épreuve qui s'approchait.

Wilhelm redoubla de zèle et d'attention, mais en vain; plus le jour décisif avançait et plus son adresse était mise en défaut; il redoutait presque de tirer un seul coup dans la crainte d'un accident, car déjà il avait failli tuer une vache au pâturage, et blesser le gardien.

Je soutiens, dit un soir Rodolphe le garçon chasseur, qu'on a jeté un sort à Wilhelm; il se passe des choses surnaturelles, et il faut absolument détruire le charme. Le forestier fit taire un langage qu'un brave chasseur regarde comme criminel envers Dieu; ne sais-tu pas quels sont les trois seules choses qui conviennent à un bon chasseur? Rodolphe répondit de suite: une tête saine, un bon fusil, un bon chien. Eh bien, dit Bertram, cela suffit pour détruire tous les charmes du monde, à moins d'être maladroit ou ignorant.

Permettez, père Bertram, dit Wilhelm piqué au vif; voilà mon arme, et je défie celui qui y trouvera un défaut; et quant à ma tête et mon savoir, il ne m'appartient pas de me louer moi-même; mais je crois connaître mon métier aussi bien qu'un autre, et pourtant il me semble parfois que mes balles ne vont

plus droit, et qu'un vent malin les emporte en sortant du canon. Dites, que dois-je faire, j'entreprendrai tout!

C'est fort singulier, très-étrange, murmurait le forestier embarrassé de la réponse à faire.

Crois-moi, Wilhelm, reprit Rodolphe, c'est comme je te l'ai dit! trouve-toi un vendredi soir à minuit au carrefour de la route, trace un cercle avec ta baguette ou une épée ensanglantée, bénis-le à trois fois, comme fait le prêtre, mais au nom de Samiel....

Tais-toi, gronda Bertram, sais-tu bien quel est ce nom-là? C'est celui d'un des serviteurs de Satan; Dieu t'en préserve et tous les autres chrétiens aussi.

Wilhelm fit le signe de la croix, et ne voulut rien entendre de plus, malgré les paroles de Rodolphe; il passa la nuit à nettoyer son fusil, interrogea chaque vis, chaque ressort, et retourna tenter une meilleure chance dès que le jour parut.

4.

Tous ses soins furent inutiles, le gibier se pressait autour de lui, pour ainsi dire, comme pour le narguer. Il visa à dix pas un chevreuil, l'arme refusa deux fois; la troisième, le coup partit, mais l'animal s'enfuit sans avoir été atteint. Le pauvre jeune homme se jeta le visage contre terre et maudit son sort.... Un bruissement de feuilles se fit entendre, le taillis s'ouvrit, et un vieux soldat, avec une jambe de bois, s'avança en boîtant: « Holla, mon brave chasseur, cria-t-il à Wilhelm, pourquoi cette vilaine humeur! l'amour te trompe-t-il, est-ce la bourse qui souffre? Voyons, donne-moi une pipe de tabac et nous causerons.

Wilhelm lui donna de fort mauvaise grâce ce qu'il demandait, et la jambe de bois se jeta à côté de lui sur l'herbe. Après quelque temps ils vinrent à parler de l'art de la vénerie, et Wilhelm raconta ses chagrins et ses mésaventures. L'invalide se fit donner le fusil, et à peine l'eut-il touché qu'il assura que l'arme était sous l'influence d'un charme: tu ne tireras plus un

seul coup passable, mon garçon, et si le sort t'a été jeté dans les règles de cet art dangereux, tu seras malheureux de même avec toutes les autres armes que ta main touchera.

Wilhelm fit quelques objections d'incrédulité, alors l'étranger lui offrit la preuve de ce qu'il avançait. Nous autres invalides nous connaissons plus d'une histoire miraculeuse qui ne nous étonne pas; comment s'y prendraient les téméraires soldats qui ne craignent rien, et qui enlèvent leur homme au milieu des tourbillons de fumée où l'œil est incapable de pénétrer, s'ils ne connaissaient pas d'autre art que celui de viser et de lâcher une détente? Voilà une balle, par exemple, avec laquelle tu toucheras juste, parce qu'elle a des vertus particulières qui résistent à toute magie; essaie, tu ne manqueras pas.

Le chasseur chargea son fusil et chercha un but. Un grand oiseau de proie planait au-dessus du bois comme un point mobile. Tire cet épervier là-haut, dit la jambe de bois. Wilhelm rit, car l'oiseau se trouvait à une distance à peine franchissable à l'œil. Eh bien donc, tire, répéta l'autre, je parie ma jambe de bois, qu'il tombera. Wilhelm tire, le point noir s'abaisse, et un vautour énorme tombe sanglant à terre.

Tu ne t'étonnerais pas de cela, dit l'invalide au jeune homme muet de surprise, si tu étais un véritable chasseur. Ce n'est pas encore le chef-d'œuvre de l'art que le confectionnement de ces balles-là, ce n'est qu'un enfantillage qui ne demande qu'un peu d'adresse et de cœur, parce que cela doit se faire pendant la nuit. Je te l'apprendrai gratuitement lorsque nous nous retrouverons; aujourd'hui je ne le puis, je suis pressé. Essaie en attendant quelques-unes de mes balles, tu m'as l'air incrédule encore. Au revoir!

La jambe de bois donna une poignée de balles à Wilhelm, et se traîna plus loin. Le jeune chasseur était stupéfait: il essaya une seconde balle et atteignit de nouveau un but presque invisible; il en reprit une des siennes, et manqua le point le plus proche. Il voulut rejoindre l'invalide, mais il ne le trouva plus dans le bois, et fut obligé de se contenter de l'espoir de le revoir.

5.

La maison forestière retentit de cris de joie lorsque Wilhelm rentra chargé de gibier comme autrefois, et le père Bertram surtout était charmé de voir sa réputation rétablie. On voulut savoir la cause de ses malheurs passés et celle de son bonheur actuel; il se refusa, sans trop savoir pourquoi, à avouer l'histoire des balles *sûres*, et accusa un défaut qu'il n'avait remarqué que la nuit précédente en essuyant son fusil avec soin.

Tu vois, bonne mère, dit en riant Bertram, que le sort était dans le canon, et ton lutin qui jeta le père Kuno sur le plancher, dans un clou rouillé. Wilhelm demanda ce qui s'était passé.

Ce n'est rien, répondit le vieillard, le portrait tomba par terre au moment où sept heures sonnaient, et comme personne n'y avait touché, la mère Anne croit qu'un esprit revenait.

A sept heures, répéta Wilhelm, et il se souvint que la jambe de bois l'avait quitté à cette heure-là.

Sans doute que le moment était mal choisi pour un revenant, dit Bertram en frappant sur la joue de sa femme; celle-ci branla la tête et souhaita très-sérieusement que tout pût s'être passé naturellement. Wilhelm changea de couleur. Il résolut de ne pas se servir de ses balles et de n'en réserver qu'une seule pour le jour de l'épreuve, afin de ne pas perdre son bonheur par la malice d'un ennemi. Mais le forestier le força de l'accompagner à la chasse, et, pour ne pas l'irriter ou exciter ses soupçons, il fut obligé de se servir de ses balles sûres.

6.

En peu de jours Wilhelm y fut si habitué qu'il ne songeait plus à y trouver du mal. Il parcourait journellement la forêt dans l'espoir de rencontrer l'invalide, sa provision de balles s'était réduite à deux, et s'il voulait faire honneur à un coup d'essai, il lui fallait la plus grande économie. Il refusa d'aller à la chasse un jour, car le lendemain on attendait le forestier en chef, et il était possible qu'il demandât une épreuve préalable avant le coup d'essai définitif. Mais le soir un messager vint de

la part du chef supérieur, commanda un fort envoi de gibier pour la cour ducale, et annonça l'arrivée de son maître pour huit jours plus tard.

Un abîme s'ouvrait aux pieds du malheureux Wilhelm, un effroi subit s'empara de lui, et à peine put-il le cacher, en donnant pour cause de sa pâleur, l'espoir trompé du fiancé. Maintenant le voilà forcé d'aller à la chasse et de sacrifier au moins une de ses balles. Il jura que rien ne le séparerait de la seconde que le coup d'épreuve, le jour de ses noces.

Le père s'emporta en voyant Wilhelm ne rapporter qu'un seul cerf pour tout butin. Le lendemain sa colère ne connut aucune mesure, lorsque Rodolphe revint avec une grande quantité de gibier et Wilhelm les mains vides; il menaça de le renvoyer et de reprendre le consentement de mariage, s'il ne rapportait pas deux chevreuils au moins. Catherine le supplia de ne pas penser à elle et de porter toute son attention à la chasse.

Wilhelm retourna à la forêt le cœur navré, Catherine était perdue pour lui de toute façon, et il ne lui restait que le triste choix de la manière dont il détruirait son bonheur.

Pendant qu'il balançait, une troupe de chevreuils se montra à sa portée. Il prit machinalement sa dernière balle, elle semblait peser des quintaux à la main du malheureux. Il allait la remettre dans son sac, décidé à conserver son trésor à quelque prix que ce fût, lorsqu'il aperçut l'invalide dans l'éloignement; alors il laissa rouler la balle dans son fusil, tira, et deux beaux chevreuils tombèrent; il n'y prit pas garde et courut à l'invalide, mais il avait disparu et ne se retrouva pas.

7.

La père Bertram fut satisfait de Wilhelm, mais celui-ci demeura plongé dans un morne silence, dont il fut impossible même aux caresses de Catherine de l'arracher. Le soir il était assis tout pensif dans un coin de la chambre, lorsqu'il fut interpellé par Bertram, qui discutait depuis long-temps avec Rodolphe : Tu ne souffriras pas plus que moi, qu'on dise des choses sur le

compte de notre ancètre Kuno, telles que les lui impute Rodolphe. Si les anges ont prêté leur secours au malheureux attaché sur le cerf et à Kuno pour le délivrer, nous ne devons pas nous en étonner, l'Écriture sainte nous offre de tels exemples; mais je ne souffrirai pas qu'on parle ici du pouvoir de satan. Kuno mourut paisiblement entre les bras de ses enfans, et celui qui s'est donné au malin esprit n'a pas à espérer une fin si heureuse; j'en sais un terrible exemple, j'en ai été témoin près de Prague, en Bohème. Ce fut une triste histoire, et j'en frissonne encore. Il y avait alors à Prague un garçon fort robuste, téméraire, appelé George Schmid, grand amateur de chasse. Il aurait fait un brave chasseur, mais son étourderie était si grande, qu'il tirait presque toujours à côté du but. Comme nous ne cessions de le narguer, il jura que sous peu il tirerait mieux que tous les chasseurs des environs, et qu'il ne manquerait ni le gibier des bois, ni celui des airs. A peu de jours de là un étranger vint heurter à la porte et nous avertit qu'un homme gisait mourant sur le chemin : nous autres garçons fûmes prêts à l'instant pour le secourir, et nous trouvâmes George étendu par terre sans connaissance, couvert de sang et de blessures, comme s'il sortait d'un combat de chats sauvages; nous le transportâmes à la maison et de là à Prague : il avoua, avant de mourir, qu'il avait voulu mouler des balles sûres, avec un autre chasseur; ces balles-là devaient ne jamais manquer le but; mais comme il avait omis quelque chose pendant l'ouvrage, le diable l'avait mis dans l'état où on l'avait trouvé. Wilhelm demanda en tremblant en quoi il avait manqué pendant l'œuvre, et s'il était avéré que satan était toujours de la partie dans de semblables entreprises.

Qui donc, si ce n'est lui? répondit le forestier. Je le sais, il y a des gens qui voudraient y faire intervenir les puissances de a nature, les étoiles, la lune; je n'enlèverai la foi de personne, mais je soutiendrai toujours que c'est une œuvre satanique.

George a déclaré devant les juges qu'il était allé au carrefour de la route avec un vieux chasseur des montagnes vers minuit

environ; là ils tracèrent un cercle avec une lame ensanglantée, et l'entourèrent de têtes et d'ossemens de morts. Alors le chasseur avait instruit George de ce qu'il avait à faire: il s'agissait de commencer à jeter le plomb fondu dans le moule, dès que la cloche sonnait onze heures, et de se hâter de former soixante-trois balles, ni plus, ni moins, et de se garder que minuit ne sonnât pendant l'opération: il fallait l'achever avant. Ensuite il ne devait prononcer aucune parole et ne pas sortir du cercle, quoiqu'il se passât du reste autour de lui tout ce qu'il y a de plus étrange. Mais en récompense il obtiendrait soixante balles qui toutes porteraient juste, trois seulement pouvaient manquer le but. Schmid commença l'œuvre, mais il vit, dit-il, des spectres si effroyables qu'il s'élança hors du cercle en jetant des cris perçans, et tomba privé de sentiment: il ne revint à lui que sous la main des médecins et à la voix des prêtres!

Que Dieu préserve tout chrétien des embûches de satan, fut le vœu de la forestière, qui se signait.

George avait-il réellement fait un pacte avec satan? demanda Rodolphe.

Je ne l'assurerai pas, dit le vieillard, car il est dit: ne jugez pas, afin de n'être pas jugé. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est une mauvaise et bien terrible action que celle d'un homme qui entreprend des choses où satan a si facilement prise sur lui. L'ennemi n'arrive que trop tôt de lui-même, sans qu'il faille l'appeler et faire un pacte avec lui. Un chasseur craignant Dieu n'a pas besoin de charmes, et Wilhelm en a obtenu la preuve; son fusil et son art l'ont servi sans qu'il eût besoin de balles sûres, et il n'en a pas moins touché ce qu'il s'était proposé pour but: je ne me servirais à aucun prix d'une telle balle, car l'ennemi est malin et pourrait la conduire à son but à lui, au lieu du mien. — Là-dessus le forestier alla se reposer et laissa Wilhelm en proie aux plus cruelles angoisses. Il se jeta en vain sur sa couche, le sommeil fuyait de ses yeux, et son imagination troublée créait des images fantastiques: tantôt c'était l'invalide, George, Catherine, l'envoyé du duc exigeant le coup d'essai

qui se présentaient à lui; d'autres fois il voyait le malheureux Schmid évoquant les esprits, ses traits se changeaient en ceux de Catherine, qui le suppliait d'un œil mourant, pâle et défigurée, et la jambe de bois qui riait à côté d'elle d'un rire sardonique en la contemplant. Il se voyait lui-même pris à l'épreuve ; il visait, tirait .... et manquait le but : Catherine perdait connaissance, le père le maudissait, et l'invalide lui offrait de nouvelles balles; mais il était trop tard, un second coup lui était refusé. La nuit s'écoula dans ces pénibles agitations. Est-ce que ce fut involontairement qu'il se trouva au point du jour dans la forêt à l'endroit où il avait trouvé l'invalide? L'air du matin rafraîchit son front brûlant et des sophismes l'aidèrent à se calmer. Pourquoi, se disait-il, suis-je assez fou pour croire que, puisque je ne m'explique pas un mystère, il doive pour cela avoir sa source dans le mal? Ce que je cherche, est-il donc si peu naturel pour qu'il me faille le secours des démons? L'homme dompte des animaux féroces et les force à l'obéissance; pourquoi ne se rendrait-il pas maître d'un métal mort, qui ne reçut que de sa main le mouvement et la force? La nature est si riche en phénomènes que nous ne comprenons pas! Pourquoi sacrifier mon bonheur à des préjugés? Je n'évoquerai pas d'esprit; mais je réclamerai les forces mystérieuses de la nature, lors même que je ne saurai les déchiffrer. Je chercherai le vieil invalide, et si je ne le trouve pas, ... eh bien! j'aurai plus de courage que ce George qui était guidé par une vaine témérité; je le suis, moi, par l'honneur et l'amour.

L'invalide ne se retrouva pas malgré toutes les recherches et perquisitions de Wilhelm. Alors le malheureux, dont les jours de repos étaient comptés, jura qu'il se rendrait la nuit même au carrefour d'un chemin de la forêt, où il était sûr que personne ne troublerait son œuvre.

8.

Le soir venu, Wilhelm se munit de plomb, de charbons et d'un moule, afin de s'esquiver dès que le souper commun serait

terminé. Il allait s'éloigner et souhaita une nuit calme au forestier; mais celui-ci le retint et lui dit d'une voix émue : cette nuit m'effraie, je ne sais; il me semble qu'un malheur m'attend; reste près de moi, mon bon garçon, je ne veux pas que tu t'inquiètes pour cela; ce n'est qu'une précaution que je demande à ton amitié!

Catherine s'offrit aussitôt pour veiller son père, ne voulant pas laisser ce soin même à son Wilhelm, mais son père la renvoya en l'assurant qu'il ne serait calme qu'auprès de ce dernier. La jeune fille recommanda alors son père à son ami et y mit tant d'instances et de tendresse, qu'il n'osa pas trouver de prétexte pour manquer à ces ordres, comme il se l'était proposé: il se consola en remettant à la nuit suivante l'exécution de son projet. Bertram fut calme dès minuit et dormit si bien jusqu'au matin, qu'il rit le premier de ses terreurs de la veille.

Il voulait même aller à la forêt, mais Wilhelm l'en dissuada, espérant rencontrer l'invalide. Ce fut en vain encore qu'il le chercha, et il résolut bien fortement de visiter le carrefour. Lorsqu'il rentra, Catherine le reçut à la porte avec une mine riante qui lui promettait une nouvelle inattendue, elle le caressa, lui annonca une visite amie, et voulut la lui faire deviner; mais il la repoussa et cherchait un prétexte pour retourner de suite à la forêt, lorsqu'un vieillard en uniforme de chasse vint lui tendre les bras, dans lesquels il se précipita en reconnaissant son oncle. Wilhelm retrouva avec lui tous les charmans souvenirs de sa première jeunesse; ses sombres pensées disparurent devant ces images de bonheur, et ce ne fut qu'au son de la cloche qui tintait minuit, qu'il frissonna en se rappelant l'œuvre qui aurait dû s'accomplir; il jura qu'elle le serait dans la dernière nuit qui lui restait, le lendemain. Son émotion n'échappa point au vieillard, qui dans sa bonté l'attribua à la fatigue, et alla jusqu'à lui demander pardon de l'avoir retenu si long-temps : il devait repartir le lendemain. Ne me reproche pas l'heure que je t'ai fait perdre, ajouta-t-il, tu en dormiras mieux maintenant! Qu'il était loin de se douter du dard qu'il enfonçait dans le cœur du malheureux,

qui pressentait que l'exécution de son sinistre projet lui enlèverait dorénavant le repos et le sommeil.

9.

La troisième et dernière soirée s'avançait; ce qui demandait à s'accomplir, devait l'être dans la nuit; car le lendemain était le jour de l'épreuve.

Anne et Catherine avaient arrangé et orné la maison, afin de recevoir dignement leurs hôtes, et le soir trouva l'appartement presque élégant. La mère alla recevoir Wilhelm à son retour, l'embrassa et lui donna pour la première fois le doux nom de fils, et Catherine ne lui cachait plus la tendresse qui brillait dans ses jolis yeux. La table se trouvait servie de tous les mets favoris de Wilhelm, et le vieux Bertram y ajouta quelques flacons de vin, conservés depuis long-temps : notre jour de fête est célébré ce soir, dit-il à Wilhelm, car demain nous ne serons ni seuls, ni libres; jouissons de ces heures tranquilles aussi gaîment que si c'étaient les dernières de la vie. Il embrassa tout le monde, et sa voix émue s'éteignait.... Je pense cependant que ces jeunes gens seront plus contens encore demain, ajouta Anne en souriant!.. Je t'entends bien, ma bonne mère, eh bien! que ces enfans l'entendent aussi et se réjouissent à l'avance. Mes chers enfans; le pasteur est invité pour demain, et si Wilhelm tire bien..... Un cri de Catherine, accompagné d'un bruit étrange, interrompit le forestier. Le portrait de Kuno était tombé de nouveau, et le coin du cadre avait blessé le front de la jeune fille. Le clou parut n'avoir pas été solidement fixé, car il roula par terre avec des parcelles de muraille.

Le forestier accusa la négligence de tout le monde et s'inquiéta beaucoup de la blessure de sa fille; elle l'assura cependant que son cri n'avait été poussé que par la peur.

Wilhelm était bouleversé, et le fut bien plus, en contemplant la pâleur mortelle et le front sanglant de Catherine. Il l'avait vue ainsi pendant l'horrible nuit qu'il avait passée peu de jours avant, et toutes les cruelles images qui l'avaient torturé alors,

vinrent se grouper autour de lui. Son projet plus qu'équivoque de la nuit se trouva ébranlé; il avala plusieurs verres de vin, et n'en ayant pas l'habitude, il se donna un courage sauvage mais factice; il résolut d'exécuter son œuvre et n'y vit plus qu'une belle lutte pour l'amour et l'honneur.

Neuf heures sonnaient, le cœur de Wilhelm battait avec force; il chercha un prétexte pour s'éloigner. Mais comment oser quitter sa fiancée, la veille de ses noces? L'heure s'écoulait vite, il souffrait d'horribles angoisses à la vue de la tendresse de Catherine. Dix heures était passé, et le moment venu. Le jeune homme quitta sa fiancée sans adieu, et il avait déjà gagné l'enclos, lorsque la mère, qui le suivait, lui demanda compte de son départ. Il prétendit avoir laissé dans la forêt une pièce de gibier, qu'il fallait la chercher encore. Elle le supplia de ne pas avoir à cœur la perte d'une chose qui se remplacerait aisément : ce fut inutile; Catherine dépensa en vain ses plus douces caresses : une crainte vague la guidait dans ses instances. Wilhelm les repoussa toutes deux et disparut.

10.

Des nuages chassés par le vent couvraient le ciel et ne laissaient paraître la lune que de temps en temps entre leurs déchirures. L'atmosphère était chargée de vapeurs qui prenaient les formes les plus bizarres, et le paysage était tantôt tout noir et tantôt éclairé par la clarté rougeâtre de la lune. Les bouleaux et les érables à l'écorce blanchâtre se balançaient comme des spectres, et le peuplier aux feuilles d'argent semblait un long fantôme couvert de voiles transparens. Wilhelm frissonnait; il songea un moment à revenir sur ses pas, il s'arrêta, hésita; mais connaissant par expérience l'usage des balles sûres, pourquoi ne s'en procurerait-il pas?

La lune parut dans tout son éclat, les bras de Wilhelm s'étendirent vers sa demeure; un coup de vent écarta les branches, et lui laissa voir la fenêtre de Catherine: il s'élança .... et resta.

Il courait plus qu'il ne marchait, les nuages couvrirent de

nouveau la lune, et il s'enfonça dans l'épaisseur du bois et des ténèbres. Il arrive au carrefour; le cercle se trace, il range rapidement les têtes et les ossemens humains. L'obscurité devenait plus profonde, les nuages s'amonçelaient dans les airs, et la clarté rougeâtre des charbons fut bientôt la seule qui éclairât cette scène sinistre. La cloche annonça de loin le troisième quart de l'heure: Wilhelm posa une cuiller sur les charbons, y jeta du plomb et trois balles qui avaient servi déjà; il se souvint de cet usage de franc-chasseurs.

La forêt s'anima alors; de temps à autre, la clarté du feu faisait voltiger des chouettes et des chauve-souris, qui retombaient lourdement et éblouies près du feu, où leurs cris sourds semblaient vouloir lui tenir conversation avec les restes humains épars dans le cercle; leur nombre s'accroissait toujours, et l'on aurait dit que des formes indistinctes et vaporeuses d'animaux et de monstres humains couraient çà et là parmi les oiseaux de nuit. Le courant de l'air se jouait de leurs corps vaporeux et les poussait en tout sens, comme des brouillards rasant le sol. Une seule demeura toujours près du cercle, et plongeait de doux et tristes regards sur Wilhelm; elle levait de temps en temps de pâles mains vers le ciel, et on croyait entendre de faibles gémissemens. Les charbons menaçaient de s'éteindre toutes les fois qu'elle élevait les mains; mais un énorme hibou étendait les ailes et ranimait le feu.

Wilhelm regarda, et crut un instant reconnaître les traits de sa mère dans ceux du fantôme.

L'heure sonna, onze coups se firent entendre, et la figure blanche s'éloigna en gémissant. Les chouettes battaient des ailes contre les ossemens et leur faisaient faire le plus horrible, le plus étrange concert. Wilhelm s'accroupit près de ses charbons et commença son ouvrage; au dernier coup de la cloche la première balle tomba du moule.

11.

Tout demeura calme, les oiseaux et les ossemens étaient silencieux. Alors une vieille hideuse apparut sur le chemin, et

avançait en boitant vers le cercle : elle était entourée d'ustensiles de ménage en bois; des poches, des cuillers, pendaient autour de son corps et rendaient, en se choquant, une harmonie singulière, du goût des hiboux sans doute; car ils allèrent caresser la vieille de leurs ailes. Elle se baissa pour saisir les ossemens, mais le feu des charbons semblait les défendre, et elle retira ses doigts brûlés. Elle trottait autour du cercle, et engageait Wilhelm à lui donner un crâne en échange de ses cuillers; des chants sourds et moqueurs sortaient de sa bouche édentée, et venaient glacer Wilhelm. Il demeura calme cependant, et continuait rapidement son travail. Il lui semblait reconnaître la vieille; c'était une pauvre folle qui avait parcouru la contrée dans cet accoutrement d'ustensiles, jusqu'au moment où les grilles d'une maison de fous s'ouvrirent pour elle. Il douta cependant de la réalité de sa présence; enfin, elle jeta par terre toutes ses provisions en le menaçant de malheur, et disparut dans le bois. Des pas de chevaux, des bruits de roues, des claquemens de fouets, ébranlèrent l'air tout à coup. Une chaise à six chevaux s'avançait rapidement, et des hommes à cheval l'entouraient : le premier cria à Wilhelm de se ranger; il leva les yeux et aperçut des flots d'étincelles jaillissant sous les pas des coursiers, et les roues étaient entourées d'une lumière phosphorique; il y vit de la magie et ne se dérangea pas. Allons, holla, qu'on passe, cria en se retournant le premier des cavaliers : toute la masse se précipita, chevaux et voiture s'élancèrent vers le cercle; Wilhelm se jeta par terre. Mais la cavalerie s'éleva dans les airs, tourna plusieurs fois autour du cercle, et disparut au milieu d'un tourbillon qui arracha les branches des arbres et les dispersa au loin. Il se passa du temps avant que Wilhelm se remît. Il força cependant sa main tremblante à continuer l'ouvrage. La cloche bien connue tinta dans l'éloignement, c'était un son d'en haut pour le malheureux; mais il compta deux, trois coups. Il frémit de la rapidité du temps; un quatrième coup se fit entendre, sa force l'abandonna; il attendit avec d'horribles angoisses : le son de l'heure entière n'arriva pas! Un jeu avec l'heure sévère de minuit sem-

bla effrayer les démons eux-mêmes; il regarda sa montre, elle ne marquait que la demie; un regard reconnaissant adressé au Ciel, modéra le triomphe qu'il remportait sur les esprits des ténèbres. Il continua en se hâtant de former ses balles, rien ne bougeait, lorsqu'un énorme sanglier sépara, en grondant, les branches touffues et bondit contre Wilhelm; il se leva en sursaut, saisit son fusil, tira rapidement; l'arme indocile ne fit pas voir une seule étincelle, et le monstre s'avançait; il tira son couteau, mais l'animal disparut, en sifflant dans les airs, comme les chevaux et le char....

12.

Soixante balles étaient prêtes; Wilhelm regarda autour de lui, sa poitrine était moins oppressée; la lune reparaissait à travers de légers nuages : lorsqu'une voix pleine d'effroi appela Wilhelm du fond du bois, c'était celle de Catherine; il la vit paraître, elle fuyait, et se retournait en tremblant; la vieille la suivait avec peine, en avançant ses mains osseuses et tentant de saisir les vêtemens flottans de la jeune fille. Catherine fit un dernier, un cruel effort pour fuir...; mais à l'instant l'invalide s'opposa à son passage; elle hésite dans sa course, et la vieille cramponne ses mains décharnées dans ses vêtemens, dans ses chairs. Wilhelm ne se maîtrisa plus, il jeta le moule avec la dernière balle, et il allait franchir le cercle, lorsque la cloche sonna minuit. Tous les fantômes disparurent; les oiseaux sinistres dispersèrent, en s'envolant, les ossemens; les charbons s'éteignaient, et Wilhelm, anéanti, se laissa tomber sur le sol. Alors s'approcha lentement un cavalier monté sur un coursier noir; il s'arrêta devant le cercle fatal : « Tu as bien soutenu ta dernière épreuve, que demandes-tu de moi maintenant? » — Rien de toi! s'écria Wilhelm; ce que j'ai désiré, je me le suis procuré moi-même! — Mais par mon secours, continua l'étranger, et j'en exige ma part.

Elle ne t'appartient pas, lui cria encore Wilhelm; je ne t'ai pas appelé à mon aide. Le cavalier rit ironiquement. Tu es

plus téméraire que tes semblables ne le sont habituellement; prends tes balles : soixante pour toi, trois pour moi; soixante t'obéiront, trois te nargueront. Au revoir, tu me comprendras alors.

Wilhelm se détourna. — Je ne te reverrai pas; laisse-moi! — Pourquoi te détourner de moi, lui demanda l'inconnu, avec un sourire terrible; me connais-tu? — Non, oh non! cria le jeune homme, en frissonnant; je ne veux pas te connaître, je ne veux rien de toi; qui que tu sois, laisse-moi! Le cavalier noir tourna bride, et dit avec un ton profondément sérieux: ta chevelure, qui se dresse sur ton front, avoue que tu me connais...; oui, je suis celui que ton ame nomme avec horreur et en tremblant! Il disparut à ces mots; et les arbres, sous lesquels il était demeuré, penchaient des branches mortes vers la terre calcinée.

13.

Au nom du Dieu de miséricorde, qu'as-tu fait Wilhelm, s'écrièrent Catherine et sa mère, lorsqu'il rentra pâle et défait après minuit, tu as l'air de sortir de la tombe! C'est l'air du soir, répondit-il; il me semble en effet que j'ai un peu de fièvre.

Tu as fait une étrange rencontre dans la forêt, Wilhelm, lui dit le forestier; tu ne m'en imposes pas, pourquoi ne voulais-tu pas rester? Le jeune homme demeura confus à l'air sévère du vieillard; il avoua qu'une chose extraordinaire s'était passée sous ses yeux; mais il demanda neuf jours de grâce pour la dire. — C'est bien, mon cher fils. Dieu merci, que ce soit quelque chose qui doive rester secret neuf jours seulement. Laissez-le, je lui ai fait tort dans ma pensée, à ce bon jeune homme; va te reposer. La nuit n'est l'amie de personne, dit le proverbe; mais aie bon courage, et souviens-toi que celui qui marche droit là où son devoir l'appelle, n'a rien à craindre des fantômes de la nuit et des ténèbres.

Il fallut toute la dissimulation possible à Wilhelm pour ne pas se trahir; combien son cœur ne fut-il pas déchiré en recevant des marques de confiance et d'amour là où tout l'accusait!

Il s'enferma dans sa chambre, décidé à anéantir l'œuvre des enfers qu'il venait d'accomplir. Je ne me servirai que d'une seule balle; oh oui, d'une seule, dit-il, en tordant ses mains, et en implorant le Ciel: l'intention de m'en servir pour un noble but, sanctifiera mon action; je l'expierai par mille tortures, s'il le faut; puis-je donc reculer lorsqu'il s'agit de toute ma joie, de l'honneur, de l'amour? Sa résolution calma un peu ses tourmens, et il salua le soleil avec un cœur plus satisfait qu'il n'eût osé l'espérer.

14.

L'envoyé du duc vint, et demanda une partie de chasse avant le sérieux acte du coup d'épreuve; il voulait, disait-il, ne pas en enfreindre le vieil usage; mais il pensait que l'adresse d'un chasseur se prouverait mieux au milieu des bois. Wilhelm pâlit et voulut s'excuser, en vain; alors il supplia son chef de permettre le coup d'essai avant la chasse. — Aurais-je bien deviné hier, Wilhelm, lui dit le vieux forestier à l'oreille, et sa voix tremblait.

Oh, mon père! s'écria celui-ci, et le désespoir étouffa sa voix; il s'éloigna et reparut bientôt prêt pour la chasse. Bertram chercha, mais inutilement, à retrouver son calme; Catherine aussi était triste et ne savait où porter ses pas. Elle demanda à son père, s'il n'était pas possible de reculer l'épreuve? il lui répondit par le même désir, et l'embrassa en soupirant. Le pasteur arriva joyeux et félicitant tout le monde; il engagea la jeune mariée à préparer sa couronne. Anne l'avait mise sous clef, et, en voulant l'ouvrir vivement, dérangea la serrure du coffre. — On envoya un enfant chez une marchande de fleurs. Comme on lui avait recommandé d'apporter la plus belle couronne, il ne s'expliqua pas à la marchande, et se fit donner ce qui brillait le plus : c'était une couronne de mort destinée à une vierge, où les branches de myrte s'entrelaçaient à des feuilles d'argent. La mère et la fille pâlirent sous l'impression d'un funeste pressentiment, elles tentèrent de se dérober mutuellement leur effroi; mais leur sourire ne les trompa point. On brisa la serrure, on échangea

les couronnes, et on se hâta d'orner les boucles blondes de Catherine.

Les chasseurs revinrent bientôt, et l'envoyé assura qu'il serait ridicule d'exiger le coup d'épreuve, après l'adresse peu ordinaire que Wilhelm avait montrée à la chasse. Cependant il ne voulut point perdre de vue un ancien usage, et dit en riant au jeune homme de tirer une colombe qui était perchée sur le toit.

Au nom de Dieu, ne tire pas, cria Catherine, l'effroi peint dans ses traits; j'ai rêvé cette nuit que j'étais la colombe, ma mère attachait un collier autour de mon cou, tu vins, et ma mère était pleine de sang.

Wilhelm retira le fusil qu'il venait de diriger vers l'oiseau. Le maître forestier riait de sa frayeur, et reprocha à Catherine sa superstition indigne d'une femme de forestier. Elle l'assura qu'elle ne se sentait qu'oppressée. Alors il commanda le feu, le coup partit, et au même instant Catherine tomba avec un cri déchirant.

Étrange enfant! dit en se retournant le chef: il releva Catherine; mais le sang inondait son visage, son front était fracassé et la plaie recélait une balle! Qu'est-ce? cria Wilhelm en regardant derrière lui, lorsqu'il entendit les cris. — Il vit alors Catherine pâle et couverte de sang. — La jambe de bois était à ses côtés, et lui dit en ricanant : *soixante t'obéiront, trois te nargueront!* Wilhelm tira son couteau de chasse avec fureur, — maudit et damné sois-tu! lui cria-t-il désespéré, et tâchait de le frapper; tu m'as trompé! Il n'en put dire davantage; car il tomba sans connaissance près de la jeune fille.

L'envoyé et le pasteur tâchèrent en vain de consoler les pauvres parens; la mère Anne eut à peine rendu à la fiancée la couronne prophétique, que sa profonde douleur lui apporta ses dernières larmes. Le vieux père la suivit bientôt, et Wilhelm finit ses jours dans une maison de fous. A. K.

CHARLOTTE STIEGLITZ.[1]

Si nous inscrivons ce nom dans notre *Revue*, ce n'est point pour rappeler aux hommes qui aiment à se repaître d'histoires tragiques un événement qui a donné lieu à beaucoup de récits romanesques et de fausses interprétations. Charlotte Stieglitz est cette jeune femme de Berlin dont la mort a fait tant de bruit l'hiver dernier; cette femme qui s'est tuée dans l'espoir d'arracher par une catastrophe subite son mari à toutes les vagues tristesses auxquelles il était livré. Si elle s'est trompée, si elle s'est laissé éblouir par une idée mal raisonnée de dévouement, si ce dévouement n'a pas eu le résultat qu'elle attendait, qui de nous oserait la juger? En face d'un tel courage et d'une telle générosité, nous ne pouvons qu'éprouver un grand respect et une profonde pitié. L'antiquité eût immortalisé cet héroïsme d'une femme : le monde actuel ne l'accueillerait-il donc qu'avec le rire amer du scepticisme? Ce qui ajoute encore au sentiment de douleur et de vénération avec lequel nous parlons de Charlotte Stieglitz, c'est que nous-même nous l'avons vue dans cet intérieur de famille, où elle déployait tant de grâce et tant de vertus; nous l'avons vue mainte fois dans cette ville, où elle achevait avec tant de calme et de résignation sa vie si courte. Six mois avant sa mort, nous nous promenions encore avec elle et son mari sous les tilleuls de Berlin et dans les sentiers du *Thiergarten*. A la voir si naïve et si gaie, se réjouir comme un enfant d'un jour de printemps, d'un rayon de soleil, d'un rameau d'arbre déjà vert, qui nous eût dit que cette jeune vie allait si tôt s'éteindre, que cette âme nourrie de rêves si frais, d'idées si riantes, allait bientôt tomber dans le dernier abîme du désespoir? Elle revenait toute joyeuse de son voyage de Russie; elle ne se lassait pas de raconter ces scènes d'une nature encore peu connue, et le tableau impo-

1 Un volume in-4.°; Berlin, chez Veit et Comp.°

sant des grandes villes, et le mélancolique aspect des steppes. Ce qui la ravissait surtout, c'était l'accueil fait à son mari par les hommes du monde, comme par les littérateurs. Ici on avait traduit plusieurs de ses orientales[1], là on avait vanté ses chants patriotiques[2]. Pauvre femme! On voyait que toute son ame était attachée à cette seule idée. Voir son mari surgir comme poète au-dessus de la foule, le voir honoré et illustré dans le monde, c'était là le rêve le plus beau qu'elle eût jamais fait; c'était son rêve de jeune fille, quand, à Leipzig, celui qui devint son mari, n'était encore que son fiancé, et qu'il lui apportait chaque semaine ses chants d'amour et ses ballades; la pauvre enfant, tout enivrée de la lecture de ces vers, voyait déjà dans son ame candide apparaître pour celui qu'elle aimait l'auréole de la gloire, et se plaignait de n'être pas digne de partager un tel bonheur. Combien de femmes ont nourri de telles illusions! car rien n'est aussi grand, aussi ingénieux, aussi profond que l'amour d'une femme; tout ce qu'elle a d'ame, d'esprit, d'imagination, elle ne s'en sert pas pour briller elle-même; elle s'en sert pour rehausser le mérite de celui qu'elle s'est choisi, pour l'élever aux yeux du monde et à ses propres yeux. Dans son pieux dévouement d'amour elle est ingénieuse à découvrir sans cesse en lui de nouvelles qualités. Elle lui enlève les défauts qui la choqueraient, elle le revêt des vertus qu'il n'a pas. C'était un homme faible et timide, elle en fait un homme fort; c'était un artiste d'une nature vulgaire, elle l'anime d'un souffle puissant et en fait un génie. Tout cela se passe mystérieusement au fond de son cœur; elle a besoin d'aimer une nature noble et élevée, et elle ennoblit l'homme qu'elle aime. Le monde qui ne partage point sa naïve croyance lui semble injuste; elle continue son idolâtrie et en appelle à l'avenir.

Un jour vient cependant où les femmes se réveillent de ce songe qui les a trompées; un jour vient où elles s'aperçoivent qu'elles ont adoré une image fictive et se sont mises à genoux

1 *Bilder des Orients.*
2 *Stimmen der Zeit.*

devant une ombre. Leurs yeux sont désillés; leur amour a perdu sa foi; l'homme qu'elles s'étaient plues à entourer d'une auréole magique se montre à elles descendu de son trône et dans toutes ses imperfections. Il en est qui se consolent de cette déception en recréant une nouvelle image; il en est qui se courbent comme des roseaux sous le vent de la douleur, pour se relever ensuite; il en est d'autres qui veulent résister, et qui meurent.

La mort de Charlotte Stieglitz est un événement qui mérite d'occuper l'attention des physiologistes. Que de combats il y a eu dans cette pauvre ame! Combien d'espérances déçues, de douleurs entassées l'une après l'autre dans son souvenir, depuis le jour où elle entrait si joyeusement dans tous les rians mensonges de la vie, jusqu'à celui où elle s'arrêta, ne pouvant pas aller plus loin! Elle était jeune et belle, ignorante du monde et des caprices amers du sort, l'esprit ouvert à toutes les nobles séductions, l'ame dévouée d'avance à celui qu'elle aimerait, et l'art, le sort, l'amour, se sont cruellement joués d'elle. Rien ne devait être plus beau que ce mariage formé un jour de printemps, au milieu de son heureuse famille, dans sa jolie ville de Leipzig; mariage tout poétique, couronné de roses et plein d'avenir. Mais la fortune est venue empoisonner ses joies, détruire son espoir. De sa riante demeure de jeune fille, où elle avait vu s'enfuir au loin sa route parsemée de fleurs, où, comme une autre Marguerite, elle avait chanté, toute rêveuse, son premier chant d'amour, elle s'est trouvée transportée loin de là dans une ville étrangère, seule, en proie aux soucis matériels, aux inquiétudes sans cesse renaissantes. Pendant six ans elle a lutté avec courage contre les douleurs qui s'obstinaient à la poursuivre, et la plus cruelle de toutes ces douleurs était de voir son mari souffrir. Chaque jour, s'oubliant elle-même, elle essayait de lui rendre la confiance et l'énergie; chaque jour elle comprimait ses tristesses au dedans d'elle-même pour lui montrer, quand il rentrait, un front serein, des yeux sans larmes. Puis une heure est venue où, ne pouvant plus avoir recours aux moyens ordinaires, elle a invoqué à son aide le dernier acte du désespoir « Va tout

seul, a-t-elle dit à celui qu'elle aimait; va, quand tu ne pourras plus compter sur moi, quand tu n'auras plus à tout instant ma main pour te soutenir, peut-être trouveras-tu en toi des forces ignorées. » Et elle lui a dit adieu, et elle est morte.

Le livre qu'on vient de publier à Berlin, et qui porte son nom, est le plus beau monument qu'il fût possible de lui élever. C'est le recueil de toutes ses lettres, de toutes ses pensées, qu'elle écrivait jour par jour, tantôt à la suite d'une lecture, tantôt après une heure de recueillement. Tristes débris de son naufrage, miroir fidèle de son ame, ces fragmens épars expriment, mieux qu'aucun biographe ne pourrait le faire, sa vie de poésie et d'amour, sa vie de dévouement. Ils ont été rassemblés avec un soin religieux par M. Th. Mundt, l'un des écrivains les plus honorables de l'Allemagne actuelle. Tous ceux qui ont connu Charlotte Stieglitz, ceux que sa mort a émus, lui sauront gré d'avoir parlé d'elle avec tant d'expansion de cœur et de délicatesse d'esprit. Ce livre ne s'adresse point au public comme œuvre littéraire; il n'attend ni les éloges, ni le jugement des journaux : c'est une œuvre sacrée, sur laquelle la critique n'a pas le droit de s'exercer. C'est la pensée intime de Charlotte Stieglitz; c'est un testament ouvert sur un tombeau. S'il arrive entre les mains de quelques-uns, c'est pour être recueilli avec respect, non point pour être livré aux caprices de la foule.

Charlotte Stieglitz naquit en 1806. Son père était un marchand de Leipzig fort estimé, mais peu riche. Elle reçut cependant, comme presque toutes les jeunes filles de l'Allemagne, une bonne éducation, qui devint encore plus fructueuse pour elle que pour les autres par la grande intelligence et les rares dispositions dont elle était douée. C'était à quatorze ans, selon le portrait qu'en fait son biographe, une charmante petite fille, franche et naïve, espiègle et rêveuse, déjà tout éprise de musique et de poésie. En 1822 elle fit la connaissance de Henri Stieglitz, qui étudiait à Leipzig, et en 1828 elle l'épousa et partit avec lui pour Berlin. Il occupait alors une place à la bibliothèque royale et donnait en même temps des leçons dans un gymnase. La jeune femme

se trouvait souvent seule et triste; quand son mari rentrait, il avait aussi l'esprit fatigué, l'ame préoccupée d'inquiétudes. De là bien des jours chargés de nuages, bien des heures pleines d'amertume. Tous deux s'aimaient et se sentaient heureux d'être ensemble; mais les circonstances empoisonnaient ce bonheur et jetaient souvent de l'amertume dans leur amour. Quand un de ces nuages imprévus s'était amassé sur leur tête, la jeune femme recueillait toutes ses forces, non point pour se consoler elle-même, mais pour consoler son mari. Tandis qu'il était absent, elle cherchait des paroles d'espoir et lui écrivait. En rentrant, Henri Stieglitz trouvait sur son pupitre une lettre expansive, une sentence, un mot énergique. C'était une espèce d'accord tacite entre eux. Henri Stieglitz acceptait en silence cette goutte de baume dans ses plaies journalières, et pour un moment ses chagrins d'ame se dissipaient. Six ans se passèrent ainsi, pendant lesquels Charlotte Stieglitz ne s'écarta pas une seule fois du devoir rigoureux qu'elle s'était imposé. Plusieurs essais avaient été tentés de part et d'autre pour rendre leur position moins précaire. Elle avait eu le projet d'emmener son mari en Russie, et elle sollicitait une place pour lui; mais tous ces plans échouèrent par une sorte de fatalité. Son mari était moralement et physiquement malade; un voyage à Saint-Pétersbourg parut avoir exercé sur lui une heureuse influence; mais bientôt il retomba dans son premier état de langueur. Sa femme l'accompagna encore aux eaux, et puis enfin, tournant ses regards autour d'elle, et voyant tous ses rêves d'avenir usés avant que d'être éclos, toutes ses espérances flétries, elle pensait qu'un grand malheur opérerait peut-être une crise salutaire dans l'ame de son mari; et elle résolut de se tuer. Le jour de son mariage Henri Stieglitz l'avait priée de lui acheter un poignard pour se mettre en voyage; cette arme était restée dans la chambre de son mari : elle la choisit pour accomplir sa fatale résolution. Quelque temps auparavant, lorsque sa décision était déjà prise, elle cherchait cependant à préparer son mari au malheur qui le menaçait. Elle lui disait une fois : « Regarde combien de soucis je te donne ! Tu es obligé de t'occuper

de moi, de mon sort, de mon avenir : si j'étais morte, tu n'aurais plus qu'à songer à toi-même, et tu serais doublement fort. »

Tout le mois de Décembre 1834 se passa sous le poids de cette appréhension de mort à laquelle elle s'était condamnée. Le 26, elle mettait en ordre tout ce qu'elle possédait et faisait un paquet de ses lettres. Le 28, elle posait sur sa tête, pour la première fois de sa vie, un voile noir, et s'en allait à pas lents visiter encore les sentiers du parc. C'était une ame en deuil, qui disait adieu à ses illusions si tôt détruites, à sa vie si tôt brisée. Le jour de sa mort approchait ; c'était le 29. Mais ici nous laisserons parler M. Mundt, qui a lui-même recueilli sur les lieux tous les détails de cette mort, et les a religieusement rapportés.

« Le 29 Décembre arriva. Henri, tout pensif et absorbé en lui-même, ne sortait de son silence que par des mouvemens impétueux ; mais c'était précisément son silence qui tourmentait le plus sa femme. La matinée se passa pour eux dans un calme pénible, fatal avant-coureur de la plus douloureuse tragédie qu'eut jamais enfantée le désordre social du monde moderne. Charlotte était triste, mais calme, et elle eût vu encore avec joie sa vie reprendre un meilleur cours. Dans la cour de la maison un vieux joueur de harpe faisait entendre avec les sons en désaccord de son instrument un chant mélancolique. « Qu'en penses-tu, Henri, dit-elle en riant, si nous allions tous deux de porte en porte, et que je me misse à chanter, on nous donnerait peut-être bien quelques deniers ? » Hélas ! elle en était venue à un tel point de douleur, qu'elle eût pu consentir à s'en aller chanter et mendier devant les portes, si elle eût trouvé par là un moyen de combler l'abîme de sa vie et de recommencer une nouvelle existence.

« Vers midi ils sortirent tous deux. Charlotte était plongée dans ses souvenirs et tout entière livrée au tableau des jours passés. Elle en parla plus d'une fois, et dit entre autres choses à son mari : « A travers toutes les tristes influences que ton état physique a exercées sur ta vie intellectuelle, je puis cependant songer avec joie à notre union et aux résultats qu'elle a produits.

Tu es devenu infiniment plus calme, plus libre, plus profond, et tu le deviendras encore plus, dès que tu voudras chercher avec persévérance le repos et apprendre à être résigné. Mais il faut le vouloir sérieusement, et alors une grande force te soutiendra. »

« Le dîner se passa tristement. Henri avait l'esprit tellement tourmenté qu'il ne put manger. Après dîner il reçut une invitation pour le soir à un concert, et l'accepta. Dès ce moment Charlotte devint tout à coup muette et sérieuse. Elle ne lui dit pas encore qu'elle ne pourrait l'accompagner au concert.

« Vers six heures du soir elle se jeta sur le canapé, prétextant une fatigue, et le pria de se rendre sans elle à son invitation, et de prendre en passant un de ses amis pour l'accompagner. Elle avait besoin, disait-elle, de repos. Il promit de revenir de bonne heure. — Non, Henri, s'écria-t-elle, il faut que tu restes jusqu'à la fin. Tâche donc d'essayer si tu ne pourrais pas entendre la musique avec calme; tâche surtout de supporter la musique de Beethoven avec ses émotions.

« Elle savait que c'était là le dernier quatuor qu'on dût jouer, et elle voulait qu'il l'entendît, pour ne pas revenir si tôt. Écoute, ajouta-t-elle, à demi penchée sur le canapé, comme elle en avait l'habitude, mon Henri, sois tranquille et reviens tranquille. Que peux-tu donc attendre encore, puisque nous avons employé tout ce que nous croyons utile? La résignation seule peut te sauver. Sois donc tranquille. Recueille-toi. Il faut d'abord tout sacrifier pour obtenir la paix et le salut! N'est-ce pas là le symbole de la mort du Seigneur?

« Elle lui serra la main, mais sans aucun mouvement distinctif. Il lui donna un baiser sur le front, et sortit sans deviner le sens intime de ses paroles.

« Elle était seule. Au dehors une nuit silencieuse, une nuit d'hiver s'étendait sur la rue déserte. La lune jetait une clarté pénétrante sur les eaux endormies de la Sprée. Le ciel devenait plus clair, il faisait froid.

« Elle était seule. Il n'y avait auprès d'elle qu'une domestique dont elle avait toujours été fort contente. Elle l'appella, et lui

donna diverses choses à préparer pour son mari quand il rentrerait. Elle avait pensé qu'en s'enfermant dans sa chambre on ne la trouverait que le lendemain. La servante demeura dans la cuisine. Elle avait été frappée du regard plein de douceur et de tristesse que sa maîtresse avait jeté sur elle en la renvoyant.

« Charlotte était seule. Elle avait encore deux heures pour mettre son projet à exécution. Quand on songe à tous ces délais avec lesquels on adoucit les souffrances de la vie, il est terrible de penser qu'il ne nous reste plus que peu d'heures devant nous; que le mouvement uniforme, régulier de la pendule nous conduit à ce terme dont nous ne reviendrons pas, qu'il va bientôt marquer l'instant suprême, l'instant de la mort et de l'éternité.

« Elle avait encore beaucoup d'arrangemens à prendre. C'est une chose sans exemple que de voir avec quel calme et quelle lucidité d'esprit elle mit tout en ordre dans sa maison. Il était sept heures quand son mari la quitta. Elle était encore libre jusqu'à neuf heures.

« Elle plaça plusieurs petits objets dans le pupitre de son mari; et y joignit l'argent qu'elle avait toujours ménagé.

« Elle avait encore un devoir important à remplir. Elle voulait lui écrire.

« Elle s'assit, prit une feuille de grand papier dont elle ne se servait jamais. Si elle n'avait écrit qu'un petit billet, il aurait pu rester inaperçu dans la confusion que devait produire sa mort.

« Ces dernières lignes sont tracées d'une main ferme et en gros caractères. Elle doit avoir pleuré plusieurs fois en les écrivant. L'empreinte de ses larmes s'est retrouvée sur quelques mots.

« Elle plaça aussi cette feuille de papier dans le pupitre. C'était le même sur lequel elle déposait autrefois, pour surprendre son mari quand il rentrait, ses tendres exhortations, ses vers, ses paroles d'amour.

« Après avoir écrit, elle dut éprouver une violente agitation: on a trouvé sur le parquet une petite pelisse qu'elle portait habituellement et son boa qu'elle avait jeté par terre.

« Elle prit ensuite la lumière et entra dans sa chambre à cou-

cher. Elle s'était munie auparavant du poignard qu'elle avait acheté à son fiancé.

« La chambre à coucher avait deux portes, l'une donnant sur la cuisine, l'autre sur l'antichambre. Elle les ferma avec soin et mit la clef en dedans.

« Dans cette enceinte étroite où elle se retirait, dans cette chambre occupée presque entièrement par son lit, le repos éternel qu'elle allait chercher ne lui présenta sans doute qu'une image consolante. Dans tous ses préparatifs on ne trouve aucune trace de la précipitation ou de la violence que pouvait amener une mort terrible comme la sienne. Elle agissait avec une volonté bien nette, et accomplit son projet avec une grande dignité et un parfait sentiment d'elle-même.

« Elle posa la lumière sur la table et commença à se déshabiller. Elle se lava, prit du linge de nuit blanc et mit sur sa tête un bonnet propre. Alors elle se plaça dans son lit comme pour dormir, et d'une main assurée se donna un coup de poignard dans le cœur. Puis elle retira le fer de la plaie et le posa à côté d'elle. Elle mit sa main droite sur sa blessure, et de sa main gauche tira la couverture du lit pour se couvrir le cou. On la trouva dans cette position, la tête plongée dans l'oreiller; elle s'endormit tranquillement. Aucun cri ne se fit entendre, aucun sanglot. Mais à la fin, avec toute sa volonté, elle ne put comprimer le râlement qui s'échappait de sa poitrine. La domestique, qui se trouvait dans la cuisine, prêta l'oreille. On accourut de tous côtés.

« Il fallut forcer la serrure pour ouvrir la porte. Elle rendit le dernier soupir au moment où la maîtresse de maison, M.me Frœhlich, entrait. C'était une chose merveilleuse que de voir sa douce et noble figure endormie dans un tel repos, que le médecin lui-même ne découvrit que plus tard la blessure dont elle était morte. La position de son corps ne présentait l'indice d'aucune convulsion. Ses membres reposaient dans une complète harmonie, ses joues avaient conservé un reste d'incarnat, ses doigts étaient seulement un peu contractés, et une ride profonde, tracée de chaque côté de la bouche, semblait accuser la misère d'un monde

où l'amour le plus profond, au lieu de s'épanouir librement, avait dû s'abîmer dans la douleur.

« Henri Stieglitz avait été très-gai au concert, et comme cela lui arrivait toujours dans sa vivacité de caractère, il avait fait de nouveaux plans de vie, il voulait se retirer au milieu des montagnes, dans une petite ville dont il avait déjà souvent parlé, et y chercher avec sa femme le repos et le bonheur. Dans cette joyeuse disposition d'esprit, le malheureux rentra chez lui une demi-heure après la mort de sa femme, dont la vue devait maintenant l'anéantir.

« Une demi-heure plus tard, celui qui fait ce récit fut appelé auprès du lit de Charlotte. Il était destiné à raconter un événement que la raison et l'expérience ne sauraient expliquer.

« Voici les derniers mots écrits par Charlotte :

« Mon bien-aimé, tu ne pouvais pas être plus malheureux. Mais tu peux devenir plus heureux par suite d'un vrai malheur. Souvent sur le malheur repose une merveilleuse bénédiction ; cette bénédiction descendra sur toi. Nous avons tous deux souffert! Tu sais comme j'ai souffert au dedans de moi. Jamais je ne t'ai adressé un reproche. Tu m'as beaucoup aimée. Tu seras mieux désormais, beaucoup mieux, pourquoi? Je le sens, et je n'ai point de paroles pour le dire. Nous nous retrouverons un jour, dégagés de toute chaîne. Mais toi, tu vivras jusqu'au bout, et tu reparaîtras avec force dans le monde. Salue tous ceux que j'aimais et qui m'ont aimée. — Jusqu'à l'éternité, Ta CHARLOTTE.

« Ne te montre pas faible. Sois calme, et grand, et fort. »

Ainsi est morte Charlotte Stieglitz. Les philosophes analyseront avec une admirable sagacité la cause de son désespoir et la cause de sa mort. Les romanciers n'oublieront pas de la mettre quelque jour dans un de leurs livres; mais son souvenir vivra mystérieusement au fond de plusieurs ames, qui la respecteront trop pour discuter ses motifs et les juger. Plus d'un de ses compatriotes lui a déjà voué un sentiment de vénération, et plus d'un voyageur s'en ira, en songeant à elle, visiter le cimetière de Berlin, et s'arrêtera avec émotion au pied de sa tombe. X. M.

Statistique.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'AUGMENTATION DU NOMBRE DES ENFANS NATURELS,

PAR M. MITTERMAIER.

Depuis quelques années, et surtout pendant la dernière session des conseils généraux de départemens, la question des enfans trouvés fut une de celles qui attirèrent d'une manière plus spéciale l'attention des préfets et des conseillers. On s'accorda à peu près unanimement à constater l'accroissement du nombre des naissances illégitimes : si vis-à-vis du mal chacun émit des vœux, parla vaguement de philantropie, d'économie; si, pour avoir l'air d'être et de faire quelque chose, les préfets sont venus au milieu de ce concert de doléances proposer aussi quelques mesures administratives, nous devons dire qu'elles furent sans efficacité, comme sans importance. Généralement on reconnaissait le mal; mais soit ignorance, soit timidité, on se taisait sur ses causes, sur les moyens d'y porter remède. En présence d'un pareil état de choses, nous avons cru être utile à ceux que cette matière peut intéresser, en leur communiquant un travail dernièrement publié par M. Mittermaier. Nous ne chercherons pas à le recommander, en disant que la question qu'il a traitée est toute d'actualité. A part l'intérêt qui s'attache à tout ce qui sort de la plume du savant professeur de Heidelberg, les statistiques qu'il contient nous offriront de curieuses comparaisons, et permettront à l'avenir de juger, en prenant pour base les faits et les chiffres, s'il est vrai, comme le croient encore certaines personnes, qu'en Allemagne le nombre des enfans naturels soit moindre qu'en France.

« Quelque civilisée que soit la société dans laquelle nous vivons, elle n'en est pas moins travaillée par une foule de maux que sa civilisation même est impuissante à guérir. L'augmentation des crimes, le relâchement progressif des plus doux liens de famille, le mépris pour la sainteté du mariage, la fréquence et la multitude des divorces, et surtout le prodigieux accroissement du nombre des enfans illégitimes, sont des faits qu'on ne peut constater sans douleur. De semblables résultats affligent tout homme ami du progrès de l'humanité, et réclament de la part du législateur la plus scrupuleuse sollicitude. Nous voulons ici, avant tout, jeter un coup d'œil sur l'augmentation du chiffre des enfans naturels, et examiner quelle influence la législation peut avoir sur un pareil état de choses. En comparant les tableaux publiés par différens États de la confédération germanique, et que leur importance nous engage à citer en entier à la suite de ce travail, nous y remarquons partout un effrayant accroissement dans le nombre des naissances illégitimes. En Bavière, de $18\frac{24}{25}$ à $18\frac{29}{30}$ il naquit 670,543 enfans légitimes, et hors mariage 164,715. Dans certains cercles, le rapport des uns aux autres est encore plus affligeant; ainsi, pour les cinq années précitées, dans le cercle de la Rezat, sur 108,007 enfans, 24,826 étaient illégitimes; dans celui du Main supérieur, il vint au monde 79,248 enfans légitimes, et 29,354 enfans naturels. Des documens officiels nous apprennent que dans la seule ville de Munich, de 1824 à 1833, il naquit dans le mariage 14,831 enfans, et hors mariage 12,219.

« En examinant d'un autre côté les tableaux statistiques du grand-duché de Bade, nous y trouvons les rapports suivans :

	ENFANS ILLÉGITIMES.	
	de 1806 à 1815.	de 1820 à 1830.
Cercle du Rhin supérieur	11,351	17,294
Cercle du lac	5,693	10,820
Cercle du milieu du Rhin (*Mittel-Rheinkreiss*). .	10,808	17,876
Cercle du Rhin inférieur.	7,141	12,688
Totaux partiels . . .	34,993	58,678
Différence en plus pour dix ans. . . .		23,685

« Dans le grand-duché de Hesse, d'après les tableaux présentés à la chambre des États, le nombre des enfans naturels dans 67 cures (*Pfarreien*) était :

Pour les années 1816-1821 de	2905
Pour la période de 1822-1827 de	4246
Différence. . .	1341.[1]

« Il y aurait de la part du législateur plus qu'une coupable indifférence, si de pareils résultats n'appelaient sa sollicitude d'une manière sérieuse. Une semblable augmentation dans le nombre des enfans naturels est la plus triste preuve des progrès de l'immoralité et de l'irréligion, de l'absence de ces sentimens de pudeur qui peuvent surtout retenir la femme prête à se laisser aller aux instincts des sens. Comme une conséquence naturelle, nous devons alors reconnaître qu'il ne faut pas songer à donner à ces malheureuses créatures, nées au sein de la débauche, l'éducation à laquelle elles auraient droit; il n'y a plus pour elles de cette éducation domestique qui développe plus tard le germe de toute moralité. La pauvreté de la mère lui permet rarement d'élever son enfant; si elle veut l'essayer, ses moyens l'empêchent de faire beaucoup pour son éducation intellectuelle. D'un autre côté, les antécédens de la mère sont peu propres à être offerts en exemple aux enfans. Aussi l'expérience ne nous apprend-elle que trop souvent que, parmi les hommes tombés dans le vice, qui deviennent un sujet de terreur pour la société, il y en a beaucoup qui sont nés hors mariage[2]. Que l'on ne

1 A ces chiffres nous pouvons ajouter le relevé des naissances à Leipzig pour l'année 1833, d'après des documens fournis par l'administration :

Naissances.

Garçons légitimes. .	557.	Garçons naturels	99	
Filles légitimes. . .	547.	Filles naturelles	98	1301.
Totaux partiels. . .	1104.	. . . .	197	

Rapport 1 : 5 ½

2 D'après les relevés des états de population des maisons centrales en Belgique (Gand, Vilvorde, Saint-Bernard), on a constaté que durant une période de six années, de 1824 à 1833, sur 16,873 condamnés écroués, il y avait 591 enfans illégitimes, dont les pères et mères étaient inconnus. Les états de population des dépôts de mendicité présenteraient probablement les mêmes résultats. (M. Éd. Ducpétiaux, cité par Édouard Charton. Voyez *Revue encyclopédique*, volume LX, p. 253.)

croie pas cependant, d'après nos paroles, que nous voulions revenir aux idées du temps passé, où l'incontinence se réprimait par des amendes honorables et des peines terribles, qui imposaient à l'enfant naturel un stigmate flétrissant, et lui fermaient la plupart des carrières. Tout en cherchant à opposer aux débordemens du vice une sévérité nécessaire, nous rejetons loin de nous la pensée de punir des enfans qui n'expient déjà que trop cruellement l'immoralité de leurs parens. Loin de vouloir présenter ici des projets de loi pénale, nous voulons tout au contraire rappeler les dangers de pareils châtimens, qui ont des suites bien plus terribles, l'augmentation du nombre des infanticides. Nous croyons aussi que c'est pour nous un devoir de faire observer au législateur que la jeune fille qui commet une première faute, et qui la plupart du temps a été victime de la séduction, ne doit pas être confondue avec ces créatures déhontées qui font métier du vice; ou avec celles qui, sans être unies par aucun lien, ne rougissent pas de montrer périodiquement, dans le lieu même de leur domicile, les marques d'un concubinage public. C'est pour les personnes de cette seconde catégorie, dont la dépravation morale est devenue inexcusable, que la loi doit réserver toute sa sévérité. Le mal a des racines plus profondes, et c'est s'abuser étrangement, ainsi que l'ont fait plusieurs écrivains tant théologiens que publicistes, que de croire qu'avant de passer dans les bras d'un homme, une jeune fille se livre à de froids raisonnemens et s'occupe à calculer avec calme toutes les conséquences de son action. C'est aussi une erreur de faire dépendre immédiatement l'augmentation ou la diminution du nombre des enfans naturels, de ce que les lois admettent ou défendent la recherche de la paternité. Nous pouvons bien accorder que d'habiles courtisanes se livrent à un homme riche ou cherchent à le séduire, parce qu'elles savent que la loi leur donne en cela un moyen de gagner quelque chose. Souvent, il est vrai, une fille imprudente et légère succombera plus tôt, parce qu'elle saura qu'en cas de malheur elle trouvera un refuge dans les dispositions de la loi: mais la cause du mal est encore plus avant;

c'est plutôt dans l'absence de toute éducation morale et religieuse, dans le développement précoce des appétits sensuels, ainsi que dans le désir du mal fréquemment nourri par une fausse éducation, dans l'amour du luxe et de la parure inné chez les femmes, qu'il faut la chercher. — Du reste, dans beaucoup de pays le nombre des enfans naturels n'est pas toujours un indice irréfragable des progrès de l'immoralité, et ce serait souvent se tromper que de regarder comme plus moraux d'autres pays où le nombre des enfans illégitimes est moins grand; car le médecin, le pasteur, le fonctionnaire, viendraient témoigner que dans certaines contrées le raffinement de la corruption connaît les moyens d'empêcher la grossesse, ou que la facilité de satisfaire les appétits sensuels dans le commerce avec les filles publiques, diminue sensiblement le nombre des naissances illégitimes. — Sans entrer dans ces considérations, il est encore facile d'expliquer la conclusion que l'on veut tirer en rapprochant le nombre des enfans naturels constaté il y a vingt ans, avec celui qui a été relevé pour les dix dernières années, dans le but de prouver soit les progrès de la corruption, soit l'influence de certaines dispositions législatives. Pendant les années de guerres qui ont commencé le siècle où nous vivons, les jeunes gens étaient loin de leurs pays; aujourd'hui la paix, qui les a ramenés, les retient dans leurs foyers. Aussi la population prend-elle un bien plus grand accroissement, principalement sous le rapport des naissances masculines. Les jeunes gens, qui autrefois étaient sur les champs de bataille, vivent maintenant avec leurs compatriotes dans un dangereux contact, qui ne contribue pas peu à augmenter les rapports intimes des deux sexes. On a remarqué que le système de congés, que l'on suit de nos jours, a une grande influence sur l'accroissement de la population. On a également observé que le nombre des enfans illégitimes dépend beaucoup des lois sur l'établissement (*Ansässigmachung*). Plus il est difficile d'acquérir un domicile dans une commune, plus le nombre des enfans naturels est considérable. Hommes et femmes se lient, et peu à peu leurs rapports réciproques prennent un plus grand degré d'intimité, et

qui devient de jour en jour d'autant plus fort que l'on pense naturellement que l'homme peut devenir bourgeois de la cité; mais, pendant qu'il essaie de s'y établir, il rencontre en chemin une foule de difficultés : les rapports continuent, et amènent avec eux un concubinage perpétuel. Dans les provinces allemandes du Rhin il y a beaucoup moins d'enfans naturels que dans les autres États de l'Allemagne; et nous croyons qu'il faut en rapporter la cause à l'existence des lois françaises, qui proclament la liberté de l'industrie et ne limitent par aucune restriction le droit d'établissement. Ici, c'est le lieu d'examiner s'il faut maintenir la disposition du Code civil français, qui interdit la recherche de la paternité [1], et si elle contribue à l'augmentation du nombre des enfans naturels. Elle est encore en vigueur dans les provinces du Rhin, autrefois annexées à la France; nous la retrouvons dans le Droit badois, et une loi du 30 Mai 1821 a introduit dans le grand-duché de Hesse les prescriptions de la loi française. Un fait qui est loin d'être sans intérêt, c'est qu'au moment où le parlement anglais, à propos de la discussion sur la loi des pauvres, adoptait les dispositions du Code français, et où dans la loi sur la réforme du paupérisme, du 4 Août 1834, il abolissait l'action de la mère contre le séducteur; en Bavière, la première chambre, prenant en considération l'accroissement du nombre des enfans naturels, proposait d'interdire la recherche de la paternité; d'un autre côté, le synode général protestant du grand-duché de Bade déclarait, dans son rapport de 1834 (page 34), que, dans les protocoles des diocèses, on attribuait à l'article 340 les progrès de l'incontinence et de l'immoralité, et proposait au gouvernement de faire faire une enquête sur les causes de l'accroissement des naissances illégitimes, et sur l'utilité d'abolir l'article 340. En 1830, aux États du grand-duché de Hesse, un membre proposa de modifier la loi de 1821, parce que c'était, disait-il, à elle que l'on devait attribuer l'augmenta-

1 Code civil, art. 340. « La recherche de la paternité est interdite. Dans le cas d'enlèvement, lorsque l'époque de cet enlèvement se rapportera à celle de la conception, le ravisseur pourra être, sur la demande des parties intéressées, déclaré père de l'enfant. »

tion du nombre des enfans naturels. Il serait bien fâcheux que les gouvernemens de l'Allemagne dans lesquels la recherche de la paternité est interdite, se laissassent aller à croire que les prescriptions de cette loi sont un encouragement à la débauche. Ceux qui seraient tentés d'attribuer à l'existence de l'article 340 l'accroissement des naissances illégitimes sont, selon nous, dans une grande erreur; car il suffit, pour résoudre cette question, si elle faisait doute, de comparer le nombre des enfans naturels dans les pays où les dispositions de la loi française sont en vigueur, avec celui qui est constaté dans ceux où, à la grande édification des juges et des avocats, la législation permet à la femme d'intenter à son séducteur une action en reconnaissance d'enfant. Dans la Bavière rhénane, où la loi française est encore en vigueur, il naquit de $18\frac{24}{25}$ à $18\frac{29}{30}$ 115,752 enfans, dont seulement 12,428 hors mariage. Le rapport est donc de 1 : $8\frac{1}{4}$. Si on vient à le comparer avec ceux que nous fournissent les cercles de la vieille Bavière, où la recherche de la paternité est admise, on trouve, pour la même période ($18\frac{24}{25}$ — $18\frac{29}{30}$), les résultats suivans :

	ENFANS		RAPPORTS.
	légitimes.	illégitimes.	
Cercle de l'Isar	89,422	26,116	1:3½
Cercle du Danube inférieur	60,832	20,708	1:2⅘
Cercle du Mein supérieur	79,248	29,354	1:2⅔

« Nous pouvons constater des rapports analogues entre les provinces prussiennes du Rhin, où la recherche de la paternité est interdite, et celles de l'ancienne Prusse, où elle est admise. Nous prenons pour exemple l'année 1831.

	ENFANS		RAPPORTS.
	légitimes.	illégitimes.	
Prusse orientale	51,482	3,824	7 p. %
Brandebourg	56,733	5,292	8 p. %
Provinces prussiennes :			
Rive gauche du Rhin	54,626	2,248	3 à 4 p. %
Rive droite du Rhin	24,270	850	

« En Silésie et en Saxe le rapport est aussi, comme dans le Brandebourg, de 8 p. %. — Il serait difficile de prouver d'une

manière irréfragable que dans les provinces rhénanes l'influence du climat et les rapports sociaux favorisent moins que dans la vieille Bavière ou dans l'ancienne Prusse les relations intimes entre les deux sexes, et contribuent moins à l'accroissement du nombre des naissances illégitimes. Un fonctionnaire prussien, M. Lombard, dans un article inséré dans les *Annales de la législation prussienne*, de M. de Kamptz[1], a prouvé, en s'appuyant sur l'exemple des provinces rhénanes, l'erreur de ceux qui attribuent les progrès de l'immoralité à l'existence de lois qui interdisent la recherche de la paternité.

« Un autre fait, qui mérite aussi toute l'attention du législateur, c'est l'extrême petit nombre d'actions en reconnaissance d'enfant comparé avec le chiffre des naissances illégitimes, dans les pays où les lois permettent d'intenter une semblable action. On voit par là combien peu les filles, parmi celles qui ont fait des enfans hors mariage, se servent des moyens que leur offre la législation. Lorsqu'une femme qui a trop facilement cru à une promesse de mariage, met au monde un enfant naturel, il n'y a lieu à intenter aucune action; car le séducteur reconnaît l'enfant, soutient la fille de son mieux, ou l'épouse[2]. D'après les expériences de M. Lombard (voyez page 40 du travail déjà cité), les reconnaissances d'enfans naturels ne sont pas rares dans les provinces rhénanes. Dans l'arrondissement de Cologne il naquit, de 1828 à 1830, 301 enfans naturels, dont 189, c'est-à-dire bien plus de la moitié, furent légitimés par le mariage subséquent. Dans le même espace de temps il y en eut 68 dans l'arrondissement (*Regierungsbezirk*) d'Aix-la-Chapelle; 166 dans celui de Trèves; 143 dans celui de Coblenz, que l'on fit jouir du bénéfice de l'article 331[3]. Dans les pays où la recherche

1 Cahier 87, p. 34-41.

2 Pour les dispositions légales, voyez les articles 331, 334 et suivans du Code civil.

3 Code civil, art. 331. «Les enfans nés hors mariage, autres que ceux nés d'un commerce incestueux et adultérin, pourront être légitimés par le mariage subséquent de leurs père et mère, lorsque ceux-ci les auront légalement reconnus avant leur mariage, ou les reconnaîtront dans l'acte même de célébration.» — En 1833, dans le département de la Seine, 2211 enfans, dont

de la paternité est admise, a-t-on plus de considération, plus d'estime pour celles qui intentent une pareille action? Il se trouve bien, dans le nombre, quelques jeunes filles séduites d'une manière infame, que la misère ou l'amour maternel poussent à déposer, le cœur rempli d'amertume, une semblable plainte; mais le plus grand nombre se compose de femmes déhontées, qui, parmi les compagnons, je dirais presque les complices de leurs débauches, choisissent les plus aisés, qu'elles ont souvent elles-mêmes conduits dans le vice, et les attaquent afin de gagner quelque argent. Mais, croit-on sérieusement que si la recherche de la paternité n'était plus admise, la morale publique courrait de grands dangers? Que l'on veuille considérer de quelle nature peuvent être les preuves sur lesquelles reposent de pareilles actions, on reconnaîtra à l'instant qu'elles ne résultent que de présomptions, qu'on est forcé d'admettre le serment comme moyen de justification, ou d'en venir au serment décisoire; et dans ce cas, le moraliste, aussi bien que le législateur, doivent envisager avec crainte des procès où le scandale de fréquens parjures met bien plus en danger la morale publique. D'un autre côté, si, dans de semblables procès, le législateur voulait supprimer le serment, ce serait à peu près comme s'il défendait la recherche de la paternité. — Enfin, nous devons encore relever l'erreur qui donne à croire que, du moment où la recherche de la paternité ne sera plus admise, il y aura augmentation dans le nombre des infanticides. Dans ce but, il suffit de comparer deux États ou deux provinces, d'une population à peu près égale, dont l'une admet la recherche de la paternité, et dont l'autre la défend, par exemple, la Silésie et les provinces prussiennes du Rhin. En Silésie [1], où cette recherche est admise, on constata de 1828 à 1830, 52 infanticides; tandis que dans les provinces du Rhin il n'y en eût que 36; savoir : 1 pour l'arrondissement de Co-

1120 garçons et 1091 filles, furent reconnus; 915, dont 450 garçons et 465 filles, furent reconnus et légitimés par actes de célébration de mariage, et 224, dont 92 garçons et 132 filles, le furent par des actes postérieurs à la naissance. (*Annuaire du bureau des longitudes pour* 1835.)

1 Annales de M. de Kamptz, cahier 87, p. 40.

blenz ; 8 pour celui d'Aix-la-Chapelle ; dans celui de Trèves 10, et dans celui de Cologne 2. Il y en eut, il est vrai, 20 dans celui de Düsseldorf; mais les jugemens font foi que, pour quinze cas, il n'y avait pas de culpabilité de la part des mères, et que les cinq autres étaient la suite de l'imprudence.

« La question des naissances illégitimes et de ses causes nous conduit naturellement à parler des maisons d'enfans trouvés et des établissemens du même genre. Nous saisissons avec plaisir cette occasion de rappeler un petit écrit fort intéressant de M. Édouard Ducpétiaux, qui a pour titre : *Des modifications à introduire dans la législation relative aux enfans trouvés en Belgique.* Bruxelles, 1834. Déjà Benoiston de Château-Neuf, et plus tard le conseiller de Gouroff, dans leurs ouvrages sur les enfans trouvés, avaient indiqué l'importance de ces établissemens. Et nous pouvons dire qu'ils sont dignes de toute l'attention du publiciste, soit qu'on les considère dans leurs rapports avec l'augmentation du nombre des enfans nés hors mariage, avec la mortalité de ces enfans, ou avec l'augmentation ou la diminution du nombre des infanticides. Les questions qui se rattachent à la législation sur les enfans trouvés, furent surtout soulevées en 1834 dans les chambres belges, à propos d'un projet de loi qui avait pour but de régulariser avec plus d'exactitude dans quelle proportion l'État, les provinces et les communes, devaient contribuer à l'entretien de ces enfans. La discussion fit surgir plusieurs amendemens qui s'éloignaient des vues du gouvernement; et l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer, en tira de là occasion d'appeler l'attention sur plusieurs questions intéressantes. L'accroissement du nombre des enfans trouvés mérite d'éveiller toute l'attention du législateur ; par exemple, pendant qu'à Lyon, en 1808, on reçut dans les hospices et établissemens à ce destinés, 3000 enfans abandonnés, en 1828, le chiffre s'élevait pour la même ville à 9000. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la proportion du nombre des enfans abandonnés dans les pays qui ont des maisons d'enfans trouvés, comparé avec celui des provinces dépourvues de semblables établissemens. Ainsi, dans

les provinces belges du Brabant, de la Flandre orientale, du Hainault, d'Anvers, de Namur, qui ont des hospices d'enfans trouvés, on reçut en dix ans 7800 enfans, ou 1 sur 224 habitans; au contraire, dans les provinces de Liège, de la Flandre occidentale, du Limbourg, qui en sont dépourvues, il n'y eut dans les dix années que 840 enfans trouvés, ou 1 sur 1952 habitans. L'exemple de Maëstricht nous prouve encore combien l'existence de maisons d'enfans trouvés augmente le nombre des expositions. Il y avait autrefois un hospice avec un tour où les enfans étaient reçus sous le sceau du secret. Alors on y exposait annuellement de 2 à 300 enfans. En 1824, la ville le supprima, et les enfans furent distribués dans les campagnes à des paysans, pour être élevés dans leurs familles. Dès ce moment, le nombre des expositions ne s'éleva pas plus haut qu'à deux ou trois par an [1]. M. Ducpétiaux n'a malheureusement que trop raison, lorsqu'il remarque (page 11) qu'il en est des maisons d'enfans trouvés comme de la loi anglaise sur le paupérisme; de même que celle-ci augmente le nombre des indigens, de même celles-là rendent plus grand le nombre des enfans trouvés. Parmi ceux qui sont portés aux tours, il y en a, comme on l'a observé, beaucoup qui sont nés dans le mariage; mais que leurs parens exposent, afin de se décharger ainsi des devoirs de la paternité. L'existence de pareilles maisons ne fait qu'augmenter le nombre des naissances illégitimes : les appétits sensuels n'ont dès-lors rien pour les arrêter, et l'espérance d'exposer l'enfant, et de le faire élever aux frais de l'État, excite à se livrer sans retenue à la débauche. Les villes où il y a le plus d'hospices d'enfans trouvés, sont aussi celles où il y a le plus d'enfans naturels. A Paris, il y a un enfant illégitime sur deux enfans nés dans le mariage [2]. Le tiers de la po-

1 Depuis quelque temps des *tours* ont été supprimés en France dans plusieurs départemens, notamment dans ceux de la Drôme, de l'Allier, de la Dordogne. On n'y a plus conservé que celui du chef-lieu. Depuis la mise en vigueur de cette mesure on n'a pas eu à déplorer d'infanticides. (Voyez le *Moniteur* du 15 Novembre 1835.)

2 D'après le mouvement de la population pendant l'année 1833, fourni par la préfecture du département, il est né à Paris :

pulation indigente se compose ainsi d'enfans naturels. Il est vrai qu'une circonstance bien déplorable concourt à diminuer cette population. Elle est en proie à une effrayante mortalité. Les recherches du D.r Villermé constatent que de 1817 à 1821 les deux tiers des enfans illégitimes furent exposés ou abandonnés par leurs mères, et qu'il en périt 67 sur 100 dans la première année. Ainsi, de trois enfans que reçoit l'hospice, il n'y en a plus qu'un en vie; sur 1000, 122 seulement atteignent leur 12.e année. Si l'on se demande quel sort est réservé dans l'âge mûr à ces infortunés que la mort a épargnés, on ne voit devant eux qu'un triste avenir. Aussi ne faut-il pas s'étonner si dans le nombre des criminels il y a tant d'individus nés hors mariage.

«En s'occupant de l'existence des maisons d'enfans trouvés, il faut y joindre l'examen de cette question, si l'existence de ces établissemens diminue ou augmente le nombre des infanticides? L'opinion vulgaire croit à la diminution, mais l'expérience prouve le contraire. En France nous voyons dans les statisques criminelles une accusation d'infanticide sur 289,000 habitans, en Belgique, une sur 600,000, et cependant la France a bien plus d'hospices que la Belgique[1]. Comparons actuellement le nombre

En mariage	à domicile	garçons	9,048
		filles	8,641
	aux hopitaux	garçons	209
		filles	215
		Naissances légitimes	18,113
Hors mariage	à domicile	garçons	2,574
		filles	2,519
	aux hopitaux	garçons	2,096
		filles	2,158
		Naissances illégitimes	9,347

Rapport, 1 : 2. Mais il faut songer en même temps que cette population est loin d'appartenir exclusivement à la ville de Paris. Dans un rayon de 20 lieues au moins autour de la capitale, toute fille qui se laisse séduire arrive aussitôt à Paris, afin de pouvoir plus facilement cacher sa honte au milieu de la grande cité. Tous ces enfans, et le nombre en est grand, sont dès-lors considérés comme faisant partie de la population parisienne. (Voyez l'*Annuaire du bureau des longitudes pour* 1835, p. 86.)

1 En 1832 il y eut dans le royaume de Wurtemberg (où la recherche de la paternité est admise) 20 infanticides, ou un sur 125,000 habitans. (*Memminger's Jahrbücher*, *Jahrgang* 1832, p. 80.)

des infanticides dans les quatre provinces belges où il y a des hospices, par exemple en Brabant et dans la Flandre orientale, avec le nombre des accusations dans les provinces où il n'y en a pas, nous trouverons pour les premières un infanticide sur 109,942 habitans, et pour les secondes, un sur 136,000. Pendant la discussion de la loi de 1834 aux chambres belges, le président du tribunal de Maëstricht rapporta, qu'au temps où la ville possédait un hospice, il y eut beaucoup plus d'accusations d'infanticides qu'après sa suppression. Tous ces faits, toutes ces circonstances nous donnent à penser que le devoir du législateur devrait être : 1.° de créer dans les masses, par l'éducation, des habitudes morales et religieuses ; 2.° de restreindre au séducteur la sévérité des dispositions pénales sur l'incontinence ; 3.° de rendre plus facile le droit d'établissement et l'acquisition d'un domicile ; 4.° de donner aux enfans naturels une éducation plus attentive sous le rapport physique comme sous le rapport intellectuel, et 5.° surtout de favoriser ces associations qui ont pour but de prendre soin des enfans abandonnés. »

A ces considérations nous ajouterons deux tableaux indiquant, d'après les données fournies par M. Mittermaier, la proportion des enfans naturels avec les naissances légitimes : en Prusse, pour les années 1827-1831, en Bavière, pour la période $18\frac{24}{25}$-$18\frac{29}{30}$.

TABLEAU des naissances civiles, et spécialement des naissances illégitimes, en Prusse.

PROVINCES.	1827.	1828.	1829.	1830.	1831.	TOTAUX.
Prusse orientale	50,610	53,856	51,285	51,333	51,482	258,566
Prusse occidentale	31,790	33,771	32,377	30,642	32,597	161,177
Posen	40,655	39,355	42,348	41.926	38,610	202,896
Brandebourg	57,226	56,964	56,381	56,597	56,783	283,951
Poméranie.	32,379	33,909	33,279	33,284	34,402	167,253
Silésie.	100,922	99,193	98,842	100,803	98,156	497,916
Saxe.	51,849	52,714	50,744	53,648	53,621	262,576
Westphalie	42,413	44,497	43,821	43,061	40,528	214,320
Provinces rhénanes :						
Rive gauche du Rhin . .	53,239	54,531	55,268	55,388	54,626	263,052
Rive droite du Rhin . .	23,372	24,633	24,806	24,279	24,270	121,360
Totaux partiels. . .	484,455	493,425	498,151	490,961	485,075	2,443,067

Sur ce nombre de 2,443,067 naissances il y en avait 165,184 illégitimes, dont le détail suit:

PROVINCES.	1827.	1828.	1829.	1830.	1831.	TOTAUX.	RAPPORTS.
Prusse orientales	3,703	3,827	3,620	3,622	3,824	18,596	7,19 p. %
Prusse occidentale . . .	2,168	2,095	1,980	1,875	2,059	10,177	6,31
Posen.	1,852	1,594	1,760	1,976	2,061	9,243	4,56
Brandebourg	5,135	4,819	4,858	5,062	5,292	25,166	8,86
Poméranie	2,575	2,484	2,521	2,398	2,596	12,574	7,52
Silésie.	8,026	7,552	7,700	8,314	9,099	40,691	8,17
Saxe.	4,673	4,558	4,340	4,648	4,946	23,165	8,82
Westphalie.	2,196	2,225	2,082	2,073	1,981	10,557	4,93
Provinces rhénanes :							
Rive gauche du Rhin .	2,109	2,149	2,125	2,279	2,248	10,910	4,00
Rive droite du Rhin . .	806	805	799	845	850	4,105	3,38
Totaux partiels . . .	33,243	32,108	31,785	33,092	34,956	165,184	6,76

TABLEAU des naissances dans le royaume de Bavière, de 18$\frac{24}{25}$ à 18$\frac{29}{30}$.

CERCLES.	DANS LE MARIAGE :		HORS MARIAGE :		RAPPORTS partiels.
	garçons.	filles.	garçons.	filles.	
Cercle de l'Isar.	45,774	43,668	13,316	12,800	1:3½
— de la Regen	37,228	34,425	9,573	9,267	1:3⅚
— du Danube inférieur . .	31,539	29,293	10,417	10,291	1:2⅘
— du Danube supérieur. .	49,224	46,024	7,916	7,660	1:6
— de la Rezat	43,303	39,878	12,427	12,393	1:3½
— du Main supérieur. . .	41,404	37,844	14,913	14,441	1:2⅔
— du Main inférieur . . .	45,116	42,499	8,579	8,284	1:5⅕
— du Rhin.	53,178	50,146	6,177	6,251	1:8¼

Total des naissances légitimes. . . . 670,543.
Total des naissances illégitimes . . . 164,715.
Rapport général. . . . . 1:4⅞..

Nous n'avons indiqué ici que très-peu de rapprochemens avec les statistiques françaises; mais ceux qui auraient intérêt à connaître la législation de notre pays sur cette matière, ainsi que l'historique de ses variations, peuvent, outre les sources citées dans le corps de cet article, consulter encore avec fruit un travail de M. Édouard Charton, inséré dans la *Revue encyclopédique*, volume LX. Nous regrettons seulement que les conclusions qui le terminent ne soient pas assez développées, ou plutôt que ce soient moins des conclusions que de simples observations.

Mélanges.

LES TROIS BAVIÈRES.

Il serait superflu de parler aujourd'hui du morcellement politique de l'Allemagne, de tous ces petits territoires enclavés dans de grands, de tous les contre-sens géographiques, enfin, qui se rencontrent à chaque pas au sein de cette monarchie bicéphale que l'on appelle la Confédération germanique; ce serait ne rien apprendre à personne. Mais quand un pays est en petit un résumé de toutes ces dissemblances, de toutes ces anomalies, que dans l'étroite enceinte de ses frontières il les formule et les révèle au plus haut degré, il peut, nous le pensons, fournir matière à quelques remarques intéressantes.

Ce pays est un royaume voisin de nous, la Bavière. Il est en effet difficile de trouver dans un si petit espace, dans un pays de quatre millions d'habitans, un aussi singulier assemblage et des différences aussi tranchées.

Deux grandes divisions se présentent d'abord à l'esprit : la vieille Bavière et la Franconie; elles sont d'autant plus frappantes que Nuremberg semble être placée au milieu comme point de séparation, pour en déterminer les limites d'une manière précise. En effet, d'un côté et de l'autre, tout est différent, population, produits du sol, habitudes, croyances, sentimens nationaux, industrie. La langue seule est la même, et encore une prononciation spéciale, des idiotismes locaux ne permettent-ils pas de confondre le Franconien et le bourgeois de Nuremberg avec l'Augsbourgeois ou l'habitant de Passau ou de Ratisbonne. La vieille Bavière, c'est-à-dire le pays qui s'étend depuis Nuremberg jusqu'aux frontières autrichiennes, et comprend Munich, Augsbourg,

Ratisbonne, Passau, est un pays de culture et de blé, semé de grands domaines, appartenant aux anciens princes et seigneurs médiatisés. L'agriculture y est routinière, peu développée; la seule et la plus grande industrie est la confection de la bière. Le peuple y est lourd, d'une grossièreté devenue proverbiale en Allemagne même (*ein grober Baier*), et en même temps, comme dans tous les pays où la bière est la boisson ordinaire, débauché et brutal dans la satisfaction de ses appétits. Ces remarques pourront sembler à quelques personnes puériles ou hasardées, mais en réfléchissant un peu, en comparant les différens pays, et surtout en les visitant par elles-mêmes, elles y trouveront quelque chose de vrai. Les pays de bière ne sont-ils pas les plus dissolus? Munich, Bruxelles, par exemple, ne sont-elles pas des villes connues pour le relâchement de leurs mœurs? De même les pays de bière n'ont pas de poètes. Que l'on me cite un poète belge, que l'on m'en cite un seul qui appartienne à la vieille Bavière! Car ce serait une dérision que de parler d'un petit volume de pentamètres et d'hexamètres, publié chez Cotta, mais non à ses frais, par le roi Louis. La religion y est catholique, mais en même temps d'une bigoterie dont on s'étonne avec raison, en songeant qu'on est dans un pays où trois communions sont incessamment en présence. Je ne connais que le cagotisme des Belges que l'on puisse comparer au catholicisme bavarois de nos jours. Cette tendance, secondée de tous les efforts du gouvernement, du zèle des fonctionnaires, du servilisme inné de la population, a concentré peu à peu l'instruction entre les mains d'un clergé aussi ignare qu'intolérant, et couvert le pays de couvens et d'ordres religieux de toutes sortes. La vieille Bavière va devenir le St. Acheul de l'Europe.

Si de la vieille Bavière nous passons dans la Franconie, nous y voyons, pour ainsi dire, un tout autre peuple. Aschaffenbourg, Wurzbourg, Erlangen, Furth, Nuremberg, Baireuth et Bamberg en sont les villes principales. On y remarque déjà ce mouvement qui annonce une contrée plus industrieuse, où des fabriques et des manufactures, en occupant les bras, répan-

dent l'aisance dans le pays. Le Franconien est moins grossier, plus vif, plus actif, plus intelligent que le Bavarois proprement dit. Ses mœurs sont aussi moins dissolues, il boit du vin, il a eu des poëtes. L'agriculture est chez lui plus avancée et mieux raisonnée que dans la vieille Bavière, la propriété plus morcelée, les villages moins éloignés, les routes mieux entretenues, la population à la fois plus compacte et plus riche. Vous n'y rencontrez pas, comme au fond de la Bavière, de ces landes, de ces terres incultes, indice trop certain de malaise et d'inactivité. La religion aussi y est différente, l'instruction plus rationnelle et plus répandue. Non que je veuille faire, comme certaines personnes, honneur au protestantisme de cette supériorité intellectuelle du Franconien sur le Bavarois, mais c'est au moins un fait qu'il est impossible de contester. Tandis que le second accepte avec une résignation stupide et silencieuse le joug qu'on lui impose, le premier murmure, va même quelquefois jusqu'à adresser des griefs, des plaintes, des remontrances. Dans la chambre des États tous les députés de l'opposition appartiennent soit à la Franconie, soit à la Bavière rhénane. Behr, Seuffert, Hornthal et d'autres étaient de la Franconie; Culmann, Savoye, Schüler de la Bavière rhénane : quant à la vieille Bavière, elle s'est fait constamment représenter par des hommes du pouvoir.

Si, sortant du domaine des généralités, nous voulons comparer deux points isolés, nous trouverons toujours une opposition, un antagonisme analogue. Prenons, par exemple, les deux villes les plus importantes de la Bavière, Augsbourg et Nuremberg. Je ne parle pas de Munich, bien quelle en soit la capitale, parce qu'elle ne représente rien, ni sous le rapport de l'art, ni sous celui de la science, ni sous celui du commerce; parce que c'est une ville nouvelle, sans passé, sans histoire; ville avec des rallonges bâties dans la boue. J'aime mieux prendre les deux villes historiques que j'ai nommées plus haut. Augsbourg, vieille cité impériale, en a toute la raideur, tous les préjugés. Ce n'est pas une ville d'industrie, de manufactures, mais de banque et de capitaux. Le seul commerce y est celui de l'argent. Il ne faut donc

pas s'étonner si l'habitant d'Augsbourg est orgueilleux, sec, dur, plein de morgue, renfermé en lui et chez lui. C'est un homme fier de ses trésors, mais qui en même temps a toujours peur qu'on ne les lui enlève. A Nuremberg, au contraire, ville de transit et d'industrie, on est plus ouvert, plus hospitalier, plus vif, plus libéral.

Une troisième partie de la Bavière, aussi différente des deux autres que la vieille Bavière et la Franconie entre elles, est la Bavière rhénane. Le peuple y est catholique, mais non cagot, et assez éclairé pour que les diverses communions chrétiennes y vivent dans une tolérance réciproque. Ses relations journalières avec la France lui donnent aussi d'autres idées. Il est plus remuant, moins endurant, se révolte facilement contre l'arbitraire et la tyrannie, et souffre impatiemment de se voir administré, ou plutôt exploité par des hommes que le gouvernement y expédie de la vieille Bavière, et qui souvent n'ont d'autre mérite que la haine des institutions qu'ils devraient protéger.

Les lois ont une action puissante sur le caractère d'un peuple et sur ses développemens. La Bavière rhénane, qui a été entraînée par nous dans toutes les phases de notre révolution, qui a pu se dire française pendant vingt ans, a conservé, en retournant à l'Allemagne, une partie de la législation et de l'administration française, et il serait injuste de nier que, malgré ses nombreuses imperfections, elle n'ait des formes plus protectrices, des principes plus tutélaires, et qui aident davantage au développement de la liberté. Si le Rhénan n'a pas la liberté de la presse, il a au moins la publicité, l'oralité des débats judiciaires, et en matière criminelle le jury. Le peu d'institutions libérales, qu'on a été forcé de laisser à cette partie de la Bavière, ne lui fait que plus regretter celles qu'elle n'a pas et dont elle serait digne. On l'exploite, on lui prend ses trésors, on l'écrase d'impôts et de fiscalités de tout genre pour réparer Landau, pour construire la forteresse de Germersheim. Aussi vienne un mouvement européen, il est tout à craindre pour le roi de Munich que ses sujets rhénans ne soient pas long-temps bavarois.

NÉCROLOGIE.

ADOLPHE WAGNER.

L'Allemagne vient de perdre un écrivain distingué : Adolphe Wagner [1]. Sa mort n'a pas eu beaucoup de retentissement. Il s'en est allé en silence comme il avait vécu. Il n'était pas du nombre de ces hommes qui cherchent à captiver l'attention du monde et les suffrages des journaux. Dévoué à la science de cœur et d'ame, il l'a toujours cultivée sans songer à la fortune qu'elle pourrait amener avec elle, à l'auréole de gloire qu'il pourrait en attendre. Sa vie s'est passée humble et calme, studieuse et résignée, entre les livres qu'il s'était choisis et un cercle d'amis bien vrais. Jamais l'ambition n'a brisé l'harmonie de cette existence paisible; jamais le remords n'en a altéré la surface. Pendant près de quarante ans, toujours animé du même but, il a doté son pays d'ouvrages sérieux, de publications utiles. On lui doit les meilleures éditions de classiques italiens qui aient jamais paru en Allemagne. On lui doit d'avoir fait connaître à son pays, par des analyses ou des traductions, quelques-uns des livres les plus recommandables de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne. C'était un critique sûr, un philologue savant. Les libraires se sont long-temps servis de lui, et lui n'a pas su se servir des libraires. Il est mort dans l'humble chambre où il avait commencé sa vie littéraire, sans décorations et sans titre, dans un pays où tout le monde en a : c'est là son plus beau titre. Les hommes sérieux se souviendront long-temps de ses travaux, et ceux qui l'ont connu dans son intérieur, ne l'oublieront pas. Si son apothéose ne s'imprime point dans les feuilles éphémères, qui chaque matin distribuent l'immortalité à leurs favoris; son nom restera dans le cœur de ceux qui ont vécu avec lui. Adolphe Wagner était l'un des derniers représentans de cette ancienne littérature qui a donné à Allemagne l'éclat dont nous sommes encore éblouis. Jeune il avait suivi les leçons de Fichte. Il avait

[1] La *Revue germanique* a publié une biographie d'Adolphe Wagner dans son cahier d'Avril 1833.

vécu avec Wieland, avec Schiller. Il s'était approché de Gœthe avec vénération, et Gœthe l'avait distingué au milieu de tous ces hommes qui s'en allaient de si loin le saluer comme un roi. Cette vieille littérature s'achève en silence. Chaque année, sa couronne si riche encore naguère, se dépouille d'un de ses derniers fleurons, et l'Allemagne actuelle se hâte de pousser dans la tombe ceux qu'elle a autrefois encensés. Dieu veuille qu'un jour elle ne s'en repente pas! X. M.

LA LÉGENDE DE S.TE ODILE.

En Alsace vivait jadis un seigneur renommé dans tout le pays pour sa puissance et ses richesses; on l'appelait le comte de Hohenbourg. Il avait châteaux, forêts, écuyers et chevaux, et une très-belle femme dans un de ces châteaux. Il ne manquait à son bonheur qu'une seule chose. Il n'avait point d'enfans. C'était là son chagrin, car à qui léguerait-il ses biens et son palais? Il était marié depuis dix ans, et il désespérait de devenir jamais père. La onzième année cependant il lui naît un enfant, mais sa joie dure peu, car en venant au monde l'enfant était aveugle.

C'était une fille; son père lui donna le nom d'Odile. Elle grandit, mais elle ne pouvait voir les remparts, les châteaux du comte de Hohenbourg. Elle vécut dans la retraite et le silence, comme un lis, comme un beau lis épanoui, que chacun se plaît à voir, comme une fiancée de Dieu, qui avec ses yeux aveugles aspire au dedans d'elle-même la plus pure lumière du ciel, en sorte qu'aucun bonheur ne lui manque. Son père cependant ne formait qu'un vœu, c'était qu'elle pût recouvrer la vue, et il lui semblait que, s'il la voyait jamais jouir de la clarté du jour, il pourrait descendre en paix au tombeau. Odile éprouva le désir de contempler ce monde, dont on lui vantait sans cesse la magnificence.

Ses formes gracieuses avaient atteint leur plus beau développement. Elle avait quatorze ans. Son désir fut rempli. Elle vit

le jour, elle contempla l'œuvre merveilleuse de la création. Elle vit ce monde qu'on lui avait dépeint comme si beau; elle vit son père, et son château et ses domaines. Le vieux comte éprouva une joie au-dessus de toute expression. Mais le bonheur d'Odile n'était pas le même. Elle tournait ses regards au dedans d'elle-même, ou elle contemplait la voûte du ciel, et son attention ne s'arrêtait pas sur les biens de ce monde. Cependant son père combina aussitôt ses plans. Il chercha à travers les seigneurs de l'Empire qui il pourrait prendre pour gendre. Il lui fallait l'homme le plus riche et le plus noble. Un soir qu'Odile venait de faire sa prière, il lui dit: je t'ai choisi un fiancé; il faut te préparer à le recevoir, car demain de très-bonne heure ton mariage sera célébré.

A ces mots la jeune fille tremble: j'ai déjà, dit-elle, un fiancé; au nom de mon salut, je ne puis en avoir d'autre.

Le père en colère prononce un serment inouï. Il la regarde avec des yeux pleins de fureur, et ce regard pénètre dans le cœur de la douce jeune fille comme une épine aiguë. Alors elle désira ardemment d'être de nouveau aveugle, plutôt que de voir ainsi se courroucer son père. Elle court se renfermer dans sa chambre, et là versant des torrens de larmes, oh! quel malheur, s'écrie-t-elle, que Dieu ait exaucé mes vœux. Tant que je suis restée aveugle, je n'ai pas pleuré.

Les étoiles du ciel la regardaient avec douceur; il lui semblait les entendre dire: viens, viens, quitte ta chambre sombre. Elle sortit au milieu du silence de la nuit. Elle ne savait où elle allait, elle suivait les étoiles. Quand l'aube reparut au château de Hohenbourg, la jeune fille était bien loin. Le fiancé arriva aux premiers rayons de l'aurore, monté sur son superbe coursier. On cherche Odile, et on ne la trouve pas. Le comte et le fiancé montent à cheval, et courent à sa poursuite. Ils prennent le chemin de Fribourg en Brisgau; mais ils cherchent en vain, ils ne la trouvent pas. Vers le soir ils se décident à gravir encore au-dessus d'une montagne, avant d'entrer à l'auberge, et là-haut dans les flots de lumière du soleil, ils aperçoivent

Odile, le visage resplendissant. Ils s'arrêtent un instant et n'osent s'approcher. La jeune fille ne les voit pas. Ses regards étaient-ils éblouis par la clarté du soleil, ou troublés par les larmes? Elle ne les voit pas. Mais ils s'approchent plus près d'elle, et alors elle entrevoit tout son danger, et elle jette un cri vers le ciel, pour l'appeler à son secours. Dieu secourut la fiancée qu'il s'était choisie. Le comte de Hohenbourg et son compagnon furent témoins du miracle. Ils reculèrent avec effroi, quand ils virent la terre s'ouvrir, et recevoir doucement Odile dans son sein. Puis la terre se referma sur la jeune fille, et l'on ne vit aucune trace de sépulture, seulement une source limpide jaillit sur cette tombe. Cette source existe encore, elle est bien connue dans toute la contrée. L'eau qu'on y puise fortifie les yeux malades, elle guérit même la cécité, et le lieu où on la trouve, s'appelle la montagne d'Odile.[1]

RÜCKERT.

Conte silésien.

Un jour il prit fantaisie au fameux Rübezahl, l'esprit ou génie du Harz, de rire; malheur à celui qu'il choisissait pour objet de ses délassemens! Cette fois-ci ce fut un certain seigneur châtelain, vrai noble, et par conséquent tyran et féroce: il avait ordonné à l'un de ses vassaux de charier avec ses chevaux un énorme chêne jusque dans la cour de son château féodal, le menaçant de disgrâce et d'affreux châtimens, si l'ordre ne se trouvait pas exécuté. Le malheureux sentit l'impossibilité de cet ouvrage, qui surpassait ses forces et celles de ses chevaux. Il alla donc au fond du bois en gémissant et se désolant. Rübezahl lui apparut sous la forme d'un homme, et voulut connaître la cause de ses pleurs. Le serf lui conta longuement son cas; alors l'autre le consola et lui promit de transporter sur l'heure le chêne dans l'enclos seigneurial. A peine le paysan eut-il regagné le chemin de sa demeure, que maître Rübezahl s'empara de l'immense arbre avec toutes ses branches, alla le jeter à la porte du châ-

1 En Alsace, montagne de Sainte-Odile.

teau, et barricada si bien l'entrée avec l'énorme tronc et les fortes branches, que le seigneur ne put sortir ni entrer. Et comme le chêne était devenu plus dur que de l'acier, et qu'il fut impossible de le couper ou l'enlever à cause de son poids, le seigneur se vit forcé de faire percer à grands frais et grande peine une nouvelle porte à sa demeure.

Le magicien bohémien.

Zython, né en Bohème, savait tous les ressorts de l'art de la magie. Tantôt il apparaissait géant ou nain, et courait les rues dans un char attelé de coqs. Il marchait sur l'eau et pratiquait mille choses de ce genre. Souvent il narguait ceux que le roi avait invités à sa table, de façon qu'aucun des convives n'osait toucher aux plats, car ils prenaient leurs mains pour des pieds de cheval. Une fois, avec une botte de paille, il forma trente porcs gras et beaux; les vendit à un boulanger à condition qu'il ne les conduirait pas à l'eau, ce dont l'acheteur se moqua. Arrivé près d'un ruisseau, il le fit passer à ses porcs, qui se changèrent aussitôt en paille.

Le boulanger se hâta de chercher le vendeur; il le trouva dormant dans une cave. Il lui tira le pied pour l'éveiller, mais toute la jambe resta dans sa main. Zython se réveille, et l'accuse de lui avoir arraché la jambe, chose que l'autre ne pouvait nier. Que devait faire le pauvre boulanger de ce mauvais plaisant? Il se vit trompé sans oser se plaindre, car il n'y avait pas de comparaison à faire entre ses porcs perdus et la jambe arrachée; il laissa donc son argent, et garda le dommage et le ridicule de l'affaire.

Contes et légendes recueillis en Poméranie et le Mecklembourg.

LE MUR DU DIABLE.

Il y a de longues années que le diable fit un pacte avec un vigneron de Liebrose, par lequel il s'engageait, si toutefois le vigneron remplissait à son tour sa promesse (dont l'histoire ne parle pas), d'élever en une seule nuit un mur tout autour de ses champs et de son vignoble, et de paver la cour de sa demeure, et tout cela avant le point du jour. Le vignoble eut un mur fait de fort petites pierres et d'énormes blocs de roche; le temps et les intempéries ont rongé le ciment qui unissait les pierres, et pourtant elles sont demeurées dans leur premier état par leur propre poids et par l'ingénieux arrangement de leur position respective, au point qu'il est évident que le pouvoir surnaturel du diable seul a pu faire une telle œuvre. Chaque champ est entouré d'une rangée d'énormes pierres, l'enclos est pavé, mais le diable ne put parvenir, malgré le zèle qu'il mit à son travail, à placer dans la cour une grosse pierre qui allait lui servir: le chant du coq le surprit avant la fin de l'ouvrage. Dans sa colère diabolique il prit la pierre d'une main et la jeta par-dessus l'entrée du clos, malgré son poids, qui est de quinze quintaux: on la voyait encore dans l'avenue de la maison, il y a peu d'années, et les cinq doigts du démon s'y remarquaient comme signe certain de son désappointement.

La mort s'annonce au couvent de Corvey.

La grâce spéciale de Dieu pour ce couvent se montrait en ce que la mort s'annonçait trois jours à l'avance à celui des frères qu'elle allait frapper, et lui laissait par là le temps de s'y préparer. Un lis, suspendu dans le chœur, descendait miraculeusement, et se trouvait dans la stalle du frère que la fleur appelait à la mort dans trois jours. Ce miracle doit avoir duré

pendant bien des siècles, jusqu'au moment où un jeune frère, qui venait de trouver le lis sur son prie-dieu, alla le porter sur celui d'un vieil abbé, pensant que son heure était plus proche que la sienne. Aussitôt que le bon vieux frère eut aperçu la fleur, il s'effraya si fort qu'il manqua mourir, mais il se remit bientôt, tandis que le jeune frère rendit le dernier soupir au bout de trois jours.

WIELAND.

Voici une anecdote qui montre combien le sort des écrivains s'est matériellement amélioré depuis une cinquantaine d'années. Wieland reçut pour ses premières œuvres poétiques un ducat par feuille. Ses contes comiques étaient payés à raison de 5 florins (environ 12 fr.) par feuille. Pour sa traduction de Shakespeare, en donnant au libraire la liberté de la réimprimer autant de fois que bon lui semblerait, il recevait quatre florins et demi par feuille. Un libraire lui offrit pour son Agathon un demi-louis par feuille; il en trouva un autre qui lui donna le louis entier.

Notre sculpteur David a terminé en grande partie les travaux intéressans dont il était allé puiser le sujet en Allemagne. Il avait entrepris autrefois ce voyage d'art et de poésie pour voir Gœthe, rien que Gœthe. Il l'a fait de nouveau pour observer les monumens du nord et du midi, pour visiter les hommes les plus illustres de la science et de l'art. L'année dernière il est revenu riche de souvenirs, et les mains pleines d'esquisses et de portraits. De Munich il a rapporté le médaillon de Schelling; de Berlin, ceux de Chamisso le poète; de Hering, le romancier; de Rauch, le sculpteur. Il achève en ce moment un buste colossal de Tieck, que l'on placera comme pendant à côté de celui de Gœthe. C'est la même conception d'artiste, forte et hardie, la même expression grandiose, le même travail plein de grâce dans les détails, et d'harmonie dans l'ensemble. M. David a fait encore

une petite statue de Tieck en bronze. C'est une œuvre charmante. Tieck y est représenté assis dans son fauteuil, sa redingote négligemment boutonnée, ses longs cheveux flottant sur les tempes. Il a une main appuyée sur le bras de son fauteuil, l'autre se lève comme pour suivre le mouvement de sa pensée, et à le voir ainsi avec sa noble figure, sa bouche riante, son œil rêveur, on dirait qu'il raconte l'histoire de son blond Eckard, ou quelque romantique aventure de son Octavianus. M. David a exécuté en outre un beau buste en marbre de Rauch, et un autre de Carus. Tandis qu'il s'occupe ici des Allemands, les Allemands s'occupent aussi de lui. M. Vogel, de Dresde, fait son portrait, le frère de Tieck, son buste. M. David enrichit sa précieuse collection de médaillons de tous ces portraits d'hommes célèbres qu'il a rapportés de son voyage, et les Allemands commencent peut-être la leur avec le sien.

La liste de souscription ouverte à Strasbourg pour le monument de Gutenberg va toujours en s'élargissant. M. le Ministre de l'instruction publique vient de s'inscrire pour une somme de 300 fr., et partout où le but de cette souscription a été connu, elle a éveillé la sympathie et a obtenu un plein succès. C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'élever un monument alsacien, et national; le nom dc Gutenberg ouvre l'ère de la civilisation, le monde entier lui doit un tribut.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Das Gelübde : le Vœu; nouvelle par Henri Walch; 2 volumes. Leipzig, chez Brockhaus.

Non vraiment, le succès des romans de châteaux mystérieux, de souterrains et de brigands n'est pas mort avec M.me Radcliffe, ce grand architecte de toutes les maisons à aventures, de toutes les grottes fabuleuses, de tout cet attirail de trappes, de portes simulées, de statues mouvantes, d'escaliers tortueux, qui composent le matériel d'un bon roman de voleurs, de revenans ou de sorcellerie. Il n'y a plus d'Anne Radcliffe; mais il y a encore des romanciers dévoués qui marchent sur ses traces, et un bon et crédule public qui les encourage. Nous avons beau faire les esprits forts, nous n'en sommes pas moins accessibles aux fictions du roman, surtout à celles qui jettent dans notre esprit l'étonnement et la frayeur. C'est bien à nous de vouloir être hommes; mais il y a toujours quelques heures dans la vie où nous redevenons enfans, tout ce qu'il y a au monde de plus enfant. Après avoir fait des prodiges de courage et de présence d'esprit dans mainte occasion, plaçons-nous un soir d'hiver tout seuls au coin de notre feu, avec un roman de sorcellerie à la main ou tout autre aimable roman du même genre, et nous frissonnerons comme si nous étions encore dans les bras de notre nourrice. Pour moi, je l'avoue, je connais peu de lectures aussi agréables que les romans de l'autre siècle. Ne me parlez pas de ces beaux livres de boudoir d'aujourd'hui, où tous les hommes meurent de consomption, où toutes les femmes tombent dans les bras de leurs amans en adressant une ode à la lune, où tout respire je ne sais quelle odeur de maladie et de cimetière. Ce qu'il y a de beau là-dedans, c'est le papier, qui est ordinairement bien choisi, la couverture élégante et la vignette de Johannot toujours pleine de grâce. Quant au roman, il est habi-

tuellement bien triste, s'il n'est pas bien ennuyeux. Mais parlez-moi de ces œuvres d'un autre temps : voilà de la force et de la vie. Des coups de sabre à chaque page; des troupes de brigands qui passent comme des nuées de corbeaux; des tours en ruines, où l'on assiste aux plus singulières scènes du monde; des assemblées nocturnes qui vous font dresser les cheveux sur la tête, et des rencontres d'homme à homme qui ne vous laissent pas une goutte de sang dans les veines. Après quoi tous ces fils qui vous ont paru si embrouillés se dénouent d'une manière merveilleuse, toutes ces aventures sanguinaires s'achèvent comme une idylle. Le chef de brigands est un honnête homme, qui revient de ses erreurs et mène une vie exemplaire. La jeune fille épouse celui qu'elle aimait et dont elle avait été long-temps séparée. Il n'y a personne de tué et personne de pendu. Tout le monde est heureux, et le lecteur débonnaire qui s'était senti l'ame saisie de tristesse et d'anxiété, respire librement et va se coucher en paix. Voilà des romans! Voilà pourquoi j'aime le *Vœu* de M. Henri Walch, voilà pourquoi je recommande ses deux volumes d'aventures dans les montagnes du Harz à tous ceux qui veulent qu'un roman les fasse passer par ces diverses phases d'attente, de curiosité, d'inquiétude, de tristesse et de repos. Puisse M. Walch vivre long-temps, et nous donner chaque hiver, quand le vent est froid et le ciel sombre, l'histoire d'un nouveau voleur et d'un nouveau château mystérieux!

Wieland der Schmied: Wieland le forgeron; tradition héroïque allemande, par Ch. Simrock. Bonn, chez Ed. Weber.

La tradition de Wieland est l'une des plus anciennes et des plus populaires traditions du Nord. On la retrouve dans les poésies scandinaves, allemandes, anglaises, anglo-saxonnes. Voici comment elle est racontée dans l'Edda :

« Il y avait en Suède un roi nommé Nidud, qui avait deux fils et une fille appelée Bodwild; il y avait en même temps trois fils de roi, dont le premier s'appelait Schlagfûm, le second Egel, le troisième Wieland. Un jour, en revenant de la chasse, ils aperçoivent au fond d'une vallée trois jeunes filles qui se baignaient dans le lac. C'étaient des Walkyries. Les trois frères se jettent à leur poursuite, les atteignent, les maîtrisent et en font leurs femmes. Ils vécurent sept ans ensemble.

Au bout de ce temps, un beau matin, les Walkyries prennent leur vol pour assister de nouveau aux batailles. Les deux frères aînés s'en vont à leur recherche, mais Wieland reste dans sa demeure. C'était un forgeron habile, un artiste renommé. Le roi Nidud en avait entendu parler et voulait l'avoir. Un jour ses chevaliers entrent dans la demeure de Wieland pendant qu'il était à la chasse, et lui dérobent un anneau enchanté, qu'il avait cru pouvoir cacher à tous les yeux en en fabriquant sept cents absolument semblables. Le lendemain Wieland, surpris par les hommes de Nidud dans son sommeil, s'éveilla avec des chaînes aux pieds et aux mains. Puis on l'emmène, et pour le rendre incapable de fuir ou de se venger, on lui coupe les nerfs des jambes. Le roi Nidud lui fait bâtir une forge, et Wieland passe ses jours à lui fabriquer des armes et des bijoux. Cependant il sait que Nidud a sa bonne épée et Bodwild son anneau; il songe à se venger, mais il mûrit son projet lentement. Il invite un matin les deux fils du roi à venir voir ses bijoux, et quand ils ont la tête penchée sur une de ses caisses, il la leur écrase en laissant tomber le couvercle, et il façonne avec leurs crânes et leurs dents des coupes et des colliers, qu'il envoie au roi. Puis il déshonore Bodwild, et se croyant assez vengé, il se fabrique des ailes et s'envole du pays de Nidud, après lui avoir raconté du haut d'un toit la mort de ses deux fils et le déshonneur de sa fille.»

M. Simrock a reproduit ce chant de Volundi, en alongeant les détails, mais sans altérer en rien le récit fondamental. Il y a joint aussi d'une manière adroite la tradition de Mimung le forgeron et une partie de celle de Siegfried, en sorte que son poème présente dans son ensemble une grande partie des faits les plus célèbres dans les traditions du Nord. Son livre est du reste écrit avec cette simplicité et cette apparence de bonne foi que réclamait un pareil sujet. Après le poème viennent quelques ballades et romances historiques, dont quelques-unes sont fort intéressantes; nous citerons entre autres celle du noble Brennberger. Au résumé, ce livre ne peut être rangé dans cette foule de poëmes anciens et modernes, exotiques et nationaux, que l'Allemagne voit apparaître chaque année. Il mérite une place à part, car il se recommande à la fois au public et par l'intérêt historique des faits et par le talent remarquable de l'auteur.

Die Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte, etc. : la Philosophie dans ses rapports avec les progrès de l'histoire du monde, par Ch. J. J. Windishmann. Première partie : les fondemens de la philosophie dans l'Orient; quatrième division.

Cette quatrième partie de l'ouvrage de M. Windishmann père, sur la philosophie de l'Orient, est plus riche et plus importante que les trois précédentes, parce qu'elle renferme plusieurs traductions nouvelles de textes originaux sanskrits, dues à plusieurs savans indianistes de l'école philosophique de Bonn. Dans la première livraison, M. Windishmann avait traité de la philosophie chinoise d'après les seuls matériaux connus depuis long-temps des Européens. Nous avons regret de dire que, malgré les vues souvent très-ingénieuses de l'auteur (peut-être même trop ingénieuses), son travail est bien loin de mériter la confiance qu'il peut inspirer en ce qui concerne l'Inde, et qu'il est complétement erronné dans un grand nombre de points de doctrine. La philosophie de Confucius est passablement exposée, quoique très-imparfaitement (à cause de l'insuffisance et de l'infidélité des traductions publiées jusqu'ici); mais l'explication de la doctrine de Lao-tseu est excessivement incomplète et fausse. M. Windishmann n'a pas manqué de saisir le rapprochement tout-à-fait arbitraire entre trois mots de trois phrases isolées du texte de l'auteur chinois et le mot *Jéhova*, présenté pour la première fois par feu M. Abel Remusat, dans son Mémoire sur Lao-tseu, qui a été jusqu'ici la seule source où les écrivains sur la philosophie en Europe ont pu puiser, pour exposer la doctrine du vieux philosophe chinois : rapprochement qui fait supposer, dans le contemporain de Confucius, une connaissance approfondie de la théologie hébraïque et du dogme de la Trinité, que ne connaissaient pas même les anciens Hébreux, adorateurs exclusifs de l'*Unité divine*. Ainsi tout ce que les historiens de la philosophie en Allemagne et ailleurs ont écrit sur la doctrine métaphysique de Lao-tseu, ne repose que sur des fragmens très-incomplets et sur une supposition gratuite. L'étude spéciale et la traduction complète que l'auteur de cette notice a faites du livre du philosophe chinois, appuyé sur de nombreux commentaires, lui donnent le droit de porter un tel jugement.

La seconde, la troisième et la quatrième livraison de l'ouvrage de M. Windishmann sont consacrées exclusivement à l'exposition de la théologie et de la philosophie indienne commes l'auteur les comprend, c'est-à-dire à l'explication de tous les phénomènes de la pensée indienne. Nous craignons encore qu'ici l'imagination de l'auteur ne l'abuse dans beaucoup de cas. Il n'est peut-être pas très-philosophique de tout expliquer du point de vue chrétien et *magnétique*. Sans doute que des phénomènes analogues à ceux que l'on attribue de nos jours au somnambulisme ont pu être reconnus et rédigés en axiomes philosophiques dans l'Inde, parce que là la pensée la plus excentrique, l'imagination la plus maladive, la plus délirante même, ont été regardées non comme des rêveries insensées, mais comme des phénomènes réels de certaines organisations. Généraliser de telles exceptions, expliquer la pensée religieuse et philosophique d'un grand peuple par les visions de quelques cerveaux malades (quoique malheureusement ils soient partout en trop grand nombre), c'est donner la préférence aux ténèbres sur la lumière. Aussi la lecture de certaines parties de l'ouvrage de M. Windishmann donne-t-elle une espèce de vertige à l'esprit, qui, se trouvant jeté dans le champ des visions et des songes, ne sait plus ce qu'il doit croire de préférence des réalités de l'état de veille ou des puissances infinies du sommeil.

La quatrième livraison, qui fait le sujet de cet article, est très-importante sous le rapport des documens originaux qu'elle renferme. Pour la connaissance de la théologie philosophique on y trouve la traduction de plusieurs fragmens des *Oupanichads* ou partie théologique spéculative des *Védas*, dont quatre sont traduits en entier[1]; et pour la partie purement philosophique on y trouve aussi la traduction de plusieurs documens originaux importans, entre autres la polémique entre le védantin Sankara Atchârya et les Bouddhistes, extraite des *Brahma-Soutras*. Après la publication des savans et pro-

1 Ce sont l'*Isa*, le *Kêna*, le *Moundaka* et le *Khâtaka*. Ils avaient déjà été traduits et publiés en anglais par le célèbre Bhrâmane Ram-mohum-Roy, qui est venu mourir en Angleterre, et l'auteur de cette notice a publié en 1831 (à Paris, chez Dondez-Duprez) le texte des deux premiers, avec une traduction française et une ancienne traduction persanne. Il a aussi publié une traduction des Mémoires du célèbre Colebrooke sur la philosophie des Hindous, avec la citation de plusieurs textes sanskrits et de notes nombreuses sur les analogies que présentent les systèmes de philosophie indien et grec (Paris, 1833-1834). M. Windishmann paraît avoir ignoré ces publications (du moins n'en fait-il aucune mention), quoique certaines citations et plusieurs rapprochemens identiques pourraient faire penser le contraire.

fonds Mémoires de Colebrooke sur la philosophie des Hindous, encore trop peu appréciés; Mémoires dans lesquels on trouve une analyse si claire et si fidèle des principaux textes philosophiques de toutes les écoles de l'Inde, et une bibliographie critique si savante des écrits qui leur appartiennent, il n'y avait d'autre parti à prendre pour les écrivains qui voudraient traiter les mêmes sujets, que de donner la traduction de quelques textes philosophiques complets. C'est la méthode qu'a suivie M. Windishmann. Déjà M. Schlegel, M. Lassen, M. Windishmann fils, avaient publié des textes sanskrits avec des traductions latines et d'excellentes notes critiques; ils ont encore enrichi l'ouvrage de M. Windishmann père de traductions allemandes très-fidèles, dont quelques-unes se trouvent là pour la première fois; ce qui fait de cette quatrième livraison une espèce de chrestomathie philosophique indienne, très-utile à consulter, surtout pour les personnes qui ne veulent pas faire une étude particulière de la vieille langue sacrée de l'Inde. Nous désirons que M. Windishmann soit aussi bien secondé pour les parties persanne, arabe, etc., qui lui restent à traiter, qu'il l'a été pour la partie indienne. Son ouvrage, à l'exception de celui de Fréderic Schlegel (*Ueber die Sprache und Weisheit der Indier : sur la Langue et la Sagesse des Indiens;* Heidelberg, 1808) est le seul ouvrage allemand, à notre connaissance, dans lequel on ait abandonné les spéculations vagues et sans fin, toujours faciles, pour la connaissance solide et la citation des textes, qui demandent de l'intelligence et de la science; et il ne peut qu'augmenter les connaissances, que l'on possédait déjà, des systèmes théologiques et philosophiques de l'Inde, si riche en systèmes de toutes sortes, si féconde, si étudiée maintenant par les Européens, et encore si peu connue!

G. P.

Laien-Brevier: Bréviaire du laïque, par L. Schefer, un volume. Berlin, chez Veit et Comp.[e]

Nous avons déjà rendu compte de la première partie de ce livre. L'auteur a continué son œuvre sur le même plan : une pensée pour chaque jour, une sentence pour chaque situation de l'ame. Le premier volume embrassait le journal moral, si je puis me servir de cette expression, des six premiers mois de l'année; dans celui-ci vient l'été et l'automne. La poésie en est plus gaie et plus fleurie. M. Schefer

excelle à faire un paysage charmant en quelques lignes, à nous montrer la nature dans toute sa grâce et sa fraîcheur. A ces tableaux champêtres, à ces rêveries en face des bois couverts de feuillage, des prés reverdis, des eaux bleues dormant au soleil, se rattache sans cesse quelque considération morale, tantôt un sentiment de suave tristesse, tantôt un sentiment de foi et d'amour, et une pensée religieuse qui s'élance vers l'avenir. Maintenant l'ouvrage de M. Schefer est terminé. Il a parcouru avec honneur son zodiaque poétique. Son *Bréviaire du laïque* restera non point comme un de ces livres de vers qu'on lit avec avidité, mais comme un livre utile, sérieux, auquel on reviendra souvent demander une parole qui console, une pensée qui encourage. Nous regrettons seulement que dans le cours de cet ouvrage, et surtout dans la seconde partie, il se soit laissé aller à une tendance parfois trop didactique et trop abstraite. Il a enlevé par là à ses vers le caractère de popularité qu'ils auraient dû avoir, en sorte qu'au lieu de s'adresser à ce grand nombre de lecteurs à qui ils auraient pu apporter d'utiles enseignemens, ces deux volumes ne s'adressent en réalité qu'à une certaine classe de personnes sérieuses et dévouées à la poésie, sous quelque forme qu'elle se présente.

Seydelmann : Seydelmann, par M. Auguste Lewald ; un volume. Stuttgart, chez Liesching.

M. Seydelmann est sans doute un grand acteur. Tout le théâtre royal de Stuttgart retentit du bruit de ses louanges, toutes les villes d'Allemagne l'ont appelé, l'année dernière, l'une après l'autre et l'ont applaudi. Mais ce n'est cependant pas encore un homme assez haut placé, assez influent dans l'art qu'il exerce, pour que nous prenions un grand intérêt à l'analyse détaillée de ses rôles. Ce qui résulte pour nous de ce livre publié sur lui, c'est que le théâtre est dans une grande décadence en Allemagne. C'est une chose assez triste à dire ; mais elle est vraie. L'Allemagne se lasse d'avoir eu pendant environ un siècle une littérature, une poésie, un théâtre à elle. La voilà qui retombe dans l'imitation ; la voilà qui emprunte nos pièces, nos programmes, nos décorations, tout, jusqu'aux théories de nos acteurs. C'est absolument comme au dix-huitième siècle, quand ses princes et ses barons et ses bourgeois ne pouvaient souffrir que les traduc-

tions de pièces françaises. C'est absolument la même abnégation de soi-même, la même docilité à prendre tout ce que nous avons. Les noms des hommes sont seuls changés.

LIVRES FRANÇAIS.

Blanche et Bleu, ou les deux Couleuvres-fées, roman chinois, traduit par Stanislas Julien.

En rendant compte de cet ouvrage, nous ne pouvons nous empêcher de répéter les paroles du plus spirituel orientaliste de notre siècle, Abel Remusat. Si un roman chinois eût paru au dix-septième siècle, avec quel empressement les Lacrosse ne l'eussent-ils pas annoncé! On ne connaît en Europe que deux romans chinois, les deux Cousines et l'Union fortunée, traduits en anglais par Davis. Ces deux romans peignent les mœurs de la haute classe, des fonctionnaires publics et des lettrés. Blanche et Bleu est un roman d'un genre tout-à-fait différent, les héros appartiennent à la bourgeoisie, la fable est entièrement empruntée aux traditions religieuses de la Chine : Blanche est une femme qui a été changée en couleuvre par Fo, afin d'expier les égaremens de sa vie; elle conserve néanmoins la faculté de reprendre sa forme première. Un pharmacien, nommé Hân-wen, en devient amoureux et l'épouse; alors commence une série d'aventures plus divertissantes les unes que les autres : Hân-wen établit une boutique de pharmacie; comme il n'a point de clientelle, Blanche charge Bleu d'aller empoisonner l'air; elle donne à son mari la composition d'une espèce de pilule pour remédier à la maladie qu'occasiona l'air pestilentiel. Une autre fois elle donne à son mari des vases précieux; ces vases sont reconnus pour appartenir à l'empereur, et le pauvre Hân-wen est condamné au bannissement. Blanche le suit, et établit de nouveau une pharmacie; les deux époux ne tardent pas à se reconnaître. Quelque temps après Fabaï dévoile tout le mystère à Hân-wen; un combat s'engage alors entre les deux fées et Fabaï, les deux fées sont près de périr, lorsqu'un génie, envoyé par Budda, les prend sous sa protection, et déclare que Blanche donnera le jour à Wen-sing (l'astre de la littérature). Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Blanche meurt et est enterrée sous la pagode de Louï-

Pong. Son fils devient, grâce à ses brillantes études, un lettré célèbre; alors Fahaï vient retirer Blanche de dessous les ruines de la pagode, la rend à son époux et à son fils.

On trouve dans ce roman, à côté de détails de féerie qui rappellent les Mille et une nuits, une peinture très-vive des mœurs de la Chine.

G. F.

Œuvres complètes de lord Byron; tome I.er Paris, chez Charpentier.

On publie en ce moment avec un grand luxe de typographie et de gravures une traduction des Œuvres de Byron par M. Benjamin Laroche, traducteur des Œuvres de Bentham. Nous ne connaissons encore de ce nouvel ouvrage que la vie du poète, écrite par M. Galt. A vrai dire, M. Galt ne nous semble pas l'homme le plus propre à écrire une vie de Byron. C'est un esprit froid et systématique, qui annonce souvent peu de sentiment réel de la poésie et peu de prédilection pour le noble poète. Cependant c'est jusqu'à présent l'histoire de Byron la plus complète que nous ayons. Il a connu de très-bonne heure le poète, il l'a accompagné dans ses voyages, il l'a retrouvé aux différentes époques de sa vie. Son livre présente des détails curieux sur l'enfance, l'éducation, les premiers succès de Byron, et sur ses excursions à travers la Grèce et la Turquie. Il a, il est vrai, une théorie poétique qui ne s'accorde guère avec des œuvres d'imagination, comme nous en a données l'auteur de Child-Harold et du Corsaire; mais sa critique est fine, déliée, faite avec art. En résumé, ce livre contient un grand nombre de choses et sur le caractère, et sur la vie, et sur les œuvres du poète. Mais il a le grand défaut, à notre avis, de ne pas présenter Byron sous son plus beau côté, et de raconter avec trop de complaisance ce qu'il y a eu de vicieux dans sa nature et de triste dans ses relations. M. Benjamin Laroche a traduit ce livre avec une grande intelligence de la langue anglaise et un vrai talent. Nous voudrions seulement le voir entrer avec plus de hardiesse dans la pensée de l'auteur, et l'interpréter librement, plutôt que d'en calquer jusqu'à la forme. Nous ne parlons aujourd'hui que de sa traduction de Galt; nous reviendrons une autre fois sur celle de Byron, dont on vante l'élégance et la fidélité. Cet ouvrage s'annonce sous d'heureux auspices. L'éditeur n'a rien négligé pour

en faire à la fois l'une des publications les plus belles et les plus populaires qui existent.

Histoire de la mise en scène depuis les Mystères jusqu'au Cid, par M. Émile Morice; un volume in-12. Paris, chez Heideloff et Campe.

En attendant que M. Ch. Magnin nous donne son savant ouvrage sur l'origine des théâtres, voici un livre qui renferme des détails intéressans sur l'organisation de l'ancien théâtre français. L'auteur n'a pas étendu son cercle d'investigation très-loin. Il ne remonte pas, comme M. Magnin l'a fait, jusqu'aux plus anciens monumens de l'art dramatique. Il ne cherche pas ce qui se faisait en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Il ne s'occupe que de la France et des Mystères. Il n'a pas creusé son sujet à fond, mais il l'a traité d'une manière agréable. Il a fait de son livre une dissertation brillante, variée, spirituelle, qu'on lit avec charme, et dont il reste plusieurs pages pleines de faits, et des détails exacts et curieux à conserver.

Kunégonde de Kienast, par M.me Jeannette Lozaouis; un volume in-8.° Paris, chez Heideloff et Campe.

Cet ouvrage renferme plusieurs nouvelles dont le sujet est emprunté à l'Allemagne. Celle qui porte le titre de Kunégonde est une légende très-ancienne et fort connue, reproduite par plusieurs poètes et notamment par Th. Kœrner. C'est la légende de cette femme qui ne veut prendre pour époux que celui des gentilshommes du pays qui montera à cheval au-dessus d'un abîme escarpé. Elle regarde de sang-froid périr plusieurs malheureux qui tentent cette audacieuse entreprise. Un jour il s'en présente un qu'elle aime. Elle tremble pour lui, et veut le dissuader de suivre un projet dont tous ses devanciers sont devenus victimes. Mais lui persiste, monte à cheval, prend le chemin fatal, et s'avance aux yeux d'une foule de spectateurs assemblés pour le voir. Son amante le suit avec angoisse. A chaque pas qu'il fait, elle craint de le voir tomber. Cependant il continue sa route avec courage, franchit tous les obstacles et arrive au but. La jeune fille pousse un cri de joie, et s'élance au-devant de lui pour le rece-

voir comme son époux ; mais lui, la repoussant avec dédain : je ne vous aime pas, dit-il, et j'ai voulu venger par l'amour que vous éprouvez la mort de ceux que votre vanité a jetés dans l'abîme.

Après cette légende, on ne lira pas sans intérêt la nouvelle du chantre russe et celle de Marianne, cet enfant de la Saxe, au cœur si vrai, à l'ame si dévouée. Tout ce livre est écrit avec une grande simplicité et une teinte d'esprit allemand, qui lui donne un nouveau charme.

Nous avons reçu le premier volume d'une Histoire de la littérature allemande de M. Peschier, de Genève. Cet ouvrage est écrit avec talent. Mais il nous semble conçu sur un plan étroit et fait d'une manière peu sérieuse. Nous attendrons le second volume pour porter un jugement sur l'œuvre entière.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

NOVEMBRE 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire.

HISTOIRE D'ISLANDE,

PAR RUHS.

(*Premier article.*)

1. L'ISLANDE est sous le 63.ᵉ-67.ᵉ degré de latitude; ses degrés de longitude ne sont pas encore bien déterminés. Sa longueur est de 85-90 milles; sa largeur, de 55. C'est une contrée volcanique, où de tout temps il est survenu des révolutions naturelles qui sous plus d'un rapport semblent avoir changé la face du pays. Lorsque cette île fut découverte, elle était vraisemblablement remplie de forêts, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges. Le sol n'est plus cultivé; le nombre des prairies et des pâturages est très-diminué, soit par l'influence des vents violens et du froid, soit par les fréquentes éruptions de volcans. Là les pâturages sont couverts de lave et de sable; ici ils sont engloutis sous les rochers, ailleurs on reconnaît les traces des débordemens de la mer. Cependant on se demande encore si ces révolutions physiques sont réellement aussi importantes qu'on le croit généralement, si les anciens annalistes ne les ont pas exagérées, si, enfin, on ne tire pas de leurs récits plus de conséquences qu'ils ne devraient en avoir. La seule ressource des habitans de l'Islande, c'est l'éducation des bestiaux, et surtout la pêche. Avec des moyens d'existence aussi faibles, on conçoit que la population ne soit pas très-considérable. Une chose assez remarquable, c'est qu'à toutes les époques elle est constamment restée la même; jamais elle ne s'est élevée au-delà de 50,000 ames. La mauvaise

administration, qui pendant fort long-temps monopolisa le commerce, et qui, même en le proclamant libre, l'entoura encore de plusieurs entraves, fut un grand obstacle au bien-être des Islandais. Les habitans de ce pays ne sont plus semblables à ces Islandais d'autrefois, dont les sagas nous racontent les hauts faits. Ils sont tombés dans l'obscurité et la misère. Obligés de lutter sans cesse contre le besoin, ils ont perdu le sentiment de toute culture intellectuelle, l'amour de l'art et de la science.

2. Long-temps l'Islande fut cachée au sein de l'océan du Nord. Comment pourrait-on croire, avec leur marine défectueuse, qu'ils eussent jamais poussé leurs excursions si loin? Nous n'ajouterons pas plus de foi à cette histoire, où l'on nous raconte que le pays fut primitivement habité par des prêtres chrétiens d'origine irlandaise, qui le cédèrent aux païens. L'Islande ne fut découverte qu'en 863, tandis que Harald aux longs cheveux régnait en Norwège. Un corsaire fut jeté par l'orage sur les côtes de la Baltique. La neige couvrait la cime des montagnes, il donna à la contrée le nom de *Snialand* (*Schneeland*, Terre de neige). Peu de temps après, un Suédois, appelé Gardar, qui s'en allait aux Hébrides chercher l'héritage de sa femme, fut encore jeté hors de sa route et poussé vers cette Terre de neige. Une tradition fort invraisemblable rapporte qu'il y aborda et lui donna son nom; enfin un pirate célèbre, Floki, arriva dans cette île et y passa l'hiver. Au printemps la baie était encore couverte de glace, il lui donna le nom d'*Island* (Terre de glace). Le premier Norwégien qui vint s'établir dans cette île est Ingolf: c'était en 873. Bientôt les migrations devinrent si fréquentes, que Harald, craignant de voir son pays se dépeupler, ne donna plus à ses sujets la permission de partir que moyennant un certain tribut; mais, malgré cette précaution, l'Islande fut peuplée dans l'espace de 60 ans. Les Norwégiens y apportèrent leurs lois, leur langue, leur religion, leurs coutumes. Avant que d'aller plus loin, nous croyons devoir expliquer l'état de la Norwège.

3. L'histoire primitive de ce pays, comme celle des deux autres États du Nord, remonte au moins jusqu'à la naissance de

Jésus-Christ. Ce n'est qu'une fiction. Comment voudrait-on ajouter plus de foi aux sagas historiques de l'Islande qu'aux travaux de Geoffroy de Monmouth, auxquels les historiens du Nord ont fait plusieurs emprunts? Tout ce dont on peut être sûr, c'est qu'anciennement la Norwège n'était point réunie sous le gouvernement d'un seul roi. Ses vallées, ses campagnes étaient habitées par plusieurs races indépendantes l'une de l'autre, mais qui se rattachaient toutes cependant à une souche commune. Le peuple jouissait d'un droit d'égalité absolu, et l'intérêt était le seul lien qui l'unît à ses chefs. Les priviléges de rang ne s'obtenaient que par des qualités extraordinaires, et c'est une chose digne de remarque que les historiens représentent toujours les rois comme des hommes accomplis, qui surpassent en force et en courage tous leurs sujets. Vers la fin du neuvième siècle l'histoire de Norwège commence à devenir plus digne de foi; car cette époque se rapproche de celle où le christianisme et l'écriture furent introduits dans le pays. Alors régnait au sud de la Norwège Halfdan le Noir. Il mourut en 863, et fut remplacé par son fils âgé de dix ans. C'était Harald aux longs cheveux, qui se distinguait autant par les qualités extérieures que par les dons de l'esprit. La saga raconte qu'il devint amoureux d'une belle jeune fille, appelée Gyda. Elle ne voulait pas l'épouser, parce qu'il n'avait qu'un district trop étroit sous sa domination. Cependant elle consentit à lui donner sa main, s'il conquérait toute la Norwège. Cette condition ne s'accordait que trop bien avec l'ambition d'Harald; il jura de ne pas se couper ni se peigner les cheveux, avant d'être maître de tout le pays. Il commença aussitôt la guerre contre ses voisins. Ses entreprises furent couronnées de succès. Il s'avança de province en province, personne n'osa lui résister. Plusieurs petits princes se soumirent volontairement; mais d'autres, à qui le nouveau joug était insupportable, abandonnèrent le pays, firent le métier de pirate, et ravagèrent les côtes de Norwège, jusqu'à ce qu'ils trouvassent à s'établir dans d'autres contrées, comme par exemple le célèbre Rolf ou Rollo, fondateur de l'État de Normandie en France. Cet accroissement de puissance d'Harald

fut aussi cause qu'un grand nombre de Norwégiens se retirèrent en Islande. Le roi mourut en 936, à l'âge de 80 ans. Les discussions qui s'étaient déjà manifestées entre ses fils pendant sa vie, éclatèrent après sa mort. L'un d'eux, Hokon le Bon, avait été élevé en Angleterre pour s'initier aux connaissances et aux mœurs élégantes d'un peuple civilisé. Soutenu par son père adoptif le roi Athelstan, il se forma, à l'aide de ses promesses, un parti nombreux qui le plaça à la tête du royaume et lui en assura la possession. Hokon était chrétien, mais il n'osa pas l'avouer, de peur de perdre la faveur du peuple. Seulement il s'efforça en secret de répandre la nouvelle foi et de lui trouver des partisans. Dès que, se sentant soutenu par plusieurs hommes puissans de son royaume, il se crut assez fort pour entreprendre son œuvre, il fit venir d'Angleterre un évêque et plusieurs maîtres, et manifesta l'intention d'introduire le christianisme dans le pays; mais alors des troubles graves s'élevèrent. Les paysans réunis menacèrent le roi de le déposer, s'il voulait porter atteinte à la foi de leurs pères. Hokon céda, et fut forcé de prendre part à un sacrifice. Il eut beaucoup de peine à apaiser le tumulte suscité par son retard, et dans une autre solennité du même genre il fut obligé de se rendre au vœu des paysans, qui s'étaient conjurés pour abolir toute trace de christianisme.

4. La langue norwégienne est, comme les autres dialectes scandinaves, une branche de la langue germaine. On n'a qu'à comparer les plus anciens monumens littéraires de la Norwège, de la Suède, de Danemarck, pour se convaincre que depuis la Laponie jusqu'à l'Eider, il n'y a dans tout le Nord qu'une seule langue, qui s'est divisée successivement en plusieurs idiomes. C'est en Islande que l'ancienne langue s'est le mieux maintenue dans sa pureté primitive, quoiqu'elle ait bien admis, comme nous le montrerons plus tard, certain alliage étranger. Cette pureté de la langue tient à l'isolement du pays, au peu de relations que ses habitans ont eues avec les autres contrées, et aux limites restreintes du territoire. D'abord la langue islandaise fut celle de tout le Nord, mais quand de nouveaux dialectes se furent formés

dans d'autres pays, on cessa de lire et de comprendre les livres islandais. Puis on écrivit moins, et la langue fut privée de ce moyen de développement progressif que les langues vivantes trouvent dans les œuvres écrites.

5. La religion des peuples du Nord avait déjà atteint, comme nous l'avons vu, un certain degré de fixité; elle était devenue un lien pour les différentes races. Il y avait des prêtres et des dieux, qui cependant n'étaient pas les mêmes pour toutes les provinces. Le nom d'Ases et Asines, sous lequel on désigne en général les dieux du Nord, est venu plus tard. On ne l'employa que quand les savans et les moines eurent établi leur système de population du Nord au moyen de l'Asie. Dans les livres d'histoire, les noms des dieux se trouvent en très-petit nombre. La principale divinité des Islandais et des Norwégiens était Thor; chez les Danois, les Suédois et les Allemands du Nord c'était Odin ou, comme on le prononce avec l'aspiration allemande, Wodan. Il y avait encore Frey et Niord. On représentait ces dieux sous des images rudes et informes, telles qu'un peuple sans culture pouvait les faire. Selon la description de Snorrs, Thor était d'une taille colossale; il tenait un marteau à la main. Sa statue était creuse, élevée sur un piédestal, et ornée d'or et d'argent. Chaque jour on lui servait quatre pains et de la viande à proportion. Lorsqu'un des serviteurs d'Olof Trygvason renversa une de ces idoles, on la trouva pleine de souris et d'autres animaux, qui probablement dévoraient les provisions. Du reste, le cercle des dieux n'était pas déterminé d'une manière tellement absolue qu'il ne fût pas permis à chacun d'adorer comme dieu qui bon lui semblerait. Outre les divinités principales et les temples nationaux, beaucoup de gens avaient encore leurs fétiches particuliers. Ainsi un roi norwégien, Ragwald, offrait des sacrifices à une vache; un Islandais, Brandz, en offrait à son cheval. D'autres vénéraient des pierres, peut-être parce qu'ils les regardaient comme la demeure des divinités souterraines. La croyance aux divinités de ce genre : Landvattur, Fylgur, Elfes, était universellement répandue, et s'est conservée jusqu'à nos jours.

Les Norwégiens se représentent les Alfes comme de petits garçons tout nus, avec un chapeau sur la tête. Ils pensent que leur souffle peut nuire aux hommes et leur causer une maladie; mais d'autres prétendent qu'il n'y a de danger que lorsqu'on s'arrête à l'endroit où l'Alfe a craché, ou épanché de l'eau. On les appelle aussi dieux souterrains. Ils habitent sous certains arbres, et sous certaines collines. Du reste, ils ressemblent complétement à l'homme, mais ils sont d'une couleur bleue. Quelquefois ils entraînent les hommes avec eux, et ne les laissent pas revenir, ou les renvoient fous. Il y a, disent les paysans, certains arbres que l'on ne doit pas couper, si l'on ne veut mécontenter les dieux souterrains. Ils ont quelquefois transporté des églises ailleurs, parce qu'ils étaient contrariés de les voir bâties si près d'eux. Mais il y a certaines maisons qu'il faut toujours laisser au même endroit, autrement on s'expose à attirer sur soi la colère des Alfes. Les Islandais se font de ces dieux une idée beaucoup plus large, qui ne se retrouve pas ailleurs. Selon eux, les Alfes forment sous terre un état semblable à celui des Islandais. Ils sont soumis à un chef, qui tous les deux ans s'en va avec quelques-uns de ses principaux sujets en Norwège, où est le roi suprême, afin de lui prêter serment de fidélité et d'entendre son rapport sur la conduite des autorités. Si quelques-uns des chefs ont mal agi, ils sont déposés immédiatement. Au-dessus de toutes les vertus, l'Alfe place le droit et l'équité. De là vient que, quoiqu'il possède dans ses paroles magiques et ses conjurations un grand pouvoir, il ne s'en sert pas contre l'homme, s'il n'a été offensé. Les Elfes enlèvent les enfans nouveau nés qui n'ont pas encore été baptisés, et mettent les leurs à la place. Il faut que les nourrices y prennent garde. Ils habitent dans des collines, dans des rochers, même dans la mer. Leur demeure est très-propre, et chacun de leurs ustensiles nettoyé avec un grand soin. Quelquefois ils invitent les hommes à venir les voir; ils aiment surtout à voir des chrétiens. Quelquefois leurs sœurs, leurs filles, qui sont aussi belles que passionnées, ont eu des relations avec des hommes, et ont mis au monde des enfans

qu'elles se hâtent de plonger dans l'eau du baptême, afin de leur conserver une ame immortelle. On a même vu des femmes d'Alfes vivre avec des hommes, mais de tels mariages ont toujours une mauvaise fin. Les troupeaux des Alfes ne sont pas nombreux, mais ils ont un grand prix. Ils sont invisibles, et leurs maîtres le sont aussi, à moins qu'il ne leur plaise de se montrer, ce qui leur arrive quelquefois, quand ils viennent se réjouir à la vue d'un de ces rayons de soleil qui n'éclaire pas leur sombre demeure. Ils voyagent de temps à autre à travers la contrée, surtout dans la nuit du nouvel an; voilà pourquoi les devins et les sorciers vont se placer cette nuit-là à l'embranchement des routes, afin de les rencontrer et d'obtenir d'eux la connaissance de l'avenir. Mais d'autres personnes, surtout les pères de famille, recommandent aux leurs la plus stricte réserve, pour ne pas courir risque d'offenser ces êtres invisibles, qui dans ce moment-là peut-être s'approchent d'eux. D'autres laissent toutes les portes ouvertes, préparent les tables, allument des flambeaux pour donner aux Alfes une preuve de leur bonne volonté. Dans les îles Feroë on les appelle dieux bienfaisans. Ils ont un extérieur agréable, portent des habits gris et un chapeau noir sur la tête. Leurs vaches et leurs brebis bien grasses paissent, sans qu'on les voie, parmi celles des habitans du pays, quelquefois seulement on en aperçoit une, ou un de leurs chiens. Ils aiment les femmes chrétiennes et les enfans dont elles deviennent mères, et qu'ils échangent contre les leurs. En Norwège, on regarde les Huldrer comme les femmes des Alfes. On les voit quelquefois conduire dans les champs leurs troupeaux, qui sont d'une couleur bleue comme elles. Leur chant est très-renommé, il est langoureux et plaintif; il y a plusieurs endroits où on peut l'entendre. On parle aussi en Suède des danses des Alfes. Le cercle que l'on remarque à travers la prairie humectée de rosée, indique le lieu où ils sont venus danser la nuit. Celui qui arriverait au milieu d'un de ces cercles pendant la nuit, verrait les Alfes et serait en leur pouvoir, mais ils ne lui feraient aucun mal. Souvent ils reposent dans de petites pierres creuses. Leur voix est douce. Dans la Zé-

lande, le paysan redoute les Elfes et les rois des Elfes. Leur plaisir est d'agacer les jeunes filles, et ce sont des joueurs de violon incomparables. Ils ont un certain morceau de musique que beaucoup de gens peuvent jouer, mais que personne ne saurait supporter; car dès qu'il se fait entendre, les jeunes et les vieux, les morts même sont obligés de danser, et le musicien ne peut cesser que s'il joue à rebours, ou si quelqu'un vient lui couper les cordes de son violon. Les femmes des Elfes s'appellent Ellises. Elles ne se montrent que par de beaux jours, et surtout dans les lieux où quelqu'un est mort malheureusement. Tantôt elles arrachent du foin, tantôt elles conduisent la danse. Par devant elles semblent fort belles, par derrière elles ont une apparence hideuse. Elles tourmentent les hommes dans leur sommeil. En Écosse, on retrouve la même croyance. Les Elfes sont regardés comme une race de petits êtres d'une nature équivoque, capricieux dans leurs affections, méchans dans leur haine. Ils habitent l'intérieur des collines vertes, surtout celles qui ont la forme conique, et dansent là-haut à la clarté de la lune. On reconnaît à la surface les cercles qu'ils ont tracés, qui quelquefois sont jaunes, et quelquefois verts et profonds. Il est dangereux de dormir dans un de ces cercles, ou d'y arriver après le coucher du soleil. On leur attribue les crampes, ou les maladies du même genre qui saisissent tout à coup les animaux, et dans ce cas, le remède le plus sûr est de les frotter avec un bonnet bleu, ce qui rétablit naturellement la circulation du sang. On regarde ces pierres triangulaires que l'on trouve si souvent en Écosse, comme des instrumens dont les Elfes se servent dans leurs vengeances. On attribue aussi à leur travail les grandes et lourdes haches de combat. Souvent on les entend travailler dans les rochers et dans le creux des montagnes. Le ruisseau de Beaumont, qui passe à travers plusieurs précipices, est regardé comme une de leurs habitations. Les pierres rondes et creuses que l'on trouve dans son lit, doivent leur servir de verres et d'assiettes. On n'oserait s'aventurer dans de tels endroits, sans avoir auparavant cherché à prévenir le mécontentement des Elfes. Sur le sommet du Min-

chumir, dans le Peebleshire, il y a une fontaine qu'on appelle la source des fromages, parce qu'autrefois chacun y jetait en passant un morceau de fromage, qu'il offrait aux Elfes. L'habit qu'ils portent ordinairement est vert. Quelquefois on les a rencontrés couverts de mousse de montagne. Ils voyagent avec des chevaux invisibles, mais le bruit de leurs brides les trahit. Quelquefois aussi ils se servent des chevaux des hommes; voilà pourquoi on trouve le matin les chevaux haletans, et la crinière en désordre. Les Elfes aiment à venir dans la cave des riches, casser le cou à quelques bouteilles de vins fins; et ils ont aussi le goût de la chasse. Un jeune matelot s'en revenait la nuit de Dorylas dans l'île Man; à moitié chemin il entend un bruit de chevaux, des cris de chasseurs et le son du cor : au même instant il aperçoit treize chasseurs bien montés et habillés en vert. Il trouva tant de plaisir à cette chasse, qu'il la suivit et se laissa entraîner pendant plusieurs milles par le son du cor. Ce fut seulement en arrivant chez sa sœur qu'il apprit le danger auquel il s'était exposé. Les Elfes sont grands amateurs de chevaux; on raconte que l'un d'eux ayant un jour acheté un cheval, le paya et disparut à l'instant sous terre. Une de leurs habitudes les plus redoutables, est de changer leurs enfans contre ceux des Chrétiens, afin de prendre dans leur corps l'ame humaine. Cette croyance se trouve surtout en Écosse, vers les côtes de l'Est, et les jours voisins du baptême sont regardés comme les plus dangereux. Quelquefois aussi les Elfes enlèvent des personnes plus avancées en âge, et ne leur permettent de revenir qu'au bout de sept années. Après sept années, elles disparaissent de nouveau, et on les revoit rarement. Les traditions ne sont pas d'accord sur ce qu'elles deviennent pendant leur absence. Les Elfes ont une vie errante, et se promènent sans cesse aux rayons de la lune; les autres habitent une contrée ravissante, mais terrible, parce que toutes les sept années il faut qu'un homme y soit sacrifié au diable.

Les Anglo-Saxons connaissaient aussi les Elfes, et ils avaient une quantité de noms pour les désigner. La plupart de ces noms,

comme Naïades, Hamadryades, etc., viennent du grec et n'étaient guères en usage parmi le peuple.

La seconde classe d'êtres mythologiques que l'on trouve en Norwège, est celle des nains, que l'on regarde comme plus petits que les Alfes. Ils ne font point de mal aux hommes, mais ils les agacent volontiers. Ainsi, par exemple, ils enlèvent, sans qu'on les voie, un meuble, un ustensile, et le rapportent avec un rire moqueur au propriétaire qui l'a cherché avec inquiétude, et qui le trouve tout à coup sous ses yeux. Si les troupeaux sont faibles et languissans, on croit que le mal vient des nains. On pense que ce sont eux qui taillent les facettes du cristal des montagnes. Les Koboldes se rapprochent beaucoup des nains. En Norwège, on les appelle Nisses; on les représente comme de petits garçons qui séjournent surtout dans l'étable, et on se plaît à les voir, car ils prennent soin du troupeau. Ils ne peuvent supporter le bruit et les éclats de voix. Ils portent aussi le nom de Nisses en Suède : on croit qu'ils remplissent toute espèce de fonctions domestiques, et on leur donne du lait et d'autres alimens. Dans les îles Feroë, ils s'appellent Niagrusjar. Ils ont un bonnet rouge sur la tête, et on pense qu'ils amènent avec eux le bonheur dans une maison. Les Nisses existent aussi dans la Zélande. Ils sont habillés comme les paysans, portent, comme eux, un chapeau avant la Saint-Michel, et un bonnet après. Ils habitent dans la grange, ou dans l'étable, et nourrissent les troupeaux dont ils prennent soin aux dépens du voisin. Les jours de grande fête, on leur offre différentes choses à manger. En Écosse, ils habitent sous le seuil de la porte, et sont en très-bonnes relations avec les maîtres de maison; ils s'appellent Browny. Ce nom leur vient peut-être de la couleur de leurs vêtemens ou de leur corps. En Angleterre, on les connaît sous le nom de Robin Good-Fellow. Ils sont maigres, décharnés, et présentent un aspect sauvage. Ils recherchent les coins les plus retirés de la maison, et préparent tout ce qu'il faut pour le bien-être de la famille. Ils reposent la nuit auprès de l'âtre, et n'aiment pas que la maîtresse de maison reste là trop tard. Comme exemple de leur dévouement

envers leurs hôtes, on peut citer la tradition suivante. Sir Godefroi Macullech faisait une promenade à cheval. Tout à coup il aperçut à côté de lui un petit homme en habit vert, monté sur un cheval. Après les saluts échangés de part et d'autre, le petit homme raconte à Godefroi qu'il demeurait dans sa maison, mais qu'il est forcé de la quitter, parce qu'on a creusé un canal qui passe juste à l'endroit où il aimait à rester. Le chevalier, surpris, lui promit avec beaucoup de politesse de remédier à cet inconvénient. Quelques années après, Godefroi eut le malheur de tuer en duel un gentilhomme. Il fut arrêté et condamné à mort. L'échafaud était dressé sur la colline du château d'Édimbourg, mais à peine Godefroi était-il arrivé au lieu fatal, que le petit homme fendit avec la rapidité de l'éclair la foule assemblée, fit monter Godefroi derrière lui, et, donnant des coups d'éperon à son cheval, disparut. Jamais on ne les revit, ni l'un ni l'autre. Selon la croyance populaire de l'Écosse, le Browny ne compte sur aucune récompense, et il disparaît toujours dès qu'on lui offre quelque chose. Une femme, chez laquelle un Browny demeurait, fut tout à coup saisie des douleurs de l'enfantement; le domestique qui devait aller chercher la sage-femme, n'était pas prêt. Le fidèle Browny prend la redingote du valet paresseux, monte à cheval, arrive à la ville, et revient avec la sage-femme. Pendant qu'il était en route, la Tweed s'était enflée, mais il s'y jeta bravement avec sa compagne de voyage, et la ramena saine et sauve. Après avoir conduit le cheval à l'écurie, il entra dans la chambre du domestique, et, le trouvant encore occupé à mettre ses bottes, il lui administra une bonne dose de coups de fouet. Le maître de la maison voulut se montrer reconnaissant, et comme Browny avait témoigné le désir de posséder un pourpoint vert, il lui en donna un; Browny le prit, mais dès ce moment il disparut. La même croyance se retrouve parmi les habitans des îles Orkney et des îles Shetland. Il n'y a pas longtemps que dans ces îles chaque famille avait encore son Browny, auquel on avait toujours coutume d'offrir quelque chose pour le récompenser de ses peines. Si on faisait du beurre, on mettait

pour lui un peu de lait dans tous les coins de la maison. Si un des habitans de la maison se fiançait, on mettait des épices dans une petite pierre creuse, appelée la bière de Browny. Il y avait aussi la gerbe de blé de Browny dont le coup de vent le plus fort n'eût pas dispersé les épis, quoiqu'elle ne fût pas liée. Dans les derniers temps les Browny sont devenus plus rares. En Norwège on croit encore à un dieu de mer, appelé Drou. Il demeure entre les bateaux ou les cabanes de pêcheurs, et ressemble à un pêcheur par la figure comme par les vêtemens. S'il se montre dans le bateau, ou si l'on aperçoit une espèce d'écume à laquelle on a donné son nom, c'est un signe de naufrage. Le Nök est un être de la même nature qui habite dans les flots. On croit qu'il attire les hommes à soi, et les tue. On le connaît aussi en Suède, et on cherche à obtenir ses bonnes grâces, en lui jetant quelque pièce de métal. En Écosse, on donne le nom de Shellgeoat à un esprit des eaux dont on retrouve fréquemment le souvenir. Quand il se montre, il est toujours revêtu de coquilles ou d'autres productions maritimes. Le bruit de ces coquilles annonce son approche. Deux hommes se trouvaient au milieu d'une nuit obscure sur le rivage d'Ettrik; ils entendirent sortir des vagues une voix gémissante qui s'écriait : Perdu! perdu! Ils suivirent le son de cette voix à travers l'orage de la nuit, et au lever de l'aurore ils se trouvèrent à la source du fleuve. La voix se fit alors entendre de l'autre côté de la montagne, et Shellgeoat parut et se moqua de leur crédulité. Il y a encore un autre esprit des eaux, appelé *Kelpie*. Celui-ci est méchant. Il s'efforce d'attirer les hommes dans son domaine, et les tient en captivité jusqu'à la fin de leur vie. Quelquefois il apparaît sous une figure humaine effrayante, d'autres fois sous la forme d'un cheval. Enfin, il faut encore comprendre dans cette série d'esprits enfantés par la superstition populaire, les hommes et les femmes de mer. Plusieurs ont été pris. Deux pêcheurs de Norwège s'emparèrent un jour d'un homme de mer, et le conduisirent auprès du roi Hyorlef. Mais il ne prononça pas un mot jusqu'à ce qu'on l'eût renvoyé dans son domaine; alors il se mit à chanter d'un ton prophétique.

Un grand nombre de chants populaires danois se rapportent aux esprits des eaux, qui parfois viennent prophétiser l'avenir et puis rentrent dans les flots. Une nymphe des eaux, d'une beauté extraordinaire, apparut, en 1576, à un paysan de Samsoë; elle lui annonça la naissance du roi Christian IV, et lui donna plusieurs avertissemens pour l'engager à faire pénitence et à mener une meilleure vie. La même croyance se retrouve en Écosse; il y a dans l'île Man un nombre infini d'histoires sur les nymphes des eaux. Des pêcheurs en prirent une fois une, elle était jusqu'à la ceinture semblable à la plus belle des femmes; mais le reste du corps se terminait en queue de poisson. Elle ne voulut ni manger, ni parler. De peur qu'un grand malheur n'éclatât dans le pays, si elle venait à mourir, on résolut de lui ouvrir la porte, afin de lui donner occasion de s'enfuir. Elle sortit avec une agilité incroyable, et s'élança au milieu des flots. A l'instant elle fut entourée d'une foule d'autres nymphes, qui vinrent lui demander avec curiosité ce qu'elle avait observé parmi les hommes. Rien d'extraordinaire, répondit-elle, si ce n'est qu'ils sont assez sots pour jeter dehors l'eau dont ils se sont servis pour cuire leurs œufs. Souvent une de ces nymphes est devenue amoureuse de quelque jeune homme, et l'a attiré dans ses montagnes de corail. Il y a certainement dans toutes ces superstitions une idée fondamentale, mais on voit comme elles se sont modifiées et parées, à l'aide du christianisme, à l'aide des mythes grecs et romains, et des traditions romantiques de l'Orient. On ne trouve pas, du reste, partout une distinction bien nette entre ces diverses races d'esprits, et il est souvent assez difficile de les classer. Dans quelque pays on les a confondues l'une avec l'autre; ailleurs on les a disjointes.

6. Les dieux principaux avaient leurs temples en différens lieux. Quelques-uns étaient très-renommés, tels, par exemple, que celui d'Upsal, celui de Leyre dans la Zélande, et plusieurs autres. Le culte des peuples germano-scandinaves était grossier. A certaines époques on célébrait des fêtes générales, auxquelles tous les habitans d'un même district, ou les membres d'une même

race, prenaient part. C'étaient des fêtes populaires, où chacun apportait tout ce qui peut provoquer la joie. On buvait une quantité de bière, on faisait une grande consommation de bœufs et de chevaux. Avec le sang du sacrifice on arrosait les murailles des temples, les idoles des dieux, et les têtes des convives. Au milieu du temple on allumait un grand feu, sur lequel on posait les chaudières. On buvait à l'honneur des dieux, quelquefois aussi à l'honneur des héros et des hommes renommés pour leur bravoure, ou au bien-être de ses amis. Ces peuples scandinaves, comme les autres peuples issus de la même souche, offraient des hommes en sacrifice. En vain voudrait-on révoquer ce fait en doute; plusieurs témoignages le confirment, notamment celui de Dithmar de Merseburg pour les Danois; d'Adam de Brême pour la Suède; et de Guillaume Gemmetiansis pour les Normands. Les histoires du Nord s'accordent aussi à les constater. Dans le temple de Thor il y avait une grande cuve ronde en airain, destinée à recevoir le sang des hommes et des animaux offerts en sacrifice. Auprès d'un autre temple se trouvait une pierre, où l'on brisait l'échine du dos aux hommes condamnés à servir d'holocauste. De pareils exemples se rencontrent fréquemment. Les Islandais voulurent faire un grand sacrifice d'hommes pour attendrir leurs dieux, et obtenir leur protection contre les progrès du christianisme. Les prêtres jouissaient d'une grande influence; ils étaient les premiers chefs de la tribu, et réunissaient le pouvoir civil au pouvoir religieux. Les peuples du Nord croyaient à une autre vie, mais ils la regardaient comme une belle continuation de celle-ci. Dans cette autre vie, les héros goûtaient les joies d'un combat éternel, sans recevoir aucune blessure, puis ils se rafraîchissaient avec une liqueur inépuisable. De là vient qu'on enterrait les morts avec leurs armes, leurs vêtemens, quelquefois même avec leurs chevaux favoris. Des serviteurs fidèles se tuaient sur le tombeau de leur maître, pour continuer le service dans un autre monde. Ainsi était la religion des anciens peuples du Nord. Les œuvres des historiens étrangers et les sagas du pays sont d'accord sur ce point. Mais un tel peuple ne pouvait pas

avoir une autre religion. Qui pourrait se figurer ces guerriers farouches, ces pirates, avec un système religieux provenant de quelque profonde abstraction ? Qui pourrait croire qu'ils ont jamais eu une histoire complète, une généalogie exacte de leurs divinités? Les Normands se contentaient d'une simple idée religieuse, basée tout entière sur leur genre de vie, et c'est ainsi que nous nous la représentons après l'avoir cherchée aux sources les plus anciennes et les plus authentiques.

(*Deuxième article.*)

7. Les Norwégiens avaient toujours été libres; le roi Harald les obligea à lui payer un impôt. Il établit dans chaque province un *Jarl*, pour exercer la justice en son nom et recueillir les contributions. Le Jarl avait sous ses ordres quatre fonctionnaires subalternes, appelés *Herses*. En cas de guerre, le Jarl devait fournir soixante hommes, le Herse vingt. Il se forma ainsi une espèce de féodalité, mais qui n'était reconnaissable que dans ses traits principaux. Le roi Harald prit, pour composer sa garde, des hommes braves et éprouvés, et choisis dans toutes les principautés. Il y avait une certaine classe de soldats qui recevaient une solde, qui, pareils aux condottieri, étaient toujours prêts à commettre toute sorte de désordre. Aucun danger ne les effrayait. Ils s'élançaient sans armure au milieu du combat, et l'on pense qu'ils avaient, comme les Assassins de l'Orient, un moyen d'exaltation. Plus tard les fils de Harald demandèrent à gouverner les provinces. La discorde s'établit entre eux; ils se firent la guerre, et en vinrent aux mains plusieurs fois. Harald avait un grand nombre de bâtimens, avec lesquels il s'en allait pirater jusqu'en Écosse. On ne saurait avoir une haute opinion d'un peuple qui se livre ainsi à la piraterie, et tombe à l'improviste sur des contrées paisibles. Le véritable soldat met son honneur à secourir ceux qui sont sans défense, et ne se bat que contre des adversaires qui l'égalent au moins en force. On trouve partout des exemples de la grossièreté de mœurs des Norwégiens. Des

actes de cruauté plus atroces que ceux des Iroquois, faisaient la joie de leurs héros. Leur usage était de tailler une aigle dans le corps de leur ennemi. Ils lui enfonçaient l'épée dans le dos; lui fendaient les côtes, et tiraient au dehors les poumons, jusqu'à ce que le malheureux expirât dans cette torture. Un autre usage, qui prouve tout à la fois et leur cruauté et leur pauvreté, c'était celui de condamner à mort les enfans qui naissaient avec un défaut naturel, ou qui pouvaient être à charge à leurs parens. Le christianisme même ne put abolir cet usage, et certaine loi ecclésiastique de province l'autorisait encore au douzième siècle. Les hommes avaient plusieurs femmes, et en faisaient des esclaves. Les femmes de rois elles-mêmes devaient se livrer aux plus rudes occupations domestiques. Le roi Alfreck avait deux femmes qui se disputaient sans cesse; il finit par se prononcer en faveur de celle qui brasserait la meilleure bière. Le duc Rollo de Normandie avait ordonné qu'on laissât dans les champs tous les instrumens d'agriculture, parce que sa police sévère avait rendu le vol impossible. Un paysan obéit à cet ordre; sa femme lui en fit de violens reproches : pendant qu'il dînait, elle courut dans le champ, et rapporta les instrumens qu'il y avait laissés. Quelle fut la surprise du paysan, lorsqu'il ne trouva plus sa charrue. Il s'en revint tout triste à la maison, et sa femme le reçut avec un air de triomphe et des paroles moqueuses. Il alla porter ses plaintes au duc, qui ordonna des recherches dans le voisinage, mais tout fut inutile. Rollo lui demanda à qui il avait fait part de sa perte. Le paysan dit qu'il en avait parlé à sa femme. On la fit venir; elle fut fouettée, et elle avoua ce qui s'était passé. Le duc condamna le paysan à mort, parce que comme il était, dit-il, la tête de sa femme (*caput mulieris*), il aurait dû la corriger. Dans quelques vallées solitaires de la Norwège on trouve encore des traces de ce mépris des femmes. Les hommes s'asseyent seuls à table. Les femmes restent derrière la cheminée, ou se retirent dans leurs chambres à coucher. Les sorciers et magiciens jouent dans la vie du peuple un grand rôle. Les Lapons surtout étaient renommés pour leurs connaissances en sor-

cellerie. Les historiens accrédités racontent les plus sottes inventions de magiciens et de magie.

Le commerce était très-borné. La piraterie générale à laquelle on se livrait, ne pouvait guères lui donner plus d'extension. La principale ville de commerce était Tunsberg. Il y venait des bâtimens des autres ports norwégiens, du Danemarck et de l'Allemagne. En été c'était une ville très-peuplée. L'industrie locale ne s'étendait pas au-delà des objets de première nécessité. Les bonnes armes venaient des pays étrangers. On vantait les lames anglaises et les épées velches. La meilleure épée que l'on eût jamais vue dans le Nord, fut apportée par Hokon le Bon, qui l'avait reçue de son père adoptif, le roi Athelstan. Elle pouvait fendre une meule de moulin. Pour nourriture, on avait de la chair de cheval, et pour boisson de la bière. L'hydromel était servi à la table des princes dans des vases d'argent. Les Normands avaient probablement appris à le connaître en Angleterre; car dans les contrées reculées du Nord, il est impossible d'élever des abeilles. Chez les Velches ou les anciens Bretons, l'hydromel était la boisson favorite; ils la célèbrent dans un grand nombre de chansons. Pour être gai, dit un de leurs proverbes, il faut boire du vin; pour être fort, de la bière; pour conserver une bonne santé, de l'hydromel. Boire était le plaisir par excellence, le plaisir général. Sous aucun rapport, les anciens Norwégiens n'étaient plus avancés en développement intellectuel que leurs descendans. En vertu de cette loi éternelle que la nature du sol et le climat leur prescrivaient, ils vivaient comme vivent encore les populations de plusieurs de ces vallées, où les mœurs étrangères et la civilisation d'un autre peuple n'ont pas pénétré. Les paysans de Latersdal ne mangent presque rien à leurs repas qu'un peu de pain avec du beurre et du fromage. Rarement leur donne-t-on une mauvaise soupe aux pois. Dans les grandes occasions, à une noce par exemple, celui qui passe pour riche prépare huit à dix tonnes de bière forte, et une mesure d'eau-de-vie. La fête dure jusqu'à ce que les tonnes soient vides. Souvent même on boit jusqu'à la lie amassée au fond des tonneaux; ce

serait une honte de laisser les convives s'en aller, tant qu'il reste une goutte de boisson. Chaque convive a devant soi une coupe qui ne doit jamais être vide. Souvent on en vient à se battre, si l'on ne veut pas boire autant que l'autre. Autrefois ces rencontres étaient plus sérieuses. On tirait le couteau, et rarement la fête se terminait sans qu'il y eût du sang répandu. Ils boivent ainsi toute la nuit jusqu'à ce qu'ils tombent enivrés sur place. Ce goût démesuré pour la boisson était déjà le vice capital des anciens Norwégiens.

8. L'Islande se trouvait placée dans les mêmes conditions; seulement son gouvernement n'était pas monarchique. Des chefs de colonie régissaient les districts où ils étaient venus s'établir, et qu'ils regardaient comme leur propriété. Les chefs de famille étaient représentans du district, et portaient le nom de Godar. Ils ordonnaient les sacrifices publics, et exerçaient en même temps la justice civile. Chaque paysan devait leur payer un impôt pour le temple. La dignité de représentans était héréditaire. Dans les réunions solennelles, ils portaient à la main l'anneau sacré. Sur leur invitation, les habitans étaient obligés de comparaître. La sorcellerie était encore plus répandue en Islande qu'en Norwège. Il y avait plusieurs classes de sorciers, qui exerçaient leurs sortilèges avec des racines cuites, des chants ou des sentences. Il y avait aussi d'autres hommes qui pratiquaient leur art en secret; ceux-là étaient redoutés. Enfin, il y avait encore des magiciens qui, au moyen de certaines préparations, dévoilaient l'avenir. Un coussin de plumes de coq, un manteau orné de morceaux de corail, une peau de chat blanc, un bonnet de peau d'agneau noir, un bâton orné de cuivre, composaient l'attirail d'un sorcier islandais, et pour achever son œuvre, il en coûtait du lait de chèvre et le cœur de quelques animaux. Les dragons et les esprits protégeaient l'île contre toute attaque ennemie. La piraterie était aussi chez les Islandais en grande faveur.

9. Toute la civilisation du Nord est venue du christianisme. C'est le christianisme qui adoucit ces mœurs sauvages, et établit

des relations entre cette île et les contrées du Sud. C'est par le christianisme qu'un grand nombre d'établissemens utiles furent fondés, et c'est à lui que les populations du Nord sont redevables de l'écriture. Peut-être un Danois au retour d'une de ses courses de corsaire, ou un prisonnier dans sa solitude, avaient-ils déjà essayé d'imiter grossièrement les caractères latins; car Rabanus Maurus, abbé de Fulda, qui vivait au commencement du neuvième siècle, présente déjà certaines formes de caractères dont les Normands se servaient dans leurs conjurations; ces caractères ressemblent aux runes. Les runes proviennent incontestablement de l'alphabet latin. Les unes lui ressemblent tout-à-fait; d'autres sont seulement tournées à rebours. Elles se composent de traits simples, de lignes droites, de manière à pouvoir être gravées plus facilement sur la pierre ou le bois. Le mot *Runa* signifie quelque chose de secret, de magique; il est, selon toute vraisemblance, emprunté à l'anglo-saxon. Les caractères d'écriture apparaissaient, aux yeux des habitans du Nord, comme une œuvre mystérieuse; ils leur donnèrent le nom de runes, et les employèrent dans leurs sortiléges. Jamais ils ne s'en servirent pour écrire, pas même pour faire une inscription. On ne saurait indiquer un monument runique remontant jusqu'à l'époque du paganisme. L'usage des runes est universellement répandu au temps du christianisme, et on garda ces caractères, parce que leur forme simple les rendait fort commodes. Il paraît qu'en Norwège on ne les connaissait pas encore au neuvième siècle, car on ne trouve aucune trace de runes en Islande, et si elles avaient été en usage dans la mère-patrie, les hommes qui émigraient, en auraient bien emporté le secret avec eux.

10. A travers leurs expéditions, les Normands se laissèrent quelquefois baptiser, surtout s'il y allait de leur intérêt. Louis le Débonnaire chercha à faire cesser leurs irruptions en les convertissant. Il les engagea par des présens à se faire baptiser. Le jour de Pâques, le nombre des néophytes était si grand qu'on ne put trouver assez de linge blanc. On coupa un surplis pour le donner à un de leurs chefs. Mais le barbare s'écria avec colère : « Je

me suis déjà fait laver vingt fois, et j'ai toujours reçu le linge le plus beau et le meilleur. Ce lambeau de robe est bon pour un pâtre, si vous ne m'en donnez pas un autre, je ne veux plus entendre parler de votre christianisme.» Il y a des exemples de moines qui abjurèrent la religion chrétienne pour rentrer dans le paganisme. Le christianisme fut transplanté d'Angleterre en Norwège. Non-seulement Hokon avait fait en Angleterre son éducation chrétienne, mais le plus ardent propagateur de la nouvelle religion fut Olof Trygvason. Il épousa une princesse d'Irlande, et emmena avec lui des prêtres et des savans. Parmi les premiers habitans de l'Islande, on trouve déjà des chrétiens; les uns étaient nés en pays étranger, surtout en Irlande, la plupart avaient été élevés et baptisés en Angleterre. Les descendans de ces premiers chrétiens retournèrent en partie au paganisme. Une femme d'Islande avait reçu le baptême, et était devenue une fervente chrétienne. Elle avait fait établir sur plusieurs collines des croix, où elle allait prier. Ses parens, tous païens, respectèrent ces croix. Ils y joignirent les autels de leurs idoles, et se persuadèrent qu'après leur mort ils descendraient dans l'intérieur de ces collines. Plusieurs connaissances chrétiennes durent nécessairement se répandre parmi les païens. Le premier apôtre de l'Islande est l'évêque saxon Fridrich. On sait peu de chose sur son histoire. Un prisonnier islandais qu'il baptisa, lui donna occasion de se livrer à sa périlleuse mission. C'était en 981. Cette mission n'eut pas de suite. Il rencontra tant d'obstacles que, désespérant d'obtenir un heureux résultat, il renonça à son entreprise. Olof Trygvason ne se contenta pas de convertir violemment la Norwège, il chercha à répandre le christianisme en Islande et dans les autres colonies, mais non pas seulement par amour pour la vérité; il avait un intérêt puissant à se faire ainsi l'apôtre de la nouvelle religion. Il affaiblit par là les prétentions de tous ses rivaux, et s'affermit sur le trône. Les rois norwégiens considéraient toujours les habitans des colonies comme leurs sujets, mais il leur était impossible d'exercer sur eux aucune autorité. Le christianisme était un moyen infaillible de les soumettre. D'a-

bord Olof envoya aux Islandais un homme de leur nation, qui s'était converti en Danemarck, et qui s'était ensuite établi à sa cour. Cet homme fut mal reçu de ses compatriotes; quand il manifesta l'intention de renverser leurs idoles, ils se liguèrent pour le tuer, et il ne parvint que difficilement à leur échapper. Les Islandais firent une loi par laquelle tout chrétien devait être banni de l'île et déclaré infame. Olof ne s'effraya point de cette première résistance; il envoya son chapelain Thanybrand, Allemand de naissance, homme instruit, mais d'un caractère si violent et si insupportable que le roi désirait s'en débarrasser. Thanybrand parvint à séduire plusieurs personnes, et à les amener au christianisme. Quelques habitans du pays ayant fait sur lui des chansons ironiques, il les tua. Puis il voulut quitter l'île, mais il fut retenu par le mauvais temps. Les Islandais ne voulaient à aucun prix lui donner des alimens; il fut obligé de les prendre de force, jusqu'à ce qu'un certain Gissur lui donnât asyle chez lui pendant l'hiver. Il retourna ensuite en Norwège, et dit au roi qu'il y avait peu d'espérance de convertir l'Islande. Cependant, par suite de ces diverses missions, les idées chrétiennes se répandirent peu à peu à travers le pays, et le nouveau dogme gagna des prosélytes. A la cour du roi Olof se trouvaient plusieurs Islandais baptisés; quelques-uns avaient été chassés à cause de leur croyance: ils résolurent d'annoncer encore une fois l'Évangile à leurs frères. L'an 1.000, ils abordèrent en Islande, accompagnés de plusieurs ecclésiastiques, et bien pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Dès qu'ils furent arrivés, ils se joignirent à une grande assemblée populaire. Les païens étaient fort mécontens; mais les nouveaux-venus trouvèrent dans leurs amis et leurs parens un appui qui les garantit de la colère de la foule. Enfin, un juge du pays, un homme influant, appelé Thorgner, se laissa gagner pour de l'argent, et embrassa le christianisme. Il prononça un discours sur la nécessité de l'union, qui émut le peuple. Il proposa aux Islandais de se faire baptiser, de se convertir au christianisme, de détruire les idoles et les temples païens. Quiconque serait convaincu d'avoir sacrifié publiquement aux faux dieux, devait être

puni, mais on lui permettait d'observer son culte en secret. Les anciennes coutumes qui n'étaient pas en opposition directe avec les principes du christianisme, étaient conservées : ainsi l'exposition des enfans, l'usage de manger de la chair de cheval, usage si important dans une contrée populeuse et stérile. Ces propositions obtinrent un grand succès, tous les assistans se firent aussitôt baptiser, ceux qui étaient restés chez eux, suivirent l'impulsion générale, et plusieurs églises furent construites. Ainsi le christianisme s'établit en Islande, comme partout, par le zèle infatigable de ses propagateurs, qui ne reculèrent devant aucun obstacle, et se résignèrent même à faire un pacte avec les païens. Ils agirent sagement en tolérant encore quelques usages du paganisme; car, à mesure que la nouvelle religion s'enracina dans les cœurs des habitans, ces usages disparurent. Après la chute d'Olof Trygvason, la Norwège devint la proie de ses ennemis, et se divisa en plusieurs petites souverainetés indépendantes, jusqu'à ce qu'en 1015 Olof le Saint s'emparât du pouvoir. Il désirait aussi propager le christianisme. Il rendit en Norwège un édit ecclésiastique, qui fut accepté aussi par l'Islande et observé jusqu'en 1123. Plus le christianisme se répandit à travers le pays, plus l'intelligence fut cultivée. Les relations avec les contrées étrangères, surtout avec les Norwégiens, devinrent de plus en plus intimes et fréquentes, et dès cette époque on compte des Islandais qui entreprirent le voyage de Rome.

11. Au commencement du dixième siècle, l'administration de l'Islande subit un notable changement. Les habitans formèrent plus qu'autrefois un même corps de population. Des discussions s'étaient élevées entre les colons, et les arbitres qu'ils se choisissaient pour y mettre fin, n'étaient pas assez puissans pour prononcer une sentence décisive. On emprunta à la Norwège des articles de lois plus étendus, et l'on choisit pour toute l'Islande un Lagmann, qui devait présider les assemblées du peuple (*Allthing*). Il ne pouvait pas établir de nouvelles lois sans la participation du peuple et des principaux habitans, mais il pouvait expliquer et interpréter les lois; ce qui lui donnait une grande

autorité. Sa charge n'était pas héréditaire; au bout d'un certain nombre d'années, on procédait à un nouveau choix. Rarement un Lagmann gardait sa dignité jusqu'à la fin de sa vie. Il manquait d'une autorité suffisante; et il arriva que des troubles continuels, des meurtres effroyables, et des vols honteux demeurèrent impunis.

Vers le milieu du onzième siècle, Skalholt eut son évêché. Cinquante ans plus tard, on en fonda un à Holum. L'influence des évêques était très-grande. Ils étaient les rois des Islandais, le peuple obéissait à leur volonté. Une preuve de l'ascendant que le clergé avait obtenu, c'est la loi de 1040, qui soumet au droit ecclésiastique le droit de la bourgeoisie. Les ecclésiastiques étaient unis par plusieurs liens à leurs compatriotes. Les prêtres se marièrent pendant fort long-temps, malgré les défenses du pape. L'évêque Magnus de Skalholt, qui mourut en 1156, était encore marié. En 1123, l'archevêque de Lund-Asker, auquel le Nord entier était soumis pour tout ce qui avait rapport aux affaires religieuses, introduisit en Islande un nouveau code ecclésiastique, d'après lequel les droits et les obligations des évêques étaient déterminés d'une manière plus précise.

12. Au commencement du treizième siècle, il y avait en Islande sept cloîtres, qui, comme partout à cette époque, étaient des établissemens d'éducation. L'évêché de Skalholt renfermait deux cent vingt églises, auxquelles il fallait deux cent quatre-vingt-dix ecclésiastiques. La science en était encore, il est vrai, aux premiers élémens, et quiconque voulait aller plus avant, devait visiter l'Angleterre, l'Allemagne, la France. Paris était surtout la ville où l'on aimait à étudier, et ceux qui en revenaient portaient le titre honorifique de Clercs de Paris. Cependant, plusieurs savans islandais distingués firent leur éducation dans le pays même. Du reste, la science n'était que le partage d'un petit nombre de personnes, surtout des ecclésiastiques. Le premier qui introduisit en Islande l'étude des sciences, fut Isleif, premier évêque de Skalholt (né en 1006). Il avait été élevé dans le cloître de Herfort, en Westphalie. Quelques savans peti-

sent qu'il a écrit les premières annales de l'Islande, mais dans les anciens monumens on n'en trouve aucune trace. Sæmund Sigfusson, né en 1056, visita l'Allemagne et la France. Il étudia plusieurs années à Paris, et se distingua tellement par ses connaissances, que ses maîtres cherchèrent à le retenir; mais l'amour de son pays l'emporta. Il revint en Islande et établit dans une de ses propriétés, à Edda, une école. Sa science le fit passer pour magicien; on dit qu'il avait étudié à Paris l'art de la sorcellerie. Il mourut en 1133. Nous ne savons rien de positif sur ses écrits. D'après une simple supposition, on lui a attribué l'ancienne Edda, et les annales du monde (*Annales addenses*) qu'on lui a aussi attribuées, sont supposées, ou du moins très-mélangées. Giri Hinn Frodi le Savant, né en 1068, est le premier historien islandais; mais ses principaux ouvrages sont malheureusement perdus. Gissur Halson, qui mourut en 1206, avait visité Rome, et publia à son retour une description des contrées qu'il avait vues, sous le titre de *Flos peregrinationis*. Snorri Sturlason éclipse tous les savans de son pays. Il naquit en 1178 d'une famille très-noble et très-ancienne. Entre cette famille et les autres grands personnages du pays, régnaient des querelles constantes; Snorri y prit part. Ses travaux poétiques lui firent une grande réputation, même en Norwège. En 1218, il entreprit un voyage dans ce royaume, et fut accueilli avec les plus grandes marques de distinction par le Jarl Skuli. On dit qu'il connaissait toutes les branches de littérature. Il savait le latin, sans doute, mais rien n'indique qu'il sût le grec. A la vérité, on pourrait croire que la connaissance du grec dût être plutôt répandue dans la Scandinavie que dans beaucoup d'autres lieux. Un grand nombre de Normands s'en allèrent à Constantinople, et entrèrent dans la garde des princes, comme autrefois les Suisses en France. Plusieurs revinrent ensuite avec leurs épargnes en Islande, mais on ne peut supposer que ces rudes soldats rapportassent quelque connaissance de la langue étrangère; ils ne comprenaient que le plus vulgaire idiome du peuple, et ne s'occupaient ni de littérature, ni du soin de rapporter des livres; à plus forte raison

on ne peut croire qu'ils fussent en état d'instruire les autres. Si Snorri avait su le grec, il n'aurait pas mutilé certains mots grecs, comme il l'a fait. Outre l'histoire de Norwège, il est auteur de plusieurs poésies qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Après lui, les fils de son frère Olof Hvitascald (mort en 1259) et Sturler Hinn Frodi (né en 1284), se firent aussi une réputation. Ils étaient tous deux poètes, et ont écrit des livres d'histoire. L'évêque Brand Jonson, né en 1264, traduisit la vie de Charlemagne, et écrivit une histoire biblique sur le plan de l'*Historia scolastica* de Pierre Comestor ou Manducator (chancelier de l'université de Paris, né en 1178). Cette histoire, renommée au moyen âge, fut traduite en plusieurs langues; elle parut sous le titre de Gouvernement de Stjorn, avec des allusions à la direction divine des enfans d'Israël. Outre les hommes que nous venons de nommer, il y eut encore plusieurs savans, et c'est ce qui a porté des écrivains patriotes à élever beaucoup trop haut le développement scientifique de l'Islande. A part la poésie et l'histoire, c'est-à-dire à part l'art de raconter et d'embellir les événemens du pays, toutes les autres branches de la science furent mal cultivées. Les écrivains ne s'élèvent pas au-dessus du point de vue de leurs contemporains. Snorri lui-même partage leurs sottes croyances aux métamorphoses, à la sorcellerie, et les insère dans sa chronique. Les moines composaient ou traduisaient des fables qui ne méritent pas qu'on y apporte la moindre attention. Du reste, les mœurs étaient encore grossières, le christianisme ne les adoucit que peu à peu; on se livrait encore à de grandes excursions. Les sagas sont pleines de contes de pirateries et d'actes de violence effroyables. Snorri, que son caractère inquiet et ambitieux engageait sans cesse dans de nouvelles entreprises, avait fortifié sa maison de campagne d'une manière redoutable. On peut voir, par une lettre pastorale de l'archevêque de Nidaros (aujourd'hui Drontheim), quel était le triste état des mœurs. Les ecclésiastiques eux-mêmes n'étaient pas à l'abri des mauvais traitemens. Les temples et les autres lieux consacrés à Dieu n'étaient pas regardés comme des asyles sûrs. Les lois du

mariage n'étaient pas observées chrétiennement. Au temps de l'évêque Isleif, un Lagmann épousa la mère et ensuite la fille, et l'Eglise devait prendre les femmes sous sa protection spéciale pour les préserver de toute violence. Les prélats se plaignaient surtout de la déplorable influence que l'exemple des grands exerçait sur la foule. L'archevêque Eistein disait formellement que les noms des malfaiteurs lui étaient connus, et que c'était par ménagement pour eux qu'il se dispensait de les citer. Dans d'autres lettres, les noms se trouvent en entier.

13. La liberté complète qui régnait en Islande, enfanta des dissensions intérieures. Les rois de Norwège avaient déjà tenté plusieurs fois de soumettre l'île à leur domination. Ils cherchèrent chaque occasion de se créer des partisans parmi les principaux Islandais; le christianisme favorisait leurs prétentions, car le pouvoir du clergé, soutenu par l'autorité d'un roi, devait nécessairement grandir. De là vint que l'île fut soumise au siége archiépiscopal de Nidaros. En 1024, le roi Olof le Saint envoya aux Islandais un de leurs compatriotes pour les engager à se soumettre à son autorité. Il demanda en même temps qu'on lui cédât l'île de Grimsey, longue de dix milles environ, qui, à ce qu'il paraît, n'était pas habitée, mais dont les habitans des côtes voisines se servaient en commun. Les Islandais ne voulurent accepter aucune des ces propositions, ils craignaient les impôts et les charges; mais, pour prouver au roi leurs dispositions amicales, ils s'offrirent à lui envoyer des présens, des faucons, des chevaux, des tentes. Le roi renonça à ses projets; cependant il avait un parti. Pendant son séjour en Norwège, Snorri Sturlason promit au roi Hokon V sa coopération pour persuader aux Islandais de se soumettre à sa puissance. Il était vassal de Norwège, et on l'avait comblé de présens et de marques d'honneur. Mais son influence n'était pas aussi grande qu'il l'avait peut-être représentée. Il n'osa faire une tentative pour accomplir sa promesse, et il se trouva engagé dans des luttes continuelles avec ses ennemis, qui finirent par être les plus forts. En 1237 il se rendit à Nidaros, où il passa l'hiver; mais on ne lui fit pas une réception

aussi favorable que dix-neuf ans auparavant. Un ordre royal lui interdit de partir; mais il refusa de s'y conformer, et, profitant d'un hiver favorable, il fit voile pour l'Islande. Le roi s'adressa alors aux ennemis de Snorri, on pense qu'il leur donna l'ordre de le tuer, et cet ordre fut exécuté en 1240. Les évêques, qui étaient la plupart Norwégiens et attachés au roi, devinrent les principaux instrumens de la soumission de l'Islande. D'abord on gagna quelques provinces, et enfin, en 1281, l'île entière, à l'exception de la partie de l'est, qui se rendit aussi quatre ans plus tard, reconnut le roi pour son maître, à la condition que les Islandais conserveraient leurs droits et leurs libertés, que chaque année le roi fournirait l'île de bâtimens et des choses les plus nécessaires; que les Islandais ne seraient frappés d'aucun impôt, et jouiraient des mêmes droits que les Norwégiens; que l'on emploirait tout pour maintenir la paix du pays, et que l'administration du pays serait confiée à un représentant. Le peuple déclara formellement que si ces conditions n'étaient pas observées, et si l'on attentait à ses priviléges, il ne se croirait pas obligé de garder ses sermens. Depuis ce temps, l'Islande devint une province norwégienne, mais avec la garantie de ses libertés civiles. Aussi long-temps que la Norwège eut des rois, la situation de l'Islande fut assez bonne, car ils cherchaient par leur douceur et leurs sages mesures à s'attirer l'affection de leurs nouveaux sujets. En 1319, la race royale norwégienne s'éteignit dans la personne de Hokon VII. Sa fille Ingeborg épousa le duc Errich, frère du roi de Suède, et le royaume tomba entre les mains de Magnus Smek, son fils, qui malheureusement ne comprit pas l'art de soutenir en commun l'intérêt des deux peuples, et de maintenir entre eux cette alliance à laquelle la nature semblait les avoir destinés. Les Norwégiens furent bientôt mécontens de son gouvernement, surtout de son absence. Ils avaient l'intention de le détrôner, mais il les prévint lui-même, en confiant, en 1344, la Norwège à son fils Hokon qui avait été élevé dans le pays. Hokon épousa Marguerite, fille de Waldemar de Danemarck. Olof lui succéda en 1380, et, après la mort de son grand-père, prit

possession aussi du royaume de Danemarck ; mais il mourut en 1387 à l'âge de dix-sept ans. Sa mère lui succéda et réunit les trois royaumes ; mais elle n'était malheureusement pas en état de leur donner une organisation ferme et durable.

Pendant le règne des rois de Norwège, l'administration de l'Islande fut confiée à des représentans qui chaque année portaient leur tribut au roi. Ces représentans étaient ordinairement de très-méchantes gens, qui se livraient aux actes de violence et aux exactions les plus répréhensibles. Dès ce moment la culture intellectuelle s'arrête. On ne compte à cette époque presque aucun savant qui ait laissé des écrits. Tout ce que l'on pouvait faire, c'était de s'occuper de l'histoire ecclésiastique du pays et de la compilation des légendes. Les poètes choisissaient toujours des sujets religieux. L'un des plus célèbres morceaux de poésie de l'Islande est un éloge de la Vierge ; il a pour titre Lilia, et fut composé par Eistein Arngrimsson, qui mourut en 1361. Les relations que l'Islande établit avec la Norwège, semblent l'avoir isolée du reste du monde. Les voyages que ses habitans entreprenaient autrefois, devinrent toujours plus rares ; presque pas un Islandais n'alla étudier en pays étranger. La croisade fut prêchée très-tard en Islande (1275 — 1289). La première fois plusieurs habitans du pays prirent la croix, mais aucun d'eux ne prit part aux expéditions. Ils se rachetèrent tous à prix d'argent des obligations qu'ils s'étaient imposées. L'esprit audacieux qui animait leurs ancêtres et qui les aurait sans doute portés à soutenir avec enthousiasme de telles entreprises, cet esprit était paralysé chez les hommes de cette époque. Malgré la capitulation, les Islandais ne purent s'affranchir de toute charge ; les rois de Norwège demandaient souvent leur appui dans leurs guerres. On établit des régales, particulièrement sur la chasse des faucons, et l'industrie, le commerce, furent frappés de divers impôts. Les archevêques de Nidaros voulaient monopoliser le commerce, et réclamaient le droit exclusif de pourvoir l'Islande de différentes choses, notamment de farine. Ces prétentions amenèrent souvent des disputes violentes. Il y avait fort peu d'argent dans l'île. Le

commerce se faisait par échange; pour le rendre plus facile, on mettait à un prix déterminé la toile grossière fabriquée par les habitans, et on la comptait par aunes. Les rois danois furent tellement occupés de l'administration de leur royaume, qu'ils n'avaient pas le temps de songer à l'Islande. Les historiens de cette île attribuent la décadence de leur pays à une cause accidentelle. En 1402, une maladie contagieuse se déclara en Islande, et se répandit à travers toute la contrée. Des communautés entières en moururent. A Skalholt il ne resta que l'évêque et deux laïques. Cette peste dura pendant deux ans (1402 — 1404). On ignorait les moyens d'y porter remède, et l'on avait recours aux prières, aux processions, aux offrandes pieuses. Après cette peste vint le rude hiver de 1405, qui fit périr une quantité de bestiaux. Des contrées entières furent dévastées, et les sciences, les arts, l'agriculture, l'industrie, les fabriques de sel, tombèrent dans l'abandon. Ce qui empêcha la culture intellectuelle de reprendre un nouvel essor, c'est qu'elle n'avait pas encore jeté jusque-là des racines assez profondes; car un peuple se relève bien de ses désastres, si la liberté et les circonstances extérieures secondent ses efforts. Du reste, les historiens islandais exagèrent le bien-être dont leur pays a dû jouir. Rien n'indique que ses ressources naturelles aient jamais été plus considérables qu'à présent, et le pays a toujours été affligé par les hivers rigoureux, les débordemens des eaux, les tremblemens de terre, les éruptions de volcans et les maladies contagieuses. A partir de la période que nous venons d'indiquer, on vit disparaître à peu près toute trace de culture scientifique. Les écoles tombèrent; on en conserva à peine quelques-unes pour apprendre les premiers élémens de la langue. L'étude du latin fut complétement abandonnée; beaucoup d'évêques même ne le comprenaient pas. Les Islandais se familiarisèrent davantage avec la connaissance de l'anglais et de l'allemand, surtout du plat allemand, parce qu'ils étaient en rapport avec l'Angleterre et avec des marchands de Brême et de Hambourg, qui souvent passaient l'hiver dans l'île. Les Allemands établirent en Islande plusieurs stations, qu'ils fortifièrent. La poésie

trouve de temps en temps encore un partisan. Ainsi au commencement du quinzième siècle, on cite Ligurd Fostre, Lopti Guttormsson, et plus tard Jonas Halli.

14. De cet aperçu historique résulte : 1.° que les Norwégiens étaient avant le christianisme une race d'hommes incultes, qui, grâce à certaines circonstances, avaient déjà fait cependant des efforts pour se développer ; 2.° avant le christianisme, on ne connaissait pas dans le Nord l'écriture, et les caractères mis en usage n'étaient pas employés à conserver la chronique des faits ; 3.° toute culture intellectuelle provint du christianisme, qui passa de l'Angleterre en Norwège et en Islande, et obtint sur le développement moral des habitans une influence décisive ; 4.° dans les premiers temps, l'Islande se distingua par un certain amour de la science, qui se manifesta surtout par des œuvres d'histoire et de poésie ; 5.° presque tous les savans faisaient leur éducation en pays étranger, surtout en France et en Allemagne : ils étaient en très-petit nombre ; 6.° depuis le temps où l'Islande se réunit à la Norwège, les efforts des habitans dans les voies de la science furent comme paralysés, tandis que l'influence des Allemands, avec qui ils étaient en relations commerciales, s'accrut de jour en jour.

Litterature.

STRUENSÉE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR MICHEL BEER,

TRADUITE PAR M. [illegible]

PERSONNAGES.

Caroline-Mathilde, princesse de Galles, épouse de Christian VII, roi de Danemarck.

Julienne-Marie, veuve de Fréderic V, belle-mère du roi.

Le comte Fréderic Struensée, ministre d'État.

Le comte Brandt, premier chambellan.

Le comte Ranzau, lieutenant-général, membre de l'ancien conseil d'État.

Le colonel Kœller.

Le baron Schak-Rathlow, conseiller privé.

Guldberg, conseiller de la reine-mère.

Lowenskiold, capitaine dans la garde norwégienne.

La comtesse Uhlfeld, } dames de la reine Mathilde.
La comtesse Reiz, }

Robert Keith, ambassadeur d'Angleterre.

Un prince russe.

Le pasteur Struensée, père du ministre.

Emmy Mostyns, femme de chambre de la reine Mathilde.

Detler, jeune homme de seize ans, au service du comte Struensée.

Jean, domestique du pasteur Struensée.

Un officier du régiment de Kœller.

Le chef de la police.

Un maître d'hôtel du château.

Christian Lvenne, soldat de la garde norwégienne.

Un maître d'école.

Babe, chirurgien.

Hooge, Flües, André, } paysans.

Une aubergiste.

Conrad, son fils.

Un geolier.

Un ecclésiastique, des dames, des pages, des officiers, des sentinelles, des valets.

(Le commencement de l'action est en 1772.)

PREMIER ACTE.

PREMIÈRE SCÈNE.[1]

(Une chambre dans la demeure de Struensée au château de Christian à Copenhague. DETLER est debout auprès d'une fenêtre ouverte.)

VOIX DE SOLDATS (*du dehors*). Vive le roi! Vive le roi Christian!

UN SERVITEUR (*s'avançant auprès des autres*). Venez ici, vous dis-je. C'est d'ici que l'on peut le mieux voir. Regardez, M. Detler, vous qui êtes le favori du maître, vous en savez souvent plus sur ses plans et ses travaux que le roi lui-même; dites-nous donc pourquoi on congédie maintenant, sur la place du palais, la belle garde norwégienne? En vérité, c'est pourtant dommage. Il n'y avait pas dans toute l'armée un plus beau régiment. Pour moi, je l'avoue, j'ai toujours aimé ces Norwégiens.

PLUSIEURS SERVITEURS. Oui, dites-nous donc ce qu'ils ont fait.

DETLER. Je ne sais si c'est de votre part ou un défaut de réflexion, ou une mauvaise plaisanterie? Parce que le comte me veut du bien et m'a traité avec bonté dès mon enfance, croyez-vous qu'il me confie les motifs secrets de ses actions et m'initie aux affaires d'État? Non, j'oserais à peine chercher des conjectures là où vous ne demandez rien moins qu'une entière certitude.

LE PREMIER SERVITEUR. Mais vous devinez, vous conjecturez pourtant. Eh bien! quelle faute a commise ce régiment?

DETLER. Quelle faute? Êtes-vous donc si sûrs que son renvoi soit une punition? Je ne le pense pas.

LES AUTRES SERVITEURS. Dites-nous ce que vous pensez. Nous ne demandons rien de plus.

DETLER. Doucement! Doucement! Je n'ai aucune raison de vous cacher mes opinions; mais vous m'en donneriez l'envie, en m'interrogeant avec tant de vivacité.

1 Voyez la biographie de Michel Beer et l'analyse de cette pièce dans le cahier d'Avril 1834 de la *Revue germanique*.

Le troisième serviteur. Eh bien! si M. Detler ne veut rien nous dire, moi, je puis parler à sa place.

Le quatrième. Écoutez. Il est aussi à la source, il peut nous apprendre beaucoup de choses.

Le troisième. Le licenciement de cette garde est encore un nouveau coup porté à la noblesse. Les officiers de ce régiment devaient être nobles, et ne pouvaient servir avec aucun bourgeois. Telle était la coutume.

Le premier. Est-ce vrai?

Le troisième. Certainement, vous pouvez me croire. Or, vous savez que notre maître n'aime pas la noblesse, il lui rogne tant qu'il peut ses priviléges, et maintenant il la frappe droit au cœur. C'est cependant une triste chose pour un jeune gentilhomme de se voir ainsi confondu, et l'on peut dire joué aux dés sans distinction avec la foule, et notre maître devrait songer que le sang des vieux nobles est chaud. Il faudrait avoir soi-même du sang noble dans les veines, pour comprendre l'indignation que l'on doit éprouver lorsqu'après avoir long-temps gardé avec soin d'anciens, d'honorables priviléges, on se les voit tout à coup enlevés par un homme qui sans doute croit être le premier et le plus sage de tous.

Le premier. Mauvais manant, prends garde à toi. Je t'apprendrai à parler ainsi de notre maître.

Le second. Laisse-le, va, laisse-le. Il a toujours été du parti des mécontens. Son père a été au service de la reine Julienne; c'est là le repaire de l'envie, des conspirations, de la calomnie, et ce qu'il sait, il le sait de là.

Detler. En voilà bien la preuve. Ce n'est pas pour affliger quelqu'un, pour suivre un sentiment de haine que ces troupes sont congédiées; c'est par mesure d'économie. L'or qui couvre ces riches uniformes rendrait, s'il était monnoyé, plus de service à l'Etat. Notre royaume est petit et entretient une grosse armée, il faut la diminuer, et voilà pourquoi le roi....

Le second. Ne dites donc pas le roi.... mais notre comte, ce serait plus juste.

DEBLER (*avec douleur*). Henri!

LE SECOND. C'est vrai. Chacun le dit dans le pays, et nous qui sommes ses serviteurs, pourrions-nous l'ignorer? Le roi est faible et malade, ne peut plus travailler; le comte Struensée est le véritable roi du Danemarck. C'est lui qui maintient l'ordre dans le royaume, et s'il ne manie pas l'épée, il n'en est pas moins un héros dans la science du gouvernement. On dit qu'il a été médecin; si cela est vrai, il est maintenant plus grand médecin que jamais, car il guérit le Danemarck.

LE PREMIER. Oui, c'est un homme comme il y en a peu. Le bonheur n'a pu ni le surprendre, ni l'aveugler; il chercha la fortune partout où il pouvait la trouver, et quand il la rencontra, il la tint si bien qu'elle ne lui échappa plus. C'est ainsi que je l'ai toujours vu depuis que le comte Ranzau vint le présenter au roi.

LE SECOND. Comment Ranzau, son ennemi mortel depuis que notre comte a renvoyé le conseil d'État? Ranzau, qui s'est retiré fièrement à l'écart, et dont personne ne s'informe plus à la cour?

LE PREMIER. Oui, c'est celui-là même qui l'amena à la cour. Combien voilà-t-il de temps? Quelques années seulement. Le roi entreprit alors un grand voyage en France et en Angleterre; notre comte l'accompagna en qualité de médecin, bien entendu, car il n'était encore ni comte, ni ministre.

LE TROISIÈME. Sans doute, et ceux qui lui firent avoir cette place de médecin du roi, ne pensaient pas qu'il deviendrait ce qu'il est maintenant. Il parvint à faire renvoyer le comte Holk, le favori du roi. C'était là un noble seigneur, jeune, fier et présomptueux envers les hommes, et doux comme un agneau, si la main d'une femme venait à le caresser.

LE PREMIER. Comme si je ne l'avais pas connu! On s'effraie encore, on soupire en Danemarck, rien qu'en songeant à cet homme-là et à son temps.

LE TROISIÈME. Les choses qui se font aujourd'hui, ne peuvent pas nous désapprendre à soupirer.

LE PREMIER. Et il en sera toujours de même, car personne ne peut agir au gré de tous. Holk était alors pour Ranzau, ce

qu'est à présent Struensée; il le gêrait. Quand on se chargerait volontiers de maîtriser un cheval, on trouve facilement à redire à celui qui veut prendre cette tâche.

Detler (*à part*). Bien parlé.

Le premier. Ranzau connaissait notre maître pour un homme fin et adroit. Il a persuadé à Holk de le prendre en qualité de médecin du roi, et le pauvre Holk ne se doutait de rien; il était ébloui de la faveur du roi, comme une mouche étourdie peut se laisser éblouir par la lumière; il y réchauffait ses ailes, il y voltigeait avec joie, et tout d'un coup il pousse la tête trop en avant, et c'en est fait de lui. Notre maître, auquel il avait à peine prêté quelque attention, s'en vient doucement prendre sa place.

Le troisième. Oui, oui, l'affaire alla bon train. Au départ, médecin; au retour, conseiller, et toujours plus avant, jusqu'à ce qu'on le vit comte et ministre. Ce fut l'effet de la reconnaissance de la reine, de la....

Detler (*se hâtant de l'interrompre*). Fous que vous êtes, de parler avec aussi peu de mesure du destin de notre maître. Laissez cela aux Danois envieux, qui souffrent de voir un Allemand élevé si haut à la cour de leur prince; et vous qui êtes ses serviteurs, tâchez de prendre d'autres idées, et rattachez votre bonheur au sien.

Le quatrième (*qui pendant ce temps a regardé par la fenêtre*). Voyez, voyez.

Tous. Qu'y a-t-il?

Le quatrième. Là, vers l'autre aile du château, arrive le comte Struensée en grande conversation avec le colonel Köller. Regardez les troupes. Écoutez quel sourd murmure passe dans tous les rangs.

Le premier. Comme le comte les regarde en colère!... Mais pour qui le vivat qu'ils prononcent maintenant?

Le troisième. Sans doute pour le colonel qui les a commandés. Voyez, comme le comte passe vite. Le voici, sauvons-nous.

DETLER. Oh, fausse et indigne troupe de valets! Il n'y a pas ici pour mon maître d'autre fidélité que la mienne.

DEUXIÈME SCÈNE.

(Le comte STRUENSÉE, le colonel KOELLER, causant ensemble. DETLER dans le fond.)

STRUENSÉE. Je n'entendrai pas un mot de plus, colonel; faites en sorte que l'on donne le congé en forme aux officiers.... de suite.

KOELLER. Monsieur le comte!

STRUENSÉE. Non, pas un mot. Ne cherchez pas à les défendre, car, je vous le dis, ce sont.... l'orgueil de ce régiment est la seule cause de son indocilité et de son mécontentement. Il y a là de mauvaises têtes dont on ne saurait rien attendre de bon. Et ne dirait-on pas que c'est exprès pour ces êtres-là que l'État subsiste, que le laboureur travaille à la sueur de son front, que le bourgeois industrieux paie les impôts; ne dirait-on pas que nos revenus ne sont là que pour dorer richement leur uniforme? Celui qui parle d'économiser, est leur premier ennemi. Ils prêchent la révolte au peuple, et....

KOELLER. Monsieur le comte, ils criaient vive le roi, après que je leur eus lu l'ordre de licenciement.

STRUENSÉE. Et ils saluaient d'un tonnerre d'acclamations leur colonel, lorsque je passai auprès d'eux.

KOELLER. Si vous me permettez de vous le dire, cela honore également le soldat et le chef. Le soldat regarde le roi comme son maître; mais le colonel est son ami, c'est l'astre qui le conduit dans les combats. La véritable existence du soldat est sur le champ de bataille, alors il cherche ses amis, et il est content s'il....

STRUENSÉE (*avec vivacité*). N'achevez pas, colonel, je vous épargne le reste de cette harangue. Si je ne connaissais pas la rude fidélité de votre cœur, je serais tenté de prendre la hardiesse de vos paroles pour une bravade. Mais je le sais, l'intérêt

du roi est le vôtre, et je vous le dis encore une fois, mon brave colonel, je désire que l'on ne perde pas un moment pour faire expédier l'ordre de renvoi des officiers.

KOELLER. Ainsi le corps entier sera licencié?

STRUENSÉE. Sa Majesté veut que les soldats soient dispersés dans d'autres régimens, et je sais qu'elle aime à vous confier cette tâche difficile. Vous justifierez le choix que l'on a fait de vous dans cette circonstance, en punissant avec la plus grande sévérité ceux qui résisteraient. J'attends votre rapport à Frédériesbourg.

(Pendant ce temps le chef de la police et un page de la reine sont entrés. Detler leur a fait signe de rester dans le fond.)

TROISIÈME SCÈNE.

(STRUENSÉE ordonne au page d'approcher.)

LE PAGE (*lui présentant une lettre*). De Sa Majesté la reine.

STRUENSÉE (*ouvre la lettre avec précipitation, et lit*) : « Nous avons le projet d'essayer aujourd'hui le cheval dont notre royal frère d'Angleterre nous a fait présent. Le roi nous accompagnera, et nous désirerions beaucoup, cher comte, si les affaires d'État vous le permettent, vous voir parmi nos cavaliers. MATHILDE. »

(*Au page :*) Je suis aux ordres de Sa Majesté. (Le page sort.)

(*Au chef de la police :*) Que m'apportez-vous ?

LE CHEF DE LA POLICE. Il nous est tombé entre les mains un indigne pamphlet, comme la presse n'en a encore point produit, un pamphlet rempli de fiel et de mensonges.

STRUENSÉE. Contre le roi?

LE CHEF DE LA POLICE. Le nom de Sa Majesté n'y est pas prononcé, mais Votre Excellence...

STRUENSÉE. Ainsi ce n'est que contre moi. Alors laissez-le poursuivre tranquillement sa route à travers le peuple. Ce siècle craintif a pris pour déesse la liberté qui prête des mots à la pensée. Mes mains ont brisé les dernières chaînes du pays. La presse est libre en Danemarck. Elle accepte l'expression hardie

de toutes les opinions, et pas une tête dans le royaume ne peut se tenir à l'abri de sa vengeance ; une seule pourtant, celle qui s'élève au-dessus de tous les partis, comme une divinité, celle du roi. Mais ses serviteurs, ses sujets, sont tous égaux devant le tribunal de ce nouveau juge. Que ceux à qui ce droit de la presse semblerait effroyable s'en prennent à eux-mêmes, non à ce droit. Pour moi, je vous le répète, je ne veux pas avoir le moindre privilége sur le dernier homme du peuple. (*Au chef de la police.*) Monsieur le conseiller, un mot !...

(Ils se retirent dans une autre chambre. Detler les suit.)

QUATRIÈME SCÈNE.

Koeller. Applaudis-toi, insensé, d'avoir jeté le brandon dans le royaume. Sa flamme te dévorera, et réduira en cendres ton édifice. L'éclat du bonheur t'aveugle, comme le hibou qui ne peut supporter la lumière du jour, et ne voit que dans les ténèbres. Nous aurons soin d'agir pour que la nuit t'enveloppe et te rende la finesse de ton regard. Oh ! je voudrais te précipiter si bas, que la sommité à laquelle tu as l'audace de vouloir atteindre, t'apparût comme une image vacillante dans un rêve fiévreux !

CINQUIÈME SCÈNE.

(Un domestique entre, suivi du comte Ranzau.)

Le domestique. Je vais annoncer Votre Excellence. (Il sort.)

Koeller (*à Ranzau, qui se jette d'un air mécontent sur une chaise*). Ne me trompé-je pas ? Est-ce bien le comte Ranzau dans l'antichambre du ministre ? Par Dieu, le monde est devenu assez souple. Ainsi vous avez donc abdiqué cette vieille haine qui vous éloignait de lui ; ainsi vous vacillez aussi, vous ? Alors il n'a plus rien à craindre. Je lui souhaite beaucoup de bonheur. Son plus grand ennemi, l'homme le plus noble du Danemarck vient aussi le voir.

Ranzau. Je suis son ennemi, je ne le cache pas. Je l'ai aimé et protégé, oui, je puis le dire, car tout le monde le sait; je lui ai frayé moi-même d'une main laborieuse cette route pleine d'écueils, qui l'a conduit si haut. A présent je le hais. Je suis et je veux être son ennemi; car le rang que j'occupe, je ne le dois ni au roi, ni à Struensée, mais au Ciel seulement, et à mes aïeux. Mais que vous a-t-il fait à vous, pour que vous jettiez maintenant sur lui ce regard courroucé? N'êtes-vous pas son ami, son favori? Il ne peut pas vous craindre, il vous a donné un rang élevé! Et vous injuriez le soleil qui vous a réchauffé, nourri, qui peut vous faire grandir encore?

Koeller. Maudite soit sa faveur! Je le hais, comme j'ai haï autrefois la trahison, et j'aime la trahison, depuis que je le hais. Ne me regardez pas avec cet air de surprise, et apprenez que je joue depuis long-temps un jeu secret; il faut que j'apporte le bonheur à mon pays, et la misère à ce fourbe. Voyez mes cartes, et puissiez-vous partager mes chances, comme nous partagerons le gain!

Ranzau. Que dois-je entendre? Et dans quel lieu?

Koeller. Je ne porte pas mes yeux autour de moi. Je ne demande pas où nous sommes, je compte les minutes. Si vous pouviez pressentir les terribles événemens de demain? Mais je me repose sur vous, je veux vous dévoiler mon secret sur-le-champ, avant que de vous voir passer ce seuil indigne.

Ranzau. Que voulez-vous me dire? Parlez. Parlez. Il y a dans votre physionomie je ne sais quelle double expression qui m'effraie. Est-ce celle de l'homme vrai? Est-ce celle du favori? Pendant que vous lui souriez, avec ce regard où il croit lire une vieille et franche amitié, vos traits décomposés me montrent à moi l'image de la haine du moment.

Koeller. Du moment? Je ne lui dois aucune fidélité, si jamais il y a cru : Dieu sait que je ne la lui avais pas promise. J'ai vu pour la première fois ce Struensée en Prusse. Nous étions alors en temps de paix, mais le soldat portait encore le poids d'une guerre infructueuse. J'étais fatigué. Le jeune médecin, déjà

renommé dans notre capitale, parlait beaucoup de la commodité du service dans ce royaume, et nous citait des exemples d'avancemens rapides. Il appelait le Danemarck, la France du Nord, et il disait qu'il y avait là sur le trône un jeune couple destiné à répandre comme un soleil de printemps, une nouvelle vie dans la contrée.

RANZAU. Oh, ces espérances se sont bientôt évanouies!

KOELLER. Je vins ici, je pris du service dans le régiment allemand. Je me liai de plus en plus avec le joyeux et insouciant médecin, et bientôt je lui devins utile et presque indispensable. Il gagnait, sans se donner la moindre peine, la faveur des femmes, et il avait souvent tous les caprices, toute la méchanceté du sexe qu'il courtisait. Un jour, je le conduisis auprès d'une jeune fille que je connaissais depuis plusieurs mois.... A ce souvenir, laissez-moi respirer!.... Le soleil n'a jamais vu une créature plus belle, plus digne d'être aimée. Mon cœur était à elle, enchaîné comme un esclave. Je ne pensais qu'à elle. Et il vint, ce démon destructeur de ma joie, et il la chercha; et le voir, et l'aimer, ce fut pour elle l'affaire d'un instant.

RANZAU. Oui, le feu de son regard pénètre dans le cœur des femmes comme un éclair.

KOELLER. Alors arriva le jour du voyage. Vous savez vous-même, comme le sort l'emporta rapidement auprès du roi. Il se joignit à la suite brillante des courtisans, et ne songea plus aux tourmens de cette douce créature qu'il abandonnait, et qui se consumait dans les douleurs de l'isolement, de la passion. Enfin, il revient, elle vole au-devant de lui; elle lui était restée fidèle; mais le cœur de cet homme s'était changé dans sa nouvelle carrière. Le souffle glacial de la fortune l'avait refroidi; il n'eut plus pour la jeune fille que des paroles sèches, il ne vint plus qu'à de longs intervalles passer auprès d'elle quelques rapides minutes, et quand la malheureuse le regardait avec ses yeux pleins de larmes, cet esclave de cour jouait avec sa chaîne d'or. Puis voilà que la faveur de la reine vient le chercher, voilà que les portes d'or de l'avenir s'ouvrent à ses regards. La pauvre fille, comme

vous comprenez, elle ne lui adresse point de reproches, elle jette un regard désolant sur le bonheur indigne dont il jouit, et meurt. Elle lui a pardonné, mais moi, j'ai juré vengeance sur son tombeau.

Ranzau. A présent, colonel, je vous crois, vous êtes son ennemi; mais votre affaire n'est pas celle du Danemarck.

Kœller. Elle le sera. Écoutez : depuis ce jour, gardant mon secret caché au fond de mon cœur, j'ai long-temps vécu dans son intimité. Je n'ai pas mendié sa confiance, mais je ne l'ai pas repoussée, quand il me l'offrait. Il craint de se fier aux Danois et il a ouvert son ame ambitieuse à un Allemand. Voilà comment je m'explique sa faveur. Jusqu'à présent, je croyais encore à son courage, mais je sais qu'il a peur, et le moment favorable est venu. Il ose renvoyer les meilleures troupes de ce pays, un régiment dévoué tout entier à la noblesse; il l'ose, il prend hardiment ce parti dangereux, et voyez, il tremble devant le vivat des soldats. Maintenant l'heure du combat est venue. La lâcheté de son cœur est le plus sûr garant de notre victoire. Il craint de tomber, il faut qu'il tombe, et pour cela tout est préparé.

Ranzau. Comment?

Kœller. Une alliance a été conclue....

SIXIÈME SCÈNE.

(Un domestique entre et dit à Ranzau :)

Son Excellence vous prie de vouloir bien l'excuser encore pour quelques momens.

Ranzau. C'est bien, mon ami, vous voyez que je sais attendre.

SEPTIÈME SCÈNE.

Ranzau (*après que le domestique est sorti, prenant avec affection la main de Kœller*). Vous vouliez me dire....

Kœller. Je voulais.... Eh bien.... (*Lui donnant une lettre.*) Tenez, lisez, si vous êtes sincère.

RANZAU. Comment, colonel? Ne l'êtes-vous pas, vous qui venez m'offrir cet avis? Vous repentez-vous de ce que vous avez fait? Alors, reprenez, je vous prie, reprenez cette feuille.

KOELLER. Je suis étonné, je l'avoue, de vous voir dans l'antichambre du favori. Que venez-vous donc chercher dans la maison de celui qui vous a offensé? Quelque chose que cet homme adroit ne réservait sans doute pas à son ennemi le plus redoutable pour le corrompre.

RANZAU. Et pensez-vous que je ne sois pas assez souple pour me laisser corrompre?

KOELLER. Monsieur le comte?

RANZAU. Laissons cela, colonel: c'est mal, je le sais, de soumettre une grandeur étrangère à notre propre mesure, de vouloir juger du cœur des autres d'après les tristes expériences du nôtre.

KOELLER. Pardonnez-moi si je me suis abandonné trop tôt au soupçon. Je suis venu avec un cœur ouvert, et je dois me repentir d'un mot irréfléchi. Je vous en prie, monsieur le comte, lisez.

RANZAU. Non, ce n'est pas assez pour le lion d'avoir senti avec une noble dignité et sans emportement le faible aiguillon de son adversaire, il doit le vaincre par sa générosité. Vous êtes venu à moi, avec une confiance incertaine, avant que de vous laisser tout dire; laissez-moi vous montrer la mienne. Je vous avouerai ce qui me conduit ici. Jamais depuis que le Danemarck existe, jamais notre pays n'a eu à subir une telle honte. Jamais la noblesse, qui devrait s'élever autour du trône comme un rempart de granit, n'a eu à supporter des attaques téméraires comme celle de cet étranger. L'homme de bien ne doit pas le souffrir plus long-temps, l'homme d'action ne doit pas perdre un instant. Pour chacun de nous, l'heure est venue de mettre la main à l'œuvre, et je suis depuis long-temps résolu de tenter un moyen de délivrance. Mais avant que d'en venir à cette dernière extrémité, avant que de déchaîner la rébellion, cette fille effrayante de la nuit, cette hydre dangereuse, avant

que d'enfoncer moi-même le fer meurtrier dans le cœur de ma patrie, je veux encore essayer une nouvelle tentative, une parole de réconciliation.

Koeller. Auprès de lui?

Ranzau. Personne n'a encore eu le courage d'aller en face de ce favori, prononcer la vérité hardie, et moi, je veux le tenter. Je veux lui dire comme le noble peuple danois soupire après sa délivrance, et jette sur la tête étrangère du ministre le poids de sa misère et de ses malédictions; comment depuis la reine-mère jusqu'au dernier degré de notre noblesse, chacun viendra un jour avec un esprit de vengeance avide de sang, redemander la libre possession de ses droits.

Koeller. Et qu'espérez-vous?

Ranzau. L'ébranler par ces images de terreur, et s'il vacille, je lui montre son moyen de salut. Qu'il abdique, qu'il cesse de tourner plus long-temps ses regards vers ces astres dont la lueur trompeuse l'a amené jusqu'au bord de l'abîme. N'est-il pas né dans l'obscurité? Le sort n'est-il pas allé le prendre aux derniers échelons de la vie? Qu'il retourne dans sa première condition! Qu'il abdique ses titres et ses emplois! Et je m'offre pour intermédiaire, et je le réconcilie avec les partis courroucés. La reine-mère lui pardonnera sans peine. Le foyer menaçant de la sédition sera éteint. Nous lui assurerons dans une retraite éloignée une existence paisible, insoucieuse, agréable, et sous une sage administration, le Danemarck fleurira de nouveau.... Vous souriez, colonel?

Koeller. Je pourrais manifester hautement ma joie, car vous êtes des nôtres. Avez-vous donc vraiment espéré l'impossible? Mais il vous serait plus facile de donner à l'ame sanguinaire d'un Néron la douceur d'un ange que de ramener par la persuasion cet être orgueilleux. Ce qui l'a amené si loin, l'amènera plus loin encore. Laissez-nous creuser secrétement sous son regard aveugle un tombeau, et vous le verrez y tomber de lui-même. Maintenant, lisez.... et si votre projet échoue ici, ralliez-vous à nous, j'espère vous conduire sûrement au but que vous désirez.

RANZAU (*lisant l'adresse de la lettre que Kœller lui a remise*). « Au colonel Kœller. » N'est-ce pas de Guldberg, le secrétaire de la reine-mère ?.... Un fin gaillard !

KŒLLER. Fin comme le renard, et faux comme le serpent. Mais il est bon à employer, car il est également dévoué à la reine et à notre plan.

RANZAU (*lit*). « La reine me charge, monsieur le colonel, de vous inviter à venir ce soir au château. Vous apprendrez là pour la première fois à connaître les nobles hôtes qu'elle a convoqués pour la grande fête que l'on donnera au roi de Danemarck, et l'assemblée décidera elle-même aujourd'hui, en quel endroit et quand cette fête aura lieu. Votre avis est important à avoir par-dessus tous les autres. La reine attend un rapport de vous sur le licenciement des gardes. Elle espère que ces troupes se seront soumises avec respect aux ordres de son bien-aimé fils le roi. Le repas commence à minuit. Votre GULDBERG. »

Un festin à minuit, et dans cette fête qu'elle promet à notre pauvre patrie, avec le vin, sans doute, on verra couler des flots de sang.

KŒLLER. C'est lui qui en sera la cause. Mais laissez-moi espérer, comte, que vous êtes des nôtres. Venez avec moi ce soir, vous serez le mieux-venu de tous les convives, vous le plus noble de tous ces nobles. Je vous en prie, promettez-le moi.

RANZAU. Si l'on ne peut plus le sauver, s'il persiste à garder sa couronne orgueilleuse, s'il appelle encore sur sa tête trop hardie la foudre qui gronde dans les nuages, alors je dois aussi.... Paix !

HUITIÈME SCÈNE.

(Le chef de la police sort du cabinet de Struensée, salue en passant KŒLLER et RANZAU, qui se sont séparés l'un de l'autre, et qui se rapprochent lorsqu'il est parti.)

KŒLLER. S'il nous faut agir avec mystère devant les espions, nous devons du moins nous fier entièrement l'un à l'autre. Écoutez : il ne peut plus être sauvé, et, par le ciel, je ne vou-

drais pas pour tout le Pérou que cela fût possible encore. Un signe de vous, et je vais vous annoncer à la reine. Alors, elle verra venir sans effroi le jour de la vengeance, car elle trouve que tout ce qui a été fait de grand en Danemarck, est scellé de votre nom. Prenez place sous ses drapeaux, et la victoire est à nous, et si notre plan échoue, si la trahison nous enlève les fruits que nous attendons, si nous devons en vain espérer, combattre, j'irai avec courage porter ma tête sous la hache de son bourreau.

NEUVIÈME SCÈNE.

RANZAU (*seul*). Va, va, soumets à ta soif de vengeance le repos du pays et notre paix sacrée. Un plus noble sentiment m'anime. Ton ame misérable n'éprouve qu'une pensée d'égoïsme et de haine, la mienne veille pour des milliers d'êtres, qui font remonter jusque bien avant dans le passé leur nom ennobli par le sang de leurs aïeux, et se servent de ce nom comme d'une égide contre les adversités de la vie. Il n'est donné à personne de nous ravir ce saint héritage, je dévouerais ma vie pour le conserver. Je ne veux pas chercher mon but si loin, il faut qu'il tombe, voilà l'important. Alors nous n'oserons plus confier, il est vrai, le lourd fardeau du sceptre à la main débile de notre roi, et qui donc viendra lui aider? Dans un temps comme celui-ci, il s'agit de trouver un homme fort. Lorsque le vaisseau vacille battu par l'orage, chacun s'en remet du soin de son salut à celui qui peut tenir d'une main ferme et prudente le gouvernail. Alors l'envie se tait, alors les longues inimitiés s'apaisent; car la première chose est de se sauver. Que si pourtant l'orgueilleuse Russie, craignant les plans du ministre, m'offre ses conseils et son secours, à moi, son vieil ennemi, je n'en veux point. Je sais comme Catherine récompense, comme elle pose le pied sur la tête de ceux qui veulent bien se ployer à ses desseins, et puis, après avoir atteint son but, les rejette dédaigneusement dans l'infortune. Et quand bien même encore je serais sûr de sa reconnaissance, comme je le suis de son appui, je n'en veux point. Nous ne devons

pas [illegible] Nous [illegible] changer notre situation mauvaise contre une autre plus [illegible]) Ah ! je pourrais seulement accomplir moi-même mon entreprise ! Si je pouvais, sans l'aide d'aucun autre, renverser ces chimères que s'est créées l'obscure bourgeoisie. Oh ! j'irais volontiers affronter les périls et combattre seul pour mes priviléges de naissance. Mais je ne le puis, il faut s'arrêter, réfléchir, chercher une issue, me mêler aux intrigues des partis, et serrer la main à des êtres faux, à des adversaires, dont je n'aurais pas obtenu en d'autres temps le moindre salut. Ce que je hais surtout, c'est cette alliance avec la reine-mère. Je connais depuis long-temps ses plans, je sais avec quelle finesse elle a su enlacer Kœller et d'autres hommes meilleurs que lui. L'être faible se confie volontiers à celui qui se montre sous un aspect puissant, et le danger est adouci si on le partage avec la reine-mère. Ainsi le lâche essaim des mécontens voltige autour de cette froide majesté. Malheur à nous, si jamais elle devait nous apporter avec son pouvoir hypocrite l'avenir qu'elle a rêvé. De tous les ennemis acharnés à la perte de ce pauvre Danemarck, aucun n'est plus dangereux qu'elle. Je regarde avec effroi la dure nécessité qui m'amène à elle, et c'est pour en finir d'une fois, pour m'éloigner de son indigne cohue, que je me résous à me présenter devant Struensée, et à lui dire ce qui nous afflige.

Un domestique (*ouvrant la porte*). Son Excellence, veut-elle ?

Ranzau. Je vais. — Voilà que mon projet me pèse pourtant sur le cœur. Par Dieu ! je tremble. — Non pas à cause de lui, mais par défaut de résolution. Allons ! Il faut qu'il se courbe, et c'est à moi à être fier.

DIXIÈME SCÈNE

(Le cabinet de Struensée.)

Struensée (*seul, en uniforme, debout devant la table*). Que me veut donc ce Ranzau ? Moi, je sais à peine ce que je veux de lui. Le gagner ? L'entreprise deviendrait bien dangereuse si elle

échouait. Le recevoir avec sévérité, froideur et d'un ton impérieux? Non, je ne le puis; car, je dois me l'avouer, je me réjouis de combattre avec un adversaire de cette importance, et je combats avec loyauté pour mes droits. Ainsi je le recevrai tout armé, décidé à me défendre, et prêt à accepter le combat s'il me l'offre.

ONZIÈME SCÈNE.

RANZAU. STRUENSÉE.

STRUENSÉE. Est-ce vous, comte Ranzau? Est-ce vraiment bien vous? Eh bien! plus votre visite était inattendue, plus elle me fait plaisir. Quel que soit le motif qui vous amène, soyez le bienvenu!

RANZAU. Je ne dois pas être le bien-venu auprès de vous, M. le comte; car je ne viens pas ici avec un cœur joyeux.

STRUENSÉE. Puis-je vous apporter quelque consolation? Puis-je vous offrir mon secours?

RANZAU. Ce n'est pas un chagrin personnel qui me tourmente.

STRUENSÉE. C'est peut-être la douleur d'un ami?

RANZAU. Oui, vous le dites. La douleur de mon ami le plus cher.

STRUENSÉE (*lui prenant la main*). Si je puis lui être utile, je suis prêt, c'est mon devoir.

RANZAU. Votre devoir, oh oui! Dieu le sait. Voulez-vous donc agir aussi loyalement que vous le pouvez, secourez ma patrie, secourez mon Danemarck.

STRUENSÉE (*souriant*). Si c'est là cet ami dont vous vouliez parler, soyez sûr que vous ne pouvez pas l'aimer plus ardemment que moi, et que je me fais gloire de partager ses maux.

RANZAU. Et cependant ce n'est pas votre patrie. Le murmure de notre mer Baltique ne résonne pas à votre oreille, comme la chanson que l'on chante auprès du berceau d'un enfant. Que vous font, à vous étranger, les hauts faits de ce pays et l'histoire de notre peuple? Je suis venu ici pour vous parler franchement. La franche et libre vérité convient au guerrier comme au vieillard.

STRUENSÉE. Liberté, vérité, sont pour moi des paroles d'or dans la bouche du gentilhomme et dans celle de l'homme du peuple.

RANZAU. Dans la bouche du gentilhomme et dans celle de l'homme du peuple! Voilà comme vous avez toujours été; la noblesse ne doit pas avoir la moindre préférence sur les gens du commun : voilà ce que l'on soutient aujourd'hui avec hardiesse en France, et je le sais, vous êtes un fidèle sectateur de ces leçons. Il n'y a plus rien de sacré, il faut que chaque barrière tombe pour laisser la lumière arriver à tous les cerveaux. Il faut que partout résonne ce mot sinistre d'égalité. Et vous espérez marcher ainsi à travers cette route épineuse et opérer vos étranges innovations, et atteindre impunément votre but? Non, il n'en sera pas ainsi. Les rois du Danemarck eux-mêmes ne pourraient se vanter d'autant de hauts faits que la noblesse de ce pays. C'est cette noblesse qui a sauvé de l'orage des temps les débris d'un droit éternel, c'est elle qui est l'ame et la vie de ce peuple, et vouloir l'anéantir, c'est vouloir anéantir le Danemarck.

STRUENSÉE. Je vous écoute avec surprise. Appelez-vous anéantir, la résistance que l'on oppose à la présomption et à la révolte? Dans quelle histoire avez-vous lu que le noble nom de leurs aïeux donnait aux petits-fils le droit d'abuser de leur dignité. Le plus grand des Jules fut tué, parce qu'il oublia que sa haute naissance ne pouvait l'autoriser à violer cette liberté, reine de Rome; cette liberté dont les Césars devaient eux-mêmes se reconnaître sujets. Il a plu au roi, monsieur le comte, de remettre entre mes mains une tâche difficile. La remplir comme mon devoir l'exige, voilà mon unique pensée, et je ne calcule ni les jours pénibles, ni les nuits sans sommeil que j'emploie à cette mission. Personne non plus ne les calcule, et je ne dois de compte et de reconnaissance qu'au roi. Mais puisque vous êtes venu hardiment à moi pour me dévoiler le secret de votre cœur, je veux acquitter envers vous ma dette en homme d'honneur, et vous dire vérité pour vérité. Il se peut que le peuple honore la noblesse et qu'il doive l'honorer; mais dites-moi, devait-il supporter l'arrogance avec

laquelle la noblesse, dans son égoïsme, s'arrogeait le privilége exclusif d'approcher du trône? Dites-moi quel bien avait fait ce conseil d'État, cette assemblée des plus nobles têtes du royaume que l'on m'a tant reproché d'avoir dissoute? N'était-elle pas toujours placée comme une muraille inaccessible entre le peuple et le roi?

Ranzau. C'était le boulevard de la liberté des vieux Danois.

Struensée. C'était le plus grand obstacle des nouveaux. N'est-ce pas vous qui, en m'introduisant à la cour, me disiez : le roi est en de mauvaises mains? Était-il en de meilleures mains lorsqu'il m'accorda sa confiance et m'investit de mes fonctions? L'orgueil et l'ignorance se partageaient les plus hauts emplois; les bonnes têtes étaient mises à l'écart, et l'on abandonnait à une troupe d'êtres mercantiles les travaux des places inférieures. Alors les impôts du pays passaient honteusement au pouvoir de quelque entremetteur dont on devait récompenser ou les services d'antichambre ou l'infame silence. La troupe des jeunes nobles, avide d'honneurs, passait rapidement les premiers degrés de l'échelle sociale, et arrivait en toute hâte au sommet de l'édifice, où il n'y a de place que pour un petit nombre de personnes. Ainsi le royaume voyait avec une terreur toujours croissante ses hommes les plus sûrs et les plus expérimentés rejetés dans l'inaction et méprisés par cette foule d'enfans.

Ranzau (*souriant*). Il est bien possible que la couvée de l'aigle s'élance d'une aile plus hardie vers le soleil qu'une troupe de moineaux.

Struensée. Et moi, monsieur le comte, je veux arrêter avec les rigueurs de la loi l'essor de cette couvée, afin que nous ne voyions pas de nouveaux Phaétons conduire le char de l'État. Pouvez-vous blâmer cette pensée? Et croyez-vous que le Danemarck dépérisse, si l'on ne voit plus une armée de petits oppresseurs assiéger le roi? Si le laboureur cesse de tourner un regard humide vers cette capitale où l'attendait un maître implacable; si, après avoir dévoré en une nuit le produit des sueurs du paysan, le revenu de leurs biens, les nobles ne vont plus

puiser à la caisse du monarque. Ces abus-là sont loin, Dieu soit loué; j'ai montré au roi pourquoi son trésor était si vide. Il est las d'être le caissier de la noblesse. Les plaintes douloureuses de son peuple sont parvenues à son oreille, et les regrets insolens de quelques hommes expirent sans force. Beaucoup de choses nous semblent maintenant inutiles, qui naguère étaient regardées comme indispensables. Le roi lui-même se dépouille d'un éclat superflu. Aujourd'hui il a licencié son régiment des gardes. (*Regardant fixement Ranzau.*) Si le Danemarck est malade, vous voyez, monsieur le comte, que nous n'ignorons pas encore tout-à-fait les moyens de sauver votre ami de sa ruine.

Ranzau. Je vois, je vois avec quelle adresse vous arrachez les armes de la noblesse pour les remettre aux mains du peuple. Maintenant chacun peut, si bon lui semble, confier à la presse imprudente le soin de sa vengeance, la hardiesse de ses sentimens.

Struensée. Je ne puis pas empêcher le peuple de penser, et chacun doit dire ouvertement ce qu'il pense.

Ranzau. Oui, vous êtes aveugle, et vous ne voyez pas l'abîme où vous allez vous précipiter. Les armes que vous lui confiez, il les tournera un jour dans son égarement contre vous.

Struensée. Celui-là craint seulement qu'on abuse de ses dons, qui ne donne pas avec franchise et de son propre mouvement. Les intentions pures ressemblent aux grandes actions. Heureux celui qui depuis le moment où il conçoit un projet jusqu'à celui où il l'exécute est éclairé par les rayons d'une étoile propice!

Ranzau. Et cette étoile ne sera pas la vôtre. Croyez-moi, comte Struensée, la noblesse formera contre vous un parti redoutable avant que vous puissiez y prendre garde; songez à mes avis, songez-y, et n'essayez pas de pousser plus loin ce que vous avez entrepris.

Struensée. Il me semble, comte Ranzau, que la volonté du roi s'exprime par les ordres de son ministre. Si la noblesse se regarde comme le boulevard du trône et le soutien de la monarchie, pourquoi ne respecte-t-elle pas la volonté du monarque?

Ranzau. Oh! vous voulez jouer avec moi, et vous croyez éblouir avec de vaines paroles les regards d'un homme d'expérience. Pouvez-vous m'offrir comme un roi l'image de notre pauvre malade Christian? Il y a long-temps que cette tête fatiguée a dû se débarrasser du poids trop lourd de la couronne. Qui donc le gouverne? La reine-mère est reléguée loin de son fils.

Struensée. Le comte Ranzau a le cœur sur les lèvres, tout le pays le sait. Mais à présent je ne reconnais plus la droiture de son caractère. Vous parlez de la veuve de Fréderic, et vous ne songez plus au temps où vous me disiez vous-même dans les forêts solitaires d'Achsberg que cette reine était comme une secrète malédiction dans la maison royale. Doit-elle donc maintenant s'approcher des jeunes époux qui occupent le trône, et semer entre eux la division, et empoisonner les jours de printemps de notre belle et gracieuse reine?

Ranzau. Oui, cette belle et gracieuse reine! Vous me rappelez à temps que cette orgueilleuse Anglaise nous a tous trompés. Elle voulait régner, elle a atteint son but. Car tout le peuple se demande, si c'est vous qui êtes un instrument entre ses mains, ou si elle en est un entre les vôtres?

Struensée. Comte, c'en est trop. J'ai pardonné la hardiesse, mais je ne supporterai pas l'insolence. Allez, vous êtes venu à moi avec un cœur ulcéré, vous ne désiriez aucune paix; eh bien! emportez avec vous le combat que vous veniez me présenter.

Ranzau. Oui, le combat éternel entre l'arbitraire et la loi. Vous voulez l'un et moi l'autre. Mieux vaut donc que nous nous séparions.

Struensée (*le retenant*). Encore un mot! Vous aviez une assez haute opinion de moi, et vous êtes venu me parler sans crainte; malgré le pouvoir qui m'appartient, je vous laisse partir impunément: voilà, monsieur le comte, l'arbitraire que j'exerce.

(Ranzau lui jette un regard perçant et s'éloigne à la hâte.)

DOUZIÈME SCÈNE.

STRUENSÉE (*seul*). Va-t'en, homme orgueilleux! Maintenant je puis te rendre mépris pour mépris. N'a-t-il pas osé prononcer son nom à elle.... son nom? (*En se cachant le visage avec ses mains.*) Malheureux! tu t'es trahi. Mais, lorsqu'il a parlé d'elle, j'ai senti mon sang se rejeter en bouillonnant sur mon cœur, comme pour arracher de son profond sommeil ce terrible secret. Oh! jamais il ne m'était encore arrivé de couvrir ainsi d'un voile ce qui se passait au fond de mon ame. Mon ame était libre, ouverte à tous, et maintenant, qu'elle doit cacher à tous les regards ce qu'elle souffre, elle se trahit elle-même, et une rougeur de pourpre imprime sur mon front l'aveu que je redoute, et le fait lire à nos ennemis.

(Il se laisse tomber sur une chaise et demeure quelque temps plongé dans ses pensées. Un instant après la porte s'ouvre doucement, le pasteur Struensée entre, regarde en silence son fils et s'approche de plus près.)

TREIZIÈME SCÈNE.

STRUENSÉE (*se levant*). Mon père! Dieu de bonté! je puis enfin vous presser dans mes bras, mon père!

LE PASTEUR. Mon fils!

STRUENSÉE. O douce mélodie de la voix paternelle! Combien voilà de temps que j'implore cette faveur, et que j'espère en vain vous voir! Depuis que le roi m'honore de sa confiance, mon père semble s'être éloigné de moi. Laissez-moi donc jouir enfin de ce regard qui doit être ma bénédiction. (*Son père détourne la tête.*) Comment? Ne voulez-vous pas me montrer votre visage? Ou peut-être, le détournez-vous pour me cacher quelque secret chagrin? Dieu! je ne vous ai encore rien dit de ma mère. — Où est-elle? Où est-elle?

LE PASTEUR. Elle est retournée dans sa patrie.

STRUENSÉE. Morte?

LE PASTEUR. Je t'apporte sa bénédiction, mon fils. Ton nom fut sa dernière parole.

STRUENSÉE. Mon nom? — Ses yeux avaient pour moi un rayon divin, et le ciel me le refuse! Son cœur plein d'amour s'est glacé dans le tombeau. Malheur à moi! Malheur à cette fortune trompeuse qui m'a éloigné du lit de mort de ma mère, et m'a enlevé sa dernière bénédiction, et ce regard, ce regard unique après lequel j'aspire. Oh! qu'elle était bonne! mon père, y pensez-vous encore? Lorsque dans mes jeux d'enfant, je me montrais si vif et si impérieux, lorsque vous veniez pour châtier ma colère et ma présomption, elle avait toujours une parole conciliante à nous dire. Elle ne savait qu'aimer et pardonner.

LE PASTEUR. Laisse-la dormir dans le repos de la vertu, mon fils, et ne lui énumère pas encore tes fautes.

STRUENSÉE. O mon père! vous avez choisi une mission pénible. Ce ne sont ni les jours de prospérité de votre fils, ni la faveur de son roi, ni l'attente d'un peuple surpris de ses tentatives qui vous attirent auprès de lui. Vous venez lorsque la mort a envahi l'humble demeure qui renfermait ce qu'il avait de plus cher, et votre salut douloureux est l'annonce de son malheur.

LE PASTEUR. Aux yeux des pauvres enfans de ce monde, la vie apparaît sous une double face, qui s'appelle bonheur et malheur. Mais celui qui puise là-haut l'existence à cette source éternelle, dont une goutte légère coule dans notre cœur, celui-là donne souvent aux mots dont nous nous servons une autre signification; jamais le malheur ne peut venir de lui, jamais, jamais! mais je crains bien que ce que tu nommes bonheur, ne soit ton malheur.

STRUENSÉE. Oui, je le sais, vous ne m'avez pas encore pardonné de m'être arraché au cercle étroit qui m'était assigné dans la vie, d'avoir suivi cette voix intérieure qui m'appelait loin du toit indigent du malade, pour me transporter sur l'un des hauts échelons de la société. D'où vient que le roi m'a choisi si promptement? Quand m'a-t-on vu me rendre indigne de sa confiance? Et quel homme en possession du pouvoir oserait dire qu'il a jamais voulu de plus grandes choses que moi? Une seule pensée

m'occupe, me pénètre, m'enflamme. Mettre fin à ce rude combat de la couronne et de la bourgeoisie; faire en sorte que le peuple obéissant ne sente plus le frein d'un pouvoir arbitraire, et ne se révolte plus contre la main impérieuse de son guide; que la classe laborieuse cesse d'être abandonnée aux caprices des nobles, et puisse se mouvoir aussi librement dans sa sphère que le roi de Danemarck sur son trône. Le bourgeois peut maintenant fermer sa porte aux regards lâches des espions. Son asyle est sacré; le fruit de son travail lui appartient, et ne sert plus à rehausser l'éclat des palais seigneuriaux. Mes mains lui ont ôté ses chaînes, et la pensée qui éclaire marche librement d'un endroit à l'autre. Les beaux jours de la science qui ont illustré notre Allemagne, naîtront aussi pour ce royaume, et lui donneront leur douce chaleur. Et bien long-temps après tous ces efforts, quand notre génération s'en ira pour faire place à une génération plus forte et plus heureuse, les enfans viendront avec une voix plus douce que celle de leurs pères exprimer auprès de mon tombeau leur reconnaissance, dire que j'ai voulu leur bonheur, et que j'ai atteint mon but.

Le pasteur. Il n'en sera pas ainsi, mon fils, car la volonté d'un seul ne peut fonder le bonheur du peuple. Et qui te répond que par la suite il n'arrive un autre ministre, plus puissant que toi, pour détruire le gigantesque édifice que tu veux élever? Qui es-tu pour vouloir donner de ta propre main la liberté à tout un peuple? Le caprice d'un autre la lui retirera, comme le caprice d'un jeune homme la lui donne. As-tu donc fait entrer cette jeune plante de la liberté si avant dans le domaine des lois que jamais ni la hache du roi, ni même un coup de ta main ne puisse briser ses faibles rameaux? Non, c'est ce qui n'a jamais été en ton pouvoir, tu ne peux pas gouverner librement ton destin, il faut qu'il s'arrête, qu'il jette l'ancre auprès du trône; c'est là ta place, et au milieu de chacun de tes plans, tu dois sentir la condition tacite de rester auprès du trône. Car je le crains, ce qui t'y attache, n'est pas seulement le stérile plaisir d'exercer un pénible pouvoir. D'autres serpens t'enlacent et te

retiennent avec force dans leurs anneaux magiques. As-tu peur? Regarde-moi, regarde-moi. Tu ne le peux pas. Tu ne peux pas supporter la flamme éteinte d'un œil de vieillard. Malheur à moi! Est-il donc vrai ce bruit qui aux jours du danger courait d'une montagne à l'autre dans la bouche du peuple? Tu aimes? Tu aimes ta reine?

STRUENSÉE. Mon père!

LE PASTEUR. Loin de moi! Le péché retombera sur la tête de ton père. Le vieux serviteur de Dieu appelle la mort avec angoisse, avant que d'entendre tes lèvres pâles murmurer un aveu terrible!

STRUENSÉE. Vous tremblez d'entendre ce que ma bouche tremble de prononcer. Cependant je ne puis vous épargner cette douleur plus long-temps. Il faut que l'aveu s'échappe de mon cœur. Oui, mon père, j'aime. Cette reine vers laquelle j'osais à peine élever un regard plein de respect, je l'aime avec tout le délire de la passion. Oh! soyez indulgent, mon père. Ce poison s'est glissé par des voies secrètes, et sans que je m'en aperçoive, dans mon cœur. Je puis cependant dire encore l'heure où je me sentis livré à ce pouvoir magique. La reine était malade. Le roi était revenu de son voyage. Ma rapide fortune faisait le sujet de tous les entretiens. L'envie inquiète des courtisans exagérait encore le mérite du jeune médecin; la reine désira me voir. Elle était seule, abandonnée, sans amis, dédaignée de son époux, en butte à la haine de la reine-mère. Je la trouvai pleine de tristesse, et je ne pus lui dissimuler ce que je sentais. Elle vit des larmes de pitié rouler dans mes yeux, et elle pleura aussi; et le regret qu'elle éprouvait d'avoir laissé un étranger lire au fond de son ame, couvrit ses joues d'une douce rougeur. Alors c'en était fait de moi. Le pouvoir enchanteur qui se saisit de moi en ce moment ne me quitta plus. Elle m'a empoisonné avec ses larmes, elle m'a enlevé avec ses larmes le repos et le bonheur de ma vie. Enchaîné auprès d'elle, je souffre les tortures de l'enfer. Je puis la voir chaque jour, et quand je la vois, il faut que je baisse les yeux pour ne pas leur laisser lire dans cet astre élevé

que j'adore ma perte et ma réprobation. Si quelquefois ses lèvres me murmurent une douce parole, mon cœur facile me trompe et me montre déjà les voluptés de l'amour. Aujourd'hui je recule de terreur devant moi, et demain, une fatale espérance me ranime, et mon ame, livrée à toutes les angoisses, cherche sans cesse une consolation, et sans cesse l'échange contre une nouvelle douleur. Laissez un démon pénétrer dans le ciel, ravir la félicité des élus, et pour lui faire expier son crime, n'inventez pas d'autres tourmens, vous n'en trouveriez pas qui torturent l'ame comme les miens.

Le pasteur. Malheureux! Veux-tu donc porter encore longtemps un tel fardeau? Mon cher fils, je ne suis pas sévère, je ne juge pas, je ne peux que pardonner. Quitte cette cour, renonce à tes douleurs, viens avec moi. Ton esprit élevé, ton cœur sont assez riches pour animer la solitude. Viens avec moi, tu souffres tant ici, tu oublieras tout.

Struensée. Jamais, mon père, jamais. Et quand je le pourrais, je ne le voudrais pas. C'est par l'étendue de mes devoirs, c'est par mes actions que je veux m'élever. Je vis pour elle et pour mes projets; renoncer à ces deux biens, ô mon père, c'est la mort.

Le pasteur. Meurs, mais viens avec moi. Le plus terrible est d'être obligé de faire un jour ce que l'on n'eût jamais fait volontairement. Descends de ta hauteur, avant qu'une main ennemie te précipite en bas. Viens, Fréderic! Mes vieux jours se passent à présent dans la solitude. Oh! viens les égayer, viens, mon fils bien-aimé.

Struensée. Je ne le puis, mon père!

Le pasteur (*se jetant à ses pieds*). Je t'en conjure à genoux, quitte ce palais, suis-moi.

Struensée (*le relevant*). Mon père!

Le pasteur. Non, laisse-moi m'agenouiller en prières comme devant Dieu, laisse-moi t'implorer. Viens au tombeau de ta mère; cette place sainte te rendra la paix du cœur. Son esprit bienheureux plane autour de toi. Elle te demande à ton père,

elle te réclame. Écoute-la. Ton nom fut sa dernière parole. Mon Fréderic, mon cher Fréderic, viens donc!

STRUENSÉE. Je ne le puis.

LE PASTEUR (*pressant avec violence son fils contre sa poitrine*). J'ai fait ce que j'ai pu. Que Dieu soit avec toi!

STRUENSÉE. Vous partez?

LE PASTEUR. Je suis venu t'apporter mes avis. Je ne demeurerai pas pour voir ta chute. Que Dieu soit avec toi! (Il part.)

STRUENSÉE (*ébranlé*). Mon père! (*Après un moment de lutte.*) Allons! Chez elle! (*Il sonne, plusieurs valets entrent.*) Chez le roi!

(Le rideau tombe.)

DEUXIÈME ACTE.

PREMIÈRE SCÈNE.

(L'appartement de la reine Mathilde.)

LA REINE. LA COMTESSE UHLFELD. LA COMTESSE REEZ.

MATHILDE (*à la comtesse Uhlfeld qui tient un livre ouvert*). Assez, assez, chère comtesse. Cette lecture me cause une trop vive impression. Ces prières qui s'échappent des lèvres du tendre Arthur pour toucher le cœur farouche de son meurtrier, m'émeuvent tellement que je puis à peine retenir mes larmes. (*Se levant.*) Assez pour aujourd'hui. Ce Shakespeare est un demidieu, qui me fait croire à cette sainte magie qui donnait aux anciens chantres le pouvoir d'ébranler l'ame de l'homme et d'attendrir les rochers. Il n'y a dans ce monde point de palmes dignes d'être offertes à cet être divin, qui dévoile aux regards avides des mortels le ciel merveilleux qu'il porte au-dedans de lui-même, et purifie au feu sacré qui l'embrase les froides images de notre vie.

LA COMTESSE UHLFELD. Oh! comme ma noble souveraine comprend bien le génie de ce poète, qui s'élève si haut avec ses

ailes puissantes. Pour moi, je ne puis le suivre dans son vol. Et j'admire toujours la grande ame d'Élisabeth, qui admettait souvent auprès d'elle ce hardi favori.

La comtesse Reez. Vraiment. La reine Élisabeth lui accordait-elle cette faveur?

Mathilde. Et ne soyez pas surprise qu'elle la lui accordât? Je pense que le prince des poètes de mon Angleterre avait jeté un regard assez profond dans le cœur des rois, pour qu'en arrivant auprès de la reine, il se trouvât à sa place, comme auprès de ses égaux. Ne me regardez pas avec cet air étonné, chère comtesse; un mot contre les majestés n'est pardonnable que dans une bouche, n'est-ce pas? Mais je l'ai dit, et je le répéterais devant une assemblée de princes. Le cœur des peuples et des rois repose devant Shakespeare comme un livre ouvert. Regardez ici. (*Prenant les Œuvres de Shakespeare.*) Ici la vérité subsiste comme une lumière éternelle. Les temps actuels ne ressemblent-ils pas aux temps passés? On conduit les peuples à la boucherie pour défendre un droit sacré, et pour un mince intérêt la France s'unit avec le perfide Jean. Et le sort de cette nièce d'Angleterre, de cette belle Blanche de Castille, n'est-il pas comme celui des filles de prince à toutes les époques? Voyez avec quelle poésie et quelle vérité il dépeint l'infortune de cette pauvre fleur, arrachée du rameau paternel, et soumise à des devoirs pénibles. A peine connaît-elle la voix impérieuse du désir et de la volonté, et la voilà qui doit se résigner pour toute la vie. Elle scelle avec le sang de son cœur le traité honteux, et suit, après l'avoir à peine entrevu, son époux vers une contrée lointaine. Qui sait à quel triste avenir elle est dévouée, et par combien de larmes elle paiera le funeste don d'avoir eu pour dot une couronne!

La comtesse Reez (*à voix basse à la comtesse Uhlfeld*). Comme c'est bien royal!

La comtesse Uhlfeld. Que c'est beau et profond!

DEUXIÈME SCÈNE.

(Entrent le comte Struensée et le comte Brandt.)

Mathilde. Regardez, voici les comtes Struensée et Brandt. (*A Struensée.*) Vous arrivez à propos, comte, pour me débarrasser d'un devoir pénible. Il faut que je défende contre mes dames les droits sacrés du poète. Notre Shakespeare ne peut trouver aucune grâce aux yeux de la comtesse Uhlfeld.

La comtesse Uhlfeld. Votre Majesté!....

Mathilde. J'aimerais à continuer le combat, et je vous choisis, comte, pour champion du poète. Vous méritez avant tous les autres de rompre une lance en sa faveur; car c'est à vous que je dois d'avoir connu le génie de ce grand homme. Vous m'avez enseigné à comprendre la douce mélodie du torrent poétique, et quand l'ame est fatiguée des orages de la vie, elle aime à se bercer sur ces vagues harmonieuses de la poésie.... Mais en voilà déjà trop. La comtesse peut à peine cacher un sourire. Elle craint, sans doute, que ce débat ne finisse par me rendre poète; ce serait un péché si nouveau pour une reine de Danemarck, que je veux me hâter de parler de choses d'un autre genre, pour ne pas faire tomber sur moi une telle accusation. (*Au comte Brandt.*) Comte, vous venez de quitter le roi. Ne devons-nous pas nous reprocher d'avoir devancé de trop loin Sa Majesté? J'avoue volontiers, pour l'honneur de l'Angleterre, que ce cheval anglais dont mon royal frère m'a fait présent, a vaincu à la course les meilleurs chevaux du Danemarck. En avant de tous nos cavaliers s'élançait le comte Struensée, jaloux de maintenir la vieille réputation des chevaux danois. Mais l'ardent cavalier a dû aussi expier derrière nous sa témérité.

Struensée. C'était la juste récompense de ma hardiesse.

Mathilde. Elle convient à l'homme....

Brandt. Le roi a reconnu la défaite de ses coursiers. Il parlait avec gaîté du rare courage de Votre Majesté. Depuis long-temps je n'avais vu notre monarque si joyeux. Les plaisirs de cette semaine

paraissent répondre entièrement à ses désirs, et demain doit avoir lieu le bal de la cour.

Mathilde. Les vœux du roi se trouvent ainsi tout-à-fait d'accord avec les nôtres. Faites-nous célébrer, comte, cette fête dans tout son éclat. J'aime à laisser tomber dans les plaisanteries des masques les liens futiles de l'étiquette. Inventez tout ce que vous voudrez, rendez cette soirée splendide. Je me réjouirai de la bonne humeur de tous ceux qui y prendront part, et les dames de notre cour s'habitueront aussi, je l'espère, à échanger les vieilles contraintes contre la gaîté et la plaisanterie. (*A la comtesse Uhlfeld.*) Et ne pensiez-vous pas, comtesse, à me présenter le gentilhomme que l'impératrice de Russie m'a recommandé elle-même et d'une manière pressante?

La comtesse Uhlfeld. J'attends que Votre Majesté ait décidé....

Mathilde. Il faut qu'il vienne à notre fête, et qu'il retrouve dans notre palais toute la pompe impériale. N'est-ce pas, comte Struensée, nous pouvons bien désirer que cet étranger raconte à l'impératrice dans quel état de splendeur il a trouvé, grâces à une sage administration, la maison royale de Danemarck?

Struensée. L'éclat qui environne notre reine est nécessaire, c'est le riche encadrement de la plus belle perle du royaume.

Mathilde (*le fixant*). Croyez-vous?.... Et cependant le ton de votre voix semble contredire ces paroles.

Struensée. Dois-je?

Mathilde. Comtesse Uhlfeld, ma broderie, s'il vous plaît.

(La comtesse sort.)

TROISIÈME SCÈNE.

Mathilde (*à Struensée*). Comte, dites-moi ce qui vous émeut. Mais ne dissimulez rien; car je vois que vous cherchez à me cacher quelque chose. Parlez. C'est pour moi un tourment de vous voir inquiet et silencieux.

Struensée. Si je vous semble ainsi, je suis répréhensible. L'humeur ne doit jamais avoir devant Votre Majesté l'apparence de chagrin mystérieux.

MATHILDE. Non, non, ce n'est pas de l'humeur.

BRANDT. Je veux expliquer cette énigme.

(STRUENSÉE essaie de se placer entre la reine et Brandt.)

BRANDT (*le retenant*). Laissez-moi. Le comte Ranzau a quitté ses terres, et il est revenu aujourd'hui dans la capitale.

MATHILDE. Ah! cet homme si important! Il ne veut donc pas cacher plus long-temps sa tête de conseiller d'État dans sa froide solitude d'Aschberg. L'hiver nous le ramène. Les plaisirs de notre cour l'appellent. Peut-être a-t-il aussi conçu des projets téméraires? Mais il n'agit pas.... Il murmure et ne fait point de mal.

BRANDT (*souriant*). Et cependant il a tenté aujourd'hui une démarche d'un grand poids.

STRUENSÉE. Pour lui, sans doute.

MATHILDE. Et pour vous aussi, si je ne me trompe. Dites-moi donc ce qui est arrivé.

BRANDT. Le comte Ranzau a rompu ses vieux engagemens, il est venu chercher jusque dans sa retraite le lion, son ennemi mortel (*montrant Struensée*).

MATHILDE. J'espère aussi qu'il aura trouvé le lion!

STRUENSÉE. Le bon droit personnel porte de meilleures armes que le découragement. Mais j'étais assez fort pour aller avec hardiesse au-devant de l'homme hardi. Ne suis-je pas soutenu par la confiance de mon roi, et la faveur de la reine n'est-elle pas pour moi comme un bouclier de diamant?

QUATRIÈME SCÈNE.

MATHILDE (*à la comtesse Uhlfeld qui lui rapporte sa broderie*). Je vous remercie.

LA COMTESSE UHLFELD (*regardant par la fenêtre*). Dieu! Qu'est-ce donc?

MATHILDE. Qu'y a-t-il?

LA COMTESSE UHLFELD. Un officier arrive bride abattue dans la cour du château. Ah! grand Dieu!

MATHILDE. Qu'y a-t-il encore?

LA COMTESSE UHLFELD. Son cheval tombe sous lui. Il se débat en écumant. Il est mort.

(MATHILDE veut s'élancer à la fenêtre. On la retient.)

LA COMTESSE UHLFELD. L'officier n'est pas blessé.

BRANDT. Il est là hors d'haleine, couvert de sueur. Je le connais, c'est le capitaine Lowenskiold, du régiment de Norwège, licencié aujourd'hui.

STRUENSÉE (*remarquant l'angoisse de la reine*). Je l'attends. Il m'apporte le rapport.

MATHILDE. Avec une telle célérité. Cela ne signifie rien de bon.

STRUENSÉE. Je veux aller moi-même.

MATHILDE. Oh! demeurez, demeurez, cher comte, ne me laissez pas seule dans cette horrible incertitude. L'angoisse de la mort me torture. Écoutez le récit du capitaine, ici même, devant moi. Qu'il vienne! qu'il vienne comme il est, mais de suite. (*A la comtesse Uhlfeld.*) Je vous en prie, comtesse, amenez-le. De suite! (La comtesse sort.)

CINQUIÈME SCÈNE.

STRUENSÉE (*à Brandt*). Et vous, courez auprès du roi, afin que dans ce moment il ne soit pas seul....

MATHILDE. Et qu'un serviteur trop zélé ne lui apporte pas ce malheureux message.

SIXIÈME SCÈNE.

(La comtesse UHLFELD introduit le capitaine et se retire.)

STRUENSÉE (*au capitaine*). La reine est très-pressée de connaître ce qui vous a fait accourir avec une telle vitesse.

MATHILDE. Je lis sur votre visage l'annonce d'un malheur. Parlez.

STRUENSÉE. Le rapport, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE. Je n'en ai point.

MATHILDE et STRUENSÉE (*ensemble*). Comment?

LE CAPITAINE. On ne nous a pas donné le temps de l'écrire. Je viens d'une bataille.

MATHILDE (*se laissant tomber dans une chaise*). Dieu tout-puissant!

STRUENSÉE (*à voix basse au capitaine*). N'effrayez pas la reine.

MATHILDE. Non, point de secret! Qu'y a-t-il? Je vous en prie, comte, ne me cachez rien. Je veux tout entendre.

LE CAPITAINE. Dois-je?....

STRUENSÉE. La reine le veut. Qui vous envoie?

LE CAPITAINE. Le commandant de la capitale.

STRUENSÉE. Votre message?

LE CAPITAINE. Les gardes se sont soulevés.

MATHILDE. Malheur à nous.

STRUENSÉE. La reine sait ce qu'il y a de plus terrible. Racontez-nous maintenant, capitaine, comment la chose s'est passée.

LE CAPITAINE. Lorsque notre colonel rassembla aujourd'hui pour la seconde fois les cinq compagnies norwégiennes, il était facile de voir sur plusieurs visages l'expression d'un grand mécontentement. Le soldat baissait tristement la tête, et regardait tantôt ses armes, tantôt ses camarades; car chacun pensait que l'ordre de licenciement l'appelait à rentrer dans ses foyers. Alors on apprit tout à coup que la volonté du roi n'était point, comme on l'avait espéré, d'exempter les soldats du service militaire, mais de les disperser dans d'autres régimens. Ils accueillent cet ordre avec de sourds murmures. Le colonel qui l'a lu se tait. La troupe se tait aussi, comme une mer perfide dont le calme prédit l'orage, et soudain un cri unanime retentit dans les rangs, passe dans toutes les bouches: Vive le régiment! Nous ne voulons pas être séparés! Jamais! jamais! Nous sommes camarades à la vie et à la mort! Et alors ils s'embrassent, et ils jurent, en se serrant la main, de ne jamais se quitter et de ne pas obéir aux ordres du roi. En vain les officiers veulent mettre un frein à ces manifestations. Ils n'écoutent ni menaces ni prières. Le commandant veut châtier les rebelles, qui s'en vont, en poussant des cris de joie, à travers les rues et en excitant les bourgeois à la révolte. On sonne le tocsin, et l'on se met en devoir de les soumettre par la force. Mais ils engagent eux-mêmes le combat, et la ville voit

avec horreur le sang des soldats couler avec celui des bourgeois dans les rues.

STRUENSÉE. Effroyable!

MATHILDE. Malheur à nous! Devions-nous en venir là?

LE CAPITAINE. Le combat était encore indécis lorsque j'ai quitté la ville; mais les rebelles se rapprochaient toujours de plus en plus de la porte du Nord. S'ils réussissent à se frayer un chemin, ils seront ici avant qu'on ait eu le temps d'y songer.

STRUENSÉE. Impossible! Ils n'oseraient pas venir à Fréderícsbourg .... dans le palais du roi.

LE CAPITAINE. C'était leur projet. Ils voulaient exprimer leurs vœux au roi, demander un congé libre et une récompense. Ils viendront ici nous contraindre de satisfaire à leurs demandes, et alors ils s'en retourneront en triomphe dans la capitale.

STRUENSÉE. Avant que cela arrive .... il faudra ....

(On entend des coups de fusil éloignés.)

MATHILDE. Nous sommes perdus.

SEPTIÈME SCÈNE.

LES DAMES DE LA REINE. Au secours!

LA COMTESSE UHLFELD. Votre Majesté sait-elle que les gardes se sont révoltés et qu'ils arrivent ici en tumulte? Dans peu d'instans nous allons les voir.

LA COMTESSE REEZ. Les voici! (*A Struensée.*) Comte, sauvez la reine. Ils veulent renverser le château, et égorger le roi et la reine.

STRUENSÉE. Vous avez tort d'avoir peur. Les rebelles ne sont venus ici que pour recevoir le châtiment qu'ils méritent. (*Au capitaine.*) Faites venir le commandant du château.

HUITIÈME SCÈNE.

MATHILDE. Comte, vous voulez ....

STRUENSÉE. Repousser la force par la force, voilà ce qu'il faut. Ils ont fait couler le sang, le sang doit couler encore. La faute n'en sera pas à moi, mais à ceux qui, par leurs trames perfides,

ont poussé ces malheureux à la rébellion. (*Au commandant qui entre.*) Les gardes sous les armes! La porte de la première cour fortement défendue! Que tous nos hommes soient prêts! Notre artillerie en avant! Et s'ils osent faire un pas vers la demeure du roi, recevez-les avec des décharges de canon.

(Le commandant sort.)

NEUVIÈME SCÈNE.

MATHILDE. Oh! quelle sanglante résolution!

STRUENSÉE. Avant que de l'exécuter, avant de commencer cette lutte malheureuse, j'irai moi-même m'exposer à leur fureur, essayer si des paroles de conciliation ne peuvent les ramener à leur devoir. Et si un traître ne vient pas se mettre entre nous, j'espère que la volonté du roi réveillera chez ces hommes égarés leurs vieux sentimens d'obéissance et de fidélité.

MATHILDE. Vous espérez en vain.

STRUENSÉE. Si dans leur colère ils demandent ma tête, je la leur livre volontiers. Pas une autre goutte de sang ne coulera, si je puis avec le mien sauver l'honneur du roi, rendre la paix au pays.

(On entend un grand tumulte au dehors, et des cris nombreux de vive le régiment!)

LA COMTESSE UHLFELD. Ce sont eux!

LES DAMES. Malheur à nous!

MATHILDE. Que Dieu nous protége!

STRUENSÉE. Ce sont eux! Eh bien! ma tête pour prix de la soumission.

MATHILDE. Malheur! Struensée, restez, restez. Vous me tuez. Il y va de votre vie.

STRUENSÉE. Autrement il faudrait sacrifier mon honneur pour votre salut. (Entre l'ambassadeur d'Angleterre.)

DIXIÈME SCÈNE.

LES PRÉCÉDENS. ROBERT KEITH.

STRUENSÉE (*étonné*). C'est vous, monsieur.

KEITH. Demeurez, je vous en conjure, monsieur le comte.

MATHILDE. Malheur à nous ! Quel moment choisissez-vous pour venir nous voir ?

KEITH. J'espère, madame, que vous voudrez bien me pardonner. C'est l'inquiétude qui m'amène. Si la reine de Danemarck est en péril, son frère d'Angleterre tremble, et je suis son fidèle serviteur. Votre Majesté ne dédaignera pas mes avis. Non, madame, vos craintes ne sont pas mal fondées. Les furieux que j'ai vus avec leur épée trempée dans le sang de leurs frères ne craindront pas d'attenter à la vie même de leurs Majestés, si l'on refuse d'écouter leurs vœux.

STRUENSÉE. Plutôt que d'en venir là ....

KEITH. Je vous en conjure, comte, laissez-vous attendrir. N'entreprenez rien de trop sévère.

STRUENSÉE. Je suis mon devoir.

MATHILDE. Non, demeurez. Malheur à moi ! Mon cœur flotte torturé entre la colère et l'effroi. Je le sens bien, trop de pitié pour ces rebelles nous précipiterait dans l'abîme, et cependant, et cependant !....

ONZIÈME SCÈNE.

(Entre le capitaine LOWENSKIOLD.)

STRUENSÉE. Que nous apportez-vous, capitaine ?

MATHILDE. Est-ce un nouveau malheur ?

LE CAPITAINE. Le régiment a choisi vingt hommes pour vous exposer ses griefs. Ils vont vous présenter par écrit trois conditions que j'ai lues et dont ils demandent la ratification par le roi.

STRUENSÉE. Quelles sont ces conditions ?

LE CAPITAINE. D'abord ils demandent congé plein et entier, que pas un des hommes qui a eu l'honneur d'appartenir à leur noble régiment ne soit forcé de reprendre du service ailleurs ; Ensuite ils désirent que Sa Majesté leur accorde trois mois de solde, et, enfin, qu'ils puissent garder leur uniforme et leurs armes, comme un témoignage perpétuel qu'ils sont restés fidèles à leur corps, et que la volonté seule du roi est venue rompre leurs liens. A ces conditions, le régiment retourne tranquillement à

Copenhague, et se sépare comme on le lui a ordonné. Mais si l'on refuse d'accéder à leur demande, ils jurent d'exercer une vengeance horrible. Frédericsbourg ne doit pas même être un rempart contre leur colère, et il faut que le roi et la reine tombent sous leurs baïonnettes.

STRUENSÉE. Assez, assez! Épargnez-nous la description de leur folie. Le roi ne peut pas entrer en négociations avec des rebelles, et jamais cela n'arrivera. Je ne recevrai pas leurs envoyés avant que toute la troupe n'ait déposé les armes, et ne se soumette avec humilité à la clémence du roi. Pendant ce temps l'artillerie du château répondra vigoureusement à leurs insolentes menaces. Allez. Voilà la réponse que je donne aux rebelles.

KEITH. Comment, comte, vous voudriez....

MATHILDE. Que Dieu vous garde de leur adresser cette réponse pour enflammer encore leur colère! Suis-je donc destinée à vivre pour voir, par la rage de ces barbares, ensanglanter le seuil de ce palais et égorger leurs propres frères? Courez, courez, donnez tout ce qu'ils demandent; mais hâtez-vous de les pacifier sur-le-champ à tout prix.

STRUENSÉE. Faut-il, madame, que ce soit à tout prix? Ce prix-là, c'est mon honneur.

MATHILDE. Oh! ne pensez donc pas maintenant à conserver d'une main ensanglantée les fruits d'or de la gloire! (*Tumulte du dehors.*) Malheur à moi! Ils viennent. Malheur! Ils arrachent mes enfans au berceau, ils les enlèvent.... Prenez aussi leur mère, barbares, entendez-vous? Ils m'entendent, ils étendent leurs mains sur ma tête, il m'entraînent par les cheveux.... Oh! qui me sauvera? Mes sens se troublent. Oh! pardonnez.... Je suis une reine, je ne suis pas habituée à supporter de telles angoisses.

KEITH (*la soutenant*). Ciel!

STRUENSÉE. Je vois des larmes dans ces yeux, et j'hésite, et je songe à moi dans un pareil moment!.... (*A la reine.*) Je cours apaiser leur révolte; la parole du roi satisfera leurs désirs, et je reviens à la hâte vous apporter la paix et le repos.

DOUZIÈME SCÈNE.

Keith. Prenez patience, madame, prenez patience.

Mathilde. Oh monsieur, avez-vous donc été envoyé dans ce royaume pour me voir dans cet état, pour m'enseigner la patience? Hélas! Où est mon courage naturel? Je ne vois que des flots de sang couler dans ma chambre, des flots qui s'étendent à mes yeux comme un miroir, et j'y découvre toutes les sombres images de l'avenir.

Keith. A quoi pensez-vous donc?

Mathilde. Hélas! je me souviens d'un sentiment de terreur que j'ai souvent éprouvé à Londres. Jamais je n'ai suivi le chemin de Westminster sans ordonner à mon cocher de mettre au galop ses chevaux, lorsque j'apercevais la fenêtre sinistre de Whitehall, qui fut la porte de la mort pour le malheureux Stuart. C'est par là qu'il sortit, et sa tête tomba sur le billot. Quand j'étais là, je détournais les yeux en frémissant, et je me disais : ces temps sont loin, les peuples ne jugent plus leurs rois, la hache n'atteindrait plus la tête d'une princesse. Croyez-moi; c'était une fausse pensée : ces temps-là ne sont pas loin, ils reviendront avec toutes leurs terreurs s'attacher à la couronne des rois et les ébranler. Alors, malheur, malheur à tous ceux qui sont, comme moi, chargés de la haine du peuple.

Keith. Non, madame, la haine du peuple n'atteindra pas votre tête noble et vénérée : elle en demande une autre. Écoutez; l'heure est pressante, et il doit être permis à votre fidèle serviteur de parler librement. Ce n'est pas le comte Struensée qui peut tenir le sceptre du pouvoir dans une contrée où le peuple n'est pas encore assez mûr pour comprendre le grand projet que le comte a nourri, de renverser l'ancienne œuvre de la superstition, et d'élever sur ses ruines un édifice au large et libre espace. Ce peuple trouve plus lourde sa nouvelle liberté que son ancien joug. Il avait reçu de ses pères ces chaînes qu'on veut lui enlever, et il se raidit contre la main étrangère qui vient pour le soulager. Ainsi pense le peuple. Je n'ose pas

exprimer à Votre Majesté les sentimens de la reine-mère et de la noblesse. Toutes les voix s'élèvent contre lui, et aujourd'hui vous entendez l'éclat d'une colère long-temps comprimée. Oh, puissiez-vous comprendre l'humble prière que votre fidèle serviteur vous adresse! Madame, je vous le demande, choisissez un autre ministre que le comte.

MATHILDE. Comment, on veut me forcer?

KEITH. Oh, tous vos amis, et le roi votre frère vous parlent par ma voix. Pas une dépêche ne m'arrive d'Angleterre qui ne me répète comme le roi George tremble pour votre repos : et il n'est pas le seul que les orages du temps inquiètent. Sprengporten, l'envoyé de Suède; Plosset, l'envoyé de France, prient aussi, et je leur sers d'organe. Donnez le congé au comte et offrez-lui, s'il le faut, un refuge en Angleterre.

MATHILDE. Monsieur, la sœur de votre roi vous pardonne ce que la reine de Danemarck ne devrait pas entendre. C'est assez. Votre zèle vous emporte trop loin, et nous attendons.... (*On entend des vivat au dehors.*) Écoutez, ne sont-ce pas des cris de joie? Oh! s'il avait vaincu! s'il avait touché leur cœur, oh, tout serait bien.

KEITH. J'entends venir les dames de Votre Majesté.

TREIZIÈME SCÈNE.

(La comtesse UHLFELD entre.)

MATHILDE. Eh bien, comtesse?

LA COMTESSE. A peine puis-je trouver des paroles pour vous exprimer l'émotion. Oh, ce peuple danois est le plus fidèle de tous les peuples.

MATHILDE. Comtesse, vous ne voyez pas que je souffre une anxiété mortelle.

LA COMTESSE. Nous sommes sauvés. La garde retourne à Copenhague. (*On entend des fanfares.*) Écoutez. La voilà qui part.

MATHILDE. Dieu soit loué! le comte les a donc persuadés.

LA COMTESSE. Il n'a pas attendu les envoyés ; il est allé se placer lui-même devant les rebelles. Là il leur dit avec calme par quels motifs puissans le roi s'était décidé à les licencier. Il les engagea à se soumettre : mais on lui répondit par des cris menaçans. Alors il s'offrit à être leur intermédiaire auprès du roi, et le roi a accédé aux vœux des rebelles.

MATHILDE. Vraiment ?

LA COMTESSE. L'ordre fut reçu avec des acclamations de joie, et de tous côtés on entendit résonner le cri : vive le roi Christian ! Je pleurais des larmes de joie.... Cette fidélité.... cette prompte obéissance....

MATHILDE. En effet.... c'est très-beau.... très-touchant.... Le comte Struensée ?

LA COMTESSE. Le voici.

QUATORZIÈME SCÈNE.

(STRUENSÉE arrive pâle et violemment ému.)

MATHILDE. Comte, vous êtes pâle ?

STRUENSÉE. Les ordres de Votre Majesté sont remplis. Il n'y a plus rien à craindre. Les troupes se retirent en bon ordre. Écoutez leur marche triomphante. Avec ces chants ils enterrent l'honneur de leur ennemi. Le nom de Struensée est mort ; on ne le trouvera plus dans le livre d'histoire, où sont inscrits tous les hauts faits d'une volonté ferme. Ce jour-ci le rejette au milieu du vulgaire.

MATHILDE. Ne me montrez pas ce découragement, digne comte.

STRUENSÉE. J'ai voulu atteindre un but impossible. Laissez-moi retomber dans l'oubli. Et cependant le monde ne doit pas dire que je tombe par aveuglement et par impuissance du haut rang où je voulais monter. Je descends par ma propre volonté. Je mesure encore d'un regard ferme les hauteurs de la montagne, mais je renonce à les gravir ; et je prie humblement Votre Majesté, comme je prierai aussi le roi, de vouloir bien m'accorder mon congé.

MATHILDE. Comte, vous voulez ?....

STRUENSÉE. Rien d'autre que ce qui est inévitable. Je n'ai pas couru après un rêve, et puisque mes desseins valaient le sacrifice de ma vie, je devais aujourd'hui la sacrifier avec joie. Je devais sauver mon drapeau du combat, ou tomber. Je n'ai pas combattu et j'ai succombé, et quand j'y réfléchis, cela vaut encore mieux; car tout est décidé pour moi. Mes mains ne peuvent pas produire le salut du royaume: je n'ai aucune bonne moisson à attendre de ce sol ensanglanté. Ainsi je m'en vais volontairement. Puissent d'autres, plus heureux, apporter dans cette contrée le bonheur et la paix! Et que personne après moi ne fasse rouler dans les yeux de ma souveraine les larmes de l'effroi!

KEITH. Que Dieu lui-même fortifie votre noble cœur dans cette généreuse pensée!

(Mathilde tombe sur sa chaise, en cachant ses larmes.)

STRUENSÉE. Pardonnez-moi, madame, et laissez-moi partir. (*Lui prenant la main.*) Et que mon cœur se brise! Pour la dernière fois qu'il me soit permis de prendre cette main royale qui m'a long-temps soutenu! Oh malheur! Vous détournez votre visage. O, dites-moi un mot. Vous le voyez! il faut, il faut....

KEITH. Votre Majesté veut-elle me pardonner, si je joins mes prières à celles du comte Struensée? Il ne lui reste pas d'autre parti à prendre. Un mot de votre bouche lui rendra moins douloureux le devoir qu'il remplit en ce moment. Le sort du Danemarck et le sien, et le vôtre même, reposent sur ce mot. Il rendra au comte la grandeur de son nom; le monde admirera son courage, et s'il veut oublier l'éclat du rang qu'il occupe, il peut se trouver heureux encore: l'Angleterre le recevra au nombre de ses concitoyens.

MATHILDE (*se levant*). Je veux être seule avec le comte.

(Keith et la comtesse sortent.)

QUINZIÈME SCÈNE.

MATHILDE. Vous le vouliez? Est-ce bien possible, Struensée? Vous vouliez oublier ce que j'ai été pour vous, ce que vous avez été pour moi? Allez, allez, rengorgez-vous avec votre orgueilleuse

résolution; jouez le rôle de héros. C'est en effet très-héroïque de s'échapper de l'orage, d'abandonner le gouvernail, et de laisser sur le vaiseau une pauvre femme seule, qui joint les mains et prie, et regarde avec effroi les vagues ouvertes pour l'engloutir.

STRUENSÉE. O reine!

MATHILDE. Voulez-vous réveiller avec ce mot le sentiment de ma reconnaissance? Vous me nommez reine! Je ne le suis que depuis le moment où vous êtes venu à mon secours; car j'étais malheureuse et étrangère sur le trône; épouse couronnée d'un roi, mais rien de plus que l'ombre d'une reine. Avec votre esprit et vos nobles pensées, vous avez changé le cœur de mon époux; vous avez posé sur ma tête une couronne qui n'était plus un vain emblême de puissance. La royauté me devint une charge douce à supporter; car la volonté qui nous élevait aux grandes actions, apportait avec elle-même sa récompense. Déjà au fond de mon ame je voyais mes desseins croître et me sourire, et j'espérais pouvoir bientôt les réaliser. Allez donc, détruisez cette belle espérance. Ne dites pas qu'elle était mal fondée, que notre volonté fait peur à ce peuple. C'est à nos ennemis qu'elle fait peur, non point à cette foule éblouie qui détourne les yeux devant l'éclat de la lumière. Vous pouviez gouverner l'avenir, et vous le fuyez, et vous renoncez à votre moisson, en vous écriant qu'elle ne mûrira pas. C'est le temps, c'est le calme des élémens, c'est la tranquillité apparente qui aide au développement des plantes: et quand le soleil paraît, la volonté des rois et les actions des hommes mûrissent comme les plantes dans le sein de la terre.

STRUENSÉE. Vous espérez en vain.

MATHILDE. Et quand cela serait vrai, cette douce espérance ne me rendrait pas plus pauvre. Mais partez et enlevez-moi aussi mon dernier ami. Qu'est-ce que le cœur du roi et son affection? Puis-je me reposer sur ce roseau tremblant? Peut-être suis-je vendue par une de mes femmes à mon ennemi; peut-être suis-je trahie par les grands de ma cour! Ils s'abandonneront enfin à leur colère; ils prendront les armes ouvertement. L'arc est tendu, les flèches partent l'une après l'autre, le bouclier d'un ami n'est

plus là pour les recevoir, et elles viennent déchirer mon cœur. (*Struensée fait un mouvement d'effroi.*) Oui, il sera déchiré, et il avait pourtant compté sur vous à la vie, à la mort. Depuis la mort de mon jeune frère York, personne ne m'a aussi bien comprise que vous. Je vous ai laissé sans soupçon lire dans le fond de mon ame. La reine et le sujet soutenaient sans frayeur leur bon droit ensemble. Je devais permettre ce que j'ai permis, car je me fiais à votre regard comme le nautonnier se fie aux étoiles qui l'éclairent sur sa route triste et déserte. Non ce n'est pas possible, Struensée, vous ne pouvez pas m'avoir trompée, vous ne le pouvez pas. Restez, restez. Souffririez-vous que ce Ranzau s'élevât à votre place avec un froid ricanement; que le fils de Julienne voulût se venger et prendre part au gouvernement de l'État? Il y a encore bien des moyens de dompter les tentatives de nos ennemis, et de réparer la faiblesse que nous avons montrée aujourd'hui. Nous pouvons beaucoup, si nous restons unis dans nos efforts. Ne nous séparons pas pour devenir la risée de ceux qui nous haïssent. Struensée, pouvez-vous résister aux prières et aux larmes de votre reine? Oh! dites-moi donc un mot. Dites que vous demeurez.....

STRUENSÉE. Que puis-je dire, sinon que je suis à tout jamais votre esclave? Laissez-moi prendre la mort dans vos yeux; faites-moi arracher avec la hache du bourreau cette main que j'élève pour vous jurer fidélité jusqu'au dernier soupir. Qu'est-ce pour moi que la mort et la torture? J'ai entendu la douce mélodie de vos lèvres, qui me rappelle à la vie. La source magique des espérances de bonheur revient à moi, et je ne pense plus qu'à vous, et je ne vis et je ne respire que pour vous.

MATHILDE (*à part*). O malheur! qu'entends-je? Paix! paix mon cœur! (*A Struensée*). Ne parlez pas ainsi, digne comte; nous devons maintenant agir avec calme, et il s'agit de prendre une ferme résolution.

STRUENSÉE (*à part, se contenant avec peine*). Où étais-je? (*Haut.*) Oui, nous devons prendre à la hâte un moyen énergique. Il faut nous avancer avec courage au milieu même de

nos ennemis, et ne pas rester plus long-temps cachés à Fréderics-bourg.

MATHILDE. A quoi pensez-vous?

STRUENSÉE. Il faut aller à Copenhague, madame. C'est là le foyer de la révolte. La flamme de la rébellion ne doit pas nous effrayer, mais nous éclairer. Nos ennemis ne doivent pas se réjouir en secret du triomphe qu'ils ont remporté aujourd'hui : nous irons les inviter à être témoins d'une grande fête, au moment même où ils nous croient sur la défensive et tout tremblans.

MATHILDE. Ainsi vous voudriez?....

STRUENSÉE. Que Votre Majesté, et le roi et toute la cour se rendissent aujourd'hui à Copenhague.

MATHILDE. Dois-je donc paraître humiliée devant Julienne, mon éternelle ennemie?

STRUENSÉE. Votre Majesté la verra, mais ne sera pas humiliée. N'avez-vous pas pour nous protéger votre grâce toute royale, votre noble jeunesse et votre droit?

MATHILDE. Je ne veux pas la voir, je ne le puis.

STRUENSÉE. Oui, vous le pouvez; car votre droiture de jugement vous fera comprendre que c'est nécessaire. Une réconciliation apparente nous donnera du temps, et nous pourrons alors épier leurs projets. Aussi long-temps que la modération sera possible, j'en userai, et je ne punirai que lorsque la sécurité de la maison royale et du pays l'exigera. Demain nous devions avoir le bal de la cour à Fréderiesbourg; transportons-le à Copenhague, et, avec le masque sur le visage, cherchons à pénétrer dans le secret des cœurs.

MATHILDE. Avec cette tristesse .... une fête!....

STRUENSÉE. Écrivez vous-même à votre ennemie pour l'inviter à cette fête.

MATHILDE. Faut-il encore écrire cela?

STRUENSÉE. Nous célébrerons notre réconciliation aux yeux de la noblesse : tant mieux, si nous parvenons à la tromper. Dans tous les cas nous tâcherons de lire dans les yeux de nos ennemis, afin qu'ils ne viennent pas traîtreusement nous perdre.

Mathilde. Agissez comme il vous plaira. Je n'ai aucune volonté. Dieu veuille que tout cela finisse bien !

Struensée. Oui, nous devons le croire. Le souvenir de ce moment de bonheur m'accompagnera toute la vie. L'appel enivrant de votre voix résonne encore dans mon cœur. Je n'ai rien à espérer, rien à perdre. Une pensée traverse en bouillonnant mon ame, comme une nouvelle source de vie. Je n'ai pas un autre sentiment au monde. Je ne puis rien vouloir, rien désirer, que de vivre et de mourir pour vous. (Il sort.)

SEIZIÈME SCÈNE.

Mathilde (*seule*). Qu'ai-je dit et qu'ai-je dû entendre ? (*Avec fierté*). Je suis la reine de Danemarck.... et....

(Elle devient pensive, et s'écrie avec effroi :)

Oh, mon Dieu ! Quel abîme ! (Elle sort.)

DIX-SEPTIÈME SCÈNE.

(L'appartement de la reine Julienne. Ranzau est assis auprès d'elle. Kœller, Schack-Rathlow, Guldberg, sont aussi assis à une table et écrivent.)

Schack. Votre Majesté le veut donc ? Je connaîtrais seulement la conspiration, et je ne devrais rien faire, rien entreprendre ? Nous voilà assis devant cette table, et nous ne savons pas marcher l'épée à la main au-devant du danger, comme des hommes de guerre. Mais, si je puis donner un conseil dans cette grande affaire, où il n'y va de rien moins que de rendre le repos au pays, je suis aux ordres de Votre Majesté.

Julienne. Soit, mon cher Schack. Nous attendons vos conseils, et vous ne devrez rien tenter de plus.

Schack. Permettez-moi encore une question. Pourquoi ne vois-je pas dans cette assemblée Son Altesse le prince votre fils ?

Julienne. Oh ! si vous saviez ce qu'une mère pense, vous ne me feriez pas cette question. Je veux porter le poids de la conjuration, et mon fils en retirera le fruit. (*A voix basse à Schack.*) A quoi pensez-vous, puis-je l'exposer, lui qui est si nécessaire

au royaume? puis-je l'exposer à des chances douteuses, à un résultat dangereux? Non, jamais. (*Haut.*) Vos affaires vous appellent, cher Schack. Au revoir. (*Il sort.*)

DIX-HUITIÈME SCÈNE.

JULIENNE. Il me semble que le brave homme n'est pas doué d'une ame de héros, n'est-ce pas, comte Ranzau? Par bonheur nous avons avec nous assez d'hommes résolus pour n'avoir rien à craindre d'un refus. Si vous le désirez, Guldberg va nous lire encore une fois ce que nous avons décidé aujourd'hui en conseil.... Voyons, Guldberg....

GULDBERG (*déployant un papier*). Sa Majesté la reine était d'avis....

JULIENNE (*l'interrompant*). Non pas moi seule, mais ces messieurs avec moi.

GULDBERG. Qu'il y aurait deux moyens de renverser le ministre. Le premier serait de gagner successivement l'armée, et Sa Majesté pensait que le comte Ranzau pourrait se charger de cette œuvre héroïque, ensuite, avec les meilleures troupes, on agirait par la force.

RANZAU. Oui, voilà le moyen.

JULIENNE. Véritable Bayard! C'est bien le bon moyen (*à voix basse à Ranzau*), mais pour des héros comme le comte Ranzau. Si tous pensaient comme vous, je n'hésiterais pas. (*Haut.*) Mais j'aime trop ce peuple, et je redoute de répandre le sang. Lisez plus loin, Guldberg.

GULDBERG. Une autre voie nous reste encore.

JULIENNE. Je me souviens.

GULDBERG. C'est d'épier le moment favorable de surprendre le roi, si par hasard il se trouvait sans gardes, et de l'amener alors ou par douceur ou par force....

RANZAU. Où est-elle, cette force?

GULDBERG. Ici.

JULIENNE. Lisez encore, Guldberg.

GULDBERG. A signer l'ordre d'arrestation de Struensée et de Brandt.

JULIENNE. N'y aurait-il personne d'autre à arrêter?

GULDBERG. Ici se trouvent encore écrits Gœhler et Falkensckiold.

JULIENNE. Et par prévoyance on pourrait y ajouter la reine Mathilde.

(Pendant que Guldberg écrit, un valet de chambre entre et remet une lettre à la reine.)

JULIENNE. Voyez! Une lettre de Frédericsbourg de notre comtesse. (*A Ranzau.*) Un admirable modèle de fidélité, cette Uhlfeld. (*Lisant.*) La bonne, chère comtesse! Vraiment, on était à cheval! Comte Ranzau, dites-moi dans quel temps a-t-on vu les reines de Danemarck monter à cheval comme des hommes.... De mieux en mieux! Écoutez; enfin la reine était toujours!.... (*à Ranzau*) vous devinez. Un ministre médecin! Nous verrons, si nous ne nous hâtons d'y prendre garde, qu'il deviendra encore plus hardi, et finira par se faire couronner roi de Danemarck. — Excellent! La révolte a, comme je le pensais, répandu l'effroi parmi eux. Le ministre — que vois-je? Dois-je en croire mes yeux? Lisez vous-même, vous ne pourrez le croire.... (*Ranzau lit la lettre.*) « Lorsque l'ambassadeur anglais eut quitté la chambre de la reine, Sa Majesté demeura seule.... »

JULIENNE (*lui arrachant la lettre*). Avec lui, et pas une de ces dames n'était là. C'est une chose inouie, et je pourrais souffrir que le roi et toute ma maison fussent déshonorés par ces honteuses relations! Comte, si on le savait! L'*Europe en frémirait!* Il faut qu'on le sache.

UN VALET DE CHAMBRE. Je viens annoncer à Votre Majesté une chose incroyable.

JULIENNE. Eh bien?

LE VALET DE CHAMBRE. Le roi est à Copenhague.

TOUS. Qui?

LE VALET DE CHAMBRE. Le roi et toute la cour. Mon fils arrive à l'instant même du château et me l'a dit. C'est un bruit et une

confusion, car personne n'attendait Sa Majesté. Et demain il y a un grand bal masqué à la cour.

Julienne. Serions-nous trahis ?

Ranzau. Non, je ne le crains pas. (*Un second valet entre.*) Quelle nouvelle ?

Le valet. Un page de la reine Mathilde....

Julienne. Qui vient chez moi à cette heure....

Le valet. Il dit que son message est très-pressant.

Julienne. La voiture du comte est-elle là ?

Le valet. Oui, et celles de tous ces messieurs. Comme Votre Majesté l'a ordonné, elles sont dans la seconde cour du château.

Julienne. Ainsi le page ne sait pas qui est ici.

Le valet. Il ne peut même soupçonner que vous ne soyez pas seule.

Julienne. Fais-le entrer et conduis mes nobles hôtes dans la salle de marbre.... Pardon, messieurs, je ne veux que recevoir le message, et ensuite nous sommes prêts. Le voici. Partez.

DIX-NEUVIÈME SCÈNE.

Le page (*présentant une lettre*). De Sa Majesté....

Julienne. Si pressante.... (*Lisant.*) Hum! Le temps de la danse est bien passé pour moi. Mais n'est-ce pas l'écriture de la reine? C'est elle-même qui m'invite. Je ne puis manquer à ce bal. — Le salut du Danemarck. — Mes nerfs sont si délicats — et l'air du château n'est pas bon pour moi. Cependant attendez. (*Elle écrit quelques lignes.*) J'irai. (*Donnant la lettre au page.*) Voici. Écoutez cependant, si mes nerfs me tourmentent encore, je suis excusée d'avance.

Julienne (*seule*). Non, non, je ne me ferai pas excuser, j'irai. Je ne devine pas ce qu'ils veulent, mais je puis jouer cette parodie de réconciliation. Cependant .... s'ils croient m'arrêter tout à coup! Non! C'est une folie. Ils pourraient tout aussi bien le faire dans mon château que dans le leur. Mais s'ils voulaient gagner du temps .... doucement. Je veux délibérer là-dessus. (Elle va vers la porte par laquelle sont sortis les conjurés, puis s'arrête.)

Halte! Pourquoi voudrais-je attendre? Pourquoi retarder cette grande entreprise? Le temps nous presse, lui et moi. Le succès est à qui ira le plus vite, et avant que de laisser échapper le moment favorable, j'en profiterai. Oui, c'en est fait. Demain, quand les bougies de la fête s'éteindront, sa puissance et sa vie s'éteindront aussi.... Entrez. (*Remettant la lettre à Ranzau.*) Lisez, lisez.

Ranzau (*après avoir lu*). Êtes-vous décidée, madame?

Julienne. Oui, j'irai, et nous irons tous à cette fête, tous, et nous ne penserons à troubler ni les joies de la cour, ni les danses brillantes de la jeunesse; mais cette nuit-là même le Danemarck sera sauvé et nous serons délivrés de notre ennemi.

Guldberg. Excellent!

Ranzau. Ainsi donc, vous voulez, madame?

Julienne. Mettre à exécution demain ce que nous avons décidé aujourd'hui. (*A demi-voix à Ranzau.*) Mon plan est sûr. (*Haut.*) Que chacun de vous écoute comme j'ai distribué les rôles pour cette nuit, et gardez-les tous par écrit; car j'ai assez long-temps mûri mon dessein, et je ne veux plus rien y changer. Mais ma mémoire semble parfois s'affaiblir. Ainsi j'aime mieux que tout soit écrit. (*A Kœller.*) Colonel, je vais dicter....

Koeller. Je suis à vos ordres.

Julienne (*dicte; Kœller écrit dans son porte-feuille*). Avant la fin du bal. A une heure.

Koeller. Avant la fin du bal, à une heure.

Julienne (*absorbée par ses pensées, sans l'entendre*). Et quand le bal sera terminé.... (Tous la regardent.)

(Le rideau tombe.)

(La fin au prochain numéro.)



Mélanges.

LÉGENDE DE ROBERT-LE-DIABLE.

La Revue de Rouen, l'un de ces jeunes champions que le mouvement actuel de la littérature suscite à la décentralisation des provinces, a publié récemment de piquantes recherches sur l'origine et les diverses chroniques normandes de Robert-le-Diable, ce héros mystérieux des menestrels, qui serait oublié de nos jours sans Mayer Beer et M. Scribe, ou plutôt sans Mayer Beer tout seul. Voici maintenant une légende allemande de M. Gustave Schwab, légende un peu trop allemande peut-être par sa longueur et ses détails, mais que M. Schwab sait faire paraître courte à force de grâces dans le style. Ma traduction ne pouvant avoir le même droit à la patience des lecteurs, je demande tout bonnement la permission de résumer à ma fantaisie :

« Au bon vieux temps il y avait un duc et une duchesse de Normandie, l'un brave et généreux, l'autre bonne et jolie, qui tenaient leur cour ès murs de Rouen. C'étaient tous les jours fêtes et galas; les barons du voisinage, et à plus forte raison les vilains, ne se lassaient pas d'admirer le bonheur de l'auguste couple. Seul pourtant, et dans le secret de la chambre à coucher, l'auguste couple ne se trouvait pas heureux : aucun enfant n'était venu à ces tendres époux. En vain les églises regorgeaient-elles de leurs dons, en vain de toutes parts les pauvres et les moines venaient-ils leur vendre des prières; rien ne faisait descendre la grâce céleste sur leur union; messes et neuvaines, aumônes et autres bonnes œuvres, restaient stériles comme elle. Déjà les lunes d'amour avaient fui avec la jeunesse, déjà l'âge

mur faisait gronder ses premières menaces de torpeur; dix-huit ans étaient révolus depuis leur mariage, dix-huit ans et pas encore d'héritier!

« Voilà qu'un jour le duc s'en va promener son chagrin à la chasse. Perdu au plus profond des bois, il laisse murmurer son ame contre les décrets de Dieu : Je le vois bien, se dit-il, Dieu ne m'aime pas, il est sourd à mes vœux, il méprise mes bonnes œuvres et mes prières.... J'ai inutilement sollicité l'intercession des saints, nul d'entre eux ne m'a exaucé, nul n'a plaidé ma cause auprès de Dieu!.... Il ne me reste plus qu'à m'adresser au diable!....

« A ce mot le bon seigneur frémit, il se signe dévotement, et tout bourrelé de remords, il s'efforce de chasser bien loin cette pensée impie; mais il ne peut y réussir; une fois entrée dans son esprit, elle s'y cramponne, elle l'obsède sans cesse, et à son retour au manoir féodal elle chevauche avec lui. Tel est son trouble que la duchesse le remarque; elle questionne, et fait si bien qu'on lui avoue l'infernale tentation. Or, au lieu de s'effrayer à son tour, au lieu de recourir à son rosaire et d'invoquer son ange gardien, l'imprudente duchesse, qui meurt d'envie d'être mère, s'écrie aussitôt : Eh bien, soit! Puisque Dieu nous abandonne, que le diable nous vienne en aide! Naisse l'enfant, et que le diable ensuite en fasse ce qu'il voudra! —

« Au bout de neuf mois l'enfant naquit. Mais des signes non équivoques de réprobation accompagnèrent cette naissance si désirée. D'abord la duchesse avait senti au dedans d'elle un feu étrange, on eût dit que tout l'enfer couvait dans son sein. Puis le jour de l'enfantement la nature entière avait paru en convulsions, d'affreux nuages avaient voilé le ciel, le tonnerre s'était fait entendre avec un bruit épouvantable, et des quatre points cardinaux les vents, déchaînés sur le castel ducal, l'avaient ébranlé jusque dans ses fondemens.

« Cependant la duchesse, qui déjà se repentait de son vœu fatal, voulut faire baptiser le nouveau né. On le porte en grande dompe à la cathédrale de Rouen, les prêtres attendent le cortége

sur le parvis, les cloches sonnent à toutes volées, les hérauts d'armes jettent des pièces de monnaie au populaire, qui crie *Noël!* et se rue dans la boue pour ramasser pitance. Mais à peine présenté aux fonds baptismaux, l'enfant, à qui l'on donne nom Robert, semble saisi d'une rage impie. Il écume, il crie, il ne veut pas se laisser approcher par les prêtres, il s'efforce d'éviter l'eau rédemptrice; enfin, il se montre si méchant que tout le peuple consterné s'en retourne de l'église en murmurant bien bas: Nos fils auront un vrai diable pour souverain!

« En effet, le petit Robert se montrait de plus en plus diable à mesure qu'il grandissait. D'une force remarquable pour son âge et pourvu de dents presque le lendemain de sa naissance, il mordait et maltraitait si fort sa nourrice, qu'on dut prendre le parti de le faire téter avec une longue corne, et de le faire servir par de vigoureux hommes d'armes. Le promenait-on dans les rues, il s'échappait des mains des écuyers et des varlets pour se ruer sur les enfans de son âge, qu'il poursuivait à si bons coups de poing, de pieds et de pierres, que bientôt aucun gamin n'osa affronter sa rencontre, et que le cri de *sauve qui peut, voici Robert-le-Diable!* précéda chacun de ses pas.

« Mauvaise herbe croît toujours, dit le proverbe, et méchanceté aussi. La pauvre mère pleurait bien fort les inclinations perverses de son fils; elle s'imposait rude pénitence pour obtenir de Dieu la grâce de cet enfant maudit: mais elle dut voir que son vœu impie avait été entendu là-haut, elle dut être une des premières à souffrir par ce fils acheté si cher. Robert n'avait pas dix ans que sa mère n'osait déjà plus l'approcher; un an après, un meurtre s'était déjà placé entre le ciel et lui: dans un accès de fureur il avait frappé d'un coup de dague et étendu mort à ses pieds le vénérable prêtre commis à son éducation.

« Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, on espéra que le généreux esprit de la chevalerie dompterait ce caractère atroce. Son père résolut en conséquence de lui faire prononcer ses vœux, et de lui chausser l'éperon d'or en présence de tous les barons du pays. Il fait annoncer des joûtes solennelles, et invite les plus

nobles damoiselles de France et de Normandie à venir présider à ces fêtes de l'honneur et de la *beaulté*. Mais Robert ne se montre pas moins irrévérencieux envers elles qu'envers son père et le saint ordre de la chevalerie : il se prête de mauvaise grâce et avec dédain aux diverses formalités de sa réception; enfin, dans le tournoi dont il est le tenant, il ne veut prendre les couleurs d'aucune dame. Toujours sombre et farouche au milieu de la lice, il défie tour à tour les plus vaillans champions, non pas au combat à armes courtoises, mais au combat à outrance, ne leur octroyant nulle merci lorsqu'il les a renversés sur la poussière, en dépit des prières de tant de sensibles dames, qui s'efforcent vainement d'obtenir vie sauve à leurs chevaliers.

« Pour comble de scandale, lorsqu'il a tué assez de jeunes et amoureux seigneurs, il se dépouille de ces insignes de chevalerie si récemment obtenus et si cruellement payés; il s'en dépouille, et les foulant aux pieds, il se fraie un passage à travers la foule consternée, puis, comme pour insulter davantage encore la noble réunion, il se met à la tête d'une troupe de vagabonds déguenillés, afin d'aller avec eux battre les grandes routes et écumer le pays.

« Ainsi descendu volontairement du rôle de prince à celui de brigand, le jeune Robert se complaît à commettre les plus grands crimes. Il attend, à leur retour de Rouen, ces fières châtelaines venues pour assister aux fêtes de son père, et peut-être pour lui donner des chaînes; il les attend à la lisière d'un bois, mais c'est pour massacrer leurs escortes et pour les outrager. Ici un castel est réduit en cendres, là un saint moutier est profané; partout, enfin, dans le beau duché de Normandie, le nom de Robert-le-Diable devient synonyme de meurtre, de sacrilége, de viol.

« Un jour il rencontre dans une forêt sept pauvres pélerins. Sans respect pour leurs bourdons et leurs frocs, il court à eux: Vous êtes des saints, leur dit-il, eh bien, réjouissez-vous, je vais vous faire martyrs! et il les tue tous les sept.

« Mais ce meurtre à peine commis, Robert, pour la première fois de sa vie, commence à avoir horreur de lui-même. Qu'est-il,

en effet? objet de haine et d'épouvante pour toute la contrée, à son aspect les populations tremblent, les églises se ferment, Satan lui-même n'inspirerait pas plus d'effroi. Étonné de ces remords si nouveaux pour lui, le criminel croit y échapper en volant à de nouveaux crimes; il pousse son cheval à travers champs pour chercher quelque occasion nouvelle de meurtre ou de viol, et il apprend d'un berger, aux environs du château d'Arques, qu'une grande dame vient de s'y rendre en noble pompe.

« Galoper vers le château, l'attaquer, égorger les sentinelles, et s'élancer l'épée à la main dans les appartemens, tout cela pour Robert-le-Diable est l'affaire d'un moment. La dame qu'il cherchait s'était mise à genoux à son approche, elle pleurait, elle priait, et Robert, en arrivant près d'elle, l'entend s'écrier: Mon Dieu! je suis justement punie par celui même pour qui j'ai péché. Puisse le sacrifice de ma vie racheter son ame!

« Ému de cette voix, qu'il croit avoir déjà entendue, Robert abaisse son épée toute dégouttante de sang, et qu'il s'apprêtait déjà à laver dans un sang nouveau, il relève le long voile noir qui couvrait l'inconnue, et tombe à genoux en reconnaissant sa mère!

— « Ma mère, pardonnez-moi! ma mère, ne pleurez plus sur mes crimes, je veux les réparer, ma mère! Oh, pourquoi donc suis-je si porté au mal, moi votre fils, moi le descendant de tant de princes pieux et glorifiés?

« En fondant en larmes, et en se frappant la poitrine, la malheureuse mère avoue à Robert le vœu imprudent qu'elle a fait pour obtenir sa naissance.

« Effrayé, mais à la fois touché de cette révélation, le jeune homme jure que sa vie ne sera point payée par les remords d'une mère: Non, dit-il, je ne veux pas être damné! Je ne veux pas que ma mère porte devant le tribunal de Dieu la responsabilité de ma damnation!

« Et, brisant son épée, il en jette les tronçons aux pieds de la duchesse; et il se dépouille de ses vêtemens ensanglantés, qui lui donnaient plutôt l'air d'un boucher que d'un prince; et cou-

vert d'un cilice, pieds nus, le bâton du pélerin pour seule arme, il retourne parmi les brigands, ses compagnons.

« En le voyant ainsi accoutré, ils perdirent leur respect accoutumé pour leur terrible capitaine. En vain Robert les conjure de s'amender à son exemple; en vain il cherche à leur persuader de faire pénitence avec lui; ces misérables restent sourds au repentir de l'homme qui les guidait au meurtre. — « Le diable se fait ermite, disent-ils en riant, eh bien, traitons-le comme ce matin encore il traitait les ermites! »

« Aussitôt, enhardis par l'absence de cette redoutable épée avec laquelle Robert savait si vite se faire obéir, ils fondent tous ensemble sur le nouveau converti, en criant : A mort! à mort le traître! mais Robert les attend de pied ferme. — Misérables, leur répond-il, puisque vous ne voulez revenir à Dieu avec moi, allez donc au diable sans moi! Et le bâton de pélerin devenant au bout de son bras une arme invincible, il frappe, il frappe jusqu'à ce que tous les brigands aient reçu le châtiment de leurs forfaits.

« Après cet acte de sévère justice, qui épargna de la besogne au bourreau, Robert fit le signe de la croix, le premier signe de croix qu'il eût jamais essayé; puis il se mit en route pour Rome, afin d'aller demander au Saint-Père l'absolution de tous ses crimes.

« Ne vivant que d'aumônes, couchant sur la dure, jeûnant, priant sans cesse, il traversa la France, et les Alpes, et les plaines d'Italie; enfin, le mercredi des cendres, il entra dans la capitale de la chrétienté.

« Le jour était convenable pour une confession générale. Robert se présente devant le pape : Qui es-tu, lui demande le pontife? — Le plus grand des pécheurs, répond le pélerin. O Saint-Père! Ayez pitié de moi! Imposez telle pénitence qu'il vous plaira, disposez de ma vie, mais pitié, pitié! Vous voyez à vos genoux Robert-le-Diable!

« A ce nom redouté, en face de ce maudit dont l'affreuse renommée avait tant de fois épouvanté l'Église, et provoqué les foudres du Saint-Siége, on assure que le bon pape tressaillit, et qu'il ne

put s'empêcher de montrer un peu de frayeur dans le premier moment; mais le scélérat était humblement à genoux, son bras redouté n'avait d'autre arme qu'un chapelet; au lieu de cuirasse, au lieu d'armure, une robe de pélerin toute usée, toute poudreuse, couvrait ce corps souillé de tant de débauches et de meurtres. Le pape eut bientôt recouvré toute sa majesté, il ordonna à ses gardes de se retirer, et plein de confiance en Dieu, il ne craignit pas de s'enfermer seul avec Robert, qui lui fit sa confession.

« Cette confession était si effroyable, que le pape n'osa prendre sur lui d'absoudre immédiatement l'auteur de tant de forfaits. Va, lui dit-il, va, mon fils, trouver à Montalto, à quelques lieues d'ici, vers la montagne, un saint ermite, mon confesseur à moi-même, répète-lui ce que tu m'as confié, nous prierons tous deux le Seigneur pour toi, et il nous inspirera ce que nous devrons décider.

« Ainsi dit, ainsi fait. Robert se remet en marche, et à la nuit il arrive à Montalto devant la cellule de l'ermite. Celui-ci ne fut pas moins épouvanté de ce narré de crimes que le pape, il passa toute la nuit en prières avec le pélerin repentant : vers le matin, comme ses yeux cédaient à la fatigue, et commençaient à s'appesantir, il voit tout à coup une vive lumière remplir sa triste cellule; un ange lui apparaît, qui d'une voix douce s'écrie : Dieu ne refuse point le pardon au pécheur repentant, mais il faut l'acheter par la pénitence! Fixez-en une à Robert qui soit en proportion de ses offenses! A ces mots l'ange disparaît, la cellule se retrouve obscure, mais le doute a quitté l'esprit de l'ermite; il sort de sa pieuse extase, et faisant signe à Robert de s'agenouiller devant lui : Le Ciel, par ma voix, te promet la rémission de toutes tes félonies! l'orgueil et la débauche en ont été le principe; c'est donc par l'humilité et la mortification des sens que tu pourras en mériter le pardon. Renonce à reprendre ton rang et tes prérogatives. Cet habit de pélerin est encore trop bon pour toi : Quitte-le, revêts-toi des haillons de la misère, fais le muet et le fou. Indigne es-tu de coucher

sous le toit des hommes, c'est parmi les chiens que tu chercheras ton gîte, c'est parmi ce qu'on leur jettera pour leur nourriture que tu prendras de quoi sustenter une existence qui doit se traîner ainsi jusqu'à ce que Dieu en ait disposé autrement. A ce prix-là tu pourras obtenir un jour l'absolution !

« Dieu soit loué ! répondit Robert, cette pénitence est au-dessous encore de tout ce que j'ai encouru ; soyez persuadé, mon père, que je saurais la faire jusqu'au bout.

« Et, rentré dans Rome, l'héritier des ducs de Normandie fait le muet et le fou, se laissant jeter de la boue, et poursuivre de huées par les enfans de la ville, couchant à la belle étoile, et allant disputer aux chiens la plus dégoûtante nourriture.

« Sur ces entrefaites l'empereur s'en vint à Rome, accompagné de sa fille, princesse accomplie, belle comme un ange, mais aussi réellement muette que Robert feignait de l'être.

« Cette conformité d'infortune l'intéresse au pauvre fou, parfois elle croit même remarquer en lui quelque chose de distingué qui contraste avec sa misère. Un jour, en traversant une cour du palais pour se rendre à la chapelle, elle laisse tomber son rosaire d'or. Robert, qui dans ce moment était à pâturer avec les chiens de l'empereur, s'élance aussitôt, le ramasse et le présente à la princesse avec la plus exquise grâce de chevalier. De ce moment elle sent redoubler son intérêt pour le malheureux.

« Tout à coup une armée de Sarrasins envahit l'Italie. L'empereur vole à leur rencontre avec ses chevaliers ; il est défait, et les mécréans s'avancent à rapides journées sur la ville sainte. Tout paraît perdu : les Romains du pape et les Germains de l'empereur ont également succombé, lorsqu'un guerrier se présente, qui seul rétablit le combat. Il est couvert d'armes blanches, tous ses coups donnent la mort, en peu d'instans l'effroi des ennemis lui sert de garde, en peu d'instans il a dispersé la multitude des Barbares ; mais après la victoire on ne le retrouve plus ; en vain l'empereur et le pape font publier partout qu'il ait à se présenter, qu'aucune faveur ne lui sera refusée ; personne ne peut dire ce qu'il est devenu ; seulement la jeune princesse,

restée au palais impérial, a remarqué la disparution de son pauvre protégé, Robert, la veille du combat, et le lendemain, pendant la nuit, elle l'a vu revenir couvert d'une armure blanche, qu'il cache avec soin près d'une fontaine dans les jardins du palais.

« Guidée par un mystérieux instinct du cœur, elle fait comprendre par signes à son père que, peut-être, en promettant la main de sa fille au libérateur de l'Italie, il le décidera à se faire connaître.

« L'empereur goûte cette idée. Un si grand héros ne peut être qu'un noble chevalier, quel vilain saurait si bien manier la lance et l'épée? Partant, point de mésalliance à craindre en offrant la main de la princesse.

« Vous pensez bien que celle-ci avait force adorateurs. Fille d'empereur, même muette, en a toujours; d'ailleurs Isabelle est la grâce même, comme vous savez, et si sa bouche reste close, en revanche ses yeux sont si expressifs! Bref, certain Sénéchal, peu scrupuleux sur les moyens, pourvu que le but soit atteint, imagine de se faire passer pour le héros anonyme.

« Lui aussi il a vu Robert cacher ses armes près la fontaine. Dans la nuit il les dérobe, et le lendemain, revêtu de la glorieuse armure, il se présente effrontément devant l'emperreur. Donnez-moi votre fille, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai défait les Sarrasins!

« Le loyal empereur, quoique assez étonné, car le Sénéchal ne passait pas pour très-brave, ne voyait nul moyen de se dédire. C'étaient bien là les armes du libérateur. Sa fille a beau lui expliquer par signes que tout cela est tromperie, il ne veut entendre à aucun délai, puisque sa parole est engagée. — Demain tu épouseras le Sénéchal, tel est mon bon plaisir!

« Pendant toute cette intrigue, le pauvre Robert trouvait son vœu de mutisme plus difficile à garder que jamais. Lui aussi il n'avait pu voir la princesse sans l'adorer, mais sa pénitence n'était pas finie, et, en se faisant connaître, il perdait tout le fruit de ses expiations passées. Vingt fois il fut sur le point de se refaire Diable, et d'aller jeter par la face un démenti au perfide Sénéchal; vingt fois il pensa qu'acheter Isabelle au prix

de la damnation, ce serait encore un assez bon marché; mais le souvenir de sa mère lui donna la force de résister à ces tentations : elle aussi eût été damnée s'il eût rompu son vœu, s'il se fût remis sous l'influence fatale qui présida à ses premières années.

« Enfin, le jour est venu, le jour fatal qui doit éclairer l'hyménée de la princesse avec un imposteur. L'infortunée ne savait pas écrire, dans ce siècle c'était peu le lot des nobles demoiselles; elle n'avait donc aucun moyen de faire connaître à son père la vérité; elle sanglotait, elle invoquait et maugréait Dieu tour à tour, elle voulait mourir; mais, obéissante comme une digne fille des âges chevaleresques, elle n'osait cependant se dérober ouvertement aux ordres de son père.

« En victime dévouée au sacrifice, elle se laisse conduire au temple, où le pape lui-même s'apprête à bénir son mariage. Le Sénéchal est dans l'ivresse du triomphe, toute la chevalerie impériale s'empresse autour de lui, toutes les bannières du Saint-Empire romain s'abaissent devant le futur époux d'Isabelle. Robert est là aussi, Robert sous ses haillons, mais plus beau sous ses haillons aux yeux de la princesse que le Sénéchal sous ses magnifiques vêtemens. Déjà la messe solennelle est commencée, le pontife se retourne vers les futurs époux, il va prononcer l'irrévocable arrêt,.... soudain, par un miracle de la bonté divine, Isabelle retrouve la voix : Mon père! mon père! s'écrie-t-elle, ce n'est pas le Sénéchal qui a sauvé l'Italie, c'est Robert! Et elle tombe évanouie aux pieds du pape.

« Grande était la confusion du malencontreux Sénéchal, plus grande encore celle de l'empereur, en apprenant qu'un pauvre fou se trouvait en droit de revendiquer la main d'Isabelle. Il fait approcher Robert : Qui es-tu, lui dit-il, toi qui du chenil des chiens t'élances en victorieux sur les champs de bataille? Toi qui, après avoir perdu la raison, sembles la faire perdre à ma fille?

« Robert se redresse avec fierté, son noble sang de Normandie bout dans ses veines, il va apprendre son nom à cette cour dé-

daigneuse, il va pour Isabelle, pour la gloire, oublier son vœu de pénitence; mais à la vue du souverain pontife il sait vaincre encore une fois son orgueil et son amour : Saint père! s'écrie-t-il, en tombant à genoux devant l'autel, Jésus! mon Dieu! vous voyez ce que je fais, ce que je sacrifie, pour rester fidèle à mon vœu, pour acheter mon pardon et celui de ma mère!

— « Et tu en seras récompensé, mon fils! répond le pape. — Je te relève de ton vœu : Empereur des Romains et vous, barons d'Allemagne et d'Italie! reconnaissez dans ce mendiant vagabond l'héritier d'une race souveraine, Robert de Normandie. Sa pénitence a expié ses anciens crimes; ses exploits en défendant Rome contre les Sarrasins, ont mérité la gloire à qui n'avait su inspirer que la terreur! Robert, je vous unis à Isabelle! »

Terminons ici l'histoire de Robert-le-Diable. En voulant résumer ma légende allemande, j'en ai dit presque aussi long et pis qu'elle. A présent qu'il me soit permis de demander humblement à M. Scribe, ou à *ses secrétaires*, pourquoi ils n'ont pas préféré la fable toute facile et toute poétique de la légende, au canevas insipide et absurde si étrangement marié par eux à l'œuvre musicale la plus brillante de notre tiers de siècle? Le christianisme aussi peut prêter sa poésie à la pompe d'un opéra; mais il faut savoir le comprendre, il ne faut pas scinder ses mystères, et séparer leurs touchantes allégories de la pensée pieuse qui les inspire. Robert, expiant ses crimes pour sauver sa mère, et prêt à sacrifier à cet amour de fils son amour de jeune homme, eût été plus dramatique cent fois que l'égoïste viveur de MM. Scribe et *Compagnie*. L. L.

LA JEUNE ALLEMAGNE.[1]

La jeune Allemagne a sa forme à elle. Nous ne voulons pas discuter ici son existence, sa valeur, son autorité; nous admettons que la jeune Allemagne existe comme un parti dont les uns se moquent, que les autres condamnent, et que certaines personnes regardent comme si solidement établi, qu'il est inutile de le défendre. La jeune Allemagne est remarquable en ce qu'elle ne parle d'elle-même qu'avec une profonde vénération, et s'incline devant sa propre grandeur. C'est par cette adoration d'elle-même qu'elle commença à attirer l'attention. Aurait-on jamais pensé à la jeune Allemagne, se serait-on jamais douté qu'elle pût être au monde, si elle n'avait pas parlé d'elle, si elle ne s'était pas faite en trompette son héraut? Du reste, qu'a-t-elle produit? Elle a proclamé sa gloire. Voilà tout. Si l'on demande quel titre il faut avoir pour entrer dans la corporation de la jeune Allemagne, on vous répondra qu'il n'en faut pas d'autre que de savoir bien louer deux ou trois membres de la corporation. Puis il faut se trouver un petit écho dans le public, et dire : Et moi aussi j'ai été en Arcadie! Et moi aussi je suis un homme de la jeune Allemagne!

C'est ainsi que M. Kühne est entré dans la confrérie quand il a pris la direction de l'*Elegante Welt*[2]. Personne ne le connaissait auparavant, personne ne songeait à lui; mais il se leva et déclara que toutes les prophéties de la jeune Allemagne s'adressaient à lui, et, en effet, elles s'adressaient à lui. Maintenant Kühne appelle Wienbarg à écrire l'histoire des derniers événemens. Wienbarg est, dit-il, le seul homme capable d'accomplir une telle œuvre; cependant il veut bien se donner encore la peine de lui indiquer l'ordre à suivre, et de se poser comme personnage

1 Cet article est extrait du *Freimüthige* (Franc-parleur) de Berlin. Ce journal a obtenu un grand succès sous la direction de M. Hering. Il vient de passer entre les mains de M. Albrecht, l'un de ses plus spirituels et de ses plus actifs collaborateurs. M. Albrecht saura, nous n'en doutons pas, maintenir à ce recueil la réputation littéraire que lui avait acquise M. Hering.

2 Un des journaux littéraires de Leipzig, rédigé auparavant par M. Laub.

historique, et il termine son article avec l'espérance que d'autres lui indiqueront sa place dans l'histoire littéraire.

C'est par cette louange continuelle, par ces proclamations sans fin, par ce patronage réciproque, par ces harangues d'amour-propre, si ridicules et si imprudentes qu'elles soient, que les confrères de la jeune Allemagne se sont mis en scène. Maintenant chacun s'occupe d'eux, et s'ils ne sont pas renommés, au moins ils font du bruit. Voilà comment m'apparaît la jeune Allemagne. Mais afin d'en venir à ce qu'elle est réellement, il faut jeter encore un coup d'œil en arrière.

Il n'y a pas long-temps que la jeune Allemagne était tout autre que ce que nous la voyons aujourd'hui. D'abord on parla d'elle, mais on ne s'attendait pas à la voir apparaître si vite. Lorsqu'on trouva dans les œuvres de Gœthe le côté subjectif de son esprit; lorsqu'on vit quelle réforme il amenait dans la morale et l'esthétique, puis quelle profonde vérité se cachait sous le voile de la poésie, lorsqu'on reconnut que Gœthe, avec toutes ces apparences de calme extérieur, portait au-dedans de lui-même une pensée inquiète, qu'il avait dans l'ame un Méphistophelès, un esprit de doute, il arriva que le même Méphistophelès se glissa aussi dans l'ame des autres, et leur enseigna le côté négatif de toutes choses. D'abord il s'attaqua à Heine, et se mit en lutte avec le dieu de sa poésie, tantôt il discutait, tantôt il devenait le maître, tantôt il imprimait sa griffe diabolique sur la dernière période d'un chant poétique, ou se relevait par son rire infernal. De là vint encore la situation pénible de la jeunesse allemande dans les circonstances politiques, comme W. Alexis (Héring), cet écrivain d'une nature si simple et si spirituelle, l'a parfaitement exprimé dans son dernier roman (*das Haus Düsterweg*). « On nous apprend dans les écoles, dit-il, à être honnêtes, à ne pas nous écarter de la droite voie, à ne jamais mentir. On nous vante la dignité de l'homme, l'obligation de manifester sans détour ce dont le cœur est plein. A l'université, on nous prêche le sentiment de l'honneur; il faut que nous le défendions au risque de la vie, et quand nous en venons à solliciter une

faveur, une place, on nous crie : Courbez-vous, soyez souples. Taisez-vous, écoutez, et ne donnez pas de poignées de main comme un brave et loyal Allemand, mais comme un entremetteur. L'homme libre, l'homme fier reste arrêté devant chaque porte. La véritable morale est de savoir s'accommoder au goût des autres. Il y avait un temps où tous les hommes vertueux parlaient de l'humanité. Nous sommes les enfans de ces hommes-là, mais si nous employons encore ce mot, on nous fouette et on nous dit que nous devrions songer à nos propres affaires. »

La jeunesse s'apercevait cependant bien que tout ce que disaient les vieilles gens, n'était pas parfaitement raisonnable. La jeunesse allemande avait déjà obtenu une fois son émancipation ; on l'avait fait rétrograder, mais elle était mécontente. Le Méphistophelès moral et religieux se mêla encore de la partie, et les jeunes têtes entrèrent en révolte.

Menzel n'est pas du nombre des hommes dont nous parlons ; Menzel n'a jamais compris Méphistophelès. Soit qu'il en ait été préservé par une noble nature, soit que je ne lui fasse pas injure en le regardant comme dépourvu du caractère religieux et poétique ; il fut homme politique. Ensuite vint Sternberg et Wiese. Mais le premier jeune Allemand est Laube. Celui-ci ne demandait pas, comme Wiese, un nouveau monde pour recevoir l'enseignement légitime, il demande un nouveau dogme pour le monde qui existe.

Laube est encore d'une nature assez malléable. Il manquait quelque chose à la véritable jeune Allemagne, c'est l'hégélianisme, cette philosophie qui tue toute illusion, qui représente le monde comme un squelette, et absorbe les arts dans la philosophie.

En vain quelques natures poétiques se révoltent contre ce système, et Mundt s'efforce d'être anti-hégélien, parce qu'autrement il ne ferait plus de vers. Cependant Hégel a tué toute illusion, et la dialectique démontre que les morts ne ressuscitent pas. Voilà pourquoi Laube est toujours poète, tandis que les autres en sont venus à ne plus faire en poésie que de l'imitation. Laube nous représente au moins des êtres vivans, mais nous ne

voyons dans les autres que des idées personnifiées, qui veulent nous persuader qu'elles sont des êtres réels. Laube est le premier qui trouva dans une nature saine le remède pour des esprits malades. On ne saurait lui refuser de l'art dans la forme, de la vie, de la passion, et un talent agréable. Il s'est servi de ces moyens pour nous représenter l'image de l'avenir, et cet avenir porte le nom de jeune Allemagne.

Wienbarg traita la question plus systématiquement. Il écrivit tout simplement qu'on devait renverser l'ordre de choses existant, et regarder la beauté, la jouissance comme les dieux de l'avenir. Ce livre écrit, il le dédia à la jeune Allemagne. Ce que l'on n'avait entrevu auparavant que comme une réforme possible, il le regarde, lui, comme une nécessité. Mais l'idée marche plus avant, et voici venir Gutzkow, qui sanctifie la sensualité et le libertinage. C'est la réforme poussée au plus haut degré. Il est vrai qu'autrement nous ne sommes peut-être guères plus sages, et meilleurs; mais nous péchons par faiblesse, et eux pèchent par force. Si l'on ne condamne pas la sensualité, faut-il donc la canoniser? La religion fait le bonheur de tant de millions d'hommes! s'il est quelqu'un qui ne veuille pas l'accepter, nous ne le traduirons pas au tribunal de l'inquisition, mais nous ne pouvons pas non plus renverser, pour lui faire plaisir, l'ordre établi. Gœthe nous a rendus libres, il est vrai; mais il nous a seulement montré la possibilité d'agir contre la moralité de nos lois sans être vraiment immoral. Son Faust n'est pas chrétien. Gœthe indique à l'homme la possibilité de s'élever par efforts à un degré éminent, sans être chrétien. Mais faut-il pour cela abjurer la religion? Gœthe nous dépeint les relations de deux amans dont l'église n'a point ratifié l'union. Faust séduit Marguerite, sans que cette séduction soit représentée comme un crime. Faut-il donc abolir les liens de mariage, et livrer nos femmes à toutes les séductions? Nous ne voulons pas regarder le mariage comme indissoluble, afin de ne pas exposer quelqu'un à une vie de souffrances perpétuelles; mais nous ne voulons pas non plus renverser les alliances que les mœurs et la religion sanctifient.

Ainsi les hommes de la jeune Allemagne ont perdu leur poésie. L'hégélianisme a glacé leurs illusions; ils ont long-temps vécu du talent de Heine. Le Méphistophelès de Gœthe leur a enlevé la misère du temps passé. Ils ne peuvent pas retourner vers l'ancien temps; ils ne peuvent rien faire dans l'ordre de choses moderne, parce qu'ils ont une malheureuse prétention à l'originalité. Ainsi, avec leur impuissance d'esprit et leur froideur glaciale, ils produisent des livres qui paraissent neufs, parce qu'ils s'écartent de toute forme usitée pour employer une forme neuve.

On ne saurait porter un jugement sur les œuvres de Gutzkow, sur Wally et Néron par exemple, parce qu'elles sortent de toutes les bornes de la vraisemblance. Les jeunes Allemands appellent ces productions des œuvres de génie. Wienbarg, l'historiographe, les élève jusqu'aux nues, et Kühne, l'historien, en parle longuement. C'est son devoir de redire pompeusement des jeunes Allemands tout ce qui a été dit.

Il est vrai que Gœthe voulait nous rendre libres; mais il songeait à nous réformer, non point à nous révolutionner. Il prit les chaînes de la conscience entre les mains, et délia celui qui cherchait à être délié. Il montra le ciel à celui qui s'efforçait d'atteindre à la vérité.

Gœthe a émancipé dans son Faust ces hommes à grand effort. Mais les écrivains actuels, qui veulent se mettre à la tête de la jeunesse allemande, détruisent, bouleversent, sans choix, sans mesure, sans un vrai désir du bien. On ne saurait blâmer leur principe fondamental, s'il était conçu dans de justes bornes; mais chacun d'eux jette dans ce système la tache de la personnalité. Ils visent tous à l'originalité, et courent après les choses les plus frappantes. Dites-leur que Gœthe, Heine, Hégel, sont les pères de cette école à laquelle ils appartiennent; ils vont se révolter. Ils vous diront que Gœthe était un égoïste qui ne songeait à rien qu'à lui. Heine est devenu pour eux un être risible; Mundt a commencé par l'attaquer, et Kühne a répété solennellement les paroles de Mundt. Heine n'est plus dangereux pour moi, dit l'historien Kühne. Ils ont voulu aussi s'en prendre à

Hégel, mais en vain ont-ils cherché à reprendre quelque illusion. Ils veulent atteindre à l'originalité, rien qu'à l'originalité. Tout ce qui n'entre pas dans leur association, est critiqué, déchiré. C'est ainsi qu'il s'en sont pris au livre de W. Alexis, *das Haus Düsterweg;* un livre unique dans sa pensée, comme dans sa forme, l'une des plus belles productions des temps modernes; le livre qui a le mieux présenté, sous son véritable jour, le tableau de notre époque.

Mundt est de tous ces hommes celui qui a le plus de talent, et le talent le plus pur et le plus original. J'aime son genre d'esprit, ses dédains et ses mouvemens d'antipathie; mais il a oublié qu'il y a moins d'art et moins de difficulté à représenter des généralités et des idées personnifiées, que des personnages et des événemens réels. Kühne et Gutzkow ne trouvent de plaisir qu'à s'attaquer à tout homme important. La présomption, l'obscurité, sont leurs satellites, et leur propre renommée est le soleil autour duquel ils tournent sans cesse.

S'ils voulaient bien écarter de toute discussion leur personnalité, on pourrait en venir enfin à éclaircir une question sur laquelle on n'a encore fait que se disputer.

REBENSTEIN.

Le traducteur de Herder, l'auteur d'Ahasverus, M. Ed. Quinet, va publier une épopée nationale dont le héros est Napoléon. Un grand succès est sans doute réservé à cette œuvre, qui réunit à l'élément de poésie populaire des temps anciens la forme sévère des temps modernes. Nous extrayons de ce livre le morceau qui nous a paru le plus propre à intéresser l'Allemagne. Ce n'est là qu'un fragment disjoint d'une œuvre large dont toutes les parties se tiennent étroitement liées entre elles, un chant empreint de l'esprit poétique de l'Allemagne, de même que les autres sont empreints du caractère des faits qu'ils retracent, et des lieux où la gloire de Napoléon a passé.

Leipzig.

Silence! tout se tait! dormez-vous, sentinelle?
Le hibou gémissant a secoué son aile!
La nuit est froide et longue, au pays où le Rhin
S'endort, comme un guerrier, sous sa tente de crin.

Veillez-vous, sentinelle? Au fond de la bruyère
Souvent la nuit trop noire enveloppe un mystère,
Dans le pays où croît le sapin sur les monts,
Où l'Elbe aux longs replis rampe dans les vallons.

Souvent là, dans les bois, le feuillage murmure,
Et le Danube luit comme luit une armure.
Souvent l'ombre gémit sous l'orme d'Austerlitz
Où les morts, sans linceul, dorment ensevelis.

Veillez-vous?—Oui, je veille. Holà! qui vive?—France.
De la tour de Leipzig, quand la nuit fait silence,
Souvent on voit passer sur d'invisibles monts
Les nuages d'hiver comme des escadrons.

Entendez-vous?—J'entends.—Un cri!—Non! c'est un rêve.
—Écoutez-vous?—J'écoute.—Ah! c'est le chant d'un glaive.
—Non, ce n'est pas le chant d'un glaive en son fourreau.
Non, non, c'est le vautour qui niche en un tombeau.

CHŒUR.

Cachons notre colère
Comme un feu de bruyère
Au milieu d'un grand bois.
Parlons à demi-voix.
Si quelqu'un vient et passe,
Sourions sur sa trace.
Au fond de notre cœur
Cachons notre blessure,
Et notre lourde armure
Sous les ronces en fleur.

— Veillez-vous, sentinelle? au loin, là, dans la brume,
Avez-vous vu? — J'ai vu. — Comme un feu qui s'allume?
— Oui, vingt peuples debout que suivent les autans.
Fuirons-nous? — Nous mourrons. — Entendez-vous? — J'entends.

CHŒUR.

Au flanc des monts que notre armée,
Ainsi qu'une noire fumée,
Avec nos chars monte sans bruit!
Au souffle naissant de l'orage,
Que tout un peuple dans la nuit
S'éveille, comme le feuillage
Qui tremble dans les bois d'Odin.
Que notre glaive, en notre main,
Comme une vierge des batailles,
En attendant les fiançailles,
Hors de son seuil, avant le jour,
Ne chante pas son chant d'amour!

— Aux armes! les voici! garde à vous, sentinelle!
Comme au fond d'un ravin, un nuage de grêle,
Comme autour d'une ruche, un essaim de frêlons,
Ils passent en grondant sur le flanc des vallons.

Un mot, non, un soupir d'une bouche muette
S'échappe, par hasard, et le vent le répète.
Sous l'arbre des forêts, à l'ombre des cités,
Il circule la nuit, dans les lieux écartés;
Il s'élève, il se tait; puis il meurt sous la brise,
Comme un soupir du Rhin, quand sa vague se brise.

Non! le murmure croît! un écho plus sonore
Le réveille s'il meurt; une autre bouche encore
Le répète après lui; puis l'épouse au foyer
Le répète à son tour; puis un empire entier
Se lève comme un homme; et quand la brume est sombre
On entend mille voix qui s'appellent dans l'ombre.

Ah! frères du Tyrol! Souabes! Bavarois!
Électeurs palatins! grands-ducs! comtes et rois!
Nous n'avons tous qu'un nom : Allemagne! Allemagne!
Et notre père à tous s'appelait Charlemagne.
Il vivait sur le Rhin, sous le toit de granit,
Où le faucon royal fait aujourd'hui son nid.

Sur le Rhin! sur le Rhin! le fleuve aux larges ondes,
Le fleuve des aïeux, aux cavernes profondes!
Comme un peuple ses fils, il pousse ses grands flots.
Avec sa large vague il redit aux échos :
Allemagne! Allemagne! et son double rivage,
Comme un taureau sans joug, rebondit dans l'orage.

Sur le Rhin! sur le Rhin! Saxons! Westphaliens!
Maison de Barberousse! Hongrois, Bohémiens!
Frères, il est à nous, avec sa blanche écume,
Avec ses îles d'ambre, et son manteau de brume;
Sur l'un et l'autre bord, comme ont fait les Germains,
Après notre combat, nous laverons nos mains.

Sur le Rhin, sur le Rhin! le fleuve aux longues rames.
Son flot est pâle et bleu, comme les yeux des femmes.
Son flot est pâle et sonne, aux pieds des vieux châteaux,
Comme à son baudrier le glaive d'un héros.
Frères, il est à nous, ainsi que notre armure,
Avec ses cygnes d'or et son rude murmure.

Debout! c'est aujourd'hui, sous le chêne allemand,
La chasse de Lutzow au féroce aboîment!
Le sanglier de France a, dans la Forêt-Noire,
Sur le roc aiguisé ses défenses d'ivoire.
Le cor a retenti. Debout! hardis chasseurs,
Holà! la meute est prête; entendez ses clameurs.

Non, frères, aujourd'hui, c'est la danse du glaive.
Sous l'orme de Leipzig, où le soleil se lève,
Non, ce n'est pas le cor; c'est le hardi clairon
Que l'écho vous renvoie au penchant du vallon.
Sous vos pas cadencés, allons, frappez la terre!
Hourrah! le sabre a soif! écoutez sa colère.

Délices des combats! quand l'épouse et l'époux,
Quand le sabre et l'épée, amoureux et jaloux,
Ensemble sont unis au festin des batailles!
Jamais rien ne rompra leurs chastes fiançailles.
L'épouse est toute nue, et son front pâlissant;
L'époux à son côté boit sa coupe de sang.

Assez, le chant finit. Dieu Sébaoth! c'est l'heure!
Notre père des cieux ouvre-nous ta demeure.
Mainte bouche aujourd'hui, que ta gloire remplit,
Se taira pour toujours; mainte femme en son lit,
Tremblante, va pleurer, comme pleurent les reines.
Maint guerrier va mourir dans le pays des chênes.

— Oui, le chant est fini. Sous les chênes sanglans,
Oui, tous ont combattu leur combat de géans.
Sous l'orme de Leipzig qui jette une ombre noire,
Pendant trois jours, trois nuits, sans manger et sans boire,
Oui, tous ont oublié la faim et le sommeil,
Et la nuit et le jour, et l'ombre et le soleil.

Le premier jour a lui! le glaive a soif encore.
Cent peuples contre un homme ont lutté dès l'aurore.
Le second jour a lui! le glaive a soif! Hourrah!
Aujourd'hui pour toujours, qui le rassasîra?
Hourrah! tous en leur cœur ont caché leur blessure,
Et les corbeaux ont faim; ils cherchent leur pâture.

Le dernier jour a lui! du sang! du sang! du sang!
La terre aride a soif et la glèbe se fend.
Du sang! du sang! du sang! par l'épée et la lance!
Le dernier jour a lui! Les morts ont froid! silence!
Les chasseurs de Lutzow n'entendront plus le cor;
Mais le glaive a redit: J'ai soif, j'ai soif encor!



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Geschichte der Reformation der Kirche in Strasburg, und der Ausbreitung derselben in den Gemeinden des Elsasses; erster Band, mit einem Band Erläuterungen: Histoire de la réforme religieuse à Strasbourg, etc., par A. Jung; premier volume, in-8.° Strasbourg et Leipzig, chez F. G. Levrault.

Les *Mémoires de Luther* publiés par M. Michelet, et dont la *Revue germanique* a rendu compte dans un de ses derniers numéros, nous amène à parler d'un autre ouvrage, qu'un de nos compatriotes, M. Jung, a écrit sur le même sujet, l'*Histoire de la réforme religieuse à Strasbourg et dans l'Alsace.* Le titre de ce livre indique assez pourquoi l'auteur a cru devoir employer la langue allemande. Spécialement destiné à l'Alsace, sa patrie, il devait être aussi populaire que possible. D'un autre côté, l'histoire de la réforme à Strasbourg était en même temps celle de la révolution religieuse sur les deux rives du Rhin et, pour ainsi dire, dans ces pays alémaniques dont Strasbourg était à cette époque la capitale. Un pareil travail était encore à faire; car l'histoire de la réforme religieuse en Allemagne, de cette grande épopée luthérienne du seizième siècle ne saurait être complète sans la relation de la lutte que les nouvelles idées eurent à soutenir pour remplacer en Alsace les croyances catholiques. Personne n'était plus capable que M. Jung de traiter convenablement un pareil sujet. Bibliothécaire à Strasbourg, il a pu avoir à sa disposition une foule de documens inédits; zélé protestant, on peut croire que cette étude a été pour lui une étude de prédilection : aussi n'a-t-il négligé aucune des sources qui pouvaient rendre sa narration plus complète et plus intéressante. Avant de nous apprendre comment de l'Allemagne

la réforme s'était propagée en France et établie sur la rive gauche du Rhin, il a voulu remonter plus haut. L'histoire de la diète de Spire de 1529 forme le préambule de son ouvrage; mais ce qui la rend encore plus précieuse aux yeux des savans et des historiens, c'est qu'elle est accompagnée d'une foule de pièces qui voient le jour pour la première fois et jettent une vive lumière non-seulement sur l'histoire religieuse proprement dite, mais aussi sur l'histoire politique de ce temps. Les délibérations de toutes les autorités, leurs rapports, leurs lettres et messages officiels nous donnent comme les principaux jalons d'un cours de Droit administratif. Cette introduction résume tous les faits antérieurs qui se rapportent à l'histoire de l'Église, et fait faire au lecteur une connaissance intime avec l'époque que M. Jung veut faire passer sous nos yeux.

L'introduction de la réforme à Strasbourg présente un caractère tout particulier, qui n'étonnera pas du moment où l'on réfléchira à ce qu'était alors sa constitution intérieure. C'était une ville impériale, avec ses magistrats élus, son administration toute municipale, ses attributions pour ainsi dire souveraines. On peut dès-lors prédire que tout se passa en quelque sorte en famille. Entre ceux qui, par amour du passé, repoussaient aveuglément toute espèce d'innovations, et ceux dont la bouillante ardeur débordait aussitôt toutes les positions, les magistrats du peuple s'interposaient avec sagesse et usaient de leur influence et de leur autorité sur leurs concitoyens, pour les amener à laisser au temps, à la discussion et au choix de chaque individu le soin et le loisir de se décider librement entre les deux croyances. Aussi, grâce à cette pacifique intervention, Strasbourg n'a-t-elle pas eu à déplorer ces scènes de fanatisme qui ont souillé dans d'autres pays les essais et le commencement de la réforme. De pareils faits suffiraient pour engager à lire avec intérêt cet ouvrage, afin d'y voir comment les nouvelles idées pénétrèrent à Strasbourg et dans l'Alsace, et s'y développèrent tranquillement et sans trouble. L'histoire des idées et des opinions humaines, n'est-elle pas la plus curieuse et la plus intéressante de toutes les histoires?

La première partie, que nous annonçons aujourd'hui, ne contient, à proprement parler, que l'histoire de la réforme à Strasbourg; c'est dans un volume suivant que l'auteur nous apprendra comment elle s'est répandue et propagée dans le reste de l'Alsace. Aussi pour ce premier volume a-t-il cru devoir s'arrêter au moment où les nou-

velles croyances ont été légalement reconnues et les pasteurs installés dans leurs communes.

Strasbourg faisait alors partie de l'empire germanique ; il était donc impossible qu'elle restât séparée du mouvement qui se manifestait alors, et que des amis ou des disciples des réformateurs allemands ne vinssent pas chercher à y semer leurs doctrines, pour de là leur ouvrir plus facilement les portes de la France. Aussi, après un avant-propos assez étendu, où il nous expose quel était en ce moment l'état moral et politique de la ville, M. Jung nous montre les prédicateurs y arrivant au commencement de la réforme, et à ce sujet résume les événemens qui y ont favorisé le développement des nouvelles idées religieuses. L'arrivée de prédicateurs plus célèbres, plus influens que ceux qui avaient été jusqu'alors en possession d'annoncer aux Strasbourgeois les doctrines du protestantisme, vint encore leur donner un nouvel élan. Aussi fut-ce peu de temps après que fut décidée une des plus grandes questions de la réforme, celle du célibat. Les premiers prédicateurs n'avaient prêché que dans les cloîtres ; c'étaient des hommes obscurs, dont la science était fort peu de chose, et qui n'avaient, dit M. Jung, qu'un sens droit et un ardent amour de la vérité. Les nouveau venus, au contraire, Hédio, Capito, Butzer, avaient passé leur jeunesse dans les universités de Mayence, de Heidelberg, de Fribourg ou de Bâle, et étaient en rapport continuel avec les hommes les plus distingués du siècle. Le parti de la réforme prit alors un si grand accroissement, que les catholiques furent obligés de composer avec lui. On traita avec l'évêque ; mais malgré un vif désir de la paix des deux côtés, il était impossible que les négociations entre deux partis, ou plutôt entre deux opinions qui étaient incessamment en présence, ne jetassent pas quelque fermentation dans les esprits. Aussi, si les premiers succès avaient donné aux réformateurs de nombreux amis, si parmi les savans et les magistrats ils comptaient bon nombre de coréligionnaires et de protecteurs, ils rencontrèrent également parmi eux des adversaires. Il y eut des luttes intestines, et leur histoire n'est pas une des parties les moins intéressantes du livre de M. Jung. Mais enfin la victoire resta aux protestans ; le service divin fut changé, et les nouveaux pasteurs furent installés à la place des prêtres catholiques.

Malgré toute la science que M. Jung a mise dans son ouvrage, le soin scrupuleux avec lequel il a consulté et cité toutes les sources,

tiré des archives et de la poussière des bibliothèques une foule de documens inédits, on ne peut se dissimuler qu'avant tout il a eu en vue d'élever un monument en l'honneur de la réforme strasbourgeoise. Aussi avec quelle attention, quel amour, quelle religion j'oserai presque dire, il cite tous les hommes qui ont à cette époque eu la plus petite part dans l'histoire de la révolution religieuse! Nous devons dire aussi que son zèle, sa ferveur pour sa croyance, l'a quelquefois amené à montrer le protestant plus encore que l'historien.

Toutefois, malgré cette couleur un peu trop exclusive, le livre de M. Jung n'en est pas moins un livre remarquable sous le point de vue scientifique, et qui devient indispensable à tous ceux qui veulent étudier l'histoire de la réforme et du protestantisme. La première partie de son ouvrage en fait vivement désirer la suite, où il doit exposer l'histoire de la réforme dans le reste de l'Alsace. A. F.

Gedichte : Poésies par la comtesse Hahn-Hahn.

Depuis quelques années, les œuvres littéraires qui ont eu le plus de retentissement en Allemagne, sont des œuvres de femmes. C'est le livre de Rahel, avec ses spirituelles causeries, ses critiques si fines, ses aperçus si ingénieux et parfois si profonds. C'est le livre de Bettina, cette charmante enfant, qui a fait de sa naïve passion pour Gœthe l'un des plus délicieux romans qui existe. Enfin, c'est le livre de Caroline Stieglitz, le livre dans lequel la malheureuse jeune femme a déposé, avant de mourir, la dernière expression de sa douleur, le dernier souffle de son ame. Voici encore une femme dont le nom a retenti dernièrement dans les journaux d'Allemagne, et dont la jeune réputation a effacé plus d'une rénommée moderne. La comtesse Hahn-Hahn s'avance avec le rameau d'or de la poésie. Ses vers respirent l'ardeur de l'amour et les vagues tristesses de l'ame. Elle aime et elle chante; elle idéalise l'homme qu'elle aime et cherche son image partout. Elle a le sentiment réel des beautés de la nature; mais ce qui lui rend la nature plus belle encore, c'est l'amour qu'elle porte dans le cœur, c'est le souvenir qui la ravit, c'est le nom bien-aimé qu'elle entend résonner dans le murmure des ruisseaux, dans le bruissement des arbres. Quelquefois cependant ce prestige de l'amour lui échappe; alors elle tombe dans le doute et l'affaissement;

alors elle ne sent plus que le regret des joies qu'elle a perdues, la fuite de ses espérances, la place vide de son cœur. Tout son volume ne se compose que de ces deux phases : amour et douleur, chants d'ivresse et chants de deuil. Là, l'imagination ardente de la jeune fille, qui s'élance en riant à travers le chemin de la vie, èt monte sans s'arrêter toute l'échelle de ses illusions; ici, la pauvre ame bien froissée, bien triste, qui s'en revient péniblement par la route qu'elle a suivie, et ne retrouve plus que des fleurs fanées, un soleil pâle, un ciel terne. Alors elle tourne ses regards en arrière et pleure amèrement ses jours de calme, ses heures d'espoir et de croyance. Nous citerons ici deux pièces qui nous semblent justifier ce que nous venons de dire. La première est un hymne d'amour; la seconde une élégie adressée aux douces joies de l'enfance.

TON IMAGE.

« Aussi loin que mon regard peut s'étendre, toutes les images fugitives qu'il embrasse ne sont que des ombres, des ombres de la réalité. Dans la paix de mon ame il y a une plénitude de vie, et tout ce que j'aperçois, tantôt sous un voile riant, tantôt sous un voile de tristesse, c'est ton image.

« Que m'importe l'agitation du monde? Que m'importent les efforts présomptueux des hommes? Tout est si peu de chose, tout est si petit. C'est en vain que les fleurs se flétrissent, que les jours changent et s'enfuient; je ne vois sur la terre que ton image.

« Tout ce que j'ai aimé et vénéré, tout ce qui m'a apparu de plus beau, sera détruit. Un seul être est beau, noble, pur. Là où les ailes du désir m'emportent, là où l'amour m'émeut, je ne vois dans les jours, dans les nuits, éternellement partout, je ne vois que ton image.

« Mon ame veut-elle se dégager des chaînes terrestres, s'élancer vers le ciel, planer dans l'infini? le ciel est là où tu respires; le ciel est là où mon œil peut te voir; le ciel et le bonheur qui ne passent pas, c'est ton image!

« Que le temps poursuive son cours; que les heures, les jours, les années s'en aillent avec leur mélange de joies et de douleurs, que mon existence devienne sombre et douloureuse, il me restera toujours un éternel bonheur; car je porte en moi la force de t'aimer; car dans mon cœur est ton image! »

LE SOIR DE NOEL.

« Est-ce toi que je retrouve, paradis de mon enfance, toi que j'ai abandonné dans les joyeuses espérances de ma jeunesse?

« La terre magique m'ouvre-t-elle encore son espace? Mes anciens rêves reviennent-ils me surprendre?

« La lueur de ces cierges éclaire la nuit de ma vie dès long-temps privée de repos et d'étoiles.

« Oh, si je n'étais jamais sortie de cette modeste enceinte, j'aurais toujours gardé la paix de l'ame.

« Hélas! ces cierges de Noël ressemblent à ceux qu'on allume pour les morts; ils luisent pour les funérailles d'un cœur brisé.

« Ils ressemblent au crépuscule du soir qui colore encore l'horizon long-temps après que le soleil a disparu.

« Je ne trouve plus qu'un reflet d'un bonheur perdu, et je saisis à la hâte cette lueur d'un moment, cette ombre pâle.

« Toutes les petites joies se sont évanouies devant le soleil de l'amour. Mais l'amour s'en est allé en effeuillant ma couronne.

« Si de temps à autre quelques fleurs m'apparaissent encore çà et là, je les prends comme je les trouve; mais elles ne m'apportent plus le repos.

« Mes regards sont constamment fixés vers une seule étoile, et le rayon qu'elle jette sur moi est la lumière de ma vie.

« Que votre lumière rayonne encore à travers la nuit d'hiver, ô cierges de Noël. C'est ainsi qu'à travers les regrets et la douleur mon amour rayonne sur moi! »

Die Revolution : la Révolution, par Auguste Schæfer.

Il y a de cela cinq ans. Quand la révolution française se fit au grand soleil de Juillet, l'enthousiasme qu'elle avait excité s'en alla à la hâte, et sans prendre de passe-port, de ville en ville, de pays en pays, réchauffant tous les cœurs endormis, et rappelant tous les hommes de bonne volonté à écouter l'heureuse nouvelle. La Suisse en fut ébranlée. La Belgique, qui contrefait tout, se hâta de contrefaire nos trois jours. C'est la plus malheureuse contrefaçon qu'elle ait pu faire. Mieux aurait valu pour sa prospérité et pour son repos réimprimer encore vingt fois nos plus mauvais romans. L'Allemagne si pacifique tressaillit aussi à la vue de notre drapeau tricolore. Les

peuples des petites principautés se souvinrent des libertés qu'on leur avait promises. Les résidences grand-ducales regardèrent d'un air assez peu respectueux la maîtresse, et les palais, et les jardins de leurs maîtres. Les pauvres princes se sentirent inquiets, et la diète de Francfort, ce vieux chaperon de tous les petits princes allemands, se sentit prise d'un tel effroi, qu'elle en laissa presque choir sa quenouille. Après l'éclair de mauvais augure vint la foudre. Quatre ou cinq têtes couronnées en furent atteintes. Ici on renvoya assez malhonnêtement un prince souverain ; là on voulait avoir une constitution ; ailleurs on réclama l'exécution de certaines vieilles promesses populaires et l'abolition de quelques impôts. Le peuple avait vraiment bien bonne envie d'obtenir tout ce qu'il pourrait ; mais comme d'un côté, de peur de mentir à sa nature allemande, il n'agissait qu'avec une prudente lenteur, et que de l'autre les princes s'entendaient parfaitement à temporiser, il arriva que le peuple, après avoir désiré beaucoup, n'obtint pas grand'chose. Il en était encore à discuter avec les chancelleries les articles de sa nouvelle constitution, que déjà le droit de discussion ne lui était plus permis. La révolution de Juillet avait le bâillon à la bouche, et avec elle toutes les révolutions devaient cesser de se faire entendre. Les petits princes s'en revinrent tout joyeux s'asseoir sur leur trône. La diète, dans une ardeur héroïque, reprit le gouvernail avec force projets de loi contre les émeutes et les démagogues, et le pauvre peuple, trompé dans son attente, courba la tête et se remit patiemment sous le joug.

Voilà ce qui est arrivé en Allemagne en 1831, et voilà ce que M. Schæfer a entrepris de représenter dans son roman. Il a dépeint un de ces princes égaré dans une route vicieuse, entouré de mauvais conseillers, qui le flattent dans tous ses caprices et le poussent aux mesures les plus extravagantes. Le peuple, qui a long-temps souffert en silence, s'irrite enfin, se soulève, saccage le palais et chasse le souverain. C'est un tableau animé et dramatique, et dont plusieurs détails ne sont malheureusement que trop vrais. Ce roman sera lu avec intérêt comme œuvre d'observation et de faits trop récens, pour qu'ils ne produisent pas encore sur nous une certaine émotion. Nous reprochons seulement à l'auteur de s'être laissé aller à de longs dialogues politiques qui ressemblent trop à toutes les colonnes de journaux. Nous croyons aussi qu'il a outré le caractère du prince et celui de son ministre. Pour rendre un despote haïssable, il n'y a qu'à le

représenter dans son injustice et sa tyrannie; il n'est pas nécessaire d'en faire à plaisir une monstruosité. Ce qu'il y a de plus vrai dans ce roman, c'est que les hommes généreux qui ont les premiers indiqué le mal et cherché le remède, ceux que le peuple a portés en triomphe dans ses jours de salut, tombent victimes de leur dévouement. Le peuple les abandonne, et le prince les bannit. C'est la morale de la pièce. Hélas! elle est triste.

Sous le titre de *Manuel historique*, il paraît, depuis sept ans, chez le libraire Brockhaus, un livre sérieux dont le succès s'accroît sans cesse. C'est un recueil de dissertations, d'études sur toutes les branches de l'histoire. M. de Raumer en est le directeur, et son nom seul est une garantie de l'importance qu'on doit attacher à ce livre. Les historiens les plus distingués de l'Allemagne se sont adjoints à lui; chacun a apporté son tribut; chaque spécialité a mis ici son nom. Toutes ces œuvres, réunies par une main habile, formeront au bout de quelques années une galerie de tableaux historiques qu'on se plaira à étudier. Le volume qui a paru cette année renferme deux morceaux intéressans de M. de Raumer sur la direction générale des domaines en Prusse, et sur une des époques de la vie de Charles-Quint. En tête du livre, M. Varnhagen a placé une histoire de la bataille de Wagram. Ce morceau est écrit avec l'élégance de style dont l'auteur a déjà donné des preuves. Nous regrettons que le nationalisme berlinois enlève à plusieurs pages de cette dissertation ce qu'elle devait avoir de large et de généreux. M. Varnhagen, en se livrant à ses souvenirs, n'oublie pas qu'il combattait contre la France, et l'habit de conseiller prussien perce sous sa toge d'historien. Après l'histoire de la bataille de Wagram, M. Bœttiger, le célèbre érudit, a placé une histoire du mariage du prince d'Orange, pleine de remarques intéressantes et de détails curieux. On ne lira pas non plus sans intérêt l'histoire d'Anna Joanowna, de M. Barthold, quoiqu'elle soit un peu longue et diffuse.

Il paraît chez le même libraire un recueil d'un autre genre, dont nous avons déjà parlé, et que nous ne saurions trop recommander à ceux qui se plaisent à étudier la littérature prise aux sources dans ses vieilles traditions et ses vieux monumens. Ce recueil a pour titre : *Anciennes feuilles allemandes* (*Altdeutsche Blätter*). Il est rédigé par

M. Hoffmann de Fallersleben, qui joint à de grandes connaissances philologiques une vaste érudition littéraire. Le second cahier, qui vient de paraître, renferme plusieurs passages d'anciens *minstrels* hollandais, une dissertation curieuse de M. Haupt sur quelques légendes d'Allemagne, et une autre dissertation fort intéressante de M. Wackernagel, l'auteur de l'*Altdeutsch Lesebuch* sur la Lénore de Bürger.

LIVRES FRANÇAIS.

Cours de législation gouvernementale et Études scientifiques sur les gouvernemens de la France, depuis 1789 jusqu'à nos jours, par Gustave Albitte, quatre volumes in-8.°, deuxième édition. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1835.

Nous venons peut-être un peu tard pour parler d'un livre qui, au bout de quelques semaines de publication, est déjà parvenu à sa deuxième édition; mais, heureusement pour la critique, la forme que lui a donnée l'auteur, et le point de vue duquel il a envisagé son travail, en ont fait un ouvrage qui sera aussi nouveau après un long intervalle qu'aussitôt après son apparition.

Notre époque est, par excellence, une époque d'actualité et de positivisme. Nous nous inquiétons fort peu de ce qui s'est passé long-temps avant nous, pour concentrer exclusivement tous nos regards sur le présent. Il ressort de cette tendance, qui devient chaque jour de plus en plus universelle, que les ouvrages les plus lus aujourd'hui ont été et sont encore ceux qui ont pour objet l'histoire de la révolution française.

Mais parmi tous ceux, et le nombre en est grand, qui ont étudié l'histoire de nos cinquante dernières années, combien en est-il qui aient cherché à y trouver des enseignemens, combien en est-il surtout qui aient cherché à y trouver des règles générales applicables à la politique des gouvernemens?

C'est ce qu'a fait M. Albitte; aussi aimerais-je mieux nommer son ouvrage *Philosophie de l'histoire de la révolution française*, que *Cours de législation gouvernementale*. Préoccupé des idées que nous venons d'émettre, il a pensé, et avec raison, qu'une époque où toutes les

formes de gouvernement s'étaient succédé, où l'on avait fait tous les essais, toutes les expériences, était parfaitement propre à fournir de pareils enseignemens.

Faire connaître, en prenant pour thème et pour base de son travail l'histoire si féconde et si variée de notre révolution, les lois qui régissent les gouvernemens, et, comme il le dit lui-même, « en extraire « le code propre à chaque espèce de gouvernement, rendre ainsi « l'opinion publique apte à diriger les affaires du pays et éviter les « malheurs dans lesquels on tombe, lorsqu'on marche dans l'obscu- « rité, sans méthode et sans ordre. » Tel a été le but de l'auteur.

C'est toujours sous l'empire de cette idée qu'il nous retrace successivement les principales phases des gouvernemens qui se sont succédé en France depuis la monarchie absolue de Louis XVI, jusqu'à la fin de la restauration, et qu'il nous explique les causes pour lesquelles ils ont tous si tôt cessé de vivre, bien que quelques-uns d'entre eux eussent en eux des germes assez forts de vitalité.

Ce que nous disons ici suffit pour prouver l'utilité de ce livre, dans lequel nous avons surtout remarqué un chapitre fort bien fait sur la Convention. Ce que nous avons à y regretter, c'est que l'auteur ait été de temps en temps un peu trop exclusif dans ses formules, et que, par un trop grand amour de concision, il ait quelquefois omis ou supprimé des détails qui n'auraient pu être que bien placés dans un ouvrage de ce genre.

Commentaire sur le *Yaçna* (*Izeschnè*), un des livres liturgiques des Parses, ouvrage contenant le texte zend, expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la bibliothèque royale et la version sanskrite de Nicrosengh, par M. Eugène Burnouf, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; in-4.°

Thomas Hyde[1] fit le premier connaître à l'Europe savante que les Guèbres, derniers restes de la religion de Zoroastre, conservaient, au milieu du dix-huitième siècle, les livres écrits par ce législateur. Un

1 D'après deux passages de Barbahlul, cités par Hyde, il ne serait pas impossible que l'on trouvât enfouies dans quelques-unes des bibliothèques de l'Europe des traductions syriaques des livres de Zoroastre. Ce qui fortifie cette hypothèse, c'est qu'Anquetil a trouvé des Syriens à Saint-Thomas.

homme qui joignait une imagination brûlante à une résolution forte, Anquetil du Perron, à la vue de quelques feuilles du Zend-Avesta, que les Anglais conservaient avec un soin précieux, prit la résolution d'aller dans l'Inde étudier les anciens idiomes de la Perse et de l'Inde. Il partit de Paris, en 1754, comme soldat dans des recrues qu'on envoyait aux Indes. Grâce aux protections qu'il avait, il fut bientôt exempté du service militaire, et reçut même du gouvernement une pension, qui lui permit d'étudier le Zend et le Pelvi chez un docteur. Revenu en France au bout de huit ans, plus pauvre qu'il n'en était parti, mais riche en monumens précieux, il traduisit et publia les livres qui contiennent les dogmes, la mythologie et les cérémonies religieuses des anciens Perses, sous le titre de Zend-Avesta; Paris, 1771, 3 vol. in-4.° [1]

La version française est très-obscure, parce qu'Anquetil a calqué trop littéralement, et ne rend qu'imparfaitement la pensée de Zoroastre. Un de nos indianistes les plus distingués, M. Eugène Burnouf, qui joint de vastes connaissances philologiques à une critique élevée qui n'exclut pas l'élégance du style auquel les Rémusat, les Fauriel et les Ampère nous ont habitués, a entrepris de nous faire connaître le Zend-Avesta par une traduction beaucoup plus exacte, et surtout plus claire, que celle d'Anquetil. Privé de tous les secours que donnent la grammaire et le dictionnaire pour l'étude des autres langues, M. Burnouf a commencé d'abord par comparer le texte zend avec la traduction sanskrite de Neriosengh [2]; ensuite il a pris le mot zend, il l'a séparé de ses suffixes et affixes; ce travail fait, il a cherché la signification du mot dans les langues indo-germaniques, c'est-à-dire sanskrite, grecque, latine et les anciens dialectes de la Germanie. Un jeune Allemand, orientaliste distingué, travaille de son côté à une traduction du Boun-Dehest, livre qui contient toute la cosmogonie et Théogonie des anciens Perses. Cette partie du Zend-Avesta est écrite en pelvi, langue qui, ainsi que le zend, est dérivée du sanskrit, comme l'italien et l'espagnol dérivent du latin. La seule différence est, qu'on trouve dans le pelvi des mots qui appartiennent à

1 La première partie du premier volume renferme la relation de son voyage. On y trouve des pages qui, pour la chaleur de l'imagination ne le cèdent pas à Jean-Jacques Rousseau. En lisant ce voyage, on ne peut pas s'empêcher de le comparer à ces lettres si spirituelles écrites par ce jeune savant que la mort a enlevé aux sciences de si bonne heure, Jacquemont.

2 Ces versions ont été faites pour les Parses qui habitent l'Inde.

l'hébreu ou au chaldéen. Nous faisons des vœux pour l'accomplissement de ses travaux importans, qui sont destinés à nous faire connaître les langues de l'Iran aussi bien que les anciens Perses eux-mêmes.

G. FRIES.

Contes et Récits pour la jeunesse, par M.me TOURTE-CHERBULIEZ.

Depuis quelques années, il a paru en France plusieurs ouvrages d'éducation très-bien conçus et très-bien faits. A mesure qu'on étudie plus sérieusement la manière de diriger les enfans, on reconnaît davantage l'importance de leur mettre de bonne heure entre les mains, non plus des contes frivoles, mais des livres utiles, écrits exprès pour eux, dans le but de développer à la fois leur cœur et leur esprit. L'Angleterre et l'Allemagne nous ont fourni en cela d'excellens modèles. Les contes du chanoine Schmid, que le libraire Levrault a le premier fait traduire de l'allemand et introduits en France, sont de charmans petits chefs-d'œuvre qu'on ne saurait trop recommander. Au nombre de ces livres, qui réclament l'attention des mères de famille et des instituteurs, il faut placer l'ouvrage que publie le libraire Cherbuliez sous le titre de Contes et récits pour la jeunesse. L'auteur a parfaitement compris l'art difficile d'écrire de tels livres et de les rendre intéressans sans les rendre ennuyeux. Les sujets qu'il traite sont bien choisis, point trop vulgaires, point trop élevés; les événemens sont amenés à propos et les idées mises à la portée de tous les enfans. La forme de son récit est simple et attrayante. On voit que c'est une femme qui raconte, et une femme qui a observé avec affection les enfans. Des huit récits que ces deux volumes renferment, il n'en est pas un que ses jeunes lecteurs ne lisent avec plaisir et avec fruit.

La Perce-Neige, choix de poésies modernes, par M.me M. NODIER-MÉNESSIER.

Ce petit livre n'est pas un de ces recueils éphémères que le pâle soleil du jour de l'an fait éclore, et qui disparaissent la semaine après avec les boutiques de confiseurs et les jouets d'enfans. L'éditeur a fait d'une œuvre de circonstance une œuvre durable et charmante. Dans un temps où nos meilleurs poètes osent à peine publier leurs vers, c'est

une bonne fortune que de trouver ainsi rassemblés dans un même faisceau un épi, une fleur de chacun d'eux. M.me Ménessier a choisi avec un goût exquis toutes les pièces qui composent ce recueil. Elle y a joint quelques vers délicieux adressés à sa fille, des vers pleins de fraîcheur, de grâce, de tendresse, que toutes les mères voudront savoir par cœur. Quel dommage que cette pièce ne soit pas plus longue, ou qu'elle soit là toute seule!



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire*.

DÉCEMBRE 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire.

DU MOUVEMENT DES IDÉES RELIGIEUSES EN ALLEMAGNE.

(*Quatrième et dernier article.*[1])

(Depuis la mort de Kant jusqu'à nos jours.)

La philosophie de Kant avait percé à jour les théories religieuses du moyen âge, dont les doctrines protestantes du dix-septième siècle n'étaient qu'une mal-adroite restauration. Avec des croyances formulées, telles que les réformateurs les avaient soumises à la sanction des gouvernemens, il aurait fallu, dès le principe, faire dans les écoles de théologie une large application de l'idée fondamentale de la réforme, et au lieu de suspendre indéfiniment le droit du libre examen, le faire entrer avec mesure dans toutes les investigations des sciences religieuses. A force d'avoir été comprimé pendant plus de deux siècles, il a dû faire, sous l'influence d'une série de faits que nous avons signalés, une irruption rapide et universelle dans le domaine de toutes les sciences, qui s'étaient jusqu'alors appuyées sur les traditions de l'autorité humaine, et n'avaient pu se modifier qu'autant qu'un pouvoir constitué consentît à reculer les limites dans lesquelles elles étaient accoutumées à se mouvoir. La philosophie, le dogme, la morale et jusqu'à l'histoire et aux sciences naturelles, durent s'ébranler à l'approche de cette critique formidable que l'école de Kœnigsberg appliquait avec sa rigoureuse conséquence à toutes les conceptions de l'esprit humain. Depuis Kant il fut démontré que la diversité

1 Voyez les cahiers de Janvier, p. 58; de Mars, p. 267; d'Août, p. 131.

des convictions religieuses n'était point, comme on l'avait supposé avant lui, le résultat de la divergence des méthodes dans la recherche du vrai, mais une nécessité imposée à la nature humaine. Confondant les abstractions du monde sensible avec les objets du monde infini, la raison de l'homme, renfermée pour ses opérations dans les bornes du temps et de l'espace, façonne ses croyances suivant le point de vue où elle se place dans le cercle de ses notions empiriques, et arrive inévitablement au scepticisme, du moment qu'elle essaie de démontrer au moyen d'une logique inflexible, ce qui échappe au témoignage des sens et de l'expérience. Ce fut là aussi le dernier fruit que porta l'arbre du rationalisme en Allemagne. Les adeptes le cueillirent et le trouvèrent à leur goût; mais il ne put à la longue satisfaire les besoins de la multitude, ni même remplacer chez les penseurs les ineffables jouissances que trouve l'homme sensible et doué d'une imagination mobile dans les rêveries d'un monde idéal, dussent les figures mystérieuses dont ce monde est peuplé n'être que la création transitoire d'une spéculation vague et arbitraire. C'est une dure vérité que nous révéla Kant en prouvant jusqu'à l'évidence, dans sa Critique de la raison pure, que par la voie de la dialectique nous ne pouvons rien connaître de Dieu: qu'il est tout aussi impossible d'établir philosophiquement son existence que de la nier, et que les argumens invoqués par les scolastiques en faveur de la réalité des entités infinies s'appliquent avec le même succès à la démonstration des thèses opposées. La philosophie éclectique à laquelle Wolf avait encore consacré tous ses efforts, s'évanouit comme un nuage devant les recherches sévères de Kant. Toute spéculation régulière ne pouvait désormais, sous peine de s'égarer dans de vaines subtilités, accepter d'autre point de départ, que les lois de la conscience et de la pensée. Convaincu que la raison n'a aucun moyen de constater la concordance des notions qu'elle se forme du monde transcendental avec ce monde lui-même, le philosophe critique n'attribue de certitude qu'aux prescriptions de la raison pratique, en d'autres termes: il n'y a d'absolument vrai pour l'homme, que la manifestation

normale de la conscience. Ce résultat proclamé dans les chaires de philosophie les plus notables de l'Allemagne, propagé de brochure en brochure, commenté dans tous les sens par les écrivains qui s'occupaient de religion, de morale, de politique et de législation, porta le coup de grâce aux anciens formulaires dogmatiques de l'Église protestante. Déjà vers la fin du dernier siècle les exégètes parlent sans détour d'une mythologie de la Bible, dont ils cherchent à faire ressortir l'analogie avec les croyances mythologiques des différens peuples de l'antiquité. Eichhorn, Eckermann, Paulus, Nachtigall, Dewette ne diffèrent souvent de Voltaire que par la gravité de leur parole, et la profonde érudition de leurs laborieux rapprochemens. Nous sommes loin de dire cela comme un reproche; nous ne voulons que rapporter un fait dont on n'a pas assez tenu compte, et qu'il est bon de rappeler aujourd'hui. De ce que Voltaire a tourné en ridicule certaines légendes, certains mystères, quelques points de doctrine de l'Église, qu'il avait le tort de donner comme le contenu du christianisme, il ne s'ensuit certainement pas que ses attaques contre ce que l'on se plaît à appeler la religion, et qui n'étaient en réalité que des coups portés à de dangereuses superstitions, aient été injustes : tout ce qu'on peut dire c'est que dans ses discussions théologiques il a souvent été indiscret. On lui reproche également, et à juste titre, qu'il y a des inexactitudes dans plusieurs de ses citations, des bévues philologiques dans sa façon de commenter les saints livres; mais en revanche il y a aussi dans ses lettres sur les miracles, dans sa philosophie de l'histoire et dans ses mélanges des aperçus pleins de logique et d'érudition. Voltaire a, comme tous les philosophes français de son époque, sans cesse confondu l'organisation papale de l'Église avec la religion chrétienne. De là ses sorties indécentes contre le caractère de Jésus-Christ, son animosité contre le clergé, ses sarcasmes amers contre l'intolérance et l'idiotisme des faux dévots. Mais que font de mieux les mystiques réformateurs de notre temps, qui, parce que la philosophie du dernier siècle a outrepassé le but qu'il s'agissait alors d'atteindre, pensent que le salut des

générations actuelles exige de rétrograder vers les doctrines du siècle de Louis XIV. Eux aussi méconnaissent évidemment les besoins des esprits contemporains, en s'imaginant que parce qu'on a soif d'idées religieuses, il faille de toute nécessité les recevoir au pied du confessionnal, ou par les voies sacramentelles du rite catholique. Le christianisme est tellement riche en manifestations toujours nouvelles de l'idée de l'infini, que nous n'avons qu'à consulter l'histoire des dogmes, pour nous assurer qu'il doit renfermer encore d'innombrables élémens de transformation, sans que la religion elle-même puisse jamais être compromise. Il serait puérile de se désoler d'un fait qui entre dans les prévisions des hautes destinées auxquelles est appelée l'espèce humaine. Si les institutions sacerdotales du moyen âge ont été reconnues incompatibles avec les intérêts et les besoins du dix-huitième siècle; si les croyances stationnaires étroitement liées à toute l'organisation sociale d'une époque dont il n'y a presque plus de trace dans nos États reconstitués; si, en un mot, les dogmes surannés de S. Augustin et de S. Jérôme forment le plus singulier contraste avec la marche de la civilisation et le progrès des sciences profanes au dix-neuvième siècle, il semblerait plus sage de renouer la société au christianisme par des liens nouveaux, que de se livrer à de stériles essais, de réhabiliter les décrets dogmatiques du concile de Trente, ou les confessions de foi des communautés protestantes du seizième siècle. L'homme mûr, que l'expérience et la réflexion ont détaché de certains préjugés de son enfance, peut dans des momens de vague rêverie regretter le bonheur qu'il trouvait autrefois dans ses illusions; mais à coup sûr il ne voudra plus échanger les idées positives qu'il a acquises au prix d'efforts et de sacrifices prolongés, contre les créations magiques de sa juvénile imagination; car il sait aussi que ce monde phantastique a été pour lui une source d'amères déceptions, de douloureuses épreuves et de longs déchiremens.

Voilà ce que l'on ne comprend pas encore en France, et ce qu'ont merveilleusement compris nos voisins de l'Allemagne pendant cette orageuse époque de transition, où nous avons

vu le gigantesque édifice de l'Empire germanique crouler de vétusté, lorsque dans notre propre patrie tout, jusqu'au sol, s'est renouvelé au cri sans cesse renaissant de liberté, d'égalité, de dignité humaine, d'indépendance nationale. Ce cri glorieux, poussé au milieu de la tempête, qui engloutit en un clin d'œil la plus ancienne monarchie de l'Europe avec tous ses étais féodaux, retentit comme un écho mille fois répété dans toutes les contrées de notre globe, et quiconque avait le courage d'interroger l'histoire sur les causes véritables des événemeus qui depuis cinquante ans se succèdent avec une irrésistible fatalité dans la vie des peuples, dut reconnaître que depuis long-temps il y avait eu dissidence flagrante entre les institutions sociales et les besoins les plus intimes de l'intelligence arrivée à un plus haut degré de maturité. Or, en recónstruisant les intérêts matériels, les libertés publiques, l'administration, la science, les arts sur des fondemens nouveaux, et en les plaçant dans des rapports différens, il est impossible de maintenir sans modification un ordre de choses religieux qui, dans sa plus belle phase de vigueur et d'action, n'a pu se développer avec succès que dans son intime corrélation avec la marche de l'État, soumis à l'impulsion théocratique. Nous admirons comme le produit d'une volonté providentielle et d'une haute capacité du génie de l'homme, l'alliance forcée que Grégoire VII a su opérer entre les destinées de l'Empire et le gouvernement de l'Église; nous pensons même que pour son siècle c'était la plus profonde combinaison que réclamassent les dispositions momentanées des esprits, la barbarie des nations, et les moyens de civilisation que le christianisme n'a jamais refusés aux hommes qui savent puiser dans sa source toujours abondante et intarissable; mais, certes, nous doutons que des formes religieuses, créées dans le but d'absorber les tendances de liberté nationale, et les manifestations de spontanéité individuelle, puissent réellement s'accorder avec les garanties conquises depuis nos secousses révolutionnaires en faveur du libre développement de nos jouissances matérielles et de notre activité intellectuelle. Les temps sont passés où l'on se courbait humble-

ment sous l'incompréhensible maxime des scolastiques, qui disaient qu'une chose pouvait être fausse en philosophie et vraie en théologie.

Ici nous devons arrêter l'attention du lecteur sur une différence essentielle entre les dispositions religieuses des Allemands et celles de la grande majorité des Français. En Allemagne les convictions morales se fixent d'ordinaire pendant les années de transition de l'adolescence à l'âge mûr. C'est alors que le jeune homme, fortement impressionné par les expériences qu'il fait dans la vie, par les lectures qui se croisent dans ses études, par la variété des objets qu'il a appris à connaître dans les hautes écoles et dans son contact avec le monde, se replie sur lui-même et examine soigneusement l'instruction religieuse dont fut précédée sa première communion. S'il y découvre des lacunes, il tâchera de les combler par les plus minutieuses investigations; il demandera à sa conscience une loi de conduite générale; il étudiera l'histoire de son espèce, de sa nation, et l'histoire des sociétés chrétiennes. Catholique ou protestant, il réfléchira profondément sur la divergence des cultes établis; habitué à vivre autant dans son for intérieur que dans le monde, il lui faudra avant tout une puissante unité, qui assimile sa vie sociale à sa vie intime; puis il fait des pensées qui le préoccupent le sujet de toutes ses conversations d'abandon, le but de ses projets d'avenir et de ses créations momentanées. Ce qu'il supporte le moins, c'est la discordance des affections qui déterminent l'ensemble de ses facultés. Voilà pourquoi ses émotions religieuses retentissent jusque dans le mouvement de ses affaires, dans ses travaux littéraires, dans son atelier d'artiste. Tout en se comptant au nombre des fidèles d'une communion chrétienne, il revêt son christianisme de formes qui lui appartiennent en propre, il cherche et trouve enfin sa place dans l'immense congrégation des sectateurs d'une foi qui est elle-même le plus beau symbole des besoins indéfiniment variables de l'intelligence humaine, le gage assuré de ses plus brillantes espérances. Qu'on juge s'il peut se faire qu'avec de pareilles dispositions, développées et infiniment nuancées à la

suite d'une éducation solide, mais indépendante, l'Allemand catholique se croie assujetti aux dogmes stationnaires du catéchisme romain, ou que le luthérien saxon, le calviniste prussien, reconnaissent l'obligation de croire littéralement comme Luther et Calvin. Aussi toutes les communions se sont-elles modifiées en Allemagne, sans secousse apparente, par la seule force des besoins nouveaux et du progrès de la civilisation. Dans ce moment même il s'opère contre la propagande mystique des quinze années de la restauration un mouvement réactionnaire qui est le plus éclatant hommage qu'on puisse rendre aux saines doctrines du siècle de Fréderic II, de Kant et de Lessing.

Rien, au contraire, de plus frivole et de plus superficiel que les jugemens que l'on entend prononcer en France sur les plus hautes questions de notre nature. Le catholicisme n'y est connu que comme une affaire de pompeuse représentation pour les uns, de police morale pour les autres. Peu d'écrivains qui s'arrogent de jeter leur avis dans la balance des débats du siècle, ont des notions suffisantes sur l'origine historique, l'organisation primitive, la lutte et les revers, les transformations et les triomphes de l'Église romaine, avec laquelle ils identifient le principe éternel et fondamental du christianisme. A l'exception du clergé, qu'on élève dans l'obscurité des séminaires, nulle notabilité littéraire ne s'occupe d'études critiques et philologiques sur le nouveau Testament; personne ne songe à publier des ouvrages religieux qui, se renfermant dans la sphère du christianisme, fassent abstraction du caractère confessionnel des cultes positifs, et se rattachent aux généreuses conceptions d'une révélation idéale conforme à la raison. Il n'a encore paru en France aucun ouvrage consciencieux sur la vie et le caractère de Jésus, ni sur l'individualité des apôtres. Toutes ces questions en sont aujourd'hui au même point où les ont laissées les scolastiques. Le catholicisme, violemment séparé de l'État, son ancien allié féodal, tient encore entre ses mains quelques signes indéchiffrables, considérés par la plupart comme la vénérable tradition de l'Évangile, et par quelques chefs de sectes comme un avertissement de la défaite irrévocable des croyances chrétiennes.

Quant au protestantisme français, il n'a pas encore dépassé la première phase de son développement; ses partisans, comme ses adversaires, ne le connaissent guère que par son rituel et ses points de controverse avec Bossuet. Le principe scientifique a besoin de se dégager dans les Églises réformées, pour que celles-ci puissent s'associer à l'œuvre d'une régénération générale des esprits. Comme dans un temps l'homme d'État catholique, si incrédule qu'il fût, s'imaginait faire quelque chose de merveilleux dans l'intérêt de la religion, en instituant un banc de prélats dans la chambre des pairs, ou en multipliant les processions et les solennités sacerdotales, de même beaucoup de protestans ne voient le salut de leur foi que dans le rétablissement de la doctrine et de la discipline des réformateurs. Cette absence de vues lumineuses, d'une science méthodiquement acquise, d'une sérieuse réflexion sur les intérêts les plus graves de la vie nationale et individuelle, explique à elle seule ces malheureuses aberrations du saint-simonisme, de l'Église catholique française et du méthodisme anglican, qui sont autant de phénomènes attestant l'insuffisance des institutions religieuses actuelles, mais en même temps l'impuissance de la génération contemporaine à se créer, avec toute l'indépendance de convictions fortes et réfléchies, une foi nouvelle en harmonie avec le monde qui nous environne. On a trop reproché aux encyclopédistes d'avoir anéanti le sentiment religieux. Leur action ne fut décisive que sur les institutions sociales et sur la condition du citoyen; leur influence sur les opinions religieuses fut comparativement très-faible. Dans leur école politique se sont formés des hommes tellement pénétrés de leurs idées, que rien ne pourra désormais en arrêter l'essor; dans leur école religieuse, par contre, il ne s'est jamais trouvé que des disciples complaisans, qui tremblaient intérieurement du reproche d'esprits forts qu'ils allaient attirer sur eux. Ils disaient bien que toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on les observe; mais à l'âge de quarante ans ils cessaient de faire parade de ce trivial adage: jeunes, vigoureux, tourmentés du désir de jouir et de briller, ils se vantaient de savoir à quoi s'en tenir sur

la religion des prêtres; ils ne cachaient pas leur sympathie pour les doctrines les plus opposées, comme celles du baron d'Holbach et celles de Jean-Jacques Rousseau; mais en même temps ils astreignaient les membres de leurs familles à aller à confesse; leurs épigrammes s'attaquaient sans ménagement aux choses les plus respectables, tandis qu'à l'approche de leur fin les fantômes de l'enfer enlaçaient leur cerveau malade, et les disposaient à s'endormir saintement entre les bras d'un jésuite. Le manque d'instruction réfléchie fait tour à tour des incrédules et des superstitieux. Si au dix-huitième siècle les traditions dogmatiques et disciplinaires de l'Église avaient été examinées avec le même intérêt que le contrat social; si, au cri d'alarme jeté contre le catholicisme par les coryphées de la philosophie française, on avait pris la peine de vérifier, d'approfondir leurs théories, on se serait assuré qu'il y avait, comme dans le contrat social, du vrai et du faux, du bon et du mauvais, mais au moins on aurait posé les fondemens d'un nouvel édifice moral, comme on avait posé ceux d'un nouvel ordre politique; et M. de Châteaubriand, publiant ses Martyrs, n'aurait eu que la gloire d'avoir composé un admirable chef-d'œuvre de littérature, mais jamais le public pour lequel il a écrit, ne l'eût salué comme le restaurateur des croyances chrétiennes.

La différence que nous venons de signaler entre le peuple allemand et le peuple français se réduit donc à ceci, que chez le premier il existe une sensibilité religieuse prépondérante, provenant de l'harmonie qui doit se communiquer de la vie intime à la vie sociale; cette sensibilité se ranime et se réchauffe sans cesse par l'accroissement de l'instruction générale; elle se règle enfin sur des convictions bien assises, qui sont tout à la fois le résumé des premières impressions d'enfance et de la réflexion prolongée dans l'âge mûr. Le sacerdoce n'a sur ce peuple aucune prise; car celui-ci ne lui accorde sa confiance qu'autant qu'il sympathise avec lui, ce qui fait qu'en Allemagne le clergé reçoit son impulsion du public, au lieu de la lui donner. Il en est autrement en France, où tout le monde croit avoir assez de

connaissances en matière de religion, quoique personne n'en fasse une étude sérieuse et suivie. Nous sommes loin encore de comprendre la ramification universelle de toutes les connaissances humaines, ayant leur racine commune dans la conscience. Nous nous arrêtons trop aux formes, que nous ne distinguons pas assez du fond, et les dogmes que nous a légués le moyen âge font contraste avec les mœurs de nos jours.

Kant mourut en 1804. La théologie allemande était alors dans un état d'effervescence, dont les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir dans les institutions religieuses et dans la littérature du jour. Il était clair, d'une part, que le dogme avait besoin d'être retrempé; d'autre part, qu'il ne pouvait l'être que par la science. On s'apercevait également que la critique n'était pas encore assez avancée pour rétablir dans le système de la foi positive l'unité rompue par les investigations du siècle précédent. Un certain nombre de faits miraculeux de l'ancien et du nouveau Testament se trouvaient expliqués à l'aide de notions plus exactes des mœurs orientales, et surtout d'une connaissance plus étendue des langues sémitiques. Mais il restait encore assez d'obscurités, assez de lacunes, assez de miracles, que l'on ne pouvait, sans encourir le reproche de frivolité, présenter comme des événemens naturels. On se réservait donc le droit de continuer les recherches, avec l'espoir d'arriver à des découvertes ultérieures, qui, sans enlever entièrement aux yeux du vulgaire le voile mystérieux jeté sur les récits de la Bible, justifieraient cependant l'attachement des hommes éclairés aux formes historiques de la religion, et associeraient la multitude aux bienfaits des croyances progressives. Un texte difficile, heureusement interprété, servait ainsi à répandre de la clarté sur une série de textes analogues, où on avait puisé auparavant des argumens en faveur de dogmes incompréhensibles, devenus stériles par la suite des temps. Chaque théologien travaillait, suivant la mesure de ses ressources, à la solution du problème d'un christianisme identifié avec les assertions de la simple raison. Bientôt Jésus-Christ ne fut plus considéré que comme le type de l'intelligence humaine accomplie, sa ré-

demption que comme une mission providentielle qu'il avait acceptée dans le but de sauver ses semblables des maux de l'ignorance, de l'erreur et de la dépravation. Tout en poursuivant avec ardeur l'examen des écrits sacrés qui avaient le plus contribué à envelopper le christianisme de traditions surnaturelles, on déclara en thèse générale que la partie doctrinale de l'Évangile ne devait point être confondue avec sa partie historique, et qu'une fois le plan de Jésus-Christ nettement défini, les contradictions historiques des évangélistes finiraient par s'expliquer d'elles-mêmes, et par devenir peu à peu une question tout-à-fait étrangère à la religion.

Cette direction imprimée à la théologie allemande entraîna deux conséquences inévitables : la première, ce fut la révision de toute la théorie des scolastiques sur la révélation; la seconde, la division de la théologie en une multitude de sciences spéciales, qui, dans leur isolement, pouvaient au besoin passer pour des sciences profanes, et qui, rapprochées du dogme, ne laissaient pas que d'en montrer tout le désaccord avec les conquêtes journalières du génie et de l'érudition. On créa des journaux pour presque toutes les spécialités; il y en eut pour la littérature et les langues de l'Orient, pour l'exégèse, pour l'histoire ecclésiastique, pour la théologie pastorale. Au commencement du dix-huitième siècle une faculté de théologie se composait tout au plus de quatre chaires, dans lesquelles on enseignait le dogme, la polémique, l'histoire des hérésies et les élémens de l'hébreu, avec l'interprétation de quelques écrits de l'ancien et du nouveau Testament. Cent ans plus tard chaque bonne université avait ses professeurs de langues arabe, syriaque, persanne et copte. Vingt à trente cours différens par semestre sont le moins qu'une faculté théologique bien organisée offre aujourd'hui à l'ardeur studieuse des futurs ministres de la religion. La théologie historique a ses cours particuliers d'histoire des dogmes, des conciles, des papes, des destinées de l'Église, des antiquités sacrées. Les anciennes religions sont explorées, soit isolément, soit dans leurs rapports avec l'origine des dogmes chrétiens. L'authenticité, l'intégrité, l'impor-

tance morale et religieuse de chaque livre de la Bible, sont soumises à la critique la plus minutieuse, et jamais on ne se permet de clore les débats pour l'avenir. Aucun étudiant n'est dispensé de suivre, pendant la première année, un cours d'encyclopédie théologique et de méthodologie, et plus tard la géographie sacrée, l'astronomie biblique, la philosophie de la religion, viennent se grouper naturellement dans le cercle des connaissances positives, dont il doit faire preuve avant son admission au saint ministère. Ajoutons à ces connaissances de profession celles que suppose l'éducation classique et littéraire des gymnases allemands, dont la plupart peuvent être comparés à nos académies, et l'on concevra tout ce qu'un clergé aussi instruit doit apporter de lumières et de moralité dans le mouvement religieux et intellectuel d'un peuple. Des ouvrages tels que l'Introduction à la Bible, par Eichhorn; l'Histoire du protestantisme, par Planck; la Symbolique, par Creuzer; le Résumé des dogmes bibliques dans les variations qu'ils ont subies aux différentes époques de l'histoire des Hébreux, par de Wette, et une foule de publications non moins lumineuses, accomplirent en Allemagne l'œuvre de la réforme commencée par Luther, et ramenèrent forcément la question du christianisme sur le terrain de la raison et de la philosophie. Chose étonnante dans ce pays d'examen et de méditation, c'est qu'un incrédule y est aussi rare qu'un homme aveuglément attaché à la lettre de l'ancienne orthodoxie.

En même temps que la haute critique s'exerçait ainsi sur tous les livres du Code sacré et les appréciait suivant les règles de la philologie profane, les esprits spéculatifs signalèrent l'insuffisance de la théorie sacerdotale sur la révélation miraculeuse des croyances chrétiennes. Quoique depuis Wolf les théologiens rationalistes n'eussent laissé échapper aucune occasion de diriger leurs attaques contre les dogmes particuliers corrélatifs au principe d'une révélation surnaturelle, l'ensemble de cette doctrine ne devint l'objet d'un examen sérieux que dans les dernières années du siècle précédent. On se rappelle la controverse suscitée par les fragmens de Wolfenbüttel, qui, sous l'égide de Lessing,

ébranlèrent si puissamment l'autorité des miracles; toutefois les novateurs, en refusant aux faits extraordinaires, consignés dans l'Écriture sainte, le caractère de la certitude historique et la vertu de constater la vérité d'une série de propositions morales, ne combattaient pas directement l'idée d'une révélation. Il est vrai qu'en évitant de s'expliquer sur la nature de cette révélation, ils en parlèrent en termes si élastiques et si vagues, que tout le monde pressentait une révolution prochaine dans le système de la foi protestante. Le scepticisme de Kant enhardit ses disciples de remonter jusqu'aux derniers principes de la religion positive. Fichte, le plus vaillant champion de l'école de Kœnigsberg, et plus tard créateur d'un nouveau philosophème idéaliste, publia son Essai critique sur toutes les révélations[1]. Les théologiens orthodoxes prétendent que la nature de l'homme est tellement corrompue, que par ses propres efforts elle ne parviendrait jamais à connaître la vérité divine, et que par conséquent elle ne serait jamais en état de remplir les conditions nécessaires à son salut, si Dieu dans sa miséricorde n'avait pris soin de manifester sa volonté aux hommes par certains faits qu'aucune cause naturelle ne peut expliquer, et qu'on doit considérer comme les effets d'une intervention immédiate de sa toute-puissance. Ces faits une fois constatés servent ensuite à démontrer l'origine céleste de la doctrine annoncée par celui que Dieu aurait ainsi légitimé aux yeux de ses semblables comme son envoyé, en lui conférant le don d'opérer des miracles ou de prédire les choses futures. Le paralogisme qui préside à cette argumentation avait depuis longtemps frappé les penseurs. Comment, se disaient-ils, une vérité religieuse ou morale peut-elle être démontrée autrement que par le raisonnement? Si une proposition était fausse en elle-même, deviendrait-elle vraie par cela seul que celui qui l'émet, ferait des actes qui me paraissent inexplicables d'après les lois de la nature, telles qu'elles me sont connues? Dès-lors la vérité intrinsèque d'un dogme est subordonnée à l'effet qu'un thaumaturge produit sur mes sens. Et qui me répond que les témoins qui

1 *Versuch einer Kritik aller Offenbarung*. Kœnigsberg, 1793.

attestent la réalité des phénomènes miraculeux, aient été à même de bien voir, d'apprécier toutes les circonstances, de rendre exactement tous les détails de l'événement qu'ils me racontent? Si, enfin, pour accréditer une croyance nécessaire à tous les hommes, il est besoin de miracles et de prophéties, d'où vient que ce témoignage n'exerce pas indistinctement sur tous les hommes la même autorité? Comment se fait-il que, malgré l'intervention de l'ordre naturel des choses au moment de la promulgation de la loi divine, cette loi n'est acceptée que par une faible minorité, et qu'une notable fraction de cette minorité ne consent à l'admettre qu'autant qu'elle est conforme à la raison et à la conscience? Telles furent les principales objections que la philosophie critique articula contre la révélation surnaturelle.

Fichte commença par modifier l'ancienne définition du mot révélation. Il l'appliqua aux phénomènes que Dieu produit dans le monde sensible, avec l'intention de se faire reconnaître par les hommes comme le législateur de l'ordre moral. Mais ces phénomènes destinés à donner une sanction historique à la loi de la conscience, ne sauraient en aucune manière légitimer des doctrines contraires à la raison. Il résulte de la déduction de Fichte que la véritable révélation divine se trouve dans l'intelligence même de l'homme, et qu'en adroit dialecticien il attribue à l'action divine tous les événemens propres à exciter en nous des pensées religieuses et à rehausser notre sentiment moral. Dans ce sens le christianisme est, comme l'histoire de l'humanité en général dont il fait partie, une manifestation de la volonté divine. Eckermann [1], Grohmann [2], Wegscheider [3] allèrent plus loin encore, et déclarèrent que la croyance de l'antiquité en une révélation merveilleuse reposait sur une illusion, puisque dans une époque et au milieu d'un peuple dont les idées morales sont encore incertaines et embrouillées, les hommes supérieurs, qui parviennent à concevoir nettement la destination et les devoirs de l'humanité,

1 Eckermann, *Handbuch der Dogmatik.*
2 Grohmann, *Ueber Offenbarung und Mythologie.*
3 Wegscheider, *Institutiones theologiæ christianæ.*

sont facilement disposés à mettre sur le compte d'une communication directe de Dieu les grandes pensées, les vues élevées dont ils sont pénétrés et les actes de dévouement dont ils se sentent capables. Comme la puissance de l'intelligence est indéfinie, ses découvertes ne s'arrêtent nulle part; chaque événement dans l'histoire qui dépose en faveur de la loi morale, chaque progrès dans les sciences naturelles qui nous montre davantage la règle immuable à laquelle obéit l'univers sensible, chaque pas en avant que fait notre espèce dans la carrière de la civilisation, en perfectionnant ses institutions et en ennoblissant ses tendances; tous les faits, en un mot, qui concourent à prouver que l'ame humaine est faite à l'image de Dieu, sont des révélations indubitables et continues de nos rapports avec un monde idéal. Que sont à côté des merveilles qu'enfante aujourd'hui le génie de l'homme les traditions les plus mystérieuses que nous a transmises le monde ancien avec ses hiéroglyphes, ses monumens gigantesques, ses fictions dramatiques? Et telle est l'incontestable puissance du christianisme, que c'est à lui que nous devons le développement prodigieux de nos facultés intellectuelles; non, sans doute, aux dogmes incompréhensible dont le catholicisme l'avait entouré, mais à son esprit de liberté, de justice, d'égalité et de charité. Le clergé protestant de l'Allemagne fut le premier à proclamer, pour ainsi dire de concert, que s'il est avéré que les dogmes de la Trinité, de la présence réelle, du péché originel, de l'inspiration miraculeuse des saints livres, n'ont jamais déterminé un progrès dans la marche des peuples, qu'ils ont au contraire trop souvent ensanglanté la terre et obscurci les intelligences les plus heureusement organisées, il est temps enfin de rejeter de la foi positive les formules surannées, et de se rattacher à l'esprit pur de l'Évangile.

Ce fut surtout durant le règne de Napoléon que ces généreuses maximes trouvèrent d'éloquens défenseurs dans les universités. Le grand homme qui, après avoir réglé les destinées de la France, coordonnait à son gré les vieux États de l'Europe, et promettait à l'Allemagne un avenir digne de ses ressources matérielles et

morales, fut pendant le consulat plus encore qu'après son couronnement l'idole des savans allemands. Ils lui reconnaissaient une mission providentielle; il était à leurs yeux une espèce de prophète qui venait élever des temples à la science et réaliser les brillantes théories du jour. L'imagination des écrivains donna à ses exploits je ne sais quel coloris religieux, et si Napoléon avait su ménager les susceptibilités de cette nation, qu'il se plaisait à représenter ironiquement comme le type de l'idéologie, il aurait conservé en elle un inébranlable appui de son trône. Fichte fut, jusqu'à la bataille d'Eylau, un de ses plus ardens admirateurs. Mais l'enthousiasme qui avait fait considérer le premier consul comme un instrument entre les mains de la Providence, comme la personnification de l'intelligence divine sur la terre, fit place à un sentiment contraire quand l'empereur, parcourant avec ses armées victorieuses les plaines de Saxe et de Prusse, profita de ses triomphes pour étouffer toutes les idées généreuses, pour dénaturer les institutions nationales, pour substituer aux gouvernemens indigènes une administration étrangère.

L'esprit germanique trouva dans l'instruction répandue parmi le peuple, dans la science des gens de lettres, dans la foi éclairée des ministres de la religion, les armes les plus puissantes pour repousser l'usurpation française. L'on se souvient encore à Berlin des chaleureuses allocutions que pendant l'expédition de Moscou le professeur de philosophie à l'université prononça devant un nombreux auditoire. Après les spéculations métaphysiques les plus abstraites, il sut parfois ébranler l'assemblée comme par un mouvement électrique, en lui peignant le contraste qui régnait dans ce monde entre l'idée d'un ordre moral éternel et la réalité, produit de l'indifférence, de l'apathie et de la corruption des hommes. Il fomenta soigneusement la noble indignation qu'il venait d'allumer dans les jeunes intelligences qui l'écoutaient, et montra dans un avenir prochain la fin des calamités accumulées sur cette patrie que Luther avait jadis délivrée du joug de l'oppression sacerdotale. Le professeur qui parlait ainsi était Fichte. Des sentimens analogues respirent dans la plupart des romans de Jean-

Paul, et le patriotisme religieux qui lui dictait ses plus touchantes pages, ne fut pas le moindre charme que le public trouva dans ses livres. Les prédicateurs à leur tour se firent les organes de la dignité humaine et nationale outragée. Nous avons lu des discours prononcés par Drœseke à Brême et par Cottmeyer à Hambourg sous l'occupation napoléonienne; ils doivent avoir produit une sensation extraordinaire. Ce ne sont point des diatribes politiques, ni des déclamations incendiaires, comme la police ombrageuse de l'empire cherchait à l'insinuer, mais de pieuses méditations sur les voies mystérieuses de la Providence, des exhortations à la fermeté dans la foi, des paroles de consolation dans les temps d'épreuves, des tableaux du bonheur réservé à ceux qui suivent invariablement les inspirations de leur conscience. Toutes ces pensées sont exprimées avec une simplicité naïve, qui fait presque oublier l'orateur sacré pour ne rappeler que l'homme accablé d'une douleur profonde, qu'il essaye de calmer en ranimant la conscience du devoir et la foi en Dieu dans l'ame de ses auditeurs, dont chacun est agité des mêmes craintes et des mêmes espérances que lui.

Depuis une trentaine d'années la prédication s'est en général perfectionnée parmi les protestans de l'Allemagne d'une manière étonnante. Dans chaque petite ville, et quelquefois dans les villages les plus obscurs, on entend à l'office du dimanche matin des orateurs distingués, et souvent il arrive que le modeste pasteur, qui se croit ignoré du monde au milieu de sa paroisse éloignée de la résidence du gouvernement, reçoit inopinément une vocation qui lui confère les premières dignités ecclésiastiques. C'est ainsi que le docteur Rœhr, aujourd'hui membre du consistoire supérieur et surintendant général du grand-duché de Saxe-Weimar, ne fut que simple pasteur de campagne, lorsque le prince le désigna pour venir occuper les emplois qu'avait autrefois remplis le célèbre Herder. Dans les villes universitaires et dans les capitales les prédicateurs à grand talent sont nombreux; presque tous ont aussi une réputation comme savans. Le temps n'est pas encore très-éloigné où la ville de Berlin comptait parmi ses meil-

leurs prédicateurs le docteur Schleiermacher, et M. Ancillon, actuellement ministre d'État. Tzschirner à Leipzig [1], Ammon à Dresde, Niemeyer à Halle [2], ont acquis dans l'éloquence religieuse une réputation égale à celle qu'ils ont méritée comme écrivains et comme organes de la science. L'influence qu'exercent d'ailleurs les bons prédicateurs en Allemagne sur toutes les classes de la société, est d'autant plus remarquable que leur caractère pastoral est moins sensible dans les relations ordinaires de la vie, et que rien ne les distingue en apparence de leurs concitoyens lorsqu'ils ne sont pas en fonction. Point de costume qui les place à une distance gênante des personnes réunies avec eux dans un cercle d'amis; point d'interdit qui les exclue des assemblées mondaines. On les rencontre dans les salons, dans les fêtes de famille, au théâtre, sans qu'il vienne dans l'idée de personne de trouver leur présence inconvenante ou inusitée. On peut dire que le ministère pastoral en Allemagne est devenu une sphère d'activité toute morale, mais d'une influence toute-puissante par le talent et les vues généreuses de ceux qui le desservent.

Aussi les idées religieuses épurées par la science progressive des théologiens, devinrent-elles en 1813 un mobile, dont les gouvernemens se servirent avec beaucoup d'habileté pour briser le joug de la domination française. Les mots liberté, honneur national, patrie, constitution, se mêlèrent instinctivement dans les publications de l'époque aux idées de Dieu, de Providence, d'immortalité, de dévouement au bien de l'humanité. Le rapprochement était assez naturel; mais il est douteux qu'il eût eu des résultats aussi désastreux pour la France, si les cabinets n'étaient parvenus à pousser la sensibilité religieuse des populations germaniques jusqu'à l'exaltation. Ensuite ils appelèrent au nom du christianisme une ère de régénération sociale, qu'ils étaient d'avance résolus à retarder indéfiniment; toutefois le prestige eut son plein succès. Les croyances pures et nobles répandues par les prédicateurs pendant de longues années; les doctrines simples

1 Il mourut en 1829.
2 Mort en 1832.

de l'Évangile prêchées par un journal religieux rationaliste, fondé en Suisse dès 1811 sous le titre : *Heures de dévotion* [1] ; l'exemple de la piété quelque peu mystique, mais sincère, du roi de Prusse, avaient préparé les esprits à des efforts incroyables pour substituer à un état de choses qui pesait à tout le monde, le règne de la vérité, de la justice, de la suprématie intelleetuelle et morale. La réaction de l'idéologie contre le bras de fer de Napoléon fut spontanée et terrible; elle eut quelque chose d'excentrique, et ressembla parfois, dans ses manifestations individuelles, au fanatisme des croisés du moyen âge; ce qui prouve que les lois morales méconnues ou entravées, sont mille fois plus redoutables dans le mouvement des sociétés que tous les désastres de la nature, que toutes les catastrophes indépendantes de l'intelligence de l'homme.

Les souverains allemands, délivrés par le dévouement de leurs peuples de la tutelle ignominieuse dans laquelle les avait tenus l'empereur Napoléon, auraient dû rendre hommage à la puissance des idées qui avaient conduit leurs guerriers improvisés au combat et à la victoire. Ils paraissaient, en effet, accepter un instant les principes du christianisme comme point de départ d'une organisation nouvelle de leurs États; mais bientôt on s'aperçut qu'il y avait entre la nation et les chefs un mal-entendu, qui ne tarderait pas à devenir la cause de graves conflits. Sous Napoléon, l'Allemagne s'était recriée contre les prétentions de l'étranger de restreindre l'enseignement universitaire. Elle ne comprenait pas qu'on pût trouver dangereuse la libre manifestation de la pensée dans les chaires académiques, aussi long-temps que cette pensée se produirait sous des formes décentes, mesurées et scientifiques. Elle avait acquis la conviction que les opinions religieuses les plus avancées, lorsqu'elles auraient obtenu des recherches consciencieuses des savans, le cachet de la raison et de la vérité, avaient le droit de se produire même dans le sanctuaire de la

1 *Stunden der Andacht*. Ce journal eut plus de dix éditions, et doit avoir été propagé au nombre de plus de 200,000 exemplaires. Un extrait en a été publié en français par M. Monnard à Lausanne.

foi. L'opinion générale était d'ailleurs que les théories politiques ne trouvaient leur véritable sanction que dans la morale. Ce fut pour avoir foulé aux pieds ces propositions si simples, conquête précieuse d'un peuple très-instruit, que nous vîmes l'Allemagne se soulever comme un seul homme, et se grouper sous la bannière de ses princes féodaux. Des mots sonores disséminés dans les manifestes, commentés dans les journaux, prononcés dans les réunions officielles, eurent du retentissement dans les camps et dans les comités secrets des étudians, et déterminèrent la mémorable catastrophe dont le dénouement occasiona un si douloureux désappointement pour la génération contemporaine.

Dieu, le prince, la liberté! Telle était la devise des volontaires allemands dans les dernières guerres de coalition contre la France. La sainte alliance ne tarda pas à retrancher le dernier mot de leur symbole, et quant au premier, les différens gouvernemens se chargèrent de le définir par des catéchismes de leur façon. L'occasion s'en présenta à l'époque du jubilé séculaire de la réformation en 1817. Tous les partis politiques, toutes les nuances religieuses, catholiques, protestantes, rationalistes, orthodoxes, libéraux, serviles, profitèrent de la circonstance pour imprimer au siècle une direction conforme à leurs vœux. Long-temps d'avance on s'était préparé à la lutte. D'une part les brochures les plus extravagantes recommandèrent le retour aux institutions et aux mœurs du moyen âge, ou tout au moins le rétablissement de l'état de choses qui suivit de près l'avénement de Luther, comme le seul moyen de rendre l'Allemagne prépondérante, forte et heureuse. D'autre part les hommes sages, revenus de leurs illusions des années précédentes, insistèrent sur la nécessité de profiter des leçons du passé, de s'opposer avec circonspection à tout envahissement ultérieur des superstitions et du despotisme, dont les réformateurs avaient été les adversaires infatigables. Ceux qui émettaient ces conseils, demandaient hautement l'extension des établissemens d'instruction publique, la liberté de la presse, une tolérance générale pour tous les cultes, et l'indépendance du clergé de toute influence gouvernementale.

Le premier fait remarquable de ce conflit fut la publication d'une petite brochure, par Claus Harms, pasteur à Kiel, et sentinelle perdue de la vieille orthodoxie luthérienne. Doué d'une rare éloquence naturelle et mu par une vocation intérieure pour le saint ministère, Harms avait quitté, à ce qu'on prétend, la profession de meunier, et s'était décidé fort tard à faire des études théologiques. Dans tous les cas, son zèle n'était point selon la science, et le livre qu'il publia lors du jubilé, fut un véritable brandon lancé dans les communautés protestantes. C'était un recueil de quatre-vingt-quinze thèses dogmatiques dans le style des thèses affichées en 1517 par Luther aux portes de l'église de Wittemberg, à la différence près, que si Luther dirigea alors ses propositions contre le pape et les indulgences, Harms déversait son fiel sur la théologie et les tendances rationnelles des protestans du dix-neuvième siècle. Son appel aux autorités séculières, qu'il conjura d'arrêter le débordement, fut entendu. Ce n'est pas que le parti attaqué avec tant de violence par Harms, se fit faute de répondre. Des centaines de volumes parurent pour et contre les thèses; et parmi ces ouvrages il en est plusieurs qui s'étendent en même temps sur des questions d'une haute importance, et qui leur assignent une place honorable dans l'histoire littéraire. Mais le pasteur de Kiel avait réveillé les sympathies des gouvernemens en faveur de ses doctrines, et à partir de cet incident, l'organisation des Églises de l'Allemagne protestante subit des changemens considérables.

Au château de Wartbourg, où Luther avait traduit, en 1521, le nouveau Testament, des professeurs et des étudians d'Iéna s'étaient donné rendez-vous pour célébrer le jubilé dans le sens des idées nouvelles, que les événemens de l'époque faisaient germer parmi la jeunesse allemande. Des discours empreints d'une forte teinte de démagogie furent prononcés dans cette réunion. On invoqua l'ombre de l'illustre réformateur, en prenant l'engagement solennel de défendre son œuvre, et de résister à outrance aux projets liberticides conçus dans les conseils des souverains. Cette scène, assez indifférente en elle-même, fit grand bruit en

Allemagne et dans les États voisins; la diplomatie en fut alarmée, et les mesures restrictives de la liberté de l'enseignement et de la presse ne se firent point attendre. Le grand-duc de Saxe-Weimar céda aux insinuations des puissances confédérées, et notamment du cabinet de Berlin, qui demandèrent la suspension de plusieurs professeurs et l'expulsion des jeunes moteurs du conciliabule de Wartbourg. Bientôt après chaque université fut mise sous la surveillance quelquefois tracassière d'un curateur ou commissaire du gouvernement; une commission d'enquête générale, formée à Mayence pour le maintien des bonnes doctrines en Allemagne, intenta d'interminables procès à quiconque osa proférer une parole tant soit peu courageuse en faveur du bon sens et de la liberté. La suspicion de démagogie s'attacha comme une lèpre à tout élan généreux de l'intelligence, et les plus ridicules méprises se mêlèrent de temps en temps aux investigations de cette odieuse police morale.

Depuis la mort de la reine Louise de Prusse, le roi Frédéric-Guillaume III était sujet à de fréquens accès de mélancolie; la situation des affaires de son pays le préoccupait tristement, et développait en lui cette propension pour le mysticisme religieux, que l'âge a encore augmentée. A son retour de Paris, le désir de relever l'autorité de la religion, c'est-à-dire le goût des pratiques d'un ascétisme suranné, l'occupait sérieusement. Il espérait ainsi consolider son trône et s'attacher davantage ses sujets. La piété, comme il l'entendait, devait être un préservatif contre les révolutions. Il résolut, par conséquent, d'opérer dans ses États la fusion des Calvinistes et des Luthériens, que par des ménagemens et des faveurs accordés aux pasteurs dévoués à son projet, il parvint à exécuter presque partout. La réunion des deux Églises était un besoin généralement senti en Allemagne; aussi l'exemple de la Prusse fut-il successivement imité en Bavière, dans le Wurtemberg, dans les pays de Bade, de Darmstadt et de Nassau; seulement on méconnaissait l'esprit du siècle, en tentant de soumettre de nouveau l'élément protestant à des formules de croyance et à une organisation ecclésiastique étrangères à la nature de

ce culte. En Prusse le roi créa des archevêques et des évêques, introduisit une hiérarchie parmi le clergé subalterne, fit prescrire par les synodes un rituel catholisant avec des cierges allumés sur l'autel, des litanies et des prières réchauffées du seizième siècle: les ecclésiastiques dociles reçurent de l'avancement et des décorations; les récalcitrans par contre étaient vus de mauvais œil, et se trouvaient exposés à mille vexations. Dans les universités les professeurs, qui préconisaient les doctrines du mysticisme royal, furent préférés à ceux qui traitaient la science avec indépendance. Il n'en fallut pas davantage pour engager les uns à professer l'orthodoxie la plus stationnaire, les autres à envelopper leurs systèmes philosophiques d'un voile de mysticité, qui leur donnait aux yeux des profanes l'apparence de la conformité aux dogmes adoptés par la cour, tandis que les initiés seuls en possédaient la clef. La philosophie de Hegel et la dialectique de Schleiermacher se prêtèrent avec assez de complaisance à la propagande mystique, sans qu'on puisse découvrir dans l'une ou dans l'autre les croyances arriérées que le vulgaire a cru renfermées dans les formules dont se servaient ces deux chefs d'école. On raconte de Schleiermacher une anecdote qui prouverait de reste que le piétisme royal était loin d'avoir son entière approbation. Il est de notoriété publique en Prusse, que le ministre de la guerre, le général de Witzleben, partage les sentimens religieux du roi, et que la nouvelle liturgie imposée à l'Église protestante unie, est en grande partie son ouvrage. Lorsque, après la promulgation du rituel d'union, le corps universitaire se rendit selon l'usage avant la rentrée des cours chez le roi, Schleiermacher, en sa qualité de recteur temporaire, porta la parole. Après les allocutions d'étiquette, le roi s'entretint encore quelques instans avec lui, et demanda ce qu'il pensait de la nouvelle liturgie. C'était précisément l'époque des grandes manœuvres d'automne: « Admirable! Sire, répondit Schleiermacher; la faculté de théologie en reconnaît tellement l'excellence, qu'elle vient vous demander une grâce. — Laquelle? demanda le prince. — Nous supplions Votre Majesté de charger les docteurs de la faculté

de faire l'inspection des troupes pendant les manœuvres, afin de laisser aux généraux le loisir de veiller à la pureté de la foi.» Depuis ce moment Schleiermacher tomba en disgrâce, et le roi ne put plus le souffrir jusqu'à la fin de sa vie.

Comme il serait impossible en Allemagne de brider le mouvement des idées par des moyens qui ne manqueraient pas leur effet en Russie ou en Espagne, les menées de l'obscurantisme gouvernemental ont bien pu ralentir jusqu'à un certain point la marche des opinions libérales, mais non l'arrêter complétement. Ce que le pouvoir a cru opportun de faire dans ses intérêts, il l'a fait; il a transféré autant que possible les foyers de la science dans les capitales, afin de mieux en surveiller l'esprit. Dans les nouvelles universités, comme à Munich par exemple, où il s'est réservé le droit de nomination aux chaires, il les confie exclusivement à des hommes bien pensans et connus par leur attachement à son dogme politique et religieux. Les hommes dévoués aux projets rétrogrades sont prônés, choyés, comblés d'honneurs et de distinctions, tandis que ceux qui s'affranchissent des considérations courtisanesques, sont blâmés et même persécutés; mais l'intelligence nationale n'en est pas moins trop avancée pour que jamais on puisse espérer de ramener les doctrines et les croyances au point où elles étaient il y a deux cents ans. Les palinodies des écrivains, libéraux en 1813 et serviles aujourd'hui, n'inspirent que du dégoût à la masse nombreuse des lecteurs capables de les juger.

L'instruction primaire, supérieurement organisée par les soins des gouvernemens, lesquels, en la soumettant à une direction uniforme, ont espéré en faire un instrument docile, jette trop de lumières parmi le peuple et répand un trop grand nombre de connaissances positives pour que le mysticisme des classes élevées ait pu gagner beaucoup d'adhérens. Le besoin de lire, de réfléchir, de discuter, besoin né à la suite de la réformation et triomphant de toutes les entraves de la censure la plus cauteleuse, ne permet jamais à la pensée de tomber dans cette inertie prolongée qui distingue certains intervalles de l'histoire des peuples méridionaux. L'obscurantisme en Allemagne aurait beau

s'ingénier pour trouver une mesure propre à diriger les intérêts moraux selon son gré, il ne ferait que rouler éternellement la pierre de Sisyphe.

Il n'y a pas jusqu'aux populations catholiques qui n'aient subi dans leurs croyances la loi du progrès. Le catholicisme allemand a depuis long-temps cessé d'être papal. Il a, comme le protestantisme, son école rationaliste et philosophique. Comme lui il s'éclaire du flambeau de la science; sépare les légendes et les traditions douteuses des vérités éternelles de l'Évangile, et s'associe aux travaux littéraires des hommes de génie de tous les cultes. L'éducation du clergé catholique est presque partout universitaire. Il est des villes, telles que Marbourg, Tubingue, Bonn, Breslau, où sont établies simultanément des facultés de théologie protestante et des facultés catholiques; les étudians suivent, selon leurs convenances, des cours dans les deux facultés; par là les préjugés se dissipent, l'esprit de critique s'aiguise, la tolérance établit entre les confessions rivales des rapports utiles, et le jeune curé, en entrant dans son presbytère, a acquis une connaissance des hommes et des choses, qui ne laisse pas que de tourner à l'avantage du troupeau qu'il doit conduire. Dans la littérature théologique de l'Église catholique allemande on rencontre des noms du plus rare mérite. Jahn, professeur d'archéologie biblique à Vienne; Hug, auteur d'une introduction fort estimée au nouveau Testament; Gratz à Bonn; Schreiber à Fribourg dans le grand-duché de Baden, sont des théologiens que les Protestans citent eux-mêmes comme des autorités scientifiques dignes de confiance. Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner encore un fait qu'on aura de la peine à croire en France, c'est que la publication la plus accréditée dans les familles protestantes de l'Allemagne pour l'édification domestique, est l'ouvrage d'un prêtre catholique. Ce sont les *Heures de dévotion*, dont nous avons parlé dans cet article, et dont l'auteur, inconnu jusqu'à sa mort, est M. Keller, autrefois curé à Aarau en Suisse. Les poésies religieuses de M. de Wessenberg, grand-vicaire du diocèse de Constance, n'ont pas eu un succès moins éclatant.

Il existe aujourd'hui dans l'Allemagne protestante trois écoles religieuses distinctes, dont l'une se rattache, par un principe commun, aux doctrines philosophiques du catholicisme : c'est l'école spéculative, représentée par Schleiermacher, Daub et Marheineke. Le fond du système qu'elle enseigne est le panthéisme enveloppé dans la nomenclature orthodoxe des confessions de foi. L'argumentation des théologiens appartenant à cette école consiste dans un véritable jeu dialectique, par lequel on substitue à la signification vulgaire des termes consacrés dans l'Église un sens philosophique exclusivement connu aux initiés. Nous essayerons de donner une idée de leur méthode, en expliquant toutefois les rapports des croyances panthéistes assez répandues parmi les savans d'Allemagne, avec la marche des systèmes de philosophie de l'époque.

En concentrant toute philosophie dans le cercle des lois de la conscience, Kant n'avait point défini la nature de la conscience elle-même. Le grand point était d'analyser la corrélation qui existe entre nos idées et les objets auxquels elles se rapportent. Il importait surtout de résoudre la contradiction qui fait que l'intuition sensible et l'aperception réfléchie des objets les resserrent dans des limites arrêtées, tandis que la raison, souveraine faculté de l'ame, a des idées de l'infini. Fichte, poursuivant la voie tracée par Kant, soutenait d'abord que ce que nous appelons objet, se trouve purement et simplement dans notre manière subjective d'être; que hors de nous tout est illusion, et que la seule réalité est fondée dans la conscience du *moi*. Bientôt après il abandonna ce principe, et convertit son idéalisme subjectif en idéalisme objectif, en statuant qu'il n'y a d'existence réelle qu'en Dieu ou dans l'absolu, et que le *moi* intelligent est simplement une manifestation de Dieu, un symptôme de la conscience qu'a l'absolu de lui-même. Quant à la nature sensible et au fractionnement de l'absolu en une multitude d'individualités, Fichte déclara l'un et l'autre de vaines notions, des apparences trompeuses auxquelles rien ne correspondait. Dans ce système idéaliste la religion est considérée comme la conscience de la réalité de l'absolu,

conscience qui détermine en nous le vœu de dépouiller l'apparence illusoire de l'individualité pour nous identifier avec l'absolu; ce désir du *moi* de s'unir à Dieu constitue toute la moralité de l'homme. On reconnaîtra cependant que cette dernière formule, quelque favorable qu'elle soit à tous les écarts du mysticisme contemplatif, est assez ductile pour produire, entre les mains d'un moraliste habile, les prémisses d'un système de conduite passable.

Schelling fit un pas de plus dans cette métaphysique ardue. Le *moi*, d'après sa doctrine, est le produit de Dieu, une oscillation de la conscience encore vague et indéterminée de l'absolu, qui, en se réfléchissant dans des êtres individuels, développe son existence et arrive, à force de se reconnaître dans des entités limitées, à une conscience pleine et entière de soi-même. Le sentiment de la personnalité dans le *moi* humain serait dès-lors chimérique, et l'intelligence finie se réduirait à une simple conception momentanée du *moi* absolu ou de Dieu; afin de nous exprimer plus clairement, nous dirons que l'homme, avec le sentiment de son individualité, est, à l'égard de Dieu, ce que la pensée humaine, qui apparaît et disparaît dans le mécanisme de l'intelligence sous mille faces diverses, est à l'égard de l'homme lui-même. La cause de ce dualisme qui fait que l'idée de Dieu se présente à nous en même temps comme infinie et comme limitée, se trouverait en ce que Dieu est lui-même une personnalité naissante, qui poursuit le grand procès de son développement dans le jeu successif des phénomènes de la nature et de l'histoire. L'accomplissement de ce drame gigantesque doit s'opérer par la cessation finale de la contradiction entre le subjectif et l'objectif, et par le retour de toute chose à l'unité. Alors l'absolu est un, complet, homogène; les notions et les objets auxquels elles correspondent sont identiques, la science et l'être, Dieu et le monde se confondent. L'homme n'a pas ainsi de liberté à lui; en tant qu'individu il n'est libre qu'autant qu'il est dans l'absolu, ce qui veut dire qu'il a sa liberté dans l'absolue nécessité de concourir au dégagement progressif de la personnalité naissante de Dieu dans le monde, pour amener l'absolu vers la pleine conscience de lui-

même. Que si vous demandez, d'où vient donc le monde sensible et la tendance des esprits créés à se considérer comme des êtres personnels indépendans, M. Schelling vous dira que cela vient d'une défection de la pensée divine de son foyer, d'un désir ineffable de l'absolu de se différencier, de se multiplier, de manifester sa vie et son amour dans des objets limités. Les formes variées de la création, les antithèses d'ame et de matière, de bien et de mal, indifférentes aussi long-temps qu'elles ne sont pas encore séparées de l'absolu, sont tout simplement des phases de l'Éternel, qui s'éveille successivement et indéfiniment à la vie personnelle, et parvient à la conception claire et nette de son être.

Il y a du grandiose et de l'entraînant dans ce système. L'univers et l'histoire, présentés à l'imagination comme le tableau mouvant de la manifestation de plus en plus lucide de la divinité, confondant tout en Dieu, rapportant tout à lui, a pour la spéculation un charme inexprimable; mais le sacrifice que la philosophie de l'identité nous demande du sentiment de l'individualité pour nous absorber dans le *moi* infini de Dieu, n'en est pas moins fait pour épouvanter la sensibilité, et si, par ce sacrifice, elle nous promet de nous conduire à la véritable immortalité, nous serions tentés de nous écrier avec M.me de Staël: « Voilà une immortalité qui ressemble furieusement à la mort. » Quant aux conséquences pratiques de ce système, il est évident que d'un côté il conduit au fatalisme, et de l'autre à l'indifférence morale. Quoi qu'il en soit, les théologiens spéculatifs de l'Allemagne ont fait un amalgame curieux de la philosophie de l'identité avec les doctrines de l'Église.

Lorsqu'ils vous parlent du christianisme, ils l'admettent comme l'histoire de la désinvolution temporelle de la personnalité de Dieu. La révélation, ils la trouvent dans l'histoire du genre humain et dans le progrès de l'intelligence; par le Messie ou l'homme-Dieu ils entendent l'union de la conscience divine avec la conscience humaine individuelle; le péché originel consiste dans la séparation du *moi* individuel de l'absolu, la rédemption dans la synthèse

des contrastes, dans le retour nécessaire des puissances opposées et fractionnées de l'univers à l'unité; la piété ou la vie des saints se manifeste par l'abandon que fait la conscience du *moi* de son individualité pour l'identifier avec la conscience générale de l'*univers-Dieu;* l'Église représente le rayonnement indéfini de l'unité spirituelle de Dieu dans la multiplicité des objets créés; la résurrection, le dernier jugement, l'immortalité, sont des termes qui répondent à l'absorption finale des objets isolés et de l'antagonisme du bien et du mal, de l'intelligence et de la matière, du vrai et du faux dans l'absolu devenu personnel ou parvenu à la conception complète de son essence divine.

Nous n'avons pas l'intention de faire la critique de ce panthéisme idéaliste appliqué à la théologie chrétienne. Notre tâche doit se borner à en rendre compte. La seule chose qu'il y ait peut-être à remarquer, c'est que ces théories sont tellement abstraites, qu'il est difficile de s'expliquer comment un auditoire religieux, quelque instruit qu'on le suppose, ait la capacité de suivre une série de déductions renfermées dans le cercle de ces hautes spéculations métaphysiques. Cependant. Schleiermacher n'a prêché que dans ce sens, et son public ne lui a jamais fait défaut, bien que le plus petit nombre de ses admirateurs puisse seul se vanter de l'avoir entièrement compris. Quant aux autres, il faut dire que l'emploi dialectique des textes de la Bible, la nomenclature orthodoxe, adroitement mêlée aux formules mystiques de son école, la facilité de sa diction, son air de persuasion, peuvent avoir déterminé dans plusieurs ce jeu phantastique de pensées et d'images que l'on prend souvent pour de l'édification, ce mystérieux pressentiment d'un monde supérieur, que la musique sacrée, le coup d'œil d'un temple rempli de fidèles, le clair-obscur d'une cathédrale gothique réveillent dans notre ame.

Le fait est que la même philosophie a été adaptée aux dogmes du catholicisme, et que les spéculations des théologiens catholiques, dans ce sens, nous sembleraient présenter un singulier lien de rapprochement entre les protestans et les sectateurs de

l'Église romaine. Nous doutons cependant que ce soit là un moyen d'amener la fusion des deux confessions; le panthéisme idéaliste n'étant pas un système assez simple pour devenir jamais populaire; ensuite on ne saurait disconvenir qu'il inspire pour l'ordinaire aux intelligences, qui sont à même de le concevoir, une aversion bien légitime par le motif qu'il contredit ouvertement les lois les plus élémentaires de la conscience, qui se refusera éternellement à faire abstraction du sentiment individuel du *moi*, pour s'élancer et se perdre dans je ne sais quelle région incommensurable d'un absolu tout à la fois univers et Dieu. L'idéaliste le plus prononcé en théorie admet malgré lui, dans la vie pratique, la réalité de ce dualisme de la conscience, qui, tout en consacrant la supériorité de l'intelligence sur la matière, ne pourra jamais se soustraire à l'action des objets sensibles.

Une autre école théologique est celle des piétistes, représentée par MM. Hengstenberg à Berlin et Tholuk à Halle. Elle n'offre aucun trait particulier au mouvement scientifique de l'Allemagne. Quand on a vu les congrégations méthodistes de Paris et de Londres, leurs tendances rétrogrades dans un culte qui repose tout entier sur le progrès, leur mépris pour les études rationnelles et les efforts qu'ils font pour substituer au protestantisme du dix-neuvième siècle le langage scolastique du dix-septième, on sait également ce qu'est le piétisme à Berlin, à Dresde, à Kœnigsberg, à Bonn et partout ailleurs.

La troisième école théologique, à laquelle nous donnerons le nom d'école critique, a pour chefs MM. Rœhr à Weimar, et les professeurs Wegscheider et Gésénius à Halle. Leurs doctrines, auxquelles on applique assez arbitrairement la dénomination de rationalisme, sont à la vérité le développement régulier et systématique des principes que Kant a posés il y a un demi-siècle, et dont les théologiens déistes s'emparèrent alors pour miner les fondemens de la foi chrétienne orthodoxe. Mais si l'école religieuse critique a dû commencer par attaquer et renverser des croyances déraisonnables, sans suite et sans liaison avec les plus simples prémisses d'une saine philosophie, elle n'en est plus au même point de nos

jours. Elle est demeurée rationaliste en tant qu'elle déduit toutes les idées religieuses de la raison ; mais en même temps elle envisage la raison comme le premier de tous les dons que nous ayons reçus de la divinité, comme le foyer où se reflète l'esprit souverain qui nous a faits à sa ressemblance.

Les lois de la raison sont ainsi la règle infaillible pour l'appréciation d'une religion positive. Dans l'instruction populaire, les prédicateurs formés à cette école ne prouveront jamais l'origine céleste du christianisme par les miracles et les prophéties, dont ils évitent même soigneusement de parler, pour ne point donner prise aux adversaires des croyances traditionnelles ; mais ils démontreront la vérité de l'Évangile par sa conformité avec les idées les plus pures de l'intelligence humaine, par sa morale sublime, par les effets immenses que sa propagation a opérés dans le sein des sociétés terrestres. Ils professent un respect sincère pour les symboles de l'Église, sans jamais les confondre avec les objets éternels qu'ils représentent. Le but qu'ils se proposent est l'amélioration morale de leur espèce, au moyen d'une connaissance plus profonde de la nature humaine. Leur exégèse des livres sacrés tend sans cesse à déduire des textes bibliques les vérités générales, les préceptes universellement praticables, qui sont en quelque sorte du domaine de tous les peuples, de tous les lieux et même de toutes les intelligences, et que les prophètes et les apôtres ont été forcés de présenter à leurs générations contemporaines sous le voile de l'allégorie et du symbole. Tout dans la Bible n'a pas, aux yeux de ces théologiens, une valeur égale ; ils distinguent scrupuleusement entre le Code sacré, comme collection d'une série d'ouvrages consacrés depuis des siècles par la vénération des fidèles, et la parole de Dieu, qu'ils ne reconnaissent que dans les morceaux qui s'accordent avec les principes de la raison, les besoins du cœur et la voix de la conscience. Puisqu'ils ne limitent point la révélation de Dieu à une époque déterminée ou à un mode sacramentel, comme les miracles par exemple, ils s'appliquent toujours à faire ressortir l'harmonie des manifestations divines dans l'histoire, dans la nature et dans les

destinées secrètes de notre ame. Toutes les sciences, tous les arts, tous les efforts de l'intelligence couronnés de succès, viennent dans ce système jeter un nouvel éclat sur les graves questions de l'humanité, préparer les voies à de nouveaux progrès moraux et coopérer à l'accomplissement de cette immense association des esprits, connue dans le nouveau Testament sous le nom de royaume de Dieu, dont le dernier terme sera la civilisation générale des peuples sur cette terre, et l'aptitude morale de tous les esprits à une condition de félicité qui soit le résultat du perfectionnement spontané et indéfini de leurs facultés immortelles.

C'est donc dans cette dernière école que la science et la foi se tendent une main amie. Persécutée pendant tout le temps de la sainte alliance, elle a vigoureusement lutté contre les intrigues du méthodisme courtisanesque de Berlin et contre les nébuleuses théories du moderne panthéisme chrétien. Ses travaux dans le champ de l'histoire, de la psychologie, des antiquités et de la morale, ont puisamment réagi sur la multitude, et ce n'est ni sans étonnement, ni sans un certain sentiment de satisfaction que nous avons vu reparaître sur la scène du rationalisme religieux quelques théologiens distingués, qui, après avoir été les promoteurs d'une critique impartiale en matière de croyances positives, semblaient disposés à renoncer aux théories auxquelles ils étaient redevables de la réputation qu'ils se sont acquise au début de leur carrière. M. Ammon, entre autres, qui, dans un ouvrage intitulé *Le vrai point de vue*, a publié, il y a une quinzaine d'années, les doctrines les plus étranges et les plus contradictoires avec ses ouvrages antérieurs, afin de se concilier les sympathies des dévots lettrés et illettrés de l'époque, vient de faire imprimer un livre très-remarquable sur la tendance du christianisme à se constituer religion universelle[1]. Nous n'avons rien lu de plus franc, de plus élevé, ni de plus noblement exprimé sur un sujet aussi important.

Le mot est dit : le christianisme fut destiné par son fondateur

1 *Ueber die Fortbildung des Christenthums zur Weltreligion.*

à devenir la foi de l'univers entier. Il faut donc l'étudier, le poursuivre à travers toutes les phases qu'il a parcourues; il faut examiner les symboles sous lesquels il devait, suivant les temps et les lieux, se faire accueillir par les hommes. D'un autre côté la science a la sainte obligation de ne point le renfermer à jamais dans une lettre morte. Son essence est la vie, le mouvement, le progrès. Si le moment est arrivé où on le chercherait en vain dans les temples, ne pensons pas que son principe éternel se soit enfui de la terre; ce principe est présent au milieu de nous; dégagé de ses enveloppes sacramentelles, il tend à rentrer dans les institutions auxquelles un sacerdoce formaliste, un culte compliqué, une discipline devenue impraticable, l'avaient aliéné.

L'Allemagne marche rapidement dans cette voie. Son procès de transformation s'opère sans catastrophes, sans secousse apparente; mais les Allemands s'éclairent, s'instruisent, et ont le courage de rejeter d'anciens préjugés. Ils connaissent leurs besoins et les moyens de les satisfaire, et quand un jour ils seront devenus une nation, cette nation aura une croyance.

RICHARD.

Philosophie.

LA SYMBOLIQUE

OU

LES RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ

CONSIDÉRÉES SOUS LES RAPPORTS SYMBOLIQUES ET ALLÉGORIQUES,

PAR M. CREUZER,

TRADUITES, ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES PHILOLOGIQUES, MYTHOLOGIQUES ET HISTORIQUES

PAR M. GUIGNAUT,

Professeur à la faculté des lettres.[1]

Depuis la renaissance des lettres, l'histoire des anciennes mythologies est devenue l'objet des études de plusieurs savans. Huet, Vossius, Bochart dans son Canaen, rassemblèrent, sans aucun ordre et sans aucune critique, tout ce que les écrivains grecs et latins avaient écrit sur leur mythologie; ils y joignirent des étymologies puériles, au moyen desquelles ils voulurent démontrer que toute la mythologie grecque n'était que l'histoire défigurée des patriarches.

Leclerc, qui avait plus de jugement, étendit ce système, sans l'appuyer sur des preuves plus positives.

Banier, ressuscitant de vieux systèmes d'Euhemère, ne vit dans la mythologie grecque que la déification d'hommes qui s'étaient rendus chers au genre humain par des bienfaits ou des

1 Tome premier, comprenant les religions de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte; 1825. — Tome second, comprenant les religions de la Syrie, de la Phénicie, de l'Étrurie et de la Grèce; 1829. — Tome troisième, seconde partie, comprenant les grands dieux de Rome et de la Grèce; 1835. Chez Treuttel et Würtz.

découvertes importantes; il écrivit en bel esprit sur la mythologie, comme Fontenelle avait écrit sur l'astronomie.

L'abbé Pluche, érudit superficiel, esprit étroit, voulut démontrer que les mythologies grecque et égyptienne n'avaient représenté, sous des dehors mythiques, que des symboles relatifs à l'agriculture.

Bailly écrivit un roman rempli d'imagination, mais dénué de toute vraisemblance, sur un peuple qui, suivant d'Alembert, nous avait tout appris, excepté son nom.

D'après Boulanger, c'est dans le déluge qu'il faut aller chercher l'origine des différentes mythologies, de leurs cérémonies et de leurs mystères.

Fréret, Heyne et Sainte-Croix éclaircirent avec autant d'érudition que de critique différens points de la mythologie grecque; ce dernier surtout, dont l'ouvrage sur les mystères du paganisme a été commenté si habilement par M. Silvestre de Sacy, a jeté beaucoup de lumière sur les mystères et principalement sur ceux d'Éleusis.

Je passe sous silence Gébelin, dernier représentant du système de Vossius et de Pluche, pour arriver à Dupuis. Personne n'avait jusqu'alors allié une érudition aussi vaste à cet art ingénieux de rendre un système dont la fausseté est maintenant presque probable. Dupuis écrivit son ouvrage sous la double influence de Macrobe, philosophe qui a entrepris de démontrer que toute la mythologie n'offrait que des symboles astronomiques, et de l'école du dix-huitième siècle, qui avait voué une haine à toutes les idées religieuses, sous quelque forme qu'elles se présentassent.

Les recherches savantes d'un érudit chez qui le savoir le plus prodigieux se trouve lié avec l'esprit le plus ingénieux, M. Letronne, ont démontré complétement la fausseté du système de Dupuis sur l'antiquité des zodiaques égyptiens. A l'époque où Dupuis écrivit cet important ouvrage, on ne connaissait en France la mythologie si vaste des Indous que par les récits superficiels de quelques voyageurs; à peine si Dupuis en parle.

De l'Origine des cultes à l'ouvrage de Benjamin Constant, il ne

se présente rien de saillant. Dans ce dernier ouvrage, écrit avec tant d'éloquence, et où se trouvent tant de vues neuves, son illustre auteur a voulu plutôt décrire les différentes phases par lesquelles passe successivement l'esprit religieux depuis le fétichisme le plus grossier jusqu'aux idées spirituelles de l'homme civilisé, qu'une histoire complète des mythologies comparées. C'est à une époque où Anquetil du Perron, dont la vie aventureuse rappelle celle des moines du moyen âge, qui allaient prêcher la foi au milieu de nations barbares, tira du fond des sanctuaires de la Perse le *Zend-Avesta*; que les Jones, les Schlegel nous ont fait connaître une langue et une littérature dont on ignorait encore l'existence il y a cent ans, et ont établi ce grand système des langues indo-germaniques; que Champollion a soulevé le voile qui cachait l'Égypte à nos regards, qu'un homme chez qui une vaste érudition est alliée à une critique élevée, écrivant dans un style poétique et plein d'éclat, a cherché à débrouiller le chaos des anciennes mythologies [1]. Supposez qu'il se soit trouvé au dix-septième siècle un de ces génies supérieurs à leur époque, que cet homme ait conçu ce qu'a exécuté l'illustre savant d'Heidelberg, il aurait été obligé de rassembler tous les faits superficiels et souvent contradictoires que l'on trouve dispersés çà et là chez les historiens de l'antiquité sur les mystères de la haute Asie; il eût été dans l'impossibilité d'arriver à des résultats importans, et se serait vu contraint d'entasser hypothèse sur hypothèse; il eût bâti un édifice semblable à ceux que l'on bâtit sur un sable mouvant de l'Arabie. Maintenant que l'érudition orientale fait chaque jour de nouvelles conquêtes, il ne nous reste plus qu'à comparer les mythes, ôter la forme symbolique qui les recouvre, montrer l'influence souvent si grande qu'ont dû exercer sur eux l'esprit, les mœurs, le climat des peuples au milieu desquels ils ont pris racine; en un mot, de reconstruire avec ses propres débris l'édifice dont nous n'avons que les ruines.

1 La Symbolique se rattache étroitement aux importans travaux des Niebuhr et des Otfried Müller sur l'histoire ancienne de l'Italie, ainsi qu'aux travaux si remarquables des Gésénius et des Eichhorn sur l'exégèse biblique.

M. Creuzer a trouvé dans M. Guigniaut non-seulement un traducteur habile, qui rend la pensée de l'écrivain allemand avec la couleur locale qui lui est propre, mais encore un savant commentateur, qui a cherché à reporter nos goûts vers les études mythologiques, aujourd'hui si négligées, et qui en a agrandi la sphère, ou plutôt a créé une science nouvelle, au point que l'un des plus savans critiques allemands, Otfried Müller, n'hésite pas à mettre le commentaire de l'ouvrage au-dessus du texte même. Les notes et éclaircissemens qu'il y a joints formeraient à eux seuls un livre complet : ce sont les observations critiques sur des points qui ont été mal compris par M. Creuzer, des extraits d'auteurs originaux qui ont paru depuis la publication de l'ouvrage allemand, des études historiques, philologiques et littéraires sur les monumens primitifs des peuples anciens, où se trouve résumé tout ce que l'Allemagne a produit de remarquable, soit sur l'histoire, soit sur les mythologies générales, ainsi que les découvertes importantes de Ker-Porter sur les monumens de la Perse, les découvertes de Champollion sur les hiéroglyphes, et de Letronne sur les inscriptions grecques trouvées en Égypte : tout cela présenté d'une manière neuve et dans un style qui donne de l'intérêt aux choses les plus arides.

Plusieurs chapitres y ont été ajoutés. Creuzer, avant de s'enfoncer dans le dédale des vieilles mythologies, a voulu analyser les symboles, les allégories et les mythes, qui jouent un si grand rôle dans les premiers monumens de la sagesse et de l'imagination des hommes.

Dans l'enfance de la civilisation, l'homme donna à tous les objets qui l'environnaient ou qui exerçaient sur lui une influence immédiate, un corps et une ame; de là naquirent les symboles, qui furent toujours présentés par les prêtres d'une manière concise et souvent obscure. L'allégorie vient se rattacher étroitement au symbole; celle-ci, dit M. Creuzer, ne fait qu'indiquer une idée générale, distincte d'elle-même, tandis que le symbole est l'idée même rendue sensible et personnifiée. Ainsi l'allégorie a une allure plus vive, elle laisse place à la réflexion, tandis que

le symbole maîtrise l'ame et lui commande avec la voix puissante de la nature et de la nécessité. Mais l'un et l'autre ont cela de commun, qu'ils cachent sous un voile plus ou moins épais des vérités importantes et souvent profondes. On pourrait comparer le symbole à un bouton de rose, dont le calice à peine entr'ouvert renferme en son sein la plus belle des fleurs; l'allégorie est une plante vigoureuse, qui étale avec complaisance le luxe de ses nombreux rameaux [1]. Le mythe est un récit souvent chargé de faits merveilleux, qui se rapproche de l'épopée; c'est ainsi qu'Homère dans ses hymnes a pris à la mythologie grecque des mythes qu'il a ensuite revêtus d'une auréole de poésie; aux symboles et aux allégories viennent se rattacher étroitement les paraboles et les apologues, dans la forme que leur a donnée le Phrygien Ésope.

Ainsi que l'écriture kyriologique, où les choses même sont représentées par des images plus ou moins ressemblantes, M. Creuzer trace ensuite l'histoire des symboles et de la mythologie depuis les Grecs jusqu'à nos jours. Nous y voyons que depuis Alexandre les Grecs avaient écrit plusieurs traités; quelques-uns nous restent, tels que la bibliothèque d'Apollodore, le traité d'Isis et d'Osiris; d'autres sont perdus à jamais, tels que ceux de Porphyre sur la philosophie des oracles, de Oénomaüs sur la nullité des oracles, de Panétius sur la divination, de Nicomachus sur les fêtes de l'Egypte, et une foule d'autres qu'il serait trop long de nommer [2]. M. Creuzer avait donné le pas à la religion de l'Égypte; l'ordre dans lequel M. Guignaut l'a placées, nous paraît bien préférable. L'Inde nous apparaît avec sa religion encore vivante sur les bords du Gange, avec ses prêtres, ses temples, ses autels, ses livres sacrés, ses poésies, ses pratiques, et ses doctrines [3]. Rien de plus riche et de plus compliqué que sa mythologie; tout sort de Brahm, subsiste dans Brahm, et retournera dans Brahm. Brahm, ou l'être existant par lui-même, est la forme

1 Symb. I, introduction, p. 30 et 31.

2 Symb. I, p. 115 et 599.

3 Symb. I, p. 134.

de la science et la forme des mondes sans fin. Tous les mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses. Elle se révèle dans la création, dans la conservation et dans la destruction, dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace.[1]

Deux autres dieux forment avec Brahm la Trinité (*Trimourti*). Le deuxième, Siva, gouverne et conduit l'univers; il est le dieu à la fois vengeur et conservateur; il se plaît dans le sang; il remplaça le culte simple de Brahm par des orgies, des sacrifices humains; il apporta le *lingam*. Il a aussi son côté riant et lumineux; il est le père, le régénérateur, le bienfaiteur, le dieu de Nysa, le dieu et le roi des montagnes, porté sur son taureau Nandi, tenant une antilope ou une gazelle; de l'autre côté il s'abreuve de sang et de larmes, punit et récompense en maître absolu, mais juste : son regard est affreux; le feu sort de sa bouche armée de dents aiguës et tranchantes, des crânes humains couronnent sa chevelure hérissée de flammes ou couverte de cendres. Il porte plusieurs noms : Mahédéva, Isa, Iswara, Mahésa, Mahuswara. Vient ensuite le troisième, Vichnou, qui adoucit le culte sauvage de Siva. Ces trois dieux eurent pour mère Bhavani; le symbole de Brahm est la terre, de Vichnou l'eau, et de Siva le feu; à ces trois puissances créatrices viennent se joindre une foule de divinités, qui semblent être des personnifications des forces physiques de la nature. Ganésa, le dieu de l'intelligence, de l'année, des nombres, de l'invention, de la sagesse, de la chasteté et de la piété, que nous retrouvons dans l'Hermès ou le Thot des Égyptiens. Il est représenté avec une tête d'éléphant, armé d'une seule défense et monté sur un rat. Il eut deux mères : Parvati, la lune, et Anga, femme du roi Dasaprayavadi. Soubramanya, second fils de Siva, qui fut nourri par les étoiles : il est représenté avec six ou sept têtes, douze ou quatorze bras; sa monture est un paon à cent yeux, le coq lui est consacré : c'est le chef des armées célestes et le héros du soleil. Dherma, roi de justice et de vertu, monté sur un bœuf,

1 Védas, cités par Creuzer, I, p. 152.

qui, une balance en main, pèse les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Yama, le père des morts, le chef des esprits infernaux, le scribe de la vie humaine: ces deux derniers dieux se rattachent étroitement à Siva.

Revenons aux incarnations de Brahm: la première est Menou, surnommé Swayambhouva; il lui donna pour femme Sataroupa, d'après d'autres traditions il créa de sa bouche un fils, nommé Brahman, auquel il donna les quatre Védas. La seconde fut Valmiki, né dans la plus méprisée de toutes les tribus; sa vie ne fut qu'un long tissu de crimes, il attirait les voyageurs dans sa cabane, les volait et ensuite les faisait mourir. Un jour des voyageurs arrivèrent dans sa demeure, Valmiki s'apprêtait à leur faire subir le sort qu'il avait fait subir aux autres; tout à coup il hésite, sa main tremble, enfin il leur fait une confession de ses erreurs: dès ce moment il se livra aux expiations les plus austères, et se retira dans une grotte, où il commentait les Védas, et composa le Ramayana. La troisième fut Vyasa qui, en naissant, put se suffire à lui-même; il se retira dans une forêt, où il fut instruit par un Richi (Saint): il écrivit le Mahabharata et le Bhagavat; enfin il quitta ce monde honoré comme un Mouni. La quatrième parut sous le nom de Calidara, qui commenta les œuvres de Valmiki, et écrivit cette admirable pastorale de Sacountala. Brahm, ayant ainsi terminé sa longue carrière, remonta dans les cieux.

Passons maintenant aux incarnations de Vichnou. Rama, espèce d'Hercule, châtia la caste des guerriers Kchatrijas sous la forme d'un Brahm armé d'une hache que Siva lui avait donnée; il se retira ensuite sur la chaîne des Gates. Une autre est celle de Crichna, qui présente tant de ressemblance avec celle de Jésus-Christ. Crichna vint au monde à minuit, après avoir échappé aux poursuites du tyran Mathoura; il ordonna à ses parens de le transporter dans la ville des pasteurs, là il fut élevé au milieu des bergers et bergères, partageant leurs jeux et les étonnant par des prodiges; on le vit soulever des montagnes avec un doigt, combattant le mal sous toutes ses formes; il vint au secours de

ses frères, et enfin remonta au séjour céleste, après avoir confié ses instructions à son frère Arjouna. Budda est aussi une des incarnations de Vichnou. Le mythe de Budda est rempli de récits contradictoires; il est adoré à la Chine sous le nom de Toé, et au Thibet sous celui de Sommon-sommona-kodom. Dans sa dernière incarnation Vichnou paraîtra monté sur un cheval blanc, portant une épée resplendissante comme une comète : lorsqu'il apesantira son pied sur la terre, elle sera réduite en poudre, et les méchans seront précipités dans l'abîme.

Nous avons présenté une analyse bien succincte d'une mythologie qui renferme trois cent trente-deux millions de divinités. M. Creuzer passe ensuite à la mythologie des Perses : autant celle de l'Inde est compliquée, autant la religion établie par Zoroastre est simple; tout l'édifice repose sur Ormudz, principe de lumière et de bien, et Arimane, principe de ténèbres et de mal. Ormudz crée d'abord trois sortes d'esprits : les sept Amschuspand, les vingt-huit Izeds, enfin les Férouers; Arimane, de son côté, crée sept Dews. Ormudz, continuant l'œuvre de la création, fit les cieux, il les orna d'étoiles, qui furent divisées en douze constellations ou vingt-huit Khordehs. Arimane se présenta avec ses Dews sous la figure d'une couleuvre, il sauta du ciel sur la terre; il courut ensuite sur les arbres, le Taureau et Kaïomorts, et les souilla; il corrompit aussi Menschiane, en lui faisant boire du lait; enfin, après avoir combattu les Férouers et les étoiles, il prit la fuite devant Ormudz. Le Taureau, d'après cette mythologie, est le symbole de l'agriculture; les graines, les arbres, le raisin qui donne le vin, sortirent de lui[1]. A cette mythologie se rapportent aussi les monumens figurés, dessinés sur les ruines des anciens monumens de la Perse, que nous devons au zèle du voyageur Ker-Porter, et qui ont été expliqués par M. Guignaut avec une rare sagacité[2]. Ici nous retrouvons ces animaux types

1 Le Boun Dehest contient non-seulement la théogonie et la cosmogonie des anciens Perses, mais encore une foule de détails sur la direction des fleuves, l'histoire naturelle. On y trouve cité les noms de plusieurs pays, tels que Soura, l'Assyrie.

2 Seconde partie, p. 716 et suiv.

de ceux qui sont mentionnés dans Daniel, Zacharie, et principalement dans l'Apocalypse. Nous citerons particulièrement un Ized avec des ailes, qui combat une autruche, animal d'Arimane; un autre représente un Ized, les ailes étendues, qui rappelle les Séraphins tels que les décrit Isaïe, 6. Dans la religion des Perses sont glissées des traces marquées du sabéisme de Babylone. Les astres, créations d'Ormuzd, combattent avec les Férouers contre le principe du mal, Arimane; ceci peut s'expliquer naturellement. Zoroastre, qui avait été à Babylone, prit vraisemblablement à la religion des Chaldéens quelques-uns des élémens qui dominent dans cette religion.

C'est le mythe de Mitra sur lequel M. Creuzer s'est plu à répandre le plus de système : Mitra paraît, d'après le Zend-Avesta, une personnification du soleil. M. Creuzer voit dans cette personnification deux divinités, mâle et femelle : Mitra, la déesse, et Mithras; il rapproche cette première de cette Mylitta qui avait un temple à Babylone. Il est certain, d'après les témoignages des écrivains de l'antiquité, que le mythe de Mitra n'avait qu'un rapport très-indirect à la mythologie des Perses, telle qu'elle est exposée dans le Zend-Avesta. Les monumens trouvés depuis peu, dans lesquels on voit représenté un taureau qu'on égorgeait à l'entrée d'une grotte, nous reportent au taureau symbole de l'agriculture, dont nous avons parlé plus haut. Dans les mystères de ce dieu on voyait représenté, suivant Origène, dans les cavernes où se faisait l'initiation, une échelle ayant sept portes et au-dessus une huitième : idée qui appartient plutôt à la cabale judaïque. Ces mystères avaient sept degrés, qui se rapportaient à sept étoiles : le premier comprenait les soldats; lorsqu'ils étaient reçus, on leur présentait une couronne, ils disaient Mithras est ma couronne; les adeptes du second s'appelaient lions, et les femmes hyènes. Un degré plus élevé renfermait les corbeaux. Chacun avait ses dogmes, ses cérémonies particulières.

1 Seconde partie, p. 726, dans la note 5, et 701 et suivantes, M. Guignaut a donné une cosmogonie du parsisme d'après le *Zend-Avesta*, beaucoup plus étendue que celle de M. Creuzer. Dans toutes ses notes il s'est servi avec son habileté et sa critique ordinaires de Rhode, ainsi que de Ker-Porter et Hammer.

Après la Perse, vient l'Égypte. Sa mythologie nous ramène à celle de l'Inde. Les doctrines des prêtres égyptiens se présentent à nos yeux sous la double forme d'une théogonie et d'une cosmogonie, qui reposent entièrement sur le panthéisme. Le créateur suprême de l'univers, c'est Piromis, qui engendra un fils semblable à lui; c'est Kneph, dieu de Thèbes; c'est Amoun Démiurge, qui fit jaillir la lumière des ténèbres; en un mot, c'est l'ame du monde; il est représenté de deux manières: la première est un cercle au centre duquel est un serpent à tête d'épervier, symbole de l'esprit et du principe éternel qui gouverne le monde: il lui donna la forme d'une sphère. Des ténèbres infinies étaient répandues sur l'abîme, lorsque Athor, l'antique nuit, produisit le principe de tout l'humide. Un rayon sacré brilla au sein des ténèbres: alors fut articulé le verbe. Kneph, qui est hermaphrodite, mit au monde le dieu du feu et de la vie, Phtha; toutes les choses furent divisées: le soleil resplendit au ciel. Phtha, qui était, comme Kneph, hermaphrodite, se divisa: il devint le régénérateur universel, appelé Pan-mendès, et Hephorstobula, le pouvoir femelle de la régénération. Alors fut créé le soleil, Piré, le roi du ciel, et la lune, Pioh, reine et œil gauche du ciel. Osiris et Isis sont leurs enfans; ils sont eux-mêmes Isis et Osiris. Le soleil est le chef d'une seconde Ogdoade, celle des Cabires, enfans de Phtha. Ces Cabires se composent des sept planètes, du soleil et de la lune; ils ont chacun leur sphère. La lune, qui possède les deux sexes, rassemble les six Cabires mâles, et en même temps ouvre la série des six Cabires femelles. Ces Cabires composent les douze dieux célestes du second ordre; à eux viennent se rattacher les trente-six démons, Décans, ainsi que toutes les étoiles dispersées dans l'espace infini, partagées en quatre troupes, selon les quatre régions du monde; en outre elles se divisent encore en deux ordres plus élevés: les unes appartenant à la lumière ou aux bons principes, les autres aux ténèbres et aux sombres demeures des Lamentis, dont Sérapis est le prince[1]. Il est impossible de ne pas voir dans

[1] Tome I.er, première partie, p. 510 et suiv.; seconde partie, p. 821 et

cette ordonnance des dieux, telle que la concevaient les Égyptiens, des élémens empruntés au sabéisme. Nous arrivons à la troisième génération des dieux, qu'on appelle terrestres; ce sont: Osiris et Arouéris, engendrés du soleil; Thiphon, de Saturne; Iris, d'Hermès, et Nephthys de Saturne. Le mythe d'Iris et d'Osiris, de la lutte de ce dernier contre Thiphon, est si connue que nous ne nous y arrêterons pas. M. Creuzer, après l'avoir développé, a emprunté à Plutarque une de ses nombreuses interprétations. Osiris est le Nil, Iris la terre, que ce fleuve fertilise chaque année; Thiphon est le vent brûlant du désert qui dessèche tout: Nephthys, sa concubine, représente les sables brûlans de la Libye. L'article le plus ingénieux que M. Creuzer ait écrit sur l'Égypte, est celui qui concerne Thoth, Anubis, Hermès [1]. Ces trois noms expriment les trois attributions différentes de cette divinité: Anubis est le génie de l'étoile du chien Sothis, dont l'apparition annonçait aux prêtres égyptiens l'inondation du Nil; Hermès est la sagesse et l'écriture hiéroglyphique personnifiées. Cette écriture se divisait en deux catégories différentes: hiératique, démotique. Les signes se subdivisaient en trois classes: figuratifs, symboliques et phonétiques; cette dernière servait à traduire, au moyen de signes alphabétiques, les noms propres. [2] Enfin Hermès-Synius est celui qui conduit les ames des morts dans toutes les sphères. Cette divinité se rattache aux divinités démiurgiques; car nous la voyons avant la création du monde écrire en langue hiéroglyphique les principes des connaissances. M. Creuzer et son savant traducteur ont rassemblé sur les embaumemens et les animaux sacrés tout ce que les écrivains de l'antiquité nous ont conservé, et les ont commentés avec une sagacité qui ne laisse rien à désirer.

Le culte des animaux semble nous ramener à la Perse, seule-

suiv., où son savant traducteur a étendu, développé et souvent rectifié les idées de M. Creuzer.

1 Tome I.er, première partie, p. 435 et suiv.; seconde partie, p. 851 et suiv.

2 Voyez la note 2, p. 857 et suiv., où M. Guignaut donne, d'après les ouvrages de Champollion, un aperçu rapide, mais substantiel, de toutes les découvertes de cet illustre savant.

ment; chez ceux-ci tous les animaux utiles à l'homme étaient considérés comme productions d'Ormudz, ceux qui étaient nuisibles, comme productions d'Arimane. Chez les Egyptiens ce culte était basé, soit sur ce que certains animaux étaient consacrés à certaine divinité, comme le singe, nommé Synocéphale, était le symbole d'Hermès; le serpent celui de Kneph. Le scarabé était un symbole de la puissance créatrice, à cause des services qu'il rendait en détruisant les autres insectes malfaisans; ainsi l'ibis cassait les œufs du crocodile, et l'ichneumon s'introduisait dans la bouche du crocodile, et n'en sortait qu'après lui avoir rongé les entrailles [1]. Isis, en cherchant dans Byblios l'époux qu'elle a perdu, nous met elle-même sur la voie des rapports certains qui existent entre la religion de l'Égypte et celles de la Phénicie et de la Syrie [2]. Dans ces religions nous remarquons un principe actif et un principe passif, qui souvent se réunissent dans un seul dieu hermaphrodite. Baal, Astaroth et Moloc (qui est aussi appelé Melkart, espèce d'abréviation de Moloc-Kiriath, roi de la cité), étaient également adorés à Carthage, à Tyr et à Babylone. C'est sur le fragment de Sanchoniathon, traduit ou plutôt paraphrasé par Phylon de Byblios, que Creuzer a écrit son article sur le système théogonique des Phéniciens.

Comment parvenir à séparer les élémens sémitiques des additions empruntées à la mythologie, décrite dans la théogonie d'Hésiode? Baal [3], d'après Bérose, est le dieu créateur; il coupa en deux Omorca, et d'une partie forma la terre, de l'autre les cieux; nous le trouvons désigné dans la Bible sous plusieurs dénominations: Baal Bérith, c'est-à-dire le dieu de la ville de Bérith; Baal Zébub, dont le nom rappelle Ζεὺς ἀπομυῖος, le Jupiter qui chasse les mouches; Baal Gad, Gad signifie la bonne étoile Jupiter; Baal Phégor et Baal Péor. Toutes les hypothèses que Selden entasse pour montrer que ces deux divinités étaient des espèces de Priapes, et que l'on se prostituait en leur hon-

1 Tome I.er, seconde partie, p. 945 et suiv.

2 Symb., II, 1.

3 בעל, maître, seigneur; nous le trouvons aussi écrit dans Isaïe XLVI, v. 1, בל, ce qui répond au *Belus* des Latins.

neur, sont très-hasardées. La Bible et Diodore de Sicile s'accordent à nous dire, que dans la statue de Moloc on avait pratiqué sept cellules, dans lesquelles les pères brûlaient leurs enfans, pour honorer cette divinité; en quoi Moloc différait-il de Baal? c'est un point de critique, que le manque de renseignemens ne nous permet pas de décider. Astaroth, עשתרות, joue le même rôle dans cette mythologie qu'Iris chez les Égyptiens; elle semble être à la fois une personnification de la lune et de l'étoile de Vénus. D'après le témoignage de Sanchoniathon[1], les Phéniciens disent, dit-il, qu'Astarté est la même qu'Aphrodite. Astarté mit sur sa tête, pour marque de la royauté, une tête de taureau. Dans Jérémie elle est appelée reine des cieux, mot que Jonathan traduit par grande étoile.

Hérodote nous raconte que les femmes se prostituaient à Babylone dans le temple de cette divinité, et qu'elles y consacraient l'argent qu'elles retiraient de cet affreux commerce, qui est désigné dans la Bible[2] par les mots Sucoth, Banoth, ce qui veut dire tente des filles. Cet usage s'était conservé jusqu'au temps de St. Éphrème. La Bible nous a conservé les noms de quelques idoles qui appartiennent à Babylone. Nergel, que nous trouvons désigné dans le Codex Nazaréus par le nom de Nérig, qui dérive de Néreg; Massue, qui est probablement Mars. On retrouve ce nom sur un monument[3] de la Tauride, du temps de Philippe et d'Alexandre. Nibhas est peut-être l'Anubis des Égyptiens. Gésénius croit que c'est une divinité persanne, car ce mot signifie dans la langue pelvi, héros des ténèbres. Il faut y ajouter deux divinités dont M. Creuzer ne parle pas : Achima et Kévan; la première est probablement Anhouman, l'étoile de Jupiter, qui est aussi un des noms que porte le bon principe Ormudz; la seconde est Saturne. Chez les Arabes et les Perses, l'étoile de Saturne s'appelle Kévan. Passons maintenant aux dieux poissons; d'après Bérose, Oannès, mot qui est dérivé de Nuno, pois-

1 Symb., X.
2 Symb. II, p. 17 et 30.
3 Symb. II, p. 23, note 3.

son : c'est probablement la même divinité que Dagon, qui était adoré chez les Philistins; à Oanès vient se joindre une divinité femelle que Strabon appelle Atargatis, et Ctésias, Derceto; ce premier nom est composé de adar, grand, et dag, poisson. Oanès avait apporté aux Babyloniens l'écriture et l'astronomie; chaque matin il s'élevait de la mer Rouge et venait à Babylone instruire les peuples. Le mythe d'Atargatis est lié étroitement à l'histoire de Sémiramis. Près d'Ascalon, Atargatis devint, par l'effet de la vengeance de Vénus, amoureuse d'un jeune prêtre; elle en eut un fils : ne pouvant supporter sa honte, elle tua son amant, exposa son enfant dans un désert, et se jeta dans un lac, où elle fut changée en poisson; l'enfant fut d'abord nourri par des colombes, ensuite recueilli par un berger nommé Simma : cet enfant fut Sémiramis, qui fonda Babylone. Le mythe d'Adonis appartient à la Syrie; c'est la même divinité qui est désignée dans Ézéchiel sous le nom de Tammuz. Le prophète a donné probablement à cette divinité le nom du mois où se célébrait sa fête solsticiale. Aphrodite, voulant cacher son amant Adonis, fils du roi d'Assyrie Thias, l'enferme dans un coffre, qu'elle confie à Perséphone; celle-ci retient le précieux dépôt; le débat est porté au jugement de Jupiter, qui décide qu'Aphrodite et Proserpine garderont Adonis, chacune un tiers de l'année : le troisième tiers est laissé à sa disposition. D'après le récit d'Ovide, Myrrha ou Smyrna, fille du roi de Cypre, Cinyras, poursuivie par la jalousie de Vénus, conçoit une passion pour son propre père, dont Adonis est le fruit. Cinyras est changée en myrrhe. Adonis périt blessé à mort par un sanglier que Mars avait envoyé pour se venger des faveurs que Vénus lui avait accordées [1]. Après avoir cité toutes les interprétations allégoriques que les écrivains grecs ont vues dans ce mythe, « M. Creuzer y voit un symbole relatif à l'incarnation du soleil considéré principalement dans un état de passion et de souffrance, qui, sous un point de vue astronomique, se rapporte à l'espèce de vicissitude que cet astre semble subir, et sous un point de vue terrestre exprime les métamorphoses

1 Symb., II, p. 46 et 47.

que la semence parcourt jusqu'à sa maturité [1]. A la religion de ces peuples de race sémetique se lie étroitement le culte de ces divinités domestiques, appelées Cabires par les Phéniciens et les Carthaginois, Théraphim par les Hébreux; ces dernières, d'après le témoignage de plusieurs rabins judicieux, servaient à l'horoscope. Tout ce qui regarde la mythologie phénico-babylonienne est peut-être la partie la plus défectueuse de toute la symbolique. M. Creuzer a adopté toutes les explications vagues données par Selden, que ce dernier a tirées du Talmud [2]. Néanmoins il a montré avec beaucoup de sagacité les rapports intimes qui existent entre le mythe d'Adonis, celui de Cybèle et d'Attis, dont le temple était situé à Pessimente. Anaitis semble être aussi identique à la Vénus de Babylone; elle avait un temple et des prêtres en Arménie; les jeunes filles s'y prostituaient à prix d'argent [3].

Les traditions religieuses des Grecs, touchant Ilithya, ont beaucoup de ressemblance avec celles des Juifs; chez ces deux peuples la nuit et ses terreurs semblent être personnifiées dans ces Lilith, qui visitaient les femmes en couches. Le mythe d'Artémis est un emprunt fait à l'Égypte. Apollon est le symbole du feu, qui se trouve lié au culte de Phtha, de Sydyk et d'Esmun. Après avoir analysé les mythes de Persée et d'Hercule, le premier est une espèce de Mithras modifié [4]; Hercule est une copie de Som ou de Dzon. L'Hercule égyptien, qui n'était autre que le soleil,

1 Symb., II, p. 52.

2 Depuis la publication de la Symbolique, Munter a publié deux Traités, le premier en 1822, sur la religion des Carthaginois; et le second en 1828, sur celle des Babyloniens. Ce dernier, quoique superficiel, a le mérite de réunir tous les témoignages des anciens à ceux des modernes. Gésénius, à la fin de son Commentaire sur Isaïe, a donné une *Excursus* sur les divinités de Babylone. L'illustre orientaliste est parvenu à des résultats aussi importans que positifs, qu'il a tirés principalement du *Codex Nazareus*, par Norberg (Lund, en 1816, 1817 et 1818, quatre volumes in-4.°); livre dont il est impossible de fixer la date de sa composition, mais qui jette de vives lumières sur l'ancien sabéisme.

3 Ce nom est probablement dérivé de Anaihid, l'étoile de Vénus dans le *Zend-Avesta*.

4 Symb., II, p. 158.

parcourant cette carrière céleste, luttant sans cesse contre les écueils dont elle est semée, et obtenant par son immortelle vigueur un digne prix de ses nombreux triomphes[1]. » Les douze travaux qu'entreprend l'Hercule grec, ont tous également trait à la carrière laborieuse que le soleil parcourt dans le zodiaque[2]. Nous retrouvons Hercule dans les religions de Cypre et de Cilicie. D'après Tacite, on immolait des chevaux à cette divinité, qui portait le nom de Sandacus. « La Grèce est et devait être le point central de nos recherches sur les religions de l'antiquité. C'est à elle que viennent principalement aboutir ces rayons épars, dont nous avons tâché d'éclairer jusqu'ici les cultes des peuples qui la précédèrent dans la carrière de la civilisation[3]. » Les premières divinités de la Grèce furent ces demi-dieux que l'on désigne sous le nom de Cabires, qui se partagent en plusieurs classes différentes.

Les Dactiles, qui apprirent aux hommes à fondre le fer et à le forger; les Telchines, qui enseignèrent la divination au moyen de certain poisson. Le Scholiaste nous a conservé soigneusement les noms des trois Cabires de Samothrace : Axieros, Axiokeros, Axiokersa, auxquels vient se joindre un dieu subordonné, appelé Casmilus. M. Creuzer a expliqué le premier de ces noms par Phtha, le second par Ares, Mars, le grand fécondateur, et le troisième par Vénus. Casmilus lui semble une copie de l'Hermès, Camillus des Étrusques. Cette hypothèse, présentée d'une manière extrêmement ingénieuse, n'est soutenue sur aucune preuve évidente. Lorsque M. Creuzer est privé de renseignemens certains, il se jette dans des systèmes qu'une saine critique ne peut pas admettre. Esmun, ou Esculape, est le huitième frère des Cabires, qui se rapproche d'Adonis, son compatriote, et même de l'Hercule enchaîné des Tyriens; deux autres forment le complément de la même idée: il est, comme ces derniers, le soleil sans force de l'automne[4]. M. Creuzer voit dans l'Esculape le dieu qui donne le

1 Symb., II, p. 170.
2 *Ibid.* p. 199.
3 *Ibid.* p. 253.
4 *Ibid.* p. 337.

sommeil et le repos, et par conséquent la santé. Les malades allaient coucher dans son temple; alors Esculape leur apparaissait et leur indiquait les remèdes propres à leur guérison. A son culte se trouvaient étroitement liés les Bétyles, les idoles pygmées, les voiles, les amulettes et tout ce qui tient à la magie; le bon serpent, Agathodémon, y jouait aussi un rôle important. Dans un appendice, M. Creuzer a essayé de démontrer que les mythes d'Abaris et de Zamolxis se rattachent par de vieux souvenirs aux traditions du Nord. Abaris vint du pays des Hyperboréens; il parcourut la Grèce sur une flèche, et délivra les peuples de la peste et de tous les fléaux. Si l'on rassemble toutes les allégories que l'auteur de la symbolique a voulu voir dans ce mythe, la flèche serait un symbole des runes, espèce de flèche de la pensée, qui blesse et guérit également. Hérodote nous a fait connaître la fable de Zamolxis : ce philosophe, voyant la vie misérable que menaient les Thraces, résolut de les civiliser, disparut tout à coup au milieu d'un repas, et reparut au bout de quatre ans. De là M. Creuzer tire la conséquence presque fantastique, que Zamolxis établit des mystères dans des grottes où il enseignait le dogme de l'immortalité de l'âme. « Au-dessus des sanctuaires antiques, fréquentés par les Pélasges, règne en quelque sorte un ciel ténébreux, qui nous laisse à peine entrevoir, sous ses voûtes profondes, des divinités plus ou moins nombreuses, groupées et combinées diversement, dessinées en traits aussi vagues que fugitifs, se confondant les unes avec les autres, et finissant toutes par s'absorber au sein de l'être primitif, d'où elles sont émanées comme d'une source unique. Avec la brillante épopée tout s'éclaircit, tout se détermine dans la religion grecque. Les dieux reçoivent leurs honneurs respectifs, leurs fonctions distinctes, et pour jamais s'individualisent et se fixent les caractères et les images de ces hôtes élégans de l'Olympe poétique [1]. » Suit une analyse très-détaillée de la théogonie d'Hésiode; nous n'en reproduisons ici que les principaux traits. Hésiode nous présente comme essences primordiales le Chaos, la Terre, le Tartare et l'Amour. La Terre

1 Symb., II, p. 356.

produisit Uranus ou le Ciel, ensuite les montagnes, la mer, le profond abîme (Pontus), enfin l'Océan; de son commerce avec le Ciel naquirent Koços, Hypérion, Kreios, Japetos, Theia, Rheia, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Téthis et enfin Cronos; et d'autres productions furent également engendrées. Les Cyclopes, Brontis, Stéropès, Argès, et les Hécatonchires ou Centimanes, Cottus, Briarée, nommé Égéon dans Homère, et Gygès. Du Chaos naissent l'Érèbe (les ténèbres premières) et la Nuit; celle-ci engendra les vices, les vertus; Pontus ou l'Abîme engendra Nérée, ou le fond à jamais immobile de la mer; Thaumas ou les merveilles de la mer personnifiées, Phorcys, ses promontoires et ses écueils; Céto ou les monstres qui habitent son sein[1]. Thaumas s'unit avec Électre et eut d'elle Iris, l'arc-en-ciel; de Phorcys et de Cétos naquirent les flots blanchissant d'écume; les fleuves et les nymphes Océanides furent engendrés par l'Océan et Thétis. On trouve pareillement dans Homère des traces de la religion sacerdotale. M. Creuzer examine ensuite avec sa sagacité ordinaire les idées répandues çà et là dans Homère sur le monde, les ames et les dieux. La religion des Étrusques se rattache étroitement à l'ancienne religion de la Grèce, ou plutôt aux dogmes religieux de la Perse et de l'Égypte. Les Lares rappellent les anges de la Perse. D'après un passage de Suidas, le Démiurge a créé le monde dans l'espace de six mille ans: dans le premier millénaire, il a fait le ciel et la terre; dans le second, le firmament; dans le troisième, la mer et les eaux qui sont sur la terre; dans le quatrième, les deux grands flambeaux de la nature; dans le cinquième, les ames des oiseaux, des reptiles et des autres animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau; dans le sixième, l'homme[2]. Jupiter Tina est le dieu du premier ordre; ensuite vient Janus, personnification de l'année, que nous retrouverons dans la mythologie des Romains; Camasène, sa femme, qui a la forme d'un poisson; il eut encore une autre femme, appelée Venulia, la vague qui vient se briser sur le rivage; elle enfanta Paennes, celle qui chante;

1 Symb., II, p. 354.
2 *Ibid*. p. 406.

mariée à Picus, fils de Saturne ; à Camasène viennent se joindre ses deux sœurs, Porima et Polverta, qui étaient chargées de veiller à la formation de l'enfant dans le sein de la mère. Le dieu des enfers était appelé Mantus, et Fébrius. Tagès joue dans cette mythologie le même rôle que Thoth chez les Égyptiens et Aonis chez les Babyloniens ; il instruisit ces peuples à interpréter le vol des oiseaux, et à prédire l'avenir par l'inspection des entrailles des animaux ; son disciple Bacchès et lui écrivirent des livres qui contenaient tous les rites sacrés, toutes les cérémonies religieuses, par exemple, les expiations dans les dangers, la connaissance des météores, des éclairs, du tonnerre et des tremblemens de terre : la divination chez ce peuple se liait étroitement à sa mythologie, comme l'astrologie chez les Chaldéens. Dans les livres sacrés des Étrusques se trouvaient consignées des observations sur les différentes foudres, qui se distinguaient en foudres privées, publiques et familières. La religion des Sabins était rude et sauvage ; ils adoraient Sabus ou Sabinus, le Soleil, la Lune et Sancus-Simos, qu'on identifiait avec Hercule ; leurs divinités supérieures étaient Summanus, le dieu des foudres nocturnes ; Vacuna et sa fille Minerva ; Féronia, la déesse de la liberté ; Mars ou Mamers, qui avait pour épouse Nériené. La religion des Latins se composé d'une partie empruntée aux Étrusques, et d'une partie aux traditions héléniques. Saturne se retrouve également chez les Étrusques. La déesse Lubitina offre de grands rapports avec Vénus ; l'institution des prêtres Saliens est une copie des Corybantes et des Curètes : ils étaient consacrés à Mars, le grand Axiokersos ; leurs noms dérivent des verbes *salire*, sauter, danser. Le troisième volume, qui vient de paraître, est consacré aux grands dieux de la Grèce et de Rome.

Jupiter ouvre la marche ; les plus anciennes traditions de la Grèce sur ce dieu s'étaient conservées dans l'Arcadie, où il était désigné sous le nom de Jupiter des montagnes ; il se trouvait aussi en rapport avec le loup. Nous retrouvons également un Jupiter à Dodone, où il avait pris le chêne pour symbole, et reçu le surnom de Phégonoéus. Après avoir montré le dieu de l'Olympe,

tel que le présentent les traditions antiques de la Grèce. M. Creuzer nous le dépeint selon les idées des prêtres. Le fragment le plus remarquable que Stobée nous ait conservé, représente Jupiter comme un corps gigantesque; idée qui reporte à Brahma. Jupiter Hercéus était le protecteur de la maison, du foyer; en un mot, de toutes les propriétés. Toutes ses qualifications viennent se réunir dans le Jupiter olympien.

Lorsque l'Euhémériste eut commencé à saper le polythéisme grec, Jupiter fut transformé en personnage humain; il fut représenté comme un ancien roi de l'île de Crète, ce qui a fait dire à Callimaque : « Toujours le Crétois fut menteur; le Crétois osa bien, dieu puissant, t'élever un tombeau, à toi qui n'as pu mourir, à toi qui es éternel[1]! » Héré ou Junon vient naturellement s'associer à Jupiter. M. Creuzer l'assimile à la Bhavani de l'Inde, ou à l'Astarté des Phéniciens; le paon lui était consacré. D'après une tradition, Héra avait eu un commerce secret avec la Terre, et Prométhée en avait été le fruit. Chez les anciens peuples de l'Italie, elle s'appelait Covona, analogue au mot latin qui exprime le ciel, comme Fébrutis. Junon purifiait à la fois les troupeaux et les bergers; en qualité de Caprotina, elle recevait tous les ans au mois de Juillet, sous un figuier, les hommages et les sacrifices des femmes du Latium. Poseidon ou Neptune est un Jupiter marin qui domine sur la profondeur des mers, qu'il commande en maître absolu; un trident est son symbole; un de ses attributs est le cheval; le dauphin lui était consacré. Poseidon avait été élevé par les Telchines; son épouse fut Amphitrite, dont il eut Triton et Rhode; d'Iphimédie il eut les Aloïdes. Sa demeure était chez les Éthiopiens ou près d'Agès, d'où est dérivé son nom d'Aegæon; et ses temples étaient à Thénare, à Trézène. Arès ou Mars paraît être une divinité venue du Nord. Hérodote[2] raconte que Mars était adoré chez les Scythes; chez les Grecs Mars devint le symbole du pouvoir. Mâle et fort d'un dieu régénérateur et vaillant, il prit peu à peu des formes humaines dans la mytho-

1 Tome II, seconde partie, p. 586.
2 Tome IV, p. 62, cité par Creuzer, tome II, p. 640 et 641.

logie grecque. Junon, l'épouse rebelle de Jupiter, lui donna le jour en Thrace, après avoir marché sur une fleur; d'après les traditions des Crétois, il était le fils de Zeus et de Héra. C'est le dieu impétueux par excellence, à la voix forte et puissante; Phobos et Deimos (l'Épouvante et la Crainte), ainsi que sa sœur Éris (la Discorde), marchent devant son char. Le culte de Mars resta chez les Lacédémoniens barbare. Ce dieu avait un temple à Géronthres; les femmes ne pouvaient y pénétrer pendant sa fête, et un autre à Sparte, où on immolait des victimes humaines. Aphrodite ou Vénus; nous avons trouvé dans les systèmes mythologiques de l'Inde, de l'Égypte et de la Babylonie une divinité femelle, personnification de la faculté d'engendrer. Vénus vint en Grèce sous les auspices des Phéniciens, qui fondèrent les premiers temples à Paphos, à Cythère et dans l'île de Cypre. Sur le mont Eryx les femmes se prostituaient en son honneur. Les Arcadiens, les Corinthiens et les Thespiens, de la Béotie, adoraient Aphrodite, Mélœnes ou Noire, copie de la ténébreuse Athor.

Sur les monumens de l'art, Vénus se montre avec différens symboles et attributs: Vénus Eryxine était représentée assise, tenant une colombe et ayant l'Amour à ses pieds; on sacrifiait sur ses autels des chèvres, des génisses, des lièvres, et même des porcs. A l'époque de Romulus, nous voyons déjà le culte de Vénus Myrtéa introduit dans Rome. Pompée dédia un temple à Vénus Victrix. La jeunesse voluptueuse et les courtisanes célébraient les Pervigilies. — Hermès ou Mercure: la mythologie grecque nous présente cinq espèces de Mercure, qui diffèrent beaucoup de ses grandes compositions orientales. Le Mercure des Grecs et des Romains est messager des dieux, est dieu lui-même, mais dieu de l'éloquence et du commerce, de la ruse, de la fraude en action, surtout en paroles, et du gain par tous les moyens possibles. L'Hermès Pélasgique nous apparaît comme le symbole de l'esprit de vie, du principe vivifiant et ordonnateur de la matière. Les habitans de l'Attique révéraient dans Hermès Chthonius le héros instituteur de l'agriculture, qui se confond quelquefois avec Jasion,

1 Tome II, seconde partie, p. 672.

par les symboles et les légendes; ces différentes espèces d'Hermès nous reportent à l'Hermès Cadmilos, qui est à son tour une copie du Thoth de la Phénicie ou de l'Égypte; il remplit exactement le même rôle. Le nom de Mercure est dérivé de *mercis*, marchandise. Mercure avait un temple à Rome, aux environs de Cyrque, où sa fête se célébrait le 15 Mai, si l'on en croit les historiens romains. Le culte de Mercure passa chez les Germains, qui faisaient couler sur ses autels le sang humain. — Hestia ou Vesta: M. Creuzer démontre, avec sa sagacité ordinaire, la physionomie persane qu'offrait le culte extérieur de cette divinité. Vesta, dit-il, c'était la patrie elle-même, et de même que dans la partie la plus secrète de chaque habitation privée le foyer brûlait éternellement en son honneur, de même au sein de chaque ville un édifice lui était consacré, où, comme dans un foyer public, brûlait un feu éternel. Ces temples, dans l'origine, étaient remarquables par leur simplicité; ils consistaient en un entrelacs d'osier, recouvert de feuilles de peuplier. Numa institua des prêtresses pour entretenir le feu sacré, et Servius Tullius en augmenta le nombre. La Vestale qui laissait éteindre le feu sacré, recevait des coups de fouet de la main des esclaves du grand-pontife. — Pallas, Athénée ou Minerve: cette divinité se rattache étroitement à Mercure. Dans les traditions de la Libye, Minerve, après s'être délivrée des poursuites de Prométhée, se livre à Héphæstus ou Vulcain; un fils naît de cette union. Ici se reproduit le mythe égyptien de Phthas et de Saïs, qui enfante Horus, c'est-à-dire le feu immatériel mâle, s'alliant au feu immatériel femelle, d'où sort le feu matériel ou la substance du soleil. Dans l'Argolide on célébrait des mystères semblables à ceux de l'Égypte, et où le Phallus jouait un rôle important. M. Creuzer rapproche le nom de Pallas de celui de Phallus, ainsi que du mythe d'Hermès et de Neith, et ses différens symboles chez les Égyptiens. Lorsque les Danaïdes eurent immolé leurs époux, ce fut Minerve qui purifia ces vierges coupables. Chaque nation de la Grèce se glorifiait de posséder le Palladium: celui de Troye avait trois coudées de haut; il tenait la lance levée dans sa main droite, et dans

la quenouille et le fuseau. A Thèbes on montrait la statue de Onga, nom phénicien que portait Minerve. Enfin, c'est en Boétie que se transforma et se modifia peu à peu cette conception mystérieuse de l'Orient en une personnification hellénique. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire les rapprochemens à la fois aussi savans qu'ingénieux que M. Creuzer a su tirer de la comparaison du mythe de cette divinité avec ceux de l'Orient et de la Grèce. Les Athéniens consacraient à Pallas des fêtes connues sous le nom de grandes et petites Panathénées : les grandes se célébraient tous les cinq ans, et les petites tous les ans; il y avait dans ces fêtes des jeux gymnastiques, des luttes musicales et un sacrifice public où on immolait un taureau; les Rhapsodes y chantaient des poèmes homériques : tous les habitans d'Athènes, les étrangers y compris, se rendaient à la citadelle pour assister à la consommation du sacrifice. Les Romains célébraient aussi leurs Panathénées, qu'ils nommaient Quinquatries; elles avaient lieu le 3 Mars.

A la fin de ce volume se trouve une dissertation sur le dieu Sérapis. Cet excursus mythologique avait déjà été inséré dans la belle édition que M. Burnouf a donnée de Tacite. M. Guignaut a rendu un vrai service à tous ceux qui s'occupent de la mythologie égyptienne, en la reproduisant ici; il montre avec cette haute raison, jointe à une érudition si étendue, que, lorsque l'Égypte fut tombée sous la domination des Romains, toute la mythologie de cette terre des Pharaons vint se fondre dans la personne de Sérapis. Nous avons déjà eu occasion de parler de cette divinité, qui ne jouait qu'un rôle très-secondaire dans l'ancienne mythologie égyptienne. Sérapis prit peu à peu tous les attributs des dieux démiurgiques : on le représente sous les traits d'un grand serpent; le serpent était un des attributs de Kneph; Isis sous la forme de l'Urœus ou l'Aspic royal. Nicocréon ayant demandé quelle divinité était adorée sous le nom de Sérapis, le dieu lui répondit : « Je suis le dieu que je vais dire; apprenez qui je suis. La voûte des cieux est ma tête; la mer est mon ventre; sur la terre posent mes pieds, et mes oreilles sont dans les régions

éthérées; mon œil, c'est le brillant flambeau du soleil qui porte au loin ses regards.[1]

Rendu à la vie privée et à ses études favorites, après avoir dirigé avec tant d'habilité l'école d'où sont sortis les Cousin, les Viguier, les Michelet, et d'où sortiront encore une pépinière d'hommes distingués, M. Guignaut compte avant deux ans ache- ver la traduction entière de la symbolique; ainsi sera terminé le plus grand monument de l'érudition allemande, grâce aux recherches immenses d'un des plus brillans représentans de l'érudition française au dix-neuvième siècle.

G. F[illegible]

[1] Macrob. Saturn., tome I.er, p. 20, cité par M. Guignaut, p. [illegible].

Littérature.

DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE ALLEMANDE.

L'étude de l'ancienne poésie du Nord a été réhabilitée en Allemagne. Tant que les Allemands ont été soumis à l'influence d'une autre nation, ils ont oublié leurs lois, leurs coutumes, leur langue. Leurs jours de souffrances et leurs succès inouïs ont réveillé chez eux l'esprit de patriotisme. Ils ont compris leur force, leurs ressources, et les ont vantées avec enthousiasme. Ce moment d'effervescence nationale par lequel ils ont passé, a rendu une nouvelle popularité à leurs bardes, à leurs légendes romantiques, et ils ont en quelque sorte réalisé cette vieille prophétie qui annonçait qu'un jour, quand l'Allemagne serait en péril, Arioviste, Wittekind et l'invulnérable Siegfried sortiraient des ruines de Géroldseck et feraient triompher leurs compatriotes.

Toutes les nations ont eu leur âge mythologique, où les perturbateurs de l'humanité s'élevaient sans difficulté de leur trône aux célestes régions. Odin est devenu le monarque légitime de Valhalla, et la statue du roi des Chérusques a été posée sur la colonne du dieu des batailles. On passe rapidement des récits de triomphe militaire aux croyances fabuleuses. En attribuant à un conquérant un pouvoir surnaturel, les vaincus atténuent par là la honte de leur défaite, et les vainqueurs augmentent leur gloire. Lorsque Alexandre ensevelit son armure faite pour des membres outrepassant les proportions ordinaires, il pressentait les histoires fabuleuses de la Perse et de l'Inde, qui le représentaient un jour monté sur son griffon, errant à travers les nuages, puis se retirant dans son palais de cristal, et appelant les êtres de chaque élément à le reconnaître comme leur souverain. Lo-

gueil des Francs amassa sur la tête de Charlemagne plus de couronnes que le digne empereur n'en a jamais demandées. C'est dans les chants des troubadours qu'il faut chercher les prouesses de Roland, non point dans la courte notice historique d'Éginhard, où nous chercherions en vain les terribles images de la bataille de Roncevaux. Les historiens des fictions chevaleresques ont porté leurs investigations dans le domaine des anciens romans français, et si ce sujet est loin d'être encore épuisé, il commence à être passablement connu. Les chevaliers errans que nous sommes habitués à rencontrer, occupent une place à la table ronde, ou sont engagés sous la bannière des lys, et maintenant Amandis de Gaule, Palmerin d'Angleterre nous sont presque aussi bien connus que Wellington et Bonaparte; leurs adversaires étrangers, Sarrazins et Soudans, sont pour nous des êtres aussi familiers que les Mamelouks impériaux ou les lanciers polonais.

Il n'en est pas de même des fictions nationales de l'Allemagne. Nous voyons apparaître ici de singulières figures, et nous entendons des noms étranges. Ce n'est pas sans une certaine difficulté que nous parvenons à reconnaître les Huns et les Goths, ces destructeurs de l'empire romain, dans cette foule de guerriers audacieux, qui échappent graduellement à nos regards pour se perdre dans les nuages de la mythologie scandinave. Lorsque l'Europe fut envahie par les nations teutoniques, la distinction entre ces diverses races n'était pas nettement établie comme elle l'a été depuis. Le christianisme contribua ensuite à séparer les Germains de leurs anciens coréligionnaires. Mais pendant le temps des premières conquêtes, ces divers peuples furent constamment mêlés. Voilà pourquoi on doit être moins surpris de la diffusion de leurs fables, que des différentes transformations qu'elles ont prises.

Les premières traces de l'histoire teutonique se trouvent dans les chants de l'ancienne Edda, recueillis par Sæmund Sigfusson, qui vivait entre 1051 et 1121, et publiés par Grimm et Hagen. La *Volsunga-Saga* a été écrite d'après ces chants comme les romans de chevalerie en prose d'après les poèmes primitifs. Le

héros Sigurd tue le dragon Fafner et s'empare du trésor que gardait le dragon. Il arrache la sage, la valeureuse Brunhild au sommeil magique auquel elle a été condamnée par Odin, et lui promet sa foi. Mais le philtre préparé par Chrimhild lui fait oublier ses sermens, et il épouse Gudrun, la fille de la sorcière.

Le dernier des ouvrages scandinaves qui aient rapport aux héros allemands de la première race, est la *Wilkina* et *Nifflunga-Saga*, qui fut écrite au treizième siècle, d'après les chants danois et suédois, et les anciennes traditions du Nord. Dans sa curieuse préface, l'auteur fait l'apologie des exagérations poétiques des Scaldes, et vante l'importance de sa *Saga*, qui commence en Apulée et s'en va en Lombardie, en Thuringe, en Hongrie, en Suède, parlant de tous ces royaumes et décrivant les faits qui s'y sont passés.

Le Jormunreck de l'Edda, l'Ermenrich des traditions allemandes, est sans doute le grand Ermanaric que Jornandès compare à un autre Alexandre, et comme le même historien parle de Swanhild, sous le nom de Saniel, c'est là une preuve irréfragable de l'antiquité des rapsodies. L'Arthur des romans teutoniques est le héros Dieterich de Bern; lui et ses compagnons apparaissent plus ou moins en relief dans les œuvres dont son cycle se compose. On pense que leurs exploits étaient célébrés dans ces chants qui, au dire d'Eginhard, furent recueillis par Charlemagne. Le goût que Charlemagne avait pour ces chants a sans doute donné lieu à cette tradition fabuleuse rapportée par Snorro. Un jour le désir lui vint de voir apparaître réellement ces personnages dont il aimait la gloire. Le comte Wildfoubl les évoqua, et, dociles à son appel, ils se montrèrent sur leurs chevaux et revêtus de leur armure. Ils formaient quatre divisions, en tête desquelles était Dieterich; quand ils passèrent devant l'empereur, ils descendirent de cheval et se remirent en selle. Dieterich était facile à reconnaître par sa haute stature et son bouclier, sur lequel il portait pour armoirie un lion couronné. On pourrait contester cependant le droit qu'il avait de porter l'écusson des princes goths, si l'on suit les inductions auxquelles donne lieu le Livre des héros. Un

matin, tandis que le roi Dietmar, son père supposé, était en voyage, la reine trouva le méchant esprit Machmet couché à ses côtés. Machmet assura la reine que Dieterich serait un héros pieux, et en trois nuits il édifia la puissante forteresse de Bern. La ville de Vérone, qui dans les dialectes gothiques porte le nom de Bern, était la capitale du royaume de Dieterich. Il en fut chassé par son oncle Ermenrich, empereur de Rome, et se réfugia dans le camp d'Etzel (Attila), roi des Huns. Malheureusement Attila mourut en 453. Ermenrich vivait un siècle plus tôt, et le grand Théodoric, l'Ostrogoth, naquit quelques années après la mort d'Attila; mais malgré cet anachronisme et quelques autres points de contradiction, il y a de bonnes raisons de croire que Théodoric est le prototype historique de Dieterich de Bern, cet homme qui, selon les romanciers, fut le plus grand guerrier du monde, et dont le nom vivra dans les contrées du Nord aussi long-temps que l'univers subsistera. L'accès de rage qui précéda la mort de Théodoric, quand il crut reconnaître l'image de Symmaque dans une tête de poisson, a donné lieu à plusieurs fictions superstitieuses. Un ermite catholique vit le roi arien au moment de sa mort, conduit pieds nus au volcan de Lipari, devant le pape Jean et Symmaque, qui se réunirent pour le précipiter dans le cratère. Les légendes romantiques racontent qu'un nain vint lui dire de se préparer à partir, parce que son royaume n'était plus de ce monde, et disparut avec lui. Dans le poème de la Cour d'Attila il tombe au pouvoir de satan, qui l'emporte dans le désert, et pour punition de ses péchés le condamne à se défendre lui-même contre les attaques de trois serpens, et cette lutte doit durer jusqu'au jour du jugement.

La fuite de Théodoric chez les Huns est attribuée avec plus de raisonnement chronologique, quoique l'histoire garde le silence sur ce fait, à l'envie d'Odoacre. Cette observation se trouve dans un fragment curieux qui, à en juger d'après le mètre et la langue, doit avoir été composé au huitième siècle, et que l'on doit placer en tête de l'histoire de la poésie et des romans allemands. Dans les anciens manuscrits, particulièrement dans ceux en dialecte du

Nord, on trouve des compositions poétiques, écrites d'un seul trait comme de la prose, sans interruption à la fin des vers; cette circonstance avait induit en erreur les premiers éditeurs de Hildebrand et Hadubrand. MM. Grimm, en publiant de nouveau ce chant précieux, ont montré qu'il était écrit dans le mètre des poëmes islandais et anglo-saxons. Il existe d'ailleurs une parenté étroite entre la langue de ce poëme et la langue anglo-saxonne.

On pense que les traditions de Dieterich ont été principalement empruntées aux Lombards; mais le héros favori du nord de la Germanie est Siegfried ou Sifrit, le Sigurd de la *Volsunga-Saga*. La poésie a ses reliques aussi bien que la religion; les moines de Roncevaux montraient les restes de Roland et d'Olivier, et l'on montrait avec la même vénération la longue épée de Siegfried à Worms, où l'on disait qu'il avait régné; là aussi, dans l'église de Sainte-Cécile, se trouvait son tombeau, que l'empereur Fréderic III fit ouvrir. Les légendes allemandes ne le représentent pas comme ayant surpassé ses compagnons, mais toutes s'accordent à dire qu'il devint invulnérable en se baignant dans le sang du dragon, ce qui lui fit donner le surnom de *Hornen-Siegfried*, Siegfried de corne.

La vengeance à laquelle Chrimhild dévoua les meurtriers de Siegfried, est le sujet du célèbre poëme des Niebelungen, qui peut être regardé à tous égards comme une des productions les plus remarquables du moyen âge. M.me de Staël, qui en donne une notice superficielle, semble croire que ce poëme a été récemment découvert; cela n'est pas exact. Wolfgang Lazius en avait publié plusieurs fragmens, et citait comme autorité historique avec autant d'intrépidité que s'il eût produit le portrait complet d'un homme antédéluvien en pantalons et en galoches. La renaissance du bon goût en Allemagne est due en grande partie à la critique de Bodmer; c'était un fervent admirateur de la littérature anglaise; il la défendit contre les attaques de Gottsched, et il fut l'un des premiers écrivains qui essayèrent d'arracher les anciens poètes allemands à leur obscurité. Ayant trouvé dans la

bibliothèque des comtes de Hohenems un manuscrit des Niebelungen, il en publia la dernière partie sous le titre de : Vengeance de Chrimhild ; supprimant la première par la raison, dit-il, qu'Homère n'avait point commencé la guerre de Troie à l'œuf de Léda. Le poème entier ne parut que dans la collection des anciennes poésies allemandes de Muller (1784) ; l'édition publiée par M. de Hagen est une œuvre d'un grand mérite ; elle a été faite d'après tous les manuscrits qu'il a pu se procurer, et il y a ajouté un appendice étendu.[1]

Cette épopée nationale, comme l'appelle M. de Hagen dans sa dédicace au célèbre Wolf, a excité une grande attention en Allemagne. Elle entre maintenant dans les dissertations philologiques des universités, et on en parle avec presque autant de vénération que des chants d'Homère. Il faut bien faire quelques concessions à l'enthousiasme germanique, mais on ne saurait nier cependant que ce poème, quoique un peu trop entaché de sang, ne soit une œuvre éminemment remarquable. Le fond du poème est l'histoire de Chrimhild, princesse de Bourgogne, qui d'abord épouse Siegfried, et qui après le meurtre perfide du héros donne sa main à Etzel, roi des Huns, dans l'espoir de faire servir le pouvoir et l'influence de son nouvel époux à venger la mort de Siegfried. Elle invite les assassins à venir la voir à Etzelnburg (Bude) ; là elle donne une grande fête ; les deux partis en viennent aux mains, et sont presque entièrement égorgés. Cependant grâces au secours de Dietrich de Bern, le meurtrier de Siegfried est à la fin vaincu, garrotté, et conduit aux pieds de la reine qui, prenant l'épée du héros qu'elle a perdu, le frappe de sa propre main, et lui coupe la tête. Hildebrand venge aussitôt cet acte d'inhospitalité en frappant la reine, qui tombe morte sur le cadavre de sa victime. L'ouvrage est divisé en trente-neuf livres ou aventures, et renferme, outre plusieurs traits de sorcellerie, une quantité de curieux tableaux des mœurs du moyen âge. Les

1 La meilleure édition des Niebelungen est sans doute celle qui a été publiée par Lachmann à Berlin, en 1826, in-4.° Le texte de ce poème, qu'il a revu sur plusieurs manuscrits fort anciens, se rapproche le plus du texte original.

caractères sont en général dessinés d'une manière naturelle et imposante, surtout celui de Hagen, le meurtrier de Siegfried, dans lequel les vertus héroïques du chevalier s'associent d'une façon étrange à l'atrocité inébranlable de l'assassin. Il y a dans ce poème quelques traits accidentels d'*humours*, qui ajoutent à l'effet produit par l'ensemble; mais le caractère dominant de cet ouvrage est un caractère d'effroi et de douleur.

Il faudrait faire une longue analyse des poèmes allemands et scandinaves pour montrer comment l'histoire de Siegfried correspond aux diverses traditions des peuples, quoiqu'elle ait été souvent altérée dans les détails. Quant à Attila, son règne a produit une impression ineffaçable; que les Hongrois descendent ou non des anciens Huns, peu importe, ils ont admis Attila au nombre de leurs monarques, et dès le temps du secrétaire du roi Dela, le plus ancien historien de la Hongrie, Attila était le sujet des chants de paysans et de minstrels. Grimm regarde la catastrophe des Niebelungen comme une fiction fondée sur la bataille de Châlons. Là les Goths combattaient contre les Goths, et les rois vassaux d'Attila, Walamir, Théodomir et Widemir, furent forcés de porter les armes contre les Ostrogoths et les Bourguignons. Jornandes rapporte que le sang qui coula sur le champ de bataille, forma un torrent, auquel les blessés allaient boire pour apaiser leur soif. Cet incident se trouve dans les Niebelungen et les ballades danoises.

On ne sait pas encore positivement quel est l'auteur des Niebelungen. Selon Grimm, ce poème a dû être écrit entre le douzième et le treizième siècle, mais il pense que c'est un travail fait d'après une œuvre plus ancienne. Les poèmes qui composent le cycle germanique, sont de différentes époques. Les aventures de l'empereur Otnit, de Hug-Dietrich et de Wolf-Dietrich, les ancêtres de Dietrich de Bern, furent composées par Wolfram d'Eschenbach, dont nous reparlerons. Ces poèmes, joints au Jardin des roses de Chrimhild, au Jardin des roses du nain magique, Laurin, forment l'ancienne collection connue sous le nom de Livre des héros (*Heldenbuch*). Les autres se rapportent à Sieg-

fried, aux aventures de Dietrich de Bern, et retracent sa fuite chez les Huns, ses combats avec Ecke, Fasold, Ébenrod, les géans de la terre d'Agrippinan. Le plus récent de ces poèmes est la Cour d'Attila, qui fut écrite au quinzième siècle d'après des légendes traditionnelles par Gaspard de Roen.

Les ouvrages dont nous venons de parler se rapportent à l'époque la plus reculée de l'histoire d'Allemagne, et forment en quelque sorte un anneau entre le monde ancien et le monde moderne. Quelques-uns ne sont pas cependant très-anciens, et quoique composés avec des matériaux d'un temps assez éloigné, ils ne sauraient être rangés dans la forme où nous les connaissons parmi les monumens du vieux langage. Pour trouver ces monumens, il faudrait remonter jusqu'à Charlemagne, qui commença à former une grammaire du dialecte national, chose qu'il ne put accomplir sans être puissamment secondé d'ailleurs; car Éginhard rapporte que, quoique son royal maître eût constamment son livre avec lui, afin d'employer à étudier chaque moment de loisir, cependant il ne put faire aucun grand progrès dans l'art d'écrire; mais le premier ouvrage important écrit dans le dialecte germanique fut celui de Louis le Débonnaire. Ce prince ordonna qu'un Saxon, renommé comme barde, composât en langue germanique une traductiou poétique de l'ancien et du nouveau Testament. C'est ce que nous apprend un fragment latin publié par Duchesne, et Hincmar ajoute que le traducteur était un paysan qui s'imagina avoir été inspiré par le Ciel, et doué d'un don poétique surhumain; Eccard et quelques autres philologues allemands pensent que l'*Harmonie des quatre Évangélistes*, qui se trouve dans la bibliothèque Cottonienne à Londres, faisait partie de cette traduction; elle est écrite en vers allitérés. Hickes l'attribuait d'abord à un Anglo-Saxon, mais il est revenu de cette opinion et la régarde comme l'œuvre d'un Franc du temps de Charlemagne. Junius pensait qu'elle avait été écrite dans une langue inventée par le traducteur lui-même, et composée d'anglo-saxon, de danois, de gothique, qui aurait été fort intelligible au roi Canut, pour lequel il pense qu'elle avait été faite. D'autres regardent

cette traduction comme un monument de l'ancien saxon tel qu'on le parlait entre le Rhin et le Weser. Le fait est que dans l'ancienne langue teutonique, comme dans le grec du temps d'Homère, les différens dialectes étaient faiblement tranchés; nous pouvons en juger par la préface latine, dans laquelle Louis déclare que cette traduction doit être intelligible à toutes les populations de l'Allemagne. Hickes admirait la magnificence de diction de cet ouvrage; quand Klopstock en trouva des extraits imprimés, il fut si satisfait de leur caractère poétique, qu'il chercha à se procurer une copie de l'œuvre entière. Un manuscrit de cette traduction, où se trouvaient malheureusement plusieurs lacunes, mais qui se rapportait très-bien avec le codex de Cotton, fut découvert, il y a quelques années, par un savant et modeste Français, M. Gley, dans la bibliothèque métropolitaine de Bamberg, où le bibliothécaire le décrivait comme une vieille Bible que personne ne pouvait comprendre. A l'aide de ce manuscrit et de celui qui existe au Musée britannique, M. Reinwald a long-temps préparé une édition de l'ouvrage. Dans une notice déjà publiée, il dit que l'étude du texte et la composition du glossaire et des commentaires lui a demandé vingt-cinq ans de travail [1]. Si cet ouvrage paraît jamais, il formera un digne pendant aux Évangiles d'Ulfilas.

Sur la demande de ses frères, et d'après la puissante intervention d'une vénérable dame nommée Judith, un moine de l'abbaye de Weissenburg, Ottfried, se décida enfin vers 876 à composer sa paraphrase des quatre Évangiles. L'allitération était alors, à ce qu'il semble, tombée en désuétude, et Ottfried écrit dans le plus ancien rythme connu de l'Allemagne. La fidélité religieuse avec laquelle il s'attacha à suivre le texte, arrêtait nécessairement l'essor de son imagination, mais de temps à autre cependant, il se laisse aller à quelques métaphores. Le messager de Dieu, l'ange du ciel, en portant son message d'amour, vole par le chemin du soleil, le long des routes étoilées, sur

1 M. Schmaller, connaisseur distingué de l'ancienne littérature allemande, en a donné une édition très-soignée; Munich, 1830, in-4.°

l'océan des nuages, et le Sauveur est représenté grandissant parmi les hommes, comme un lis parmi les épines.

La victoire que Louis III remporta, en 883, à Sodalurch sur les Normands, fut célébrée, comme le rapporte une chronique du temps, « non-seulement dans nos annales, mais dans nos chants nationaux. » Les Francs avaient alors adopté la langue de leurs vassaux les Gaulois, et un de leurs chants nationaux, qui a été heureusement conservé, est écrit dans le pur dialecte franco-théotisc, et appartient conséquemment à l'histoire de la poésie allemande. Il y a dans cette ancienne ballade des passages animés : « Hludwig prend l'épée, le bouclier, et conduit ses troupes en chantant le *kyrie-eleison*. Le chant religieux les remplit de confiance, et le sang bouillonne dans les veines des Francs. »

L'ode composée en l'honneur d'Anno, archevêque de Cologne, qui fut canonisé en 1070, est à peu près de la même époque, et présente plus d'originalité que son titre ne pourrait le faire supposer. Comme Thiéron et Hiéron et les autres triomphateurs chantés par Pindare, l'archevêque se perd en quelque sorte dans l'exubérance d'imagination du poète. L'histoire des quatre grandes monarchies, introduite par la mystique vision du prophète, est esquissée de mains de maître. L'auteur ne laisse échapper aucune occasion de s'étendre sur la gloire du nom germain, et le mélange de fable et d'histoire auquel il s'abandonne, ajoute beaucoup à l'esprit romantique de son poème. César est representé comme arrivant dans la contrée de ses parens, les nobles Francs. Ses ancêtres et les leurs sont venus de Troie, l'ancienne ville. Ensuite il décrit l'établissement des Francs le long du Rhin, sous la conduite du Troyen Francus; puis il résume l'histoire de César jusqu'à la bataille de Pharsale, et demande qui pourrait compter les troupes opposées au héros? Ces troupes ressemblent à la neige qui tombe sur les Alpes, à la grêle qui ruisselle des nuages. Les batailles succèdent aux batailles, et jusqu'à ce que l'érudition du poète soit épuisée, nous n'entendons plus parler des vertus et des miracles d'Anno.

De ces monumens si peu étendus, nous passons à l'époque où

le trône impérial fut occupé par les Hohenstaufen (1136-1254). A l'avènement de Conrad III les portes de la salle de banquet s'ouvrent au large, et nous apercevons les hauts siéges occupés par des rois, des ducs, des chevaliers. Chacun d'eux tient une harpe à la main, compose un lai et lui donne un nom.

Sous le règne des Hohenstaufen, les dialectes du sud et de l'ouest de l'Allemagne obtinrent la prépondérance. Les Souabes furent éblouis par le langage franco-théotisc, et ainsi se forma la langue actuelle, qui, pareille à la *volgare* d'Italie, l'emporta sur les autres idiomes auxquels elle était liée, et devint la langue écrite et littéraire.

Quelle qu'ait été l'influence littéraire de la première croisade, il paraît que celle de la seconde fut plus grande encore, et répandit davantage les germes de culture recueillis dans les contrées méridionales. Par sa position géographique, l'Empire était destiné à servir de route à tous les pélerins qui s'assemblaient sous la bannière de la croix. Par là ses habitans entrèrent en relations immédiates avec les poètes de la Provence et de la Catalogne, et les suaves compositions des troubadours trouvèrent un écho dans les chants des *Minnesänger*. Les *Minnelieder* ont tout le mérite qu'elles pouvaient avoir par la classe d'hommes qui les composaient et l'école qui leur servait de modèle. Leur versification artificielle est copiée sur les stances laborieuses des maîtres de la gaie science. Leurs vers étaient moins harmonieux, mais l'accentuation prononcée de la langue germanique donnait à leur rythme un caractère plus marqué. Leur lyrisme est plein d'images gracieuses; cependant on y retrouve trop souvent la répétition des mêmes objets. Dans tous ces poèmes des *Minnesänger* vous voyez reparaître le merle qui chante, l'eau limpide, le soleil ardent, la prairie émaillée de fleurs. Le poète s'endort auprès d'une fontaine, sous un arbre touffu, et de graves leçons lui arrivent dans son sommeil. La critique des lieux communs de la poésie provençale, faite par le roi Thibault, pourrait très-bien s'appliquer à ses imitateurs d'Allemagne:

Feuille ne flors ne vaut rien en chantant
Fors ne pas defaute sans plus de rimoier
Et pour faire sonlas moienne gent
Qui mauvais mos font sovent abayer.

Cependant les *Minnesänger* expriment parfois une foule de sentimens joyeux, ardens, naïfs, inconnus au trabadour sentimental qui, comme le dit le lai de Guillon d'Aumar, préférait un *dolz pleurai* à cent sourires, et dont l'enthousiasme était souvent outré et peu naturel. Maintenant c'est chose assez rare que de voir un noble s'occuper de poésie; mais dans le temps des *Minnesänger* on n'osait guères la cultiver, à moins de prouver au moins seize quartiers. Les empereurs d'Allemagne eux-mêmes suivirent l'exemple du roi Richard, et partagèrent le goût général. La précieuse collection de Rudiger Manesse commence par des vers de l'empereur Henri. Il y a eu trois souverains de ce nom, mais à en juger par l'ancienneté du style, l'auteur de ces vers devait être le fils et le successeur de Fréderic Barberousse. Ensuite vient Wenceslas, roi de Bohème, qui dans un rang moins élevé eût pu s'illustrer par la grâce de ses vers. Une ballade de cette collection, remarquable par sa délicatesse, est attribuée au duc de Breslau. La rude simplicité de son époque a fait ajouter une épithète peu flatteuse, l'épithète de gras, au nom de Henri, duc d'Anhalt; mais sa poésie n'est nullement dépourvue d'élégance. Un seul lai atteste le talent du malheureux Conradin, le dernier membre de cette puissante famille qui occupa le premier trône de la chrétienté pendant plusieurs générations. Il mourut de la main du bourreau au milieu de la capitale qu'il tentait d'arracher au pouvoir de ses ennemis.

Quoique les poètes souabes tirassent leur nom de *Minnesänger* du genre de leurs compositions, il ne faut pas croire que la poésie lyrique éclipsât toutes les autres branches de poésie. Henri de Veldeck, l'un des premiers *Minnesänger*, a laissé une spirituelle paraphrase de l'Énéide, prise dans la traduction de Chrétien de Troyes, et non point dans l'original. Le nom de Wolfram d'Eschenbach et Pleienfeld est arrivé à la postérité au

milieu d'un concert de louanges. Le savant Wolfram, le sage maître de l'art, n'est jamais cité par ses contemporains sans qu'ils joignent à son nom quelque honorable épithète. Il était le fils cadet d'un gentilhomme, seigneur d'Eschenbach (ou Eschenbourg), dans le Palatinat. Après avoir reçu du comte de Henneberg l'ordre de chevalerie, il voyagea de château en château, partageant son temps entre les faits d'armes et les travaux poétiques. Il s'établit ensuite à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, et disputa aux autres bardes la couronne de lauriers. Cette lutte poétique eut lieu à la forteresse de Wartbourg en présence du landgrave et de sa femme : elle est rapportée comme un fait historique dans les chroniques allemandes. Nous connaissons peu d'autres particularités sur la vie de Wolfram ; on peut seulement présumer, d'après ses œuvres, qu'il subit le sort ordinaire du génie, c'est-à-dire qu'il fut soumis au malheur et à la misère ; sa tombe existe dans le village d'Eschenbourg, ce qui ferait présumer qu'avant sa mort il s'était retiré dans l'ancien patrimoine de ses pères.

Le *Geste* du roi Robert, représenté comme père de Pepin, se rattache au *Heldenbuch* et au cycle de Charlemagne. Ce poème et un fragment de l'expédition des Français contre les Sarrazins, sont les plus anciens monumens qui nous restent de la tradition poétique allemande. Le roi Arthur et ses chevaliers partagèrent avec Olivier, Roland et les héros du Jardin des roses l'empire de la fiction, et Wolfram d'Eschenbach doit en grande partie sa réputation aux poèmes épiques qu'il composa sur le Saint-Graal. Ceux qui sont versés dans la connaissance de la littérature du Nord devraient rechercher si les traditions britanniques n'ont pas influé sur celles de la Scandinavie, par le moyen des Normands qui restèrent encore en relations avec leur ancienne contrée long-temps après qu'ils se furent fixés dans la Neustrie. Dans la *Wilkina-Saga* nous voyons apparaître un roi Arthur de Bertingaland (Bretagne, qui est souvent nommée dans le *Kæmpe-Visir*) ; sa fille Hilda était tellement absorbée par ses prières, que l'aventureux Hubert ne put obtenir un regard

d'elle jusqu'à ce qu'en levant les yeux, elle fut distraite par la vue de deux souris que son amant avait ornées d'or et d'argent. Après la mort d'Arthur, son royaume fut usurpé par le roi Ilsung, mais ses deux fils échappèrent à la domination d'Attila, qui confia le gouvernement de Brandinaberg à Iron l'aîné, époux d'Iseult, et celui de Tyra, près du Rhin, à Apollonius, qui épousa la fille du roi Salomon de Frankarika, qui signifie généralement France, quoique M. de Hagen traduise ce mot par Franconie. Nous n'avons point la prétention d'éclaircir cette confusion de noms, nous observons seulement que les Annales de Bretagne parlent d'un roi Salomon qui vivait du temps d'Attila, et que le nom d'Apollonius de Tyre fut naturalisé dans le Nord, lorsque les traditions grecques furent traduites en anglo-saxon.

Les Allemands paraissent avoir connu les poèmes de la table ronde presque aussitôt qu'ils parurent dans la forme que nous leur connaissons. Mais il est singulier que Wolfram accuse Chrestien de Troyes, l'auteur de Percival, d'avoir falsifié la tradition rapportée fidèlement par Kyot de Provins. Les commentateurs allemands assurent que le poème auquel il fait allusion était écrit en dialecte provençal; mais Le Grand a démontré que l'existence d'une œuvre de ce genre est au moins très-problématique, et nous pensons qu'Eschenbach aura loué une œuvre vraisemblablement perdue de Guiot de Provins, dont la Bible satyrique prouve qu'il n'était pas un écrivain d'un talent ordinaire. Il y a peu de sujets aussi bien imaginés pour la fiction romantique que le Saint-Graal, lorsque, comme dans la mort d'Arthur, il arrive précédé de coups de tonnerre, porté par des mains invisibles, répandant de suaves odeurs, et éclairé par des rayons sept fois plus éclatans que la lumière du jour. Eschenbach a fait du Saint-Graal un point central, auquel se rattache une foule innombrable d'aventures, enchaînées avec art et à la manière de l'Arioste, dans ces poèmes de Percival et Titurel. Le Graal est confié à Titurel, fils de Titurison et d'Élisabeth d'Arragon. Des anges le conduisent au milieu d'une forêt épaisse à Mont-Salvat, auprès de Salvatierra en Galice, et des mains célestes tracent

le plan d'un temple magnifique qui doit être élevé au vase sacré. Le Graal est enfin transporté dans l'Inde, éloigné des profanes, et confié à la surveillance du prêtre Jean et à la garde d'une troupe choisie de chevaliers de la table ronde. Le païen Flegetanis est cité comme l'auteur de cette fiction, que Kyot « très-instruit dans les langues païennes, trouva à Tolède. » Cette assertion rappelle d'abord Cid Hamet Benengali, mais les poèmes d'Eschenbach fourmillent d'idées orientales, que les auteurs primitifs auront probablement puisées chez les Maures d'Espagne, et Gœrres en a indiqué plusieurs.

Les épopées germaniques d'Iwain, Gawain et Tristran sont intéressantes par les souvenirs anciens qui s'y rattachent. Iwain et Gawain furent introduits en Allemagne par Hartmann d'Awe, qui avait long-temps demeuré en Angleterre, et qui y avait lu ces histoires dans des livres français. [1]

Le Tristan de Gottfried de Strasbourg, qui vivait au commencement du treizième siècle, jette une nouvelle obscurité sur une question qui était déjà assez embarrassée. Selon l'hypothèse de M. Scot, le poème de Tristan aurait été composé par Thomas d'Ercildoun vers l'année 1250; mais Gottfried, d'après ce que nous connaissons de sa vie, aurait écrit le sien quelques années plus tôt. Il le laissa inachevé; Henri de Vriberg le continua, puis ensuite Ulric de Thurheim et un autre écrivain, dont on ignore le nom, le continua pour la troisième fois.

L'ère souabe produisit plus de deux cents poètes, dont beaucoup méritent d'occuper l'attention. Mais nous imiterons la prudente conduite de l'auteur Shah-Named, qui à chaque page annonce à ses lecteurs qu'il omet plusieurs particularités de peur de leur donner le mal de tête, et nous abrégerons pour eux comme pour nous ce travail. Sous le règne de Rodolphe de Habsbourg (1273) et de ses successeurs, la littérature allemande commença à décliner; l'éclat dont elle avait été entourée, pâlit.

1 Le premier de ces deux romans est une imitation, pas toujours heureuse, de la belle épopée du même nom, composée par notre célèbre Chrestien de Troyes.

Les autres États de l'Europe, depuis l'Angleterre jusqu'en Sicile, avaient des relations continuelles entre eux, tantôt par suite de l'amitié qui unissait leurs princes, tantôt par leurs discussions; mais l'Empire germanique était en quelque sorte distrait de ce grand mouvement, et se rapprochait de ses voisins, de la Hongrie, de la Bohème, de la Pologne, qui avaient acquis un certain état d'opulence et de stabilité; plusieurs alliances furent contractées entre ces divers pays. Les uns furent incorporés à l'Empire, d'autres passèrent sous la domination des princes allemands. Mais des relations avec les descendans demi-barbares de Lech, Czech et Maysor ne pouvaient servir à épurer le goût de l'Allemagne, ni exciter son émulation.

Il est difficile d'établir une ligne de démarcation entre les différentes époques d'une histoire littéraire, toutes se fondent l'une dans l'autre comme les couleurs de l'arc-en-ciel. Dans Conrad de Wurtzbourg, qui vivait vers la fin du treizième siècle, nous trouvons le charme de la plus belle phase poétique, joint à quelques particularités des maîtres-chanteurs d'Augsbourg et de Nuremberg. L'histoire de Troyes forme le sujet du principal ouvrage de Conrad. Il est emprunté à quelque traduction romanesque des légendes de Dares le Phrygien, ou de Dictys de Crète; mais l'auteur y a assez ajouté pour faire regarder son livre comme une composition originale. Il compare l'histoire à un fleuve sans bornes, et cela avec raison; car avec sa méthode d'amplifier, il a écrit vingt-cinq mille vers, pour nous amener seulement au sacrifice d'Iphigénie. La guerre de Troyes présente les anachronismes ordinaires du moyen âge. Les héros à demi nus de la Grèce sont épris d'un plat amour; les divinités de l'Olympe apparaissent comme des paysans flamands dans un *Kermes;* mais il y a aussi dans ce poème des passages d'une grande beauté. Pâris, par exemple, est représenté comme se mirant avec joie dans le large glaive poli du chevalier, qui a reçu de Priam l'ordre de le tuer, et il sourit si doucement que le meurtrier n'a pas la force d'accomplir son message. Conrad se plaint sans cesse de la décadence des vertus chevaleresques,

de l'apathie des grands, qui non-seulement ont cessé de cultiver la poésie eux-mêmes, mais qui ont cessé de l'encourager, et alors il s'écrie avec indignation : qu'il se soucie peu de leurs présens, qu'il chantera, tant qu'il trouvera une récompense dans son art; qu'il fera comme le rossignol, qui, caché dans les bois, chante parce qu'il en a besoin, et ne regarde pas si on l'écoute. Son poème allégorique intitulé : Complainte de l'art, est écrit dans le même esprit. Il représente le génie de la poésie pâle, pauvre, fatigué, et revêtu à peine d'un lambeau de gazon vert, portant ses plaintes devant le trône de justice. La versification de ce petit poème peut soutenir la comparaison avec les meilleures productions de l'Allemagne. M. Grimm a publié récemment un autre poème de Conrad, en l'honneur de la Vierge, et intitulé : *La chaîne d'or.* C'est une rapsodie facile dans laquelle le ciel et la terre sont appelés à chanter les louanges de leur patronne.

Tandis que Conrad exhalait ses plaintes, un petit nombre de princes et de grands seigneurs, parmi lesquels il faut compter le margrave de Brandebourg et le comte de Leiningen, continuaient à imiter le style des poètes souabes, mais ils n'eurent point de successeurs. L'art expira au sein de la noblesse, et tout à coup la scène changea. Il faut maintenant quitter les grandes salles, les hautes tours des forteresses, et diriger nos pas vers les cités industrieuses et opulentes dont les clochers aigus et les toits bariolés s'élèvent confusément dans les airs. Ici la muse renonce au thème poétique qu'elle avait élaboré avec joie. La magie des aventures romantiques n'éveille plus aucune sensation dans le cœur du prévôt de la bourgeoisie. Les prouesses de Dietrich ne produisaient plus d'effet quand on les racontait à des gens qui avaient devant les yeux, comme type de géant, la statue en bois de Roland posée sur la façade de l'Hôtel-de-ville. Les plus douces idées des anciens poèmes ne pouvaient même plus trouver de retentissement. La complaisance un peu courtoise d'une Iseult ou d'une Genèvre n'aurait excité qu'un murmure grossier, et plus d'un bourgeois se serait senti mal à l'aise, si on avait prononcé devant lui le nom de Siegfried le Cornu. Ainsi res-

serrée dans ses nouvelles limites, la poésie ne s'occupa plus que de prêcher le bon exemple et de répandre d'utiles enseignemens; on ne bannit pas tout-à-fait les sujets plus frivoles, mais on les traita toujours avec une certaine gravité.

Henri de Meissen est regardé comme le fondateur de l'école des maîtres-chanteurs. Il était docteur en théologie, et chanoine de l'église de Mayence. On lui donna le surnom de *Frauenlob* (Louange des femmes), à cause du sujet habituel de ses poèmes. Cependant son admiration pour les femmes était tout-à-fait platonique. Sa poésie est contemplative et pleine d'une dévotion mystique. Il s'adresse à la Vierge Marie, et regarde toutes les femmes comme ennoblies par les rayons que la mère de Dieu laisse tomber sur elles; ses louanges plurent beaucoup aux femmes de Mayence. Nous ne savons pas comment elles le récompensèrent pendant sa vie, mais elles lui rendirent hommage après sa mort. L'an 1318, dit une vieille chronique d'Albert de Strasbourg, le jour de St. André, Henri surnommé Frauenlob fut enterré à Mayence avec une grande solennité dans le parvis de l'église. Son corps fut porté par des femmes depuis la maison qu'il habitait jusqu'à sa sépulture, et toutes pleurèrent sa mort. La chronique ajoute qu'on versa dans son tombeau tant de bon vin qu'il se répandit au dehors. Frauenlob avait un redoutable concurrent en maître Regenbogen, qui l'attaqua avec opiniâtreté.

On ne composa plus de romans poétiques, mais ceux qui avaient eu le plus de succès, notamment le *Heldenbuch*, furent écrits de nouveau et modifiés de manière à être généralement intelligibles. L'amour de la fiction prit une autre tendance, et produisit une sorte de roman mixte, où la biographie des hommes célèbres était mêlée à des récits d'invention arbitraire, telle est par exemple la vie de Richard Cœur-de-Lion. Un autre poème du même genre ; la Vie du duc Ernst de Bavière, est attribué sans preuves convaincantes à Henri de Veldeck. On a remarqué qu'elle avait été imitée dans la seconde partie de Huon de Bordeaux. Conrad de Wurtzbourg écrivit une histoire poétique

d'une expédition du duc d'Autriche contre les infidèles en Prusse. L'histoire d'Henri-le-Lion, duc de Brunswick, est populaire en Allemagne. Le diable prend le duc sur ses épaules, comme l'évêque dans la ballade de Coleridge, et le transporte de la Terre-Sainte à Brunswick. Il arrive au moment où il était le moins attendu, et apprend son arrivée à sa femme, en laissant tomber dans une coupe d'or son anneau nuptial. A ces romans se rattache une autre série de poèmes fondés sur quelque incident étrange, et qui tiennent le milieu entre les longues légendes romantiques et les ballades ordinaires. Telle est l'histoire d'Authijr, roi du Mecklenbourg; l'histoire de Pierre de Stauffenberg; les exploits du noble héros Thedel Unverfeden de Walmoden peuvent clore cette série.

La légende de Saint-Barlaam fut écrite par Rodolphe de Honems, qui vivait entre 1220 et 1254. Le goût de ces sortes d'ouvrages s'accrut, et les principaux poèmes écrits dans le dialecte bas-saxon, que l'on cultiva beaucoup au quatorzième siècle, sont des légendes et des allégories religieuses. On en trouve un exemple curieux dans la vie de Saint-Brandan, l'odyssée chrétienne, comme l'appelle un écrivain allemand. L'histoire de ce saint Irlandais est si étonnante que Vincent de Beauvais avoua lui-même qu'il la regardait comme apocryphe. Saint-Brandan lit dans un livre la description de toutes les étranges races d'hommes et d'animaux que le monde renferme. Il va de chapitre en chapitre, et à la fin, dans un moment d'ennui, il jette le volume au feu; cela se passait en Jutland ou en Irlande. La même nuit, un ange lui apparaît, et pour le punir d'avoir brûlé le livre, il lui ordonne de le refaire. Afin de rassembler des matériaux pour ce grand travail, le saint équipe un vaisseau approvisionné pour sept ans, et se met en route avec ses moines et son chapelain.

De la même époque sont les légendes de Sainte-Marine, celle de Théophile, qui, après avoir vendu son ame et son corps au diable, est délivré par la Vierge, qui fait sortir Satan de l'enfer et le somme de rompre le fatal contrat.

Les histoires en vers, quoique superstitieuses et incorrectes,

étaient le seul moyen de répandre quelque instruction parmi les hommes qui ne savaient pas assez de latin pour avoir recours aux in-folio de Beauvais et de Helinandas. Quand la littérature commença à se fixer dans les villes, on accorda une grande attention aux histoires qui présentaient un intérêt local, et les interminables luttes des cités avec leurs voisins fournissaient assez de matériaux pour écrire des livres de ce genre.

A partir de l'époque où vivaient Frauenlob et Regenbogen, toute la poésie allemande se concentre dans les grandes villes, dans les écoles des maîtres-chanteurs. Dans aucune autre contrée la poésie n'a éprouvé un sort semblable. Il s'établit des corporations pour la cultiver, et les bourgeois y entraient comme ils fussent entrés dans une corporation de métiers. Nous ne savons guères que les noms de la plupart de ces bardes : Zwinger, Wurgendrussel, Buchenlin, Amker, Hellfire, Stoll, Bopp, Brotscheim, Batt, Spiegel, Pfort et Gumpel. L'époque où ces écoles reçurent leur organisation est encore très-incertaine. Les antiquaires allemands sont divisés sur cette question. Grimm pense que les *Meistersänger* et les *Minnesänger* ne formaient qu'une seule classe de poètes; Doun soutient le contraire. Quoi qu'il en soit, ces sociétés présentent un singulier phénomène. Composées entièrement d'hommes choisis dans les derniers rangs de la société, elles obtinrent en quelque sorte le monopole de la versification et étendirent leurs associations sur une grande partie de l'Empire. Partout où l'on parlait le haut-allemand, les *Meistersänger* fondèrent une colonie, et ils existaient même en Bohème, où l'allemand était plus familier au peuple que la langue slave.

Le peuple se plaisait à les entourer de distinction, et ils apportaient une grande solennité dans l'exercice de leurs fonctions. Le candidat était introduit avec certaines formalités dans l'assemblée. Les quatre examinateurs se retiraient derrière un rideau en soie pour juger sa capacité. L'un d'eux tenait la traduction de la Bible de Luther, que l'on regardait comme un modèle de style. Celui-là devait décider si le langage du candidat était assez

correct, et ses connaissances grammaticales assez étendues. Les autres s'occupaient de l'examen du mètre et du rythme des compositions qui leur étaient présentées, et de la mélodie sur laquelle on les chantait. Si tous les quatre s'accordaient ensuite à reconnaître le mérite du jeune poète, on lui donnait une chaîne en argent, avec un médaillon représentant le roi David jouant de la harpe, et il était admis dans la société.

Les *Meistersänger* avaient un système poétique particulier, et se servaient d'une quantité de termes techniques qu'on ne saurait traduire. Leurs règles de critique étaient contenues dans le code qu'ils appelaient *Tabulatur*. Ils aimaient à attribuer à leur institution une haute antiquité, quoique leurs statuts et réglemens ne paraissent pas avoir été complétement formulés avant le quinzième ou le seizième siècle. Maître Cyrille Sprangenburgh rattacha leur histoire aux bardes celtiques du temps d'Abraham, et cette savante dissertation causa une telle joie à la société, qu'elle la fit transcrire sur vélin, relier magnifiquement, et la garda dans ses archives avec autant de soin que la copie florentine des Pandectes. On dit que la charte de corporation des douze sages maîtres avait été octroyée par l'empereur Othon et le pape Léon IV. Pour montrer l'absurdité de cette fable, il suffit d'observer que, d'après la même tradition, Conrad de Wurtzbourg, Frauenlob et d'autres poètes d'une époque plus récente encore, auraient comparu à Pavie en 962 devant l'empereur, et que là, dit Adam Puschmann, ils auraient chanté, et ensuite reçu le titre de maîtres et fondateurs de l'art poétique.

La ville de Nuremberg fut la nouvelle Athènes de cette corporation de poètes. Hans Foltz, barbier et *Meistersänger*, qui vivait au milieu du quinzième siècle, travailla avec zèle à propager l'invention de l'imprimerie, et établit même une presse chez lui. Un de ses Mystères ou pièces de carnaval, fondé sur l'histoire de Salomon et Marcolfe, a obtenu plusieurs éditions. Jean Rosenblut se distingua comme écrivain dramatique; sa meilleure pièce est le Mystère du Grand-Turc. Mais aucun des *Meistersänger* ne peut entrer en concurrence avec le cordonnier Hans Sachs.

Hans naquit à Nuremberg en 1494; son père, qui était un honnête tailleur, le plaça de très-bonne heure à l'école libre de la ville, où il reçut, comme il le dit dans un de ses poèmes, une éducation assez insignifiante, grâce au mauvais système qui était alors en usage. Cependant il acquit quelques bribes de grec et de latin. A l'âge de quinze ans il apprit l'état de cordonnier, et un certain Nonnenbeck lui enseigna les élémens du chant. Les jeunes ouvriers allemands avaient coutume de voyager pendant quelques années avant de s'établir. Hans avoue que sa conduite durant ses voyages ne fut pas toujours très-exemplaire; mais il ne laissa échapper aucune occasion de se perfectionner dans l'art du chant, et à l'âge de vingt ans il composa une pièce qui lui fit accorder le titre auquel il aspirait depuis long-temps. Hans avait une certaine prédilection pour la poésie narrative; mais il s'acquit une plus grande renommée par ses pièces de théâtre, dont quelques-unes ont jusqu'à sept actes, et qui réjouissaient beaucoup les patiens bourgeois de Nuremberg. A l'âge de vingt-sept ans il fit un inventaire de ses œuvres, et trouva qu'elles remplissaient trente volumes in-folio, tous écrits de sa main. Il y avait 4200 morceaux de chant; 208 comédies, tragédies, farces; 1700 fables, contes et poèmes mélangés; 73 chants de guerre, d'amour et de piété, en tout 6048 pièces grandes et petites. Il forma un choix de ces compositions, et publia, de 1558-1561, trois épais volumes in-folio. Plus tard, comme il fallait en faire une nouvelle édition, Hans ne put résister au désir de l'agrandir. Il continua ainsi à écrire pendant toute sa vie, et mourut en 1576 comblé d'honneurs.

Quelques-uns des anciens satiriques allemands obtinrent une grande popularité en pays étranger. C'étaient généralement des hommes fort instruits, très-versés dans la connaissance des pères de l'Église et en même temps dans celle du monde, des hommes doués d'un grand esprit d'observation, et qui haïssaient souverainement la superstition; mais leur esprit est souvent revêtu de couleurs grossières, et leur causticité garde trop peu de ménagemens.

La traduction anglaise du poème du Renard de Caxton, où

il déclare qu'il n'a rien ajouté ni retranché, qu'il a suivi fidèlement l'original hollandais; cette traduction fut imprimée avant qu'il parût aucune édition hollandaise ou allemande de ce poème.

Le Vaisseau des fous de Sébastien Brandt fut traduit dans la moitié des langues de l'Europe. Le prédicateur Jean Geiler, de Keysersberg, composa 110 sermons sur les folies du monde, qu'il publia à Strasbourg, en prenant ces paroles pour texte: *Stultorum infinitus est numerus.* Geiler présente plusieurs tableaux piquans de son époque. Il a l'esprit plus humoristique que le chancelier de Strasbourg, qui écrivit avec un grand bon sens, et avouait naïvement qu'il méritait de porter les grelots aussi bien que la troupe de fous qu'il embarquait pour Narragonia.

Bouterweck remarque que la rudesse de la poésie allemande pendant le seizième siècle forme un triste contraste avec celle d'Espagne et d'Italie, où les Allemands auraient pu facilement prendre le goût d'une littérature élégante, s'ils avaient eu le sentiment de ses beautés. Les relations politiques et militaires de Charles-Quint avec l'Italie amenèrent dans ce pays un grand nombre de nobles allemands. Sous le même règne, plusieurs Espagnols distingués vinrent en Allemagne. Et cependant du temps de l'Arioste, de Cervantes, Hans Sachs était encore le premier des poètes allemands, et le seul poème épique de l'Allemagne était la raide allégorie de Melchior Pfintzing: *Theuerdank.* Quand ce poème apparut, on l'attribua à l'empereur Maximilien. Cette question a été long-temps débattue. L'autorité de Cuspinia, qui le regardait comme l'auteur de cet ouvrage, était d'un grand poids, et il existe à la bibliothèque impériale une esquisse grossière des 74 chapitres de la main de Maximilien, et lui-même a mis en marge diverses instructions pour la composition des gravures qui doivent orner ce livre. Ce manuscrit diffère cependant essentiellement de l'ouvrage imprimé, et l'opinion la plus probable est que l'empereur esquissa le plan du poème, et qu'il fut écrit par Melchior Pfintzing, prévôt de l'église de Saint-Sébald à Nuremberg. Le poème acquit une grande célébrité, quoiqu'il soit mortellement ennuyeux. C'est la biographie allégorique de

l'empereur. Il porte le nom de Theuerdank, et fait la cour à la princesse Ehrenreich, fille du roi Romreich, qui n'est autre que la princesse Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Theuerdank est exposé à plusieurs dangers par la trahison de trois ministres du royaume de Romreich : Furvitting ou Présomption, Unfalo ou Calamité, et Neidelhart ou Envie. A la fin du poëme, un de ces ministres est pendu, un autre décapité, et le troisième a les membres brisés.

La poésie subsista ainsi long-temps dans un état de dégradation. Les savans vivaient en Allemagne comme des colons romains, et regardaient le langage barbare de leur nation avec autant de mépris qu'eût pu le faire un bel esprit du temps de Cicéron. La noblesse n'était pas éloignée du désir d'acquérir de la science. C'était un temps de polémique, et ceux qui avaient embrassé la réforme, désiraient se mettre en état de répondre aux objections de leurs adversaires. Il fallait aussi, pour s'occuper des affaires publiques, avoir une certaine connaissance des lois. Mais on ne voyait éclore aucune fleur sur les sentiers suivis par la foule, et nulle occasion ne se présentait de développer un talent oratoire. Les États de provinces tenaient leurs séances porte close, et dans la diète générale de l'Empire on n'était occupé que de savoir qui aurait droit à occuper une chaise et qui un fauteuil. Il y avait une barrière insurmontable entre la noblesse et le peuple. Au milieu de tous ces motifs de découragement un rayon de pensée poétique apparaît cependant dans les ballades et chants populaires, qui n'aspiraient à aucune renommée. La plus grande partie de ces chants fut composée au seizième siècle. Mais on peut faire remonter leur histoire plus haut. Le lai de Trazemund, publié par MM. Grimm avec leur cachet habituel d'érudition, est un exemple de l'ancienne ballade allemande. Le chant de ce pélerin mystérieux, qui a voyagé à travers soixante-douze royaumes, et l'énigme obscure qu'il explique, sont empreints de la couleur mythologique de la poésie islandaise. Au quatorzième siècle la réapparition du lai d'Hildebrand, comme ballade conteuse, montre la vitalité de la poésie populaire.

Ces vers, qui charmaient le loisir des hommes du moyen âge, qui égayaient leur travail, quoique appartenant à la poésie populaire, diffèrent cependant de la ballade. Il paraît qu'en Allemagne il n'est resté aucun morceau de ce genre de poésie antérieur aux fragmens que Jean Gansbein, le clerc de la ville de Limbourg, sauva du naufrage général et inséra dans sa chronique. Entre autres particularités rapportées par lui, il observe avec soin qu'en 1360 il s'opéra dans la forme du chant populaire un changement général; car alors les musiciens apprirent à mieux jouer qu'ils ne l'avaient fait jusqu'à cette époque.

Les chants de guerre de la Suisse sont écrits dans le style des ballades naïves. On peut en citer comme exemple le chant de la bataille de Sempach, dans laquelle Léopold, duc d'Autriche, fut défait et tué. Les guerres de Bourgogne établirent la réputation militaire des Suisses. Leurs succès élevèrent leur patriotisme au plus haut degré d'exaltation, et les mêmes hommes qui avaient combattu sur le champ de bataille, se plaisaient ensuite à chanter sous le chalet leur chant de triomphe. Les ballades de Veit Weber, qui était né hors des limites de la confédération, mais qui défendit loyalement la cause helvétique, sont écrites avec tout l'enthousiasme de la victoire.

Les diverses situations des protestans sous Charles-Quint donnèrent lieu à un grand nombre de chants. La douloureuse complainte de dame Sybille de Saxe et celle du landgrave de Hesse contrastent avec les autres chants d'une nature moins triste que les lansquenets chantaient en jouant aux cartes sur le tambour.

Il nous manque encore une histoire de la musique allemande. Dans le petit nombre de mélodies des *Meistersänger* qui ont été publiées, nous ne distinguons rien de caractéristique et de national. Quelques anciens airs de ballades danoises ont été recueillis par Nyerup et Rabbeck. Ce sont des airs d'une harmonie plaintive. Au seizième siècle la musique vocale devint en Allemagne un complément indispensable des divers recueils de chants qui furent publiés. Les compositeurs italiens, parmi lesquels il

faut citer Roland de Lasso, Raynardi et Mancini, prêtèrent l'appui de leur talent aux amateurs du pays. Les vieux chants allemands sont en général remarquables par une douce simplicité, par une grande délicatesse de sentiment. Au commencement du dix-septième siècle quelques essais furent faits pour épurer la langue allemande, et la rendre plus correcte. Des académies furent fondées; mais elles produisirent peu de résultats. En 1630 Martin Opitz et Weckherlin s'élevèrent au-dessus de la médiocrité.

Après la paix de Westphalie les sciences recommencèrent à fleurir; mais l'art d'écrire parut anéanti. Les Allemands occupaient une position assez élevée dans la république des lettres; mais jusqu'à ce que l'école moderne de poésie eût été fondée par Hagedorn et Gellert, l'étoile littéraire était obscurcie par les travaux des juristes, des théologiens, des chimistes, qui tous parlaient un langage à demi barbare, bien opposé à la langue polie et élégante des Français, et à la langue imposante des Anglais.



DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES DES ALLEMANDS.[1]

Je ne conçois point qu'on puisse contester l'esprit créateur à une nation qui a produit les plus grandes découvertes; et pour faire connaître que ce n'est pas aux Allemands qu'on peut reprocher de n'avoir pas inventé la poudre, je commencerai par cette invention même. Je n'ignore pas qu'on prétend que les Maures, qui étaient assiégés en 1343 par Alphonse XI, roi de Castille, tiraient certains mortiers de fer dont le bruit ressemblait au tonnerre, et Don Pedro, évêque de Léon, dans la Chronique du roi Alphonse, qui conquit Tolède, dit qu'en une bataille navale qui fut donnée entre le roi de Tunis et le roi maure de Séville, il y a plus de quatre cents ans (ce qui serait au moins vers 1340), ceux de Tunis avaient certains tonneaux de fer avec quoi ils tiraient force tonnerres de feu. Ducange dit aussi qu'on voit dans les registres de la chambre des comptes que l'usage en était en France dès l'année 1338. Quant à ces historiens espagnols, je ne sais si leur témoignage est d'un assez grand poids pour contre-balancer celui de tous les autres, et si même les feux et les tonnerres dont ils parlent, ont été l'effet précisément de notre poudre à canon; car leurs expressions sont applicables à toutes sortes de matières combustibles. Le rapport de Ducange mérite plus de réflexion, puisqu'il n'y a guères de dates plus certaines que celles qui sont tirées des registres de la chambre des comptes; cependant il est

[1] Ce fragment est extrait d'un livre publié au dix-huitième siècle par un membre de l'académie de Berlin, et devenu fort rare. Nous le reproduirons sans rien changer au style.

comme indubitable que cet auteur s'est trompé, et que la dépense qu'il a prise pour de la poudre à canon, se rapporte à quelque autre objet; car tous les bons auteurs conviennent unanimement qu'il en faut attribuer la première invention en Europe à Berthold Schwartz, cordelier allemand; le seul André Thevot prétend que ce fut un moine de Fribourg, nommé Constantin Amklitzen, qui en fut l'inventeur. Mais cet auteur est fort suspect, et quoiqu'il ait voyagé dix-huit ans dans les pays étrangers pour s'informer des choses qu'il a rapportées, le père Lelong le traite d'insigne menteur et d'écrivain fort ignorant. Schwartz donna ou vendit son secret aux Vénitiens, qui s'en servirent la première fois contre les Gênois, et principalement au siége de Chiozza, en l'année 1380; et depuis ce temps l'usage en devint plus commun par toute l'Europe. On assure que les Chinois ont connu la poudre à canon long-temps avant les Européens; je le veux croire, plutôt que d'en examiner les preuves; mais quand même la chose serait constatée, cela n'ôterait point à Schwartz le mérite de l'invention parmi nous; vu qu'au commencement du quatorzième siècle, l'Europe n'avait point encore de liaisons avec la Chine, et que ce cordelier n'a pu obtenir par cette voie des notions sur la poudre à canon.

En général, je ne crois pas qu'on puisse disputer aux Allemands l'invention de la poudre, ni de la *pyrotechnie*, qui enseigne l'usage du feu, son application et ménagement en différentes opérations. La pyrotechnie militaire surtout doit ses plus beaux progrès à l'Allemagne. M. Weiler, général d'artillerie, est l'inventeur des boulets rouges, que le général Wrangel mit en usage au siége de Brême; et M. de Geisler, commandant de l'artillerie à Dresde, a inventé les carcasses : il en fit, en 1675, l'épreuve à Paris, en présence du roi Louis XIV.

Il serait inutile de prouver par de longs argumens que l'imprimerie a été découverte en Allemagne. C'est une vérité généralement reconnue, et qui ne semble être contestée de quelques-uns que par la gloire qui y est attachée; car il importe peu que ce soit Jean Menzel, bourgeois de Strasbourg, ou Jean Gutem-

bourg, citoyen de Mayence, ou bien Jean Faust et son gendre Schæffer, qui aient inventé l'imprimerie vers le milieu du quinzième siècle, ce sera toujours à un Allemand qu'il faudra attribuer cet honneur. Il est certain que les premiers livres qui ont été imprimés, proviennent d'eux; et ce qui n'est pas moins constaté, c'est que dans toute l'Europe les premiers imprimeurs que chaque grande ville fit venir à beaucoup de frais pour établir des imprimeries, furent des Allemands. A Paris, Martin, Crantz, Ulric Gering et Michel Friburger, qui avaient été mandés d'Allemagne par Jean de la Pierre, prieur de Sorbonne, imprimèrent dans une salle de la maison de Sorbonne, en 1470, les épîtres *De pergamensis*, in-4°, et plusieurs autres livres. Au reste, l'imprimerie des Chinois, dont on vante si fort l'ancienneté, n'a rien de commun avec la nôtre; les Chinois n'ont pas même encore de caractères mobiles.

La gravure, cet art admirable, doit à l'Allemagne peut-être plus qu'on ne pense. On prétend communément que la première invention en a été trouvée dans le quinzième siècle par Maso Finiguerra, orfèvre de Florence. Les dictionnaires et les auteurs des vies des peintres, qui se copient les uns les autres, le disent unanimement; cependant, si l'on pouvait leur montrer les estampes originales qui ont été gravées en Allemagne évidemment avant le temps de Finiguerra, il faudrait bien se rendre. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'Albert Durer et quelques autres peintres allemands furent des premiers qui perfectionnèrent le burin, étant suivis de près par Marc-Antoine, qui fut aidé des secours du grand Raphaël.

La fameuse machine du vide, ou la pompe pneumatique, fut inventée vers le milieu du dix-huitième siècle par Othon de Guericke, bourgmestre de la ville de Magdebourg et depuis envoyé à la diète de l'Empire. Pour l'optique, les Allemands ne le cèdent point à d'autres pays; ils se sont approprié les découvertes des autres nations, et y ont ajouté les leurs. Déjà le père Kircher, au commencement du siècle passé, en a dévoilé tous les secrets; et depuis ce temps on l'a cultivée avec le plus grand succès. La

partie surtout de la dioptrique et de la réfraction dont les anciens n'avaient point d'idée, a été fort heureusement recherchée et mise en œuvre. On trouve dans les mémoires de notre Académie[1], de l'année 1746, la description d'un microscope anatomique de l'invention de M. Lieberkuhn, servant à faire voir la circulation du sang dans les animaux vivans, qui a mérité des applaudissemens universels; et les microscopes à réflexion de ce même habile homme, qui éclairent l'objet en même temps qu'ils le grossissent, ont été envisagés par la nation anglaise comme une invention aussi belle que neuve.

Que de progrès, que de découvertes les Allemands n'ont-ils pas faits en chimie? Avec quelle avidité les ouvrages de nos chimistes sont reçus des étrangers! Avec quelle subtilité ils décomposent les corps et en font l'analyse! Pour n'en citer qu'un exemple, je parlerai du bleu de Prusse, inventé à Berlin par une société d'Allemands dont le recteur Frisch était le chef.

C'est aussi à la chimie qu'est due la porcelaine de Saxe, dont l'invention fait tant d'honneur à l'Allemagne. Un connaisseur impartial n'a qu'à promener ses regards dans la manufacture de Meissen, pour convenir qu'elle efface tout ce que la Chine et le Japon ont jamais produit de plus parfait en ce genre.

Ces inventions chimiques me conduisent naturellement à l'invention du phosphore. On est surpris d'abord de voir cette découverte attribuée tantôt aux Bolonais, tantôt à Kunckel, chimiste de l'électeur de Saxe, tantôt à Daniel Krafft, tantôt à Brandt, tantôt à Benjamin Mooler de Hambourg, et tantôt à d'autres encore. Mais si l'on considère que les phosphores sont d'une nature différente, on sentira bientôt que chacun de ces habiles chimistes a trouvé une de ces espèces de phosphore, et s'en est fait honneur. La ville de Bologne est peut-être dans le même cas. Cependant tous les bons auteurs conviennent que la première invention en est due aux Allemands, et que ce fut M. Krafft, médecin de Dresde, qui l'apporta en France.

Othon de Guericke, le même qui fut l'inventeur de la machine

1 Mémoires de l'académie de Berlin.

pneumatique, peut passer à bien des égards pour le premier qui ait trouvé l'électricité. Il semble que cette propriété singulière n'a pu échapper à un scrutateur aussi infatigable de la nature: du moins nous en a-t-il ouvert, dans son livre intitulé *Experimenta magdeburgica*, les routes qui depuis ont conduit les habiles physiciens de ce siècle à toutes les expériences aussi ingénieuses que subtiles, qu'ils ont faites et qu'ils réitèrent tous les jours sur cette matière. M. de Fontenelle, en parlant de Guericke, dit qu'il était sorti de ses mains des merveilles qui l'étaient autant pour les philosophes que pour le peuple, et que ses expériences furent appelées par quelques savans les miracles de Magdebourg. Mais s'il est vrai que M. Guericke ait le premier dérobé à la nature le secret de son feu céleste dont elle anime tous ses ouvrages, les physiciens modernes chez toutes les nations de l'Europe ont si fort renchéri sur ces premières lumières, qu'il semble presque que la découverte en appartienne au dix-huitième siècle. Les Allemands y ont concouru également, et les expériences faites par MM. de Kleist, de Custrin, Ellert, Waitz, Winkler, Ludolff, Marggraff et tant d'autres, ont été suivies de la découverte des plus singuliers phénomènes.

En parlant de ce feu répandu dans toute la nature, ma mémoire me rappelle l'invention d'un feu artificiel qui fut trouvé et mis en usage à Berlin en 1668; c'est le feu bleu à l'usage des artificiers, qui est si fort admiré par tous ceux qui connaissent la théorie et la pratique des feux d'artifice.

Je ne saurais passer sous silence une anecdote fort remarquable au sujet de la découverte de l'Amérique. Plusieurs auteurs dignes de foi rapportent qu'un certain Martin Béhaim, né d'une famille noble de Nuremberg, s'étant appliqué à la cosmographie et à la navigation, obtint vers l'an 1460 de la duchesse Isabelle un navire pour aller à la découverte de l'Amérique, dont il avait conçu la première idée. Il découvrit l'île Fayal, le Brésil, le détroit qui a dans la suite porté le nom de Magellan. L'an 1485, le roi Jean II créa Béhaim chevalier; il mourut à Lisbonne en 1506.

M. Doppelmayer, dans sa relation historique des mathématiciens et des artistes de Nuremberg, rapporte que Martin Béhaim était né d'une famille noble qui subsiste encore. Il s'appliqua beaucoup à la cosmographie et à la navigation; et les grandes connaissances qu'il acquit dans ces deux sciences, lui firent penser qu'outre la terre connue il pouvait et devait y avoir du côté de l'Occident plusieurs autres pays. Plein de ces conjectures, il se rendit dans les Pays-Bas auprès de la duchesse Isabelle, et demanda qu'on voulût lui équiper un navire pour aller à cette découverte, ce qu'il obtint vers l'an 1460. Après quelque temps de navigation dans la mer Occidentale, il découvrit une île, que les Portugais nommèrent depuis l'île Fayal, nom qu'ils ont dérivé du bois de fau dont les forêts sont garnies. Cette île ayant été peuplée, Béhaim reçut l'ordre, en 1466, de s'y établir; il le fit, et y passa une grande partie de sa vie. L'an 1519, Magellan, étant entré dans le cabinet du roi de Portugal, y trouva une carte dessinée de la main de Béhaim. Il y vit distinctement le détroit, entreprit d'y aller, le trouva et lui donna son nom. Depuis, Colomb découvrit d'autres provinces; mais, à proprement parler, c'est à Béhaim qu'on doit les premières découvertes de l'Amérique.

L'an 1485, le roi Jean II créa Béhaim chevalier. En 1492, il vint faire un tour à Nuremberg, sa patrie, pour y voir ses parens. C'est dans ce temps qu'il y fit ce globe de vingt pouces de diamètre, sur lequel il dessina toute la terre suivant le système de Ptolomée, en y ajoutant ses nouvelles découvertes. La famille de Béhaim conserve encore précieusement ce globe, que M. Doppelmayer a réduit en mappemonde. Depuis ce temps Béhaim fit encore d'autres voyages; il mourut à Lisbonne au mois de Juillet 1506, trois mois avant Colomb.

Ce fait paraît aussi être très-connu des historiens, puisque Moréri en parle dans des termes fort précis. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les dates se rapportent parfaitement à ce qui vient d'être dit en faveur de M. de Béhaim, et que s'il a entrepris sa navigation en 1460, il est très-naturel que ses

cartes maritimes, le journal de son voyage, et tous les mémoires de ses découvertes, aient été conservés en Espagne ou en Portugal dans les archives de la marine, et qu'ainsi ceux qui ont tenté après lui les mêmes entreprises, aient pu profiter beaucoup de ses lumières.

Mais quand il n'aurait fait, comme Moréri et plusieurs autres le prétendent, qu'appliquer le premier l'invention de la boussole au grand usage de la navigation, son nom mériterait d'être immortel, et ferait infiniment d'honneur à l'Allemagne.

Le fameux observatoire de Paris nous offre encore une preuve bien sensible du génie inventif des Allemands; c'est le miroir ardent de M. de Tschirnhaus qu'on y voit, et qui excite l'admiration des savans. M. de Fontenelle en a fait la description.

En parlant de cet habile mathématicien, qui était né à Kislingswald, dans la Haute-Lusace, il ne sera pas hors de propos de remarquer qu'il est l'auteur des fameuses caustiques qui ont retenu son nom. Quiconque voudra savoir ce que c'est que ces caustiques qui rendront le nom de leur inventeur célèbre à la postérité, peuvent en trouver une description abrégée dans l'Histoire de l'académie royale des sciences, année 1709.

L'Allemagne n'a jamais manqué de bons mathématiciens, ni d'habiles astronomes; elle a même donné naissance à des hommes qui ont éclairé le monde par des lumières toutes nouvelles. Le célèbre Nicolas Copernic, auteur du vrai système, qui établit l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, était né dans la Prusse royale.

Si l'on voulait faire des recherches exactes, peut-être se trouverait-il que le grand Newton a puisé son fameux système et son calcul des suites infinies dans les ouvrages de Nicolas Mercator, qui avait publié en 1668 sa logarithmotechnie, où il donnait par une suite ou série infinie la quadrature de l'hyperbole. Je ne sais pas précisément si Newton avait en effet trouvé avant Mercator (qui était Allemand et né dans le Holstein) cette théorie si féconde et si générale. On prétend que sa jeunesse l'avait empêché de donner plus tôt sa découverte au public, mais

il est certain que Newton lui-même en laisse la gloire à notre Allemand, et dans une lettre du *Commercium epistolicum* il dit, qu'il avait cru que son secret était entièrement trouvé par Mercator, ou le serait par d'autres avant qu'il fût d'un âge assez mûr pour composer.

La cosmographie est encore redevable à l'Allemagne de beaucoup de progrès. Homann, Zurner, Seuter et quantité d'autres s'y sont appliqués avec autant de zèle que de succès. L'Allemagne en général n'a pas été un des derniers pays de l'Europe qui ait cultivé la géographie. Tout le monde sait qu'Orome Finé, professeur royal de mathématiques à Paris, est un des premiers en France qui ait donné des cartes au public. M. de Thou nous le présente comme un savant qui réveilla dans ce royaume les sciences qui y étaient ou inconnues ou éteintes. Or, il vivait sous François I.er, c'est-à-dire vers l'année 1515, et ce monarque, né protecteur des lettres, se plaisait à lui faire souvent visite pour le voir travailler à ses cartes. Les grands du royaume et les ambassadeurs étrangers imitèrent le prince. Finé se glorifiait d'être le premier Français qui avait fait la carte de la France, mais il ne disait point qu'il l'avait empruntée des Allemands, et que cette carte fameuse, ainsi que la plupart de ses autres, étaient copiées sur celle de Sébastien Munster.

Au reste, il faudrait écrire un volume immense, si l'on voulait rapporter toutes les inventions des Allemands en fait de mécanique. Ils excellent surtout dans les machines qu'on emploie dans les carrières et dans les mines.

Et pour parler d'un ouvrage de mécanique plus curieux encore qu'utile, tout le monde connaît les fameux automates que Vaucanson et France ont fait admirer à Paris, et dont ils ont prétendu se faire tant d'honneur. L'invention de ces mêmes automates fut trouvée dans le siècle passé par un professeur d'Iéna, nommé Weigell, qui a présenté au public des machines bien plus surprenantes que le fameux flûteur ou que le canard qui digère. Je ne rapporterai aucune autre preuve de ce fait, que celle que tout lecteur français peut vérifier dans le Journal des savans, édit. Amsterdam, mois de Janvier et de Décembre 1677.

« Le sieur Weigelius, disent les journalistes, est l'auteur de la surprenante machine de l'homme artificiel, dans laquelle on voit circuler une liqueur qu'on y met par la bouche, de la manière que le sang circule dans le corps humain. Ce qu'il y a de plus grossier dans la liqueur qui circule dans cette machine, se séparant, du reste, dans le cours de la circulation, sort par le derrière de la machine comme des excrémens, et ce qu'il y a de moins grossier, sort par devant comme de l'urine. On remarque dans cette machine le mouvement naturel des poumons, l'attraction et expulsion de l'air; en un mot, tous les mouvemens du pouls et tous les autres qui sont naturels à l'homme. »

On voit bien que M. Vaucanson, pour faire son flûteur, n'a fait qu'ajouter à cette invention le mécanisme de quelques tuyaux et d'un soufflet, tel qu'on en voit dans toutes les petites orgues portatives de Nuremberg.

Le même journal, au mois de Janvier 1680, parle encore d'une autre machine plus curieuse que la première. Voici ses propres paroles : « Le même mécanicien a fait un cheval d'airain, dans lequel il a mis un ressort si admirable qu'il donne à ce cheval un mouvement assez fort et assez continuel pour lui faire faire, dans un jour d'automne, quatre milles d'Allemagne, c'est-à-dire huit lieues de France, pourvu que ce soit en plate campagne. »

Jean Hautsch à Nuremberg fabriquait des chariots qui roulaient par ressorts. Ils faisaient deux mille pas en une heure.

Enfin, je ne doute point qu'on veuille mettre au nombre des inventions aussi curieuses qu'utiles, celle des montres de poche. Or, il est certain que nous devons cette invention à un Allemand, nommé Pierre Hele, qui fabriqua les premières à Nuremberg en l'année 1500. Ces premières montres avaient la forme d'un œuf [1]. Mais il faut convenir que les Français et les Anglais ont beaucoup perfectionné cette invention, et qu'ils nous surpassent aujourd'hui dans l'horlogerie.

[1] Elles ont été long-temps célèbres sous le nom d'œufs de Nuremberg.

JEANNE D'ARC.

SCÈNE IV.

Prologue.

JEANNE (*seule*).

Adieu, monts verdoyans, vallons silencieux,
Pâturages aimés! recevez mes adieux!
Jeanne ne verra plus cet asyle champêtre,
Jeanne quitte aujourd'hui les champs qui l'ont vu naître;
Arbres, fertiles prés que j'arrosais long-temps,
Refleurissez encore avec chaque printemps;
Adieu, grottes! adieu, mes limpides fontaines!
Écho, sonore voix de ces paisibles plaines,
Qui répétas souvent les chansons que j'aimais,
Jeanne part; — Jeanne ici ne reviendra jamais!

Séjour où s'écoulait ma jeunesse rapide,
Ce sera pour toujours que je t'aurai quitté;
Je vais t'abandonner, ô mon troupeau timide,
Tu peux sur les coteaux errer en liberté;
Car d'un autre troupeau je dois être le guide,
Dans les champs de la guerre, au sol ensanglanté.
Ainsi me l'ordonna la divine parole;
Je ne recherche point une gloire frivole.

Celui qui vers Moïse, au haut du mont stérile,
Descendit, entouré de flamme et de splendeur,
Qui rendit à sa voix tout prodige facile,
Qui l'envoya braver le superbe oppresseur,
Celui qui de David arma le bras débile,
Celui qui fut toujours favorable au pasteur,
Ce fut *lui* qui me dit, du fond de ce feuillage:
« Va! Je veux que de moi tu rendes témoignage!

« Tu te revêtiras d'une pesante armure,
« Et ton sein virginal se couvrira d'airain;
« L'amour ne doit jamais souiller ton ame pure,
« Allumer dans ton cœur un feu terrestre et vain;

1 Les scènes suivantes sont extraites d'une traduction complète de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, qui paraîtra prochainement.

« Le myrte n'ornera jamais ta chevelure,
« Jamais un jeune enfant ne joûra sur ton sein ; —
« Mais je t'entourerai d'une gloire guerrière,
« Sans égale parmi les femmes de la terre. —

« Lorsque de ton pays viendra l'heure dernière,
« Lorsque des plus vaillans se glacera le cœur,
« Alors tu saisiras l'oriflamme, ô bergère !
« Et comme les épis qu'abat le moissonneur,
« Renversant les vainqueurs et leur puissance altière,
« Ton bras détournera le cours de leur bonheur ;
« Et dans Rheims délivré raffermissant le trône,
« Sur le front de ton roi tu mettras la couronne ! »

Ce casque est un envoi du Ciel qui me réclame ;
Un signe m'est promis, — c'est ce signe divin ;
D'une force sacrée il a doué mon ame,
Il me fait ressentir l'ardeur du Séraphin !
Un pouvoir tout-puissant et m'entraîne et m'enflamme,
Des armes, des guerriers j'entends le bruit lointain, —
Le cri de guerre éclate au signal que l'on donne,
Et le coursier se dresse — et la trompette sonne ! —

(*Elle sort.*)

ACTE II.

SCÈNE VI.

(*Le camp anglais embrasé.*)

MONTGOMERY (*seul*).

Où fuir ? — que devenir ? — Ici, le fer en main,
L'impitoyable chef nous barre le chemin,
Nous poussant vers la mort ; là cette horrible femme
Vient exterminant tout comme une avide flamme !
Et pas un seul buisson qui puisse me cacher,
Pas un refuge ici, pas un creux de rocher !
Oh ! pourquoi, malheureux, ai-je quitté mon île ?
Croyant trouver en France une gloire facile,
Je partis plein d'espoir, et l'implacable sort
Me jette maintenant dans ce combat de mort.
Hélas ! que devenir ? Que ne suis-je à cette heure
Dans mon pays natal, dans ma belle demeure,
Où j'ai laissé ma mère en deuil, où chaque jour
Ma jeune fiancée espère mon retour !....

(*Jeanne se montre dans l'éloignement.*)

Malheur! elle paraît, la sombre vengeresse!
Parmi les feux sanglans, terrible, elle se dresse,
Comme un spectre funèbre, un noir esprit du mal,
Qui sort des flots ardens de l'abîme infernal.
Elle approche — ô terreur! où fuir? par quelle voie? —
Son œil inévitable a découvert sa proie.
Ses regards flamboyans, s'attachant sur les miens,
M'enveloppent déjà d'invisibles liens!
Et malgré mes efforts, et l'effroi qui m'accable,
Je dois le regarder, cet objet redoutable. —

(Jeanne fait quelques pas vers lui et s'arrête encore.)

Non! je n'attendrai pas son terrible courroux!
Je veux la prévenir, embrasser ses genoux,
Lui demander merci, l'implorer; elle est femme,
Mes pleurs éveilleront la pitié dans son ame.

(Au moment où il veut aller à sa rencontre, elle s'avance rapidement vers lui.)

SCÈNE VII.

JEANNE. MONTGOMERY.

JEANNE.

Meurs! tu naquis Anglais!

MONTGOMERY (*tombe à ses pieds*).

Arrête! écoute-moi.
Vois, je suis désarmé, suppliant devant toi.
Ne verse pas le sang d'un homme sans défense;
Accepte une rançon, laisse-moi l'existence.
Mon père est possesseur de domaines nombreux,
Il offrira de l'or au-delà de tes vœux
Pour payer mon retour dans mes plaines natales,
Aux bords de la Saverne, au beau pays de Galles.

JEANNE.

Insensé! le destin a dirigé tes pas
Vers celle qui n'épargne et ne pardonne pas.
Plus de salut pour toi! si tu venais soustraire
Les jeunes lionceaux de l'antre de leur mère,
Si le tigre affamé t'avait en son pouvoir,
Tu pourrais conserver encore quelque espoir.
Mais malheur à qui tombe aux mains de la pucelle!
Son ame est sans pitié, son approche est mortelle.

Car un pacte fatal m'engage malgré moi
Au formidable esprit qui m'impose sa loi,
Et mon bras, jusqu'au jour où mon œuvre s'achève,
Doit, sans miséricorde, immoler par le glaive
Tous ceux que le Seigneur m'envoie en son courroux.

MONTGOMERY.

Ton langage est cruel, mais ton regard est doux,
Et tu n'es pas terrible à regarder en face;
Un charme tout-puissant vers toi m'attire. Grâce!
Oh! ne m'immole pas à ton inimitié!
Grâce! au nom de ton sexe enclin à la pitié,
Ne me refuse pas la merci que j'implore,
Ne me fais pas mourir! je suis si jeune encore!

JEANNE.

N'invoque pas mon sexe, et ne te flatte pas
De me trouver semblable aux femmes d'ici-bas;
Telle que les esprits que nul lien n'enchaîne,
Je demeure étrangère à toute race humaine;
Cette armure d'airain ne couvre pas de cœur.

MONTGOMERY.

Grâce! au nom de l'amour dont le pouvoir vainqueur
Soumet tout être humain! Ma douce fiancée
Me pleure, et mon retour est sa seule pensée.
Sois clémente! elle est jeune et belle comme toi;
Songe à son désespoir! pitié pour elle et moi!
Si tu veux être aimée, aimer un jour toi-même,
Oh! ne sépare pas un cœur du cœur qui l'aime!

JEANNE.

Ta prière s'adresse à de terrestres dieux
Qui n'ont jamais reçu mon culte ni mes vœux.
Aucun amour humain ne doit toucher mon âme.
Lève-toi, combattons! car la mort te réclame.

MONTGOMERY.

Hélas! prends en pitié mes parens malheureux,
Épargne-leur ce coup! grâce, grâce pour eux!
Ils m'attendent là-bas dans ma belle patrie.
Ah! n'as-tu pas aussi ta famille chérie,
Qui conserve l'espoir de te voir revenir?

JEANNE.

Malheureux! devais-tu me faire souvenir
Combien nous avons eu de souffrances amères,
Combien vous avez fait d'inconsolables mères,
D'orphelins sans appui, de veuves parmi nous?
Que vos femmes aussi pleurent donc leurs époux;
Qu'elles comprennent donc toute notre misère!

MONTGOMERY.

Ah! me faut-il mourir dans la terre étrangère? —

JEANNE.

N'êtes-vous pas venus nous charger de liens?
Dévaster nos foyers et nous ravir nos biens,
Ravager les moissons de nos plaines fertiles,
Et jeter le brandon dans nos paisibles villes?
Vous espériez déjà, fiers de vos vains succès,
Sous votre joug honteux asservir le Français;
Vous vouliez attacher ce florissant empire
Comme un léger esquif à votre altier navire.
Insensés! vous pourriez ravir un astre au ciel
Avant de dépouiller ce royaume éternel
D'un seul de ses hameaux. Dieu protége la France!
Tremblez! il est venu le jour de la vengeance!
Vous ne passerez plus l'océan protecteur,
Qu'entre nous, pour limite, a placé le Seigneur,
Et que vous ayez tous franchi dans votre audace.

MONTGOMERY.

Ah! je sens que la mort me saisit et me glace! —

JEANNE.

Meurs, jeune homme! et pourquoi trembler devant la mort?
Pourquoi tant redouter l'inévitable sort?
Vois-moi : je ne suis rien qu'une obscure bergère;
Mon faible bras portait la houlette légère,
Et non le fer guerrier; mais je n'ai pas de choix;
Il me faut obéir à la divine voix,
Il me faut, arrachée à mon humble demeure,
A l'amour de mes sœurs, au père qui me pleure,
A l'asyle chéri de mon vallon natal,
Accomplir un arrêt à moi-même fatal!
Comme un spectre vengeur aller où Dieu m'envoie,
Donner long-temps la mort, et devenir sa proie!

Sous le toit paternel je ne reviendrai pas ;
Beaucoup des tiens encor périront par mon bras ;
Vos veuves pleureront ; — mais enfin viendra l'heure
Où, subissant mon sort, il faudra que je meure.
Subis le tien ; combats !

MONTGOMERY (*se relevant*).

Puisqu'il en est ainsi,
Puisqu'il te faut mourir un jour, mon bras aussi
Peut, terminant nos maux, t'envoyer prendre place
Dans l'enfer qui t'attend. — Que Dieu me fasse grâce !
Demande à tes démons de t'assister encor ;
Maudite, défends-toi !

(Ils combattent ; après quelques instans Montgomery tombe.)

JEANNE.

Tu vins chercher la mort !
Meurs donc, infortuné !.... —

(Elle fait quelques pas et s'arrête pensive.)

Souveraine céleste !
Comme ton saint pouvoir en moi se manifeste !
Au bras inaguerri tu donnes la vigueur,
Tu rends inexorable un jeune et faible cœur.
Frémissante, je crois détruire un sanctuaire
Lorsque mon fer sanglant frappe mon adversaire ;
Même une lame nue éveille mon effroi ; —
Mais sitôt qu'il le faut, je sens la force en moi,
Et le glaive en ma main, dans cet instant suprême,
Comme un esprit vivant se gouverne lui-même. —

ACTE III.

SCÈNE VI.

(Entre Talbot, soutenu par Fastolf et suivi de quelques soldats, peu après Lionel.)

TALBOT.

Placez-moi là, Fastolf. Ce coup est sans remède ;
Quittez-moi, pour mourir je n'ai pas besoin d'aide.
Retournez dans vos rangs, allez !

FASTOLF.

O jour cruel ! —

(A Lionel qui entre.)

Quel aspect vous attend ici, lord Lionel
Voyez le dernier coup que le sort nous réserve,
Le chef est là, mourant.

LIONEL.

La Ciel nous en préserve!
Ce n'est pas le moment de défaillir, milord!
Ne cédez pas ainsi, résistez à la mort;
Levez-vous, rassemblez vos forces pour me suivre,
Levez-vous! contraignez la nature à revivre!

TALBOT.

C'en est fait, Lionel, tout est fini pour moi,
Notre pouvoir en France est détruit, je le vois;
Il est venu, le jour marqué pour notre chute;
Vainement, hasardant une dernière lutte,
J'ai voulu détourner le danger menaçant;
Abattu par le fer, je suis ici, gisant
Pour ne plus me lever. — Empêchez la déroute,
S'il en est encor temps, — Rheims est perdu, sans doute,
Sauvez Paris! — ici tout effort serait vain. —

LIONEL.

On m'apprend que Paris se soumet au dauphin. —

TALBOT (*arrachant l'appareil de ses blessures*).

Coulez donc, flots de sang, car je suis las de vivre!

LIONEL.

Il me faut retourner où le combat se livre;
Fastolf, le chef, ne peut s'arrêter en ce lieu,
Ce poste va sans doute être enlevé dans peu;
Déjà, brisant nos rangs, la Pucelle s'avance,
Devant elle tout fuit.

TALBOT.

Tu triomphes, démence!
Et moi, je dois périr; oui, même un bras divin
A l'imbécillité s'opposerait en vain.
Éternelle raison! fille de la lumière!
De ce vaste univers fondatrice première!
Qu'es-tu donc? où donc est ton pouvoir souverain,
Si le délire peut, comme un cheval sans frein,
T'emporter? si tu dois, impuissante victime,
Malgré ton cri, rouler avec lui dans l'abîme? —
Qu'il soit maudit celui qui consacra ses jours
A former, à mûrir, à poursuivre toujours
De grands desseins, des plans de sagesse profonde!
C'est le plus insensé qui gouverne le monde!

LIONEL.

Il ne vous reste plus que peu d'instans encor,
Recommandez votre âme au Créateur, milord!
C'est l'heure de songer à des choses plus graves.

TALBOT.

Si nous étions vaincus en braves par des braves,
Nous songerions que tel est le destin commun,
Que la fortune change à l'égard de chacun;
Mais penser que le sort aveugle nous oblige
A succomber ainsi sous un grossier prestige!...
Notre vie, employée à de si graves soins,
Méritait une fin plus sérieuse au moins.

LIONEL.

Je dois vous dire adieu, milord! il faut que j'aille
Accomplir mon devoir; c'est après la bataille
Que je pourrai verser les pleurs que je vous dois,
Si la mort aujourd'hui m'épargne toutefois.
Maintenant le combat exige ma présence,
Car le destin là-bas tient encor sa balance.
Au revoir autre part, — et peut-être dans peu;
Pour deux anciens amis c'est un bien court adieu. —

(Il sort.)

TALBOT.

C'en est fait! je vais rendre au soleil, à la terre
Ces atomes qu'unit un lien temporaire,
Pour produire en mon sein la joie ou la douleur;
Et du fameux Talbot, de ce puissant vainqueur,
Qui remplit l'univers de sa gloire guerrière,
Il ne doit rien rester, rien qu'un peu de poussière.
Après nos vains efforts tels est notre destin!
Ainsi l'homme finit — ainsi, pour tout butin,
La lutte avec la vie, et si longue et si rude,
Nous laisse du néant la triste certitude,
Et le profond mépris qu'on éprouve en mourant
Pour tout ce qui semblait et désirable et grand! —

Moscou, 1835. CAROLINE DE JENISCH.

Encore un trait de Rübezahl.

On prétend qu'un messager se moqua un peu du génie du *Riesengebürge*. Comme ce génie est susceptible, voici comme il vengea son amour-propre offensé : Un jour que le messager prenait du repos dans un cabaret, le malin esprit se changea en bâton de messager, que celui-ci avait laissé à la porte ; ces bâtons sont une sorte de pique armée d'une pointe en fer, qui sert à défendre celui qui la porte et à le soutenir dans les chemins escarpés. Quand le messager continue sa route, il est étonné du peu de soutien que sa pique lui donne, et des chutes fréquentes qu'elle ne lui évite pas et qui arrivent chaque fois dans les endroits les plus bourbeux. Il examine son bâton en tous sens, éprouve la pointe; tout se trouve comme d'habitude. Il continue sa marche, et aussitôt il se trouve couché dans une mare. Il prend sa pique par l'autre bout et s'y appuie; à peine l'a-t-il fait, qu'il se jette à la renverse, et bientôt toutes les parties de son vêtement n'ont plus rien à s'envier.

Enfin l'imbécille charge sa pique sur l'épaule; mais il lui semble que ce léger fardeau le courbe vers la terre; il jette alors loin de lui le maudit bâton; à un quart de lieue de là il se retourne machinalement, et voit avec effroi son bâton à côté de lui. Il le prend cependant; mais, très-embarrassé de ce qu'il en fera, il n'ose le poser contre terre, ni l'élever sur son épaule : il le tint donc dans sa main comme un balancier.

Mais son malheur n'était point à sa fin : il se sentit si fatigué du côté où il portait sa pique, que la jambe refusa son usage; il eut beau changer de main, il n'en marchait pas mieux ; alors, désespéré, il mit sa pique entre ses jambes comme un enfant son cheval de bois; — à l'instant il partit au grand galop, mais sans qu'il éprouvât la moindre fatigue ou qu'il courût aucun danger, si ce n'est de servir de risée dans les villages où il passait.

Si le pauvre messager eut beaucoup à souffrir, il fut récompensé à la fin; car il lui sembla qu'il n'avait jamais éprouvé

tant de plaisir que dans sa course forcée, et il se promit bien de se le procurer encore dans ses fréquens voyages. Mais l'esprit avait trouvé bon de terminer là ses espiégleries, et l'ancien bâton reprit ses dociles fonctions; il resta pique comme toutes le sont, sans faire faire de sottises à son maître.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Neue Curvenlehre, etc. : Nouvelle Théorie des courbes, par Adolphe Peters, professeur de mathématiques au gymnase de Dresde. Dresde, 1835.

Les spécialités scientifiques n'entrant pas dans le cadre de cette *Revue*, nous nous serions bornés à annoncer au Bulletin bibliographique l'ouvrage de M. Peters, s'il ne nous donnait l'occasion de citer un fait moral, honorable pour les hommes qui se livrent à l'étude des sciences.

L'auteur préparait l'impression de son livre, lorsque le programme des Œuvres de Krause, recueillies par ses élèves, lui apprit que ce savant, dans les dernières années de sa vie, avait fait des travaux sur le même objet, et était arrivé à des résultats analogues à ceux que lui-même venait d'obtenir. Il adressa aussitôt au professeur Schrœder, chargé particulièrement de la publication des écrits mathématiques de Krause, une lettre dans laquelle, sans dissimuler le désappointement d'un inventeur qui apprend qu'un autre l'a devancé, il s'applaudit de s'être rencontré avec un homme aussi supérieur : cette circonstance lui confirmant la réalité de ses découvertes et leur importance.

M. Schrœder, en répondant à cette lettre, témoigna le désir que l'auteur voulût bien renoncer à donner des noms aux courbes par lui découvertes et étudiées, Krause les ayant déjà nommées systématiquement, et sa mort ne permettant point de rien changer dans ses écrits. M. Schrœder demandait ce sacrifice afin d'éviter la confusion que pourrait occasioner l'apparition simultanée de dénominations diverses pour les mêmes objets, et M. Peters y consentit avec un dévouement à la science aussi rare que digne d'éloge. C'est beaucoup de faire un bon livre; faire une bonne action, c'est plus encore.

Krause était un philosophe dans la haute acception de ce mot. Les sciences mathématiques, dans lesquelles son nom fait autorité, ne furent qu'un des élémens de ses grands travaux qui embrassent dans leur généralité toutes les branches du perfectionnement humain. Aussi sa doctrine est-elle devenue presque une religion pour ses disciples, qui publient à Munich, sous la direction de l'un des plus distingués d'entre eux, M. de Léonhardy, une collection complète de ses ouvrages.

Learosa : Léarose; roman par Emérentius Scévola.

L'auteur de ce roman, dont nous ne connaissons que le pseudonyme, a parmi les rédacteurs de quelques journaux littéraires de l'Allemagne deux ou trois amis vraiment dévoués, qui, dès qu'on annonce un nouveau livre de lui, se hâtent d'emboucher la trompette, et de déclarer que M. Emérentius Scévola est le premier des romanciers et le plus grand écrivain de l'époque. Nous sommes loin de vouloir refuser à cet écrivain certaines qualités assez brillantes. Nous savons qu'il sait combiner avec art des situations dramatiques et peindre avec grâce; mais nous regrettons de voir un jeune talent comme le sien s'égarer dans une fausse voie. Nous éprouvons pour la littérature allemande du grand siècle une sympathie profonde, et nous regrettons de voir les écrivains actuels de l'Allemagne s'écarter de ces beaux modèles pour tomber dans la plate imitation de ce qui se fait en France. Les journalistes allemands auront beau se torturer la pensée, jamais ils ne feront du feuilleton comme J. Janin. C'est une chose complètement hors de leur nature, et au lieu de persister à singer maladroitement l'esprit d'une autre nation, au lieu de vouloir se franciser par la forme, par la légèreté de style, ils obtiendraient bien plus de succès, et un succès plus durable, en restant fidèles à leur sentiment de nationalité, à la nature allemande qui a inspiré Gœthe et Schiller. Ce qu'il y a de plus triste dans cette fièvre d'imitation et de parodie qui tourmente aujourd'hui quelques écrivains d'Allemagne, c'est qu'ils ne choisissent pas, pour les imiter, nos meilleurs ouvrages, et qu'ils ne s'arrêtent qu'à la plus triste phase de nos derniers mouvemens littéraires. Ainsi il faut bien croire que nous ne verrons plus revenir tous ces romans hideux, ces romans à cauchemar, qui nous ont poursuivis de leurs sales tableaux pendant quel-

ques années. Mais les Allemands en sont encore là. Le roman le plus atroce, le plus entaché de crimes, est celui qu'ils se choisissent pour type du vrai et du beau. Bien entendu encore que quand ils s'en servent, ils ne se contentent pas de l'imiter, ils veulent en rendre les peintures plus sombres, plus terribles, et Dieu sait qu'elles ne l'étaient déjà pas mal. Enfin, je crois qu'ils en sont venus à augmenter notre série de catastrophes, à entasser dans un volume plus d'abominations et à faire couler plus de sang. C'est une justice qu'il faut leur rendre. Dans nos romans les plus cruels il y avait au moins de temps à autre quelques rayons d'un jour plus pur, quelques fleurs sur une route dévastée. Mais ici, rien. Pas un moment de halte, pas une bonne ame, pas une lueur d'espoir. Le crime commence à la première page et ne finit qu'à la dernière.

Ainsi M. Émérentius Scévola entreprend de retracer la vie de Léarosa. C'est une charmante jeune fille de seize ans qui habite un château retiré dans une vallée de la Saxe. Vous ne sauriez croire tout ce qui arrive à cette malheureuse enfant, dont l'auteur se plait à nous peindre l'innocence et le doux regard. Son père falsifie un testament pour la déshériter. Son beau-frère la diffame. Son père tue le beau-frère et se tue lui-même ; voilà pour commencer. Ensuite la mère meurt, et puis la sœur, et puis le frère et je ne sais qui encore. Léarosa est seule, privée de toute fortune, abandonnée à la pitié. Son cousin lui fait la cour pour la vendre au roi. Son vieil oncle l'épouse ou plutôt l'achète. Un prêtre veut la séduire. Un jésuite se ligue avec ses ennemis pour la perdre. Elle n'échappe à un danger que pour tomber dans un autre. Elle ne s'éloigne d'une ame vile que pour en retrouver à l'instant une autre plus vile encore. Le roi l'aperçoit la nuit au milieu des rues de Dresde. L'amant qu'elle a reçu dans ses bras tue à la porte un de ses rivaux. Elle se laisse séduire par un homme qu'elle croit son frère, devient mère et empoisonne son enfant. Après cela elle est obligée de fuir. Elle arrive en Angleterre, et on l'embarque sur le vaisseau qui emporte au Canada les femmes condamnées à la déportation. Là elle retrouve l'homme qu'elle a aimé et meurt en l'embrassant. N'est-ce pas là, qu'en pense-t-on, un beau sujet de roman ! Accumuler l'une sur l'autre toutes les infamies, inventer des situations horribles, des caractères monstrueux, et barbouiller tout cela de lie et de sang. Est-ce là ce qu'on appelle les œuvres d'art moderne ! Que Dieu nous garde de telles œuvres !

J. W. Zinkgref, *Sprüche der Deutschen*; Sentences des Allemands, par ZINKGREF; un volume in-12. Mannheim, chez H. Hoff.

Zinkgref était un de ces hommes patiens et érudits du dix-septième siècle, un de ces hommes qui passent leur vie à fouiller dans les vieux livres et à compiler les pages d'un in-folio. L'idée lui vint un jour de recueillir ces mots sentencieux que les princes prononcent, ou que l'on attribue aux princes et dont l'histoire s'empare. Il se mit donc à tourner volume sur volume, feuillet sur feuillet, dévorant histoire, biographie, mémoires, et ne cherchant dans tout ce qu'il dévorait qu'une sentence, une parole proverbiale, une saillie. Quand il en eut assez entassé, il les enfila l'une au bout de l'autre, puis il se retourna du côté des prélats, et du côté des savans, et du côté des poètes, et, enfin, il en vint à s'adresser aux simples bourgeois, toujours prenant les diverses classes de la société par le côté accidentel; l'événement du siècle par la saillie humoristique, le caractère de l'homme par le bon mot. Après tout, c'est une manière comme une autre d'observer, et tel esprit retors s'est long-temps tenu enveloppé dans ses moyens de sauve-garde, qui se dévoile tout à coup par une épigramme. Après avoir passé je ne sais combien d'années à recueillir ses bribes et ses morceaux, Zinkgref produisit un livre que nous ne regarderions aujourd'hui que comme un *ana*, mais qui présente cependant un certain intérêt historique. Ce livre eut un grand succès, et obtint même une certaine popularité. M. Guttenstein a entrepris d'en reproduire les meilleures parties. Il a pris dans le grand ouvrage de Zinkgref les morceaux les plus piquans ou les plus curieux par les souvenirs qui s'y rattachent, et les a mis en ordre. Ainsi nous avons ici, comme dans l'œuvre primitive, Sentences de rois, de bourgeois, de savans, de fous. Celles des rois ont un caractère historique qui leur donne une certaine autorité; celles des savans sont intéressantes par les noms souvent illustres auxquels on les rattache; celles des fous ont un grand mérite de justesse et d'à-propos; mais vaille que vaille, bon mot pour bon mot, j'aime encore mieux ceux du simple bourgeois, qui dit bourgeoisement sa façon de penser sans crainte et sans détour. Le peuple est toujours l'être collectif le plus spirituel, le plus neuf et le plus savant qui existe.

W. Neumann's Schriften. — Œuvres de G. Neumann ; deux volumes in-8°. Leipzig, chez Brockhaus.

Ce sont là de ces livres que l'on n'ouvre pas sans un vif attrait de curiosité et un sentiment de respect. Un homme a exercé pendant vingt ans les fonctions de critique littéraire dans quelques-uns des principaux journaux de l'Allemagne, et ses articles, écrits avec talent et conscience, ont de temps à autre soulevé une question nouvelle, éclairci un point important, corrigé une erreur et préparé un progrès. Cet homme meurt. Ses amis se réunissent et recueillent ses dissertations éparses, ses articles disséminés de côté et d'autre. C'est la première fois qu'on va le voir apparaître avec un bagage aussi imposant. Beaucoup d'écrivains qui dépensent leur savoir et leur esprit au jour le jour, ne pourraient pas résister à cette épreuve. En rassemblant sous un même cadre ces articles qu'ils jettent au hasard, on y trouverait peut-être une grande monotonie ou de grands disparates. Mais M. Neumann était un homme d'une nature forte et richement douée, et son ombre de critique n'a point pâli devant la composition de ces deux volumes. Jamais, au contraire, la grâce de son esprit, la variété de ses connaissances ne nous sont apparues sous un jour plus étendu. La critique de M. Neumann est nette, lucide, intelligente, ne se perdant ni dans de vaines théories, ni dans des prétentions d'érudition, mais expliquant le fait clairement et le jugeant avec beaucoup de tact. Sans sortir de sa sphère littéraire, il passe d'un sujet à l'autre, d'un recueil de lettres à un drame, d'un roman à un poème, et sa manière de rendre compte d'un livre nous a toujours paru fort sûre et instructive. Ces deux volumes de critique ne sont point seulement intéressans à étudier pour apprendre à connaître l'auteur, ils forment en quelque sorte un cours de littérature allemande des dernières années, dans lequel entre l'analyse et l'examen de plusieurs bons ouvrages. A la fin du second volume se trouvent quelques poésies et une espèce de roman que l'auteur aurait peut-être assez maltraités, s'il avait eu à en rendre compte.

Faust : Faust, tragédie, par M. B. de B.; un volume. Leipzig, chez Brockhaus.

Pauvre Faust! Ta vie n'a donc pas encore été racontée assez de fois. Ce n'est pas assez que la plume du poète, le burin de l'artiste, la palette du décorateur t'aient fait passer par tant de phases différentes et de transformations. Ce n'est pas assez que l'on soit venu t'arracher à ta savante retraite de Wittemberg pour te jeter entre les mains du diable et te plonger dans les entrailles de l'enfer. Ce n'est pas assez donc que Klinger et Klingemann, et Muller et qui sais-je encore, t'aient pris l'un après l'autre pour t'habiller et te torturer, et te faire parler, pleurer, prier sans cesse d'une manière différente. Au moins je croyais que c'en serait fait de ton cycle symbolique après l'œuvre de Gœthe; je croyais que les poètes se le tiendraient pour dit, et que personne n'oserait plus imaginer une nouvelle Marguerite et un nouveau sabath. Hélas! non, le cycle se dilate et se continue. Pauvre Faust! oh, pauvre Faust! je te plains de toute mon ame. Je te plains surtout d'être tombé entre les mains de M. B. de B., qui n'a plus rien compris aux agitations de ton ame, qui a fait de toi un plat dandy, un joueur, un écolier qui s'émancipe, toi, le grand-maître des sciences cabalistiques. En vérité, ce n'était rien que de promener Faust à travers le monde avec son ame saignante; ce n'était rien que de le livrer à tous les prestiges, à tous les mensonges d'une imagination égarée. Jusque dans sa chute il était encore grand, et à voir la cicatrice, on pouvait juger de la profondeur de la blessure. M. B. de B. a fait mieux; il l'a réduit aux plus petites proportions de l'intelligence humaine; il l'a ramené au milieu de la foule. Son Faust n'est plus qu'un homme comme on en voit beaucoup, qui s'ennuie, qui, pour changer de manière de vivre, entre assez sottement en marché avec le diable. Puis il s'en va courir le monde, il est amoureux d'une jeune femme fort insignifiante. L'idée lui vient de voir Paris. Il arrive à Paris, il se promène au palais-royal. Il lit les journaux, passe sa journée comme tout homme de bon ton à s'habiller, à causer, à flaner sur les boulevards, puis le soir s'en va à Frascati. Faust à Frascati! Vous figurez-vous Faust à Frascati, jouant des napoléons, tombant entre les mains de deux filous, et recevant les complimens d'une dame de céans, qui entremêle son jargon allemand de quelques barbares expressions qu'il faut accepter

pour du français? Oh, pauvre Faust! Après cela, je crois que ton histoire est achevée. Personne n'ira plus loin que M. B. de B. Les autres poètes t'avaient au moins laissé une étincelle de ton génie. M. B. de B. t'a tout enlevé. Les autres te faisaient vivre encore dans une région supérieure. Lui t'a enseveli dans un habit d'Elbeuf, sous un col en crinoline, dans les vulgarités de la vie. Va, dors en paix, pauvre ame, et Dieu me garde de t'éveiller si jamais je te rencontre.

LIVRES FRANÇAIS.

Bibliothèque historique de Diodore de Sicile, traduit du grec par M. Miot.

Une bonne traduction de cet historien manquait encore à notre littérature; celle que l'abbé Terrasson a donnée au milieu du siècle dernier, est fort incorrecte et de plus fort inexacte. M. Miot, qui s'est déjà fait connaître avantageusement par une traduction d'Hérodote, beaucoup plus fidèle et mieux écrite que celle du docte Larcher, vient de combler cette lacune. Les deux volumes que nous annonçons contiennent les cinq premiers livres, qui sont une espèce d'introduction, où Diodore décrit les mœurs et les coutumes des peuples du monde connu des anciens; ils sont d'autant plus précieux que les historiens d'où Diodore a tiré ces détails, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Pour l'Égypte il s'est servi de Théopompe, Éphore, Dicéarque, Eudoxe de Gnide, Agatharchide, Hécatée d'Abdère, Manéthon, Lyncée de Samos et Alexandre Polyhistor; pour la Babylonie, l'Inde et la Chaldée, de Ctésias; tout ce qui concerne l'Afrique, il l'a pris dans Agathar, Chide de Chio, Artémidore d'Éphèse et Denys le Cyclique; pour les Gaules et l'Ibérie, il a recouru à Érastotème et à Artémidor le géographe. Enfin, le cinquième livre est pris d'Euhémère et du Timée de Platon. Dans cette espèce de panorama, où les peuples et leur mythologie passent pour ainsi dire devant nos yeux, Diodore se rencontre souvent avec Hérodote; mais il ajoute toujours de nouveaux détails qui ne se trouvent pas dans ce dernier; la traduction a été faite sur le texte de l'édition Wesseling. Les notes placées à la fin des volumes sont courtes, mais substantielles.

Études sur l'histoire des institutions, de la littérature en Espagne, par M. Louis Viardot; un volume in-8.° Paris, chez Paulin.

Au milieu de cette bigarrure de livres inutiles, de livres frivoles, qui chaque jour, du milieu des magasins d'éditeurs, regardent passer et appellent notre attention, on est heureux de rencontrer par-ci par-là, en remuant cet amas de feuilles éphémères ou de feuilles mortes, un ouvrage étudié, sérieusement pensé, écrit avec travail et conscience. Tel est celui que M. Viardot vient de nous donner sur l'Espagne. Ce livre est le fruit d'un assez long séjour dans la péninsule, d'observations faites sur les lieux mêmes, et de documens étudiés à leur source. Dans un cadre assez resserré, il est vrai, mais qui nous a cependant paru complet, l'auteur embrasse la politique, la littérature et les beaux-arts en Espagne. Ce qu'il dit des anciennes institutions politiques, des assemblées nationales de ce pays, a été traduit par les Espagnols eux-mêmes et distribué aux cortès. On ne pouvait en faire un plus bel éloge. Nous avons lu avec un vif intérêt tout ce qui a rapport à la littérature espagnole; mais nous regrettons que l'auteur n'ait pas cherché à élargir ici son espace, afin de traiter cette question littéraire aussi largement qu'elle le méritait. A l'heure qu'il est, nous n'avons encore point d'autre histoire de la littérature espagnole que celle de M. de Sismondi, qui est incomplète sous plusieurs rapports, et celle de Bouterweck, ouvrage fort recommandable, mais écrit quelquefois d'après un point de vue un peu étroit. Il a paru aussi, en 1810, un Essai sur la littérature espagnole, mais qui n'a pas eu grand retentissement, et l'ouvrage de Maury, publié il y a quelques années, est plutôt une chrestomathie espagnole qu'une histoire littéraire. Ainsi il est à regretter que M. Viardot n'ait pas essayé de nous donner sur cette littérature une œuvre complète qui nous manque encore, et qu'il est plus que personne en état de nous donner. Il y a cependant dans la partie littéraire de son livre des documens curieux, des chapitres assez étendus; nous citerons entre autres celui sur les anciennes poésies, celui sur le théâtre. D'autres critiques ont déjà loué avant nous le chapitre sur Cervantes; le sentiment d'intelligence profond avec lequel M. Viardot a décrit le caractère et les œuvres de ce grand écrivain, nous est d'un bon augure pour la traduction de son chef-d'œuvre que M. Viardot prépare en ce moment. Nous ne

dirons rien de la dissertation de l'auteur sur les beaux-arts en Espagne ; nous ne pourrions que répéter les justes éloges que ce travail lui a mérités.

Voici un autre ouvrage sur un pays qui nous touche de près, que nous croyons bien connaître et que nous ne connaissons guère ; je veux parler de l'ouvrage sur la Bretagne [1] de M. L. Souvestre. J'ai un grand respect, je l'avoue, pour ces livres de localité, pour ces pélerinages de province, écrits par l'homme du pays, par l'homme qui a vécu sur les montagnes qu'il décrit, et qui recherche avec une pieuse affection les traditions de ses pères, l'histoire de leurs monumens. M. Souvestre a fait ce pélerinage à travers les landes, les dunes, les vieilles chapelles en ruines de sa chère Bretagne ; il l'a fait avec amour, il l'a écrit avec charme. Rien de plus attrayant, de plus pittoresque que ces descriptions du pays de Cornouailles, du pays de Léon et de Tréguier. Le voyageur entre dans l'intérieur de famille, il assiste aux assemblées du peuple, aux fêtes de village. Il connaît le costume, les habitudes, les mœurs de chaque canton, et ces mœurs sont quelquefois si étranges, qu'en les observant après lui on en vient à se demander si l'on est bien en France, si l'on n'est pas égaré au milieu de quelque peuplade lointaine avec Cook ou le capitaine Ross. Dans ce livre de M. Souvestre, toutes les populations de la Bretagne comparaissent l'une après l'autre devant nous avec leur caractère d'individualité. C'est bien encore la Bretagne naïve, religieuse, crédule ; la Bretagne attachée à son ancienne langue, à ses vieilles coutumes ; mais son type d'originalité s'efface de jour en jour. La civilisation frotte patiemment la rude empreinte de cette médaille d'un autre temps et en polit les contours. La science industrielle filtre peu à peu au milieu de cette paisible ignorance où les Bretons s'endormaient autrefois ; la machine à vapeur traverse les campagnes ; la filature repose dans les ruines de l'église ; le calcul des temps modernes chasse les croyances patriarchales ; la foi se retire devant le doute. Hélas ! hélas ! Bientôt la Bretagne aura, comme les autres provinces, courbé sa tête sous le joug énorme de la civilisation, bientôt ce ne sera plus la vieille Bretagne telle que nous la voyons représentée et telle que nous l'aimons. Il était temps qu'on lui fît son portrait, qu'on décrivît ses mœurs, ses fêtes, ses croyances ; car bien-

1 Les derniers Bretons ; tomes I et II. Paris, chez Charpentier.

tôt son histoire actuelle sera de l'histoire ancienne, et nous lirons l'ouvrage de M. Souvestre comme on lit aujourd'hui un livre de faits étranges sur le moyen âge.

Nous n'avons encore que deux volumes de cet intéressant ouvrage. Le premier est une longue suite de tableaux de mœurs et de lieux, d'hommes et de faits; l'auteur y a peut-être mis trop de poésie. En présentant certaines traditions sous un point de vue trop romanesque, en donnant lui-même un dénouement à certains faits, il nous force en quelque sorte à nous tenir en garde contre la véracité de ses récits. Ce que l'on demande avant tout dans un livre de ce genre, c'est le sérieux, c'est la tradition populaire dans toute sa crudité, c'est le résultat positif de cette statistique morale. Le second volume renferme l'histoire de la poésie bretonne; c'est sans contredit l'un des chapitres les plus curieux de cette poésie populaire des différentes nations, si abondante, si merveilleuse et jusqu'à présent si peu connue. Nous faisons des vœux pour que les deux derniers volumes que M. Souvestre nous a promis, viennent bientôt compléter une œuvre aussi recommandable.

Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Das neue Testament, etc. : Révision critique du texte grec du nouveau Testament, avec une nouvelle traduction allemande et avec un commentaire critique et exégétique, par H. A. W. Meyer, pasteur à Harste près de Gœttingue; tome II, troisième partie : les Actes des apôtres; Gœttingue, 1835.

Betrachtungen über die christlichen Glaubenslehren : Considérations sur les dogmes chrétiens, par le D.r Mynster, évêque de Zéelande, traduites du danois par Schorn, t. II; Hambourg, chez Perthes, 1835.

Bemerkungen über die katholische Moral : Observations sur la morale catholique, par Alexandre Manzoni, traduit de l'italien; Cologne, chez Dumont-Schauberg, 1835. — Cet écrit du célèbre poëte Manzoni est une réfutation souvent éloquente des reproches dirigés contre la morale catholique par M. de Sismondi dans son Histoire des Républiques italiennes, chap. 127.

Erklärungen des Briefes Pauli an die Philipper : Interprétation de l'Épître de S. Paul aux Philippiens, par C. Ét. Matthies, professeur à Greifswald; Greifswald, chez Mauritius, 1835. — L'auteur s'est déjà fait connaître avantageusement par ses Commentaires sur les Épîtres aux Galates et aux Éphésiens.

Geschichte der Vorläufer der Reformation : Histoire des Précurseurs de la réformation, par L. Flathe, tome I.er; Leipzig, chez Gœschen, 1835.

Mose der Mann Gottes : Moïse l'homme de Dieu, tableau d'une vie sainte, présenté dans vingt-un sermons prononcés dans le nouveau temple israélite de Hambourg, par le D.r Gotthold Salomon; Hambourg, chez Perthes, 1835.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

De Romanorum judicio recuperatorio, commentat. scr. ab J. A. Collmann; Berlin, chez Reimer, 1835. — Cette dissertation a été couronnée par la faculté de droit de Berlin.

Theorie des Beweises im preussischen Civilprozess : Théorie de la preuve dans la procédure civile prussienne, par F. G. Leue; Aix-la-Chapelle, chez Mayer, 1835.

Kaiser Karls des Fünften peinliche Gerichtsordnung : Code pénal de Charles-Quint, avec le Code de Bamberg, d'après les éditions de 1533 et de 1507, publié par le D.r Reinhold Schmid, professeur à Iéna, deuxième édition; Iéna, chez Schmid, 1835.

Vorschlag zu einem Strafgesetzbuch für das Königreich Norwegen : Projet de code pénal pour le royaume de Norwège, traduit du norwégien par F. Thaulow; Christiania, 1834. — Ce projet a été élaboré par une commission nommée *ad hoc* par une résolution royale du 22 Novembre 1828, et traduit en allemand par ordre du roi, pour être soumis à la discussion des feuilles publiques de l'Allemagne.

Durch welche Bedingungen ist das System der Handelsfreiheit ausführbar? A quelles conditions le système de la liberté du commerce est-il praticable? par un jurisconsulte; Leipzig, chez Herbig, 1835.

Ueber das dermalige Missverhältniss der Vermögenslosen zu den Vermögen besitzenden Classen der Sozietät, etc. : De la disproportion qui existe entre l'état des prolétaires et celui des classes propriétaires, considérée du point de vue du droit, par F. Baader; Munich, chez Franz, 1835. L'auteur de cette brochure, connu comme l'un des chefs du parti catholique ultramontain de Munich, propose au mal qu'il signale deux remèdes principaux : les associations d'ouvriers formées sous la direction du gouvernement, et la restitution aux prêtres de la distribution des secours.

Versuch einer Statistik des preussischen Staats : Essai d'une statistique des États prussiens, d'après des sources officielles, par Voigtel, professeur d'histoire à Halle, troisième édition; Halle, chez Kümmel, 1835.

Lehrbuch der ökonomischen Politik : Manuel de l'économie politique, par le D.r Ch. de Rotteck; Stuttgart, chez Hallberger, 1835. — C'est le titre spécial du tome IV du Manuel du Droit rationnel et des sciences politiques.

Was ist Verfassung und was ist Volksrepräsentation? Qu'est-ce qu'une constitution et qu'est-ce que la représentation nationale? par le D.r L. Thilo; Breslau, chez Richter, 1835. — C'est une défense pleine de sagesse et de force du système constitutionnel et représentatif.

Handbuch der Staatswirthschaftslehre : Manuel de l'économie poli-

tique, par le professeur Bülau; Leipzig, chez Gœschen, 1835. — Dans le système de l'auteur, l'économie politique est une partie de l'administration publique, et il entend par cette expression tout ce que l'État doit apporter de sollicitude à la distribution et à l'augmentation des richesses matérielles et immatérielles de la nation. Il déduit des mêmes principes ce que le gouvernement doit de soins à l'agriculture et aux écoles. La division de l'ouvrage a pour base les trois sources principales des biens : le travail, les forces naturelles et les capitaux.

Fürstenspiegel : le Miroir des princes, ou Conseils adressés par Anne-Marie, margrave de Brandebourg et duchesse de Prusse, à son fils le duc Albert-Fréderic; publié par A. Nicolovius, professeur à Kœnigsberg; Kœnigsberg, chez Bon, 1835. — Cet écrit n'a plus qu'un intérêt historique. On peut y voir quelles étaient, au milieu du seizième siècle, sur la science du gouvernement, les idées d'une princesse allemande, et quelle importance attache à ces idées un docteur en droit prussien du dix-neuvième siècle.

PHYSIOLOGIE ET MÉDECINE.

Ueber die willkührliche Bewegung des Menschen : Des mouvemens volontaires de l'homme, par L. Choulant; Leipzig, chez Voss, 1835. — Ce discours se rattache à trois autres discours que l'auteur a publiés l'année passée sur les sens de l'homme.

Die Leistungen und Fortschritte der Medizin in Deutschland im Jahre 1834 : Les travaux et les progrès de la médecine en Allemagne pendant l'année 1834, par M. J. Bluff; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

Encyclopädisches Wörterbuch der medizinischen Wissenschaften : Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, par les professeurs Busch, Græfe, Hufeland, Link, Müller, douzième volume (*Fallopii canalis* — accouchement prématuré); Berlin, chez Veit et Comp.^e, 1835.

Sammlung auserlesener Abhandlungen zum Gebrauche praktischer Aerzte : Collection de mémoires choisis à l'usage des médecins praticiens, tome XLI, première partie (17.me de la nouvelle collection). Leipzig, chez Dyk, 1835.

Klinisches Jahrbuch des laufenden Jahrzehnds : Annuaire clinique du *decennium* courant, ou Méthodes curatives, médicamens, procédés opératoires, etc., employés dans les derniers temps, etc., par le Dr E. Rinna de Sarenbach; Güns, chez Reichard, 1835.

Klinische Mittheilungen : Observations sur la médecine clinique, par le D.r F. A. G. Berndt, deuxième cahier; Greifswald, chez Koch, 1834.

Die Krankheitsfamilie Typhus : Le genre nosologique typhus, décrit par le D.r Eisenmann; Erlangen, chez Palm et Enke, 1835.

Betrachtungen und Erfahrungen über die Ruhr und das Scharlachfieber : Considérations et Observations sur la dysenterie et la fièvre scarlatine, avec des réflexions sur la méthode homœopathique, par le D.r F. Pauli; Leipzig, chez Engelmann, 1835.

Ueber den Gesichtsschmerz und andere Formen der Neuralgie : Sur la prosopalgie et sur d'autres formes de névralgie, par J. Scott, traduit de l'anglais par A. Hildebrand; Berlin, chez Curths, 1835.

Handbuch der Arznei-Verordnungslehre : Manuel de l'art de formuler, par le D.r Ph. Phœbus, premier volume, partie générale; deuxième édition entièrement refondue et considérablement augmentée de l'ouvrage publié par le même auteur, en 1831, et intitulé *Receptirkunst*; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

Handbuch der Pharmacologie : Manuel de pharmacologie, par G. J. Meyer; Güns, chez Reichard, 1835.

Sammlung auserlesener Recepte der neuesten Zeit : Collection de formules choisies des derniers temps, par le D.r Ch. Wenzel, publiées sous les auspices du professeur Friedreich, tomes IV et V; Erlangen, chez Palm et Enke, 1834 et 1835.

Grundriss der Sanitätspolizei mit besonderer Beziehung auf den preussischen Staat : Précis de la police sanitaire dans les États prussiens, par le D.r A. H. Nicolai; Berlin, chez Nicolai, 1835.

De phænomeno generali et fundamentali motus vibratorii continui in membranis cum externis tum internis animalium plurimorum, etc., obvii commentatio physiol., scrips. prof. doct. J. E. Purkinje et doct. G. Valentin; Breslau, chez Schulze et Comp.e, 1835.

Von der Expansion des Blutes : De l'expansion du sang, par le D.r H. Spitta; Rostock, chez Stiller, 1835.

SCIENCES NATURELLES.

Ueber die Natur, Veränderungen und Dauer unserer Sonne : De la nature, des modifications et de la durée de notre soleil, par le D.r Spæth; Munich, 1835 (20 pages in-4.°). — Les hommes savans sont parfois sujets à d'étranges hallucinations. En voici un qui sait de quels élémens se compose le soleil, comme s'il avait été un de ses habi-

tans. Il lui a été révélé que les comètes, qui, du reste, rendent de grands services au soleil, qu'elles pourvoient sans cesse de nouvelles masses de lumière, renferment des poisons, que ces astres vagabonds déversent sur les planètes dont elles s'approchent. C'est par là que l'auteur explique la fameuse peste qui, en 1347 et 1348, dépeupla l'Europe, et les ravages du choléra descendu de la comète de 1828 sur l'Himalaya.

Jahresbericht der königl. schwedischen Akademie der Wissenschaften, etc. : Rapport annuel de la Société royale des sciences de Suède sur les progrès de la botanique en 1833, par Wikström; traduit du suédois par Beilschmid; Breslau, 1835.

Reliquiæ Hænkeanæ, seu descriptiones et icones plantarum quas in America, in insulis Philippinis et Marianis collegit Th. Hænke. Redegit et in ordinem digessit C. Bor. Presl; tom. II, fasc. II, cum tab. XII æri incis.; Pragæ, Calve, 1835.

Naturgeschichte des Thierreichs, nebst Abriss der Anthropologie, etc. : Histoire naturelle du règne animal, avec un précis de l'anthropologie, à l'usage des écoles supérieures, par le D.r Dengel; Kœnigsberg, chez Bon, 1834. — Cet excellent ouvrage peut servir de modèle pour cette sorte d'écrits, qui doivent être à la fois à la hauteur de la science et s'adresser néanmoins aux écoles populaires.

PHILOSOPHIE.

Das Verdienst der Deutschen um die Philosophie der Geschichte : les Travaux des Allemands sur la philosophie de l'histoire, par Ch. Rosenkranz; Kœnigsberg, chez Unzer, 1835. — Ce discours a été prononcé dans la Société allemande, à l'occasion de la fête du roi de Prusse. Sur la réputation de l'auteur, nous nous sommes hâté de nous le procurer, et nous devons dire qu'il n'a pas répondu à notre attente. C'est bien peu de chose auprès de ce qu'on devait attendre sur la foi du titre.

Ueber das Verhältniss der Philosophie zum gesunden Menschenverstande, etc. : Des rapports de la philosophie au bon sens, à l'opinion publique et à la vie, par Krug; Leipzig, chez Kœhler, 1835. — Cette brochure, légère comme tout ce que l'auteur a écrit dans ces derniers temps, est encore dirigée contre Hegel. Pour combattre une philosophie comme celle de Hegel, il faudrait d'autres armes que les traits usés et peu piquans de M. Krug.

Theologico-politicum, publié d'après un manuscrit inédit de Königsberg, par le D. W. Dorow, avec un fac-simile de l'écriture de Spinoza; Berlin, chez Logier, 1835. — Les notes se trouvaient déjà dans l'édition des Œuvres de Spinoza, publiée par Gfrœrer. La partie la plus intéressante de la brochure qu'on annonce ici est le *fac-simile*.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOLOGIE.

De l'Influence de l'écriture sur le langage, mémoire qui en 1828 a partagé le prix fondé par M. le comte Volney; suivi de *grammaires barmane et malaie*, et d'un alphabet harmonique pour les langues asiatiques, que l'Institut de France a couronné en 1827; par A. A. E. Schleiermacher; Darmstadt, chez Heyer 1835 (xxxii, 712 et 32 pages grand in-8.°, [illegible]).

Y-King, antiquissimus Sinarum liber, quem ex latina interpretatione P. Regis aliorumque ex soc. Jesu PP. edidit Jul. Mohl; Stuttgart, chez Cotta, 1834.

Ueber die Sprache der Zigeuner: De la langue des Bohémiens. Esquisse grammaticale (par M. Graffunder, d'Erfurt); Erfurt, chez Otto, 1835 (60 p. in-4.°). — Cet écrit fournit une preuve de plus de l'origine indoue de ce peuple singulier, qui porte en France le nom de Bohémiens et d'Égyptiens; en Espagne, celui de *Gitanos*; en Angleterre, celui de *Gypsies*, et en Allemagne, celui de *Zigeuner*.

Marcus Tullius Cicero's sämmtliche Reden: les Discours de Cicéron; édition critique, avec un commentaire allemand, par Reinhold Klotz, tome I.er; Leipzig, chez Barth, 1835. — Cette édition des Discours du second orateur de l'antiquité a été saluée en Allemagne comme commençant une ère nouvelle dans la Critique de Cicéron, et son retour aux manuscrits a valu à son auteur le titre d'un nouveau *Sospitator Ciceronis*.

Handwörterbuch der griechischen und römischen Mythologie: Dictionnaire manuel de la mythologie grecque et romaine, par le D.r Ed. Jacobs; Cobourg, chez Sinner, 1835 (809 pages grand in-8.°).

Thucydidis de bello Peloponnesiaco libri octo, de arte hujus scriptoris historica exposuit; codicum rationem atque auctoritatem examinavit, etc., Ern. Frid. Poppo. Pars III, Commentarii volumen III. Lipsiæ, E. Fleischer, 1835 (xvi et 744 pages grand in-8.°) — Cette édition monumentale de Thucydide touche à sa fin; elle offre une preuve nouvelle de la supériorité de l'érudition allemande.

Sophoclis Tragoediae. Recensuit et explanavit Ed. Wunderus. Vol. I, sect. III, continens Antigonam; Gothae, Hennings, 1835. — C'est le neuvième volume des poëtes de la Bibliothèque grecque de Halle.

Plutarchi Pericles. Recensuit et commentariis illustravit Car. Sintenis; accedunt excursus; Lipsiae, Focke, 1835.

Αρριανου Αλεξανδρου Αναβασις. *Emendatum et explicatum edit. C. G. Krüger. Vol. I*; Berlin, chez Veit, 1835. Édition destinée aux écoles.

Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, etc. : Grammaire détaillée de la langue grecque, par Raph. Kühner, tome II; Hanovre, chez Hahn, 1835.

BIOGRAPHIE.

Leben des königl. preussischen geheimen Rathes und Doktorn der Arzneiwissenschaft Ernst Ludwig Heim : Vie d'Ernest-Louis Heim, conseiller privé de Prusse et docteur en médecine, par Kessler, 2 volumes; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — Cette biographie, tirée du journal et de la correspondance de Heim, n'offre pas seulement un haut intérêt aux médecins, mais encore au psychologue et au moraliste.

Biographie des königl. preussischen Staatsministers Freiherrn von Schuckmann : Biographie du ministre d'État prussien, baron de Schuckmann, par le baron de Lüttwitz; Leipzig, chez Brockhaus, 1835.

GÉOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE.

Ethnographisches Gemälde der slavonischen Militärgränze : Tableau ethnographique de la frontière militaire d'Esclavonie, par Spiridion Jowitsch; Vienne, 1835.

Der Führer durch den Unterharz : le Guide à travers le Harz inférieur; Quedlinbourg, chez Hanewald, 1835.

Lehrbuch der Erd- und Staatenkunde : Manuel de géographie, par J. G. Sommer, tome I.er; Prague, chez Calve, 1835.

Palästina : la Palestine, par Ch. de Raumer, professeur à Erlangen; Leipzig, chez Brockhaus, 1835.

Statistik von Schweden : Statistique de la Suède, d'après des documens officiels, par le colonel Charles af Forsell, deuxième édition, traduite du suédois par Freese; Lubeck, chez Rohden, 1835.

PÉDAGOGIE.

Andeutungen über Sonntags-, Real- und Gewerbsschulen, etc. : Indications pour les écoles de dimanche et les écoles industrielles, par

K. Preusker, tome I.er, deuxième édition; Leipzig, chez Hartmann, 1835.

Versuch einer Methodik des geographischen Unterrichts: Essai de méthodique de l'enseignement de la géographie, par J. F. Gutsmuths; Weimar, 1835.

Lesebuch für preussische Schulen: Lectures pour les écoles prussiennes, publiées par les maîtres de l'école bourgeoise supérieure de Potsdam; Potsdam, chez Riegel, 1835.

F. August Wolf, über Erziehung, Schule, Universität: F. August Wolf, sur l'éducation, l'école, l'université, ouvrage posthume, publié par W. Kœrte; Quedlinbourg, chez Becker, 1835. — Cet ouvrage se compose d'aphorismes, de fragmens, de morceaux plus ou moins élaborés sur l'éducation et l'instruction, trouvés dans les papiers de l'illustre philologue.

Hülfsbuch beim Unterricht in der Geographie: Manuel de géographie pour servir à l'enseignement de cette science, par Cannabich, tome I.er; Eisleben, chez Reichardt, 1835. — Ce manuel est destiné à compléter l'Abrégé de géographie du même auteur, ouvrage dont il a paru récemment la douzième édition.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

J. F. Castelli's Gedichte: Poésies de J. F. Castelli, Seule édition complète, en six volumes; Berlin, chez Dunker et Humblot, 1835.

Kaiser-Lieder: Chants impériaux, par le baron de Gaudy; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — Parmi les poëtes qui se sont inspirés des grands souvenirs de Napoléon, celui-ci est un des plus heureux.

Der Pflegesohn: le Fils adoptif, roman historique du temps de Maurice d'Orange, par J. van Lennep, traduit du hollandais par K. Éduard, trois volumes; Aix-la-Chapelle, 1835.

Bürger's sämmtliche Werke: Œuvres complètes de Bürger, publiées par A. W. Bohtz, en un volume; Gœttingue, chez Dieterich, 1835.

Neues Jahrbuch für die Bühne: nouvel Annuaire du théâtre, par le baron de Biedenfeld, première année; Weimar, chez Voigt, 1835.

Wieland der Schmied: Wieland le forgeron, tradition héroïque, par Ch. Simrock; Bonn, chez Weber, 1835. — C'est une des *Saga's* les plus intéressantes de l'antiquité germanique, et le sujet est traité d'une manière supérieure.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

10.me NUMÉRO.

11.me NUMÉRO.